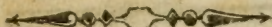




M E R C U R E
B R I T A N N I Q U E ;

OU
N O T I C E S
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LES AFFAIRES DU TEMS



PAR
J. M A L L E T D U P A N.

VOLUME I.

N.^{os} I. II. & III.

CONTENANT
UN ESSAI HISTORIQUE

179085;

27.3.23.

SUR
LA DESTRUCTION DE LA LIGUE ET DE LA
LIBERTÉ HELVÉTIQUES

A L O N D R E S

DE L'IMPRIMERIE DE W., ET C. SPILSBURY, SNOW-HILL,
ET POUR LE CONTINENT.

Se trouve chez Fauche, et Co: à Hambourg, et chez les Libraires de
Vienne, Berlin, Frankfort, Leipzig, et chez Andreola
à Venise Rue de S. Fantin.

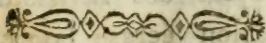
MDCCXCVIII

12-14
14

A la demande d'un grand nombre de Souscripteurs, nous
avons formé de l'Essai Historique sur la Destruction de la
Liberté & de la Ligue Helvétique, qui devoit paroître sé-
parément, les trois premiers Numéros du Mercure Britanni-
que. Le 4.^{me} sera délivré le 30 Septembre, & les suivans de
quinze en quinze jours.

1790251
25.2.25

PRÉFACE.



LE tableau des calamités & des fautes de la Suisse est le plus instructif, peut-être, que l'histoire du tems ait à nous rappeler. J'en présente quelques fragmens, comme une introduction utile à des notices plus générales sur les événemens de cette époque. Chaque Puissance peut y lire sa destinée & ses devoirs. Si quelques-unes d'elles se flattent encore de concilier leur existence avec celle de la République Françoise, qu'elles étudient ce terrible monument de son *amitié*.

Tout homme public y apprendra quel poids conservent les traités, les connexions, les bienfaits, les droits de la neutralité, & la soumission même, dans la balance de ce Directoire qui fait disparaître toute justice sur la terre, & dont la rapacité sanguinaire cherche sur le Nil comme sur le Rhin, dans les Congrès Républicains comme dans le sein des Monarchies, des dépouilles & des ruines.

Tout propriétaire saura la confiance que méritent ces Révolutions, ce perfectionnement, ces constitutions & cette liberté que viennent apporter aux Peuples des ravisseurs insatiables, dont la domination écrase la richesse, la médiocrité, la pauvreté laborieuse, ne pardonne aucune inégalité, & ne respecte que le crime.

C'est dans les bras de la sécurité, c'est au milieu des merveilles de l'ordre social; qu'une contrée resplendissante de sagesse & de bonheur a été subitement engloutie dans un déluge d'infortunes. Je ne sais quel fléau la France n'ait pas accumulé sur elle, quel genre de dépravation ses régénérateurs n'y aient introduit, de quelle flétrissure ils n'aient pas souillé son honorable existence.

Quel Peuple, cependant, avoit plus de titres que les Suisses, à obtenir grace devant le Directoire François? Quel Peuple pourra se confier à un plus grand nombre de sacrifices? Qu'ils considèrent le dénouement de cinq ans de patience, de déférence & d'espoir. Qu'ils considèrent où l'on arrive aujourd'hui avec des efforts pour éviter la guerre!

Que les Gouvernemens & les Nations cessent donc d'attendre leur salut des conseils d'une servile politique: qu'ils se disent que l'as-

sociation révolutionnaire de Paris les conquerra le lendemain du jour où elle les aura déshonorés. La Providence n'a point attaché la paix à l'oubli de tout courage, ni la sureté à la terreur. Quand méprisera-t-on les richesses & la vie, si ce n'est alors que des barbares envahissent nos maisons, nos autels, nos champs, & nos familles? Où est l'utilité de se laisser subjuguier, voler, & imposer des loix?

Peuples & Souverains sont condamnés au Tribunal de la Révolution: la chute des uns est inséparable des misères des autres. Croire aujourd'hui sauver sa fortune, sa sureté, ses jouissances, en perdant ses institutions, est le contresens d'un aveugle. C'est à la génération toute entière que s'adressent les décrets d'un despotisme qu'on ne peut ni fléchir ni éclairer.

La Suisse pleure maintenant d'avoir méconnu cette vérité: elle renouvelle la peinture qu'un écrivain du moyen âge nous a laissé d'Athènes, après l'invasion d'*Alaric*; c'est *la peau vide & sanglante d'une victime offerte en sacrifice*. Il ne lui reste que des rochers, des décombres, & des rhéteurs.

J'ai tracé fidèlement les fautes de ses Régences, & la généalogie de ses malheurs; mais elle mérite bien plus de pitié que de repro-

ches; — car ses torts furent ceux de quelques-uns, & de grandes vertus appartiennent à la Nation même.

Beaucoup d'erreurs se mêlent encore au jugement que porte l'Etranger sur cette catastrophe. Très-faussement on a cru que la majorité des Suisses avoient concouru à la Révolution. Le Public désabusé verra, au contraire, que jamais l'éloignement pour ces funestes nouveautés, & le zèle à en repousser l'invasion, ne furent plus généraux.

Non moins fausseté encore, on a induit de la promptitude avec laquelle les François ont réduit la Suisse, qu'elle étoit hors d'état de se défendre, & que toute résistance eût été infructueuse. Ces préjugés, nous l'espérons, seront dissipés à la vue des contrariétés, des incertitudes, des divisions, des causes des unes & des autres, qui ont paralysé les ressources de la valeur nationale.

Ce n'est point le Corps Helvétique qui a combattu: l'armée Bernoise, presque abandonnée, a tenu seule les champs de bataille. Tout mutilée qu'étoit cette défense, jamais l'ennemi n'en eût triomphé, sans le secours des perfidies révolutionnaires, & s'il n'eût désorganisé la Confédération & ses Conseils.

Pour que le Lecteur pénètre les motifs & les conséquences de cette oppression, j'ai dépeint la situation morale & politique de la Suisse, avant le jour où les Apôtres de la *Liberté Française* sont venus lui dire : *Meurs, ou renonce à ta félicité ; reçois nos loix, ou sois égorgée*. C'est décrire des ruines ; vingt fois des larmes ont coulé sur le papier. Je demande grace pour l'étendue de ce récit, qui s'allongeoit malgré moi, comme un rêve flatteur qu'on cherche à perpétuer.

Les voyageurs & les écrivains qui ont parlé du droit public de la Suisse, n'ont paru saisir que la forme extérieure & la théorie de ses différens gouvernemens ; mais l'esprit de chacun, mais leurs maximes, mais l'administration & ses effets, leur ont échappé. Les notions de ce genre exigent un long séjour, & des observations multipliées.

Je prévien une classe d'hommes très-sensibles à leurs maux, très-indifférens à ceux des autres, & qui pardonneroient à la République Française la désolation du globe, pourvu qu'elle voulût bien les épargner, qu'ils ne trouveront point dans cet ouvrage ce qu'il leur plaît d'appeler de la *modération*. C'est aux oppresseurs, & non aux victimes, que je les invite

à la prêcher. On a, d'ailleurs, conservé toute l'impartialité que permettoit l'exactitude historique.

J'ai perdu avec la Suisse, patrie, parens, amis; il ne m'en reste plus que des souvenirs déchirans. Je serois peut-être sans asyle, si le Ciel ne m'eût réservé un port, où je puis accuser, sans les craindre, des tyrans en démence, dont l'orgueilleuse impuissance menace vainement ce dernier boulevard de la vieille Europe. C'est sous la protection d'une Nation inébranlable que je dépose ici & mes récits & mes douleurs. Sans sa magnanimité j'éproouvirois encore le tourment du silence. Jamais trop de reconnoissance ne payera le bienfait de cet affranchissement.

Londres, 20 Août, 1798.

M E R C U R E B R I T A N N I Q U E.



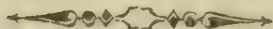
N^{OS} I. II. & III.

C O N T E N A N T
UN ESSAI HISTORIQUE

S U R

LA DESTRUCTION DE LA LIGUE ET DE LA
LIBERTÉ HELVÉTIQUES.

*Heu pietas, heu prisca fides, invictaque bello
Dextera !* VIRG.



DES nombreuses catastrophes qui forment la gloire de la République Française, nulle ne présentait moins de prétextes & de probabilités, que l'anéantissement à main armée de la Confédération Helvétique.

Ces Etats, alliés pour leur conservation commune, renfermoient vingt républiques dans la République générale; mais, nonobstant le vice d'un corps collectif sans souveraineté, l'expérience en présageoit la durée; de grands avantages compensoient l'imperfection du nœud fédéral. S'il subordonnoit trop faiblement cette aggrégation de communautés, il leur laissoit, avec

l'indépendance, l'incalculable privilège d'obéir à ses propres loix, & d'être gouverné par ses concitoyens immédiats. Mutuellement garantes de cette indépendance, souveraines dans leur intérieur, sujettes de l'Union au premier danger de l'une d'elles, telles étoient les conditions du pacte : ainsi l'avoient ordonné la raison naturelle & les localités.

Des conventions simples fixèrent les rapports & les devoirs de cette Ligue protectrice : l'intérêt & le tems en consacrèrent la sanction. Jamais la chimère perfide d'une République *indivisible* n'aborda ces peuples pleins de sens. La nature & la fortune les avoient faits inégaux en territoire, en liberté politique, de mœurs & d'origine ; ils respectèrent la nature & l'ouvrage des siècles. L'Association Helvétique exista comme ses montagnes, par la cohérence graduelle des parties, & par le poids des âges qui en cimentait les élémens.

Elle avoit surmonté les dangers qui entourèrent son berceau, traversé les orages de sa seconde époque, la crise des jalousies, le feu des guerres civiles, le flot des guerres extérieures, le tumulte des Sénats populaires, la corruption des Cours étrangères, & celle bien plus funeste de la victoire : ni les vicissitudes de la politique Européenne, ni le schisme de la Réformation qui

partagea la Suisse, ni le faux zèle qui en arma les habitans, n'avoient dissout cette alliance un moment troublée.

Les Rois la respectoient; son droit public étoit fixé; les Puissances brignoient son amitié; la considération pour ses conseils égaloit l'estime qu'avoit obtenu la valeur de ses soldats. Personne ne songeoit plus à l'attaquer; elle ne disputoit rien à personne. Circonscrite par sa position, sa politique ne connoissoit plus d'erreurs ni de variations. L'empire des maximes, conservateur plus assuré que les trésors & les armées, dominoit à tel point cette Confédération pacifique, que le tocsin de la Révolution Française ne put ébranler ses habitudes : elle oublia de se compter parmi les victimes désignées; cet embrasement lui parut un trouble local; & lorsqu'il eut allumé une guerre éternelle dans l'univers, la Suisse immobile se flatta de rester debout, sur les débris de la Police sociale, au milieu des torches de la philosophie, des brandons du fanatisme révolutionnaire, & des crimes de leurs conducteurs.

Effrayante sécurité, qui sollicite la recherche de ses causes, & le tableau de ses effets !

C'est un Allié de quatre cents ans qui s'est chargé de la désabuser. Après avoir renversé la plus ancienne Monarchie, & la plus ancien-

ne République (Venise), les nouveaux Chefs de la France sont venus saisir la Suisse derrière ses rochers. Jamais agression n'eut de motifs plus criminels , & ne fut exécutée avec plus d'atrocité. Tant que le Directoire se trouva embarrassé d'une guerre en Allemagne , les Cantons Helvétiques furent ses *bons voisins & ses chers alliés*. Aussitôt que le Traité de Campo-Formio eut libéré sa politique & ses armées , il jeta la masque , & mit la Suisse à l'interdit. On ne sait ce qui doit étonner le plus , du crédit qu'obtinrent ses déceptions , ou des dissentimens qui s'élevèrent sur la certitude de ses desseins.

Ici l'on revit encore une fois l'audace aux prises avec l'irrésolution , la fourberie avec l'expérience , l'habitude de tout oser avec celle de tout craindre. Le généreux dévouement des Peuples & de quelques Magistrats intrépides ne peut pénétrer dans des Conseils flottans , inaccessibles à l'enthousiasme national , laissant éteindre le feu sacré de leurs ancêtres , & , au milieu des monumens de la liberté triomphante , décrétant le joug de leur Patrie en pensant décréter leur salut personnel.

Ils reproduisirent ce défaut de prévision qui laisse les Etats à la merci d'événemens inattendus. Lorsque rien n'a été pressenti , à l'heure du danger tout tombe dans la confusion : les ames foi-

bles s'en font un titre de lâcheté , les traîtres augmentent le désordre , & l'on meurt dans le cahos.

Ainsi a péri la Suisse toute vivante : mais elle doit sa perte moins aux armes de son ennemi qu'à ses conspirations , qu'à l'accès qu'elles ont trouvé dans des Régences divisées , qu'à ce contresens décisif , qui , à l'instant où tout sollicitoit la concentration de l'autorité , transforma des sénats déjà trop nombreux , en assemblée populaire , mit l'anarchie dans l'Etat , & l'armée dans l'anarchie. Ce suicide des Gouvernemens s'accomplit par des négociations dérisoires avec un imposteur teint du sang de ses compatriotes ; * Général sans talent , Révolutionnaire sans foi , missionnaire de divisions , de tromperies , & de corruptions , pour combattre dans le trouble & vaincre sans péril .

Lorsque du spectacle de ces fautes on passe à celui des outrages qui les provoquèrent , & des disgrâces qui les ont suivies , on est glacé d'horreur . Cinq usurpateurs assis sur le trône d'*Henri IV* ont donné l'ordre ; cet horizon fortuné doit se couvrir de tempêtes & de deuil . En huit jours les Satellites du Directoire font disparaître l'ouvrage de cinq siècles .

* Le Général Brune .

Calomniateurs absurdes , ils démentent l'histoire , le témoignage des sens , la voix unanime . Ces Gouvernemens paternels , ce régime de famille , cette clientèle sacrée entre le Peuple & ses Magistrats , se transforment , sous la plume de Brigands rhétoriciens , en associations d'esclaves & d'oppresses.

Conquérans effrénés , ils déchirent leur proie avant de la dévorer . Ces retraites rustiques , séjour de l'ordre , du travail & des mœurs , sont livrées à la barbarie de soldats étrangers ; ces campagnes fertilisées par des mains libres sous la protection de loix tutélaires , sont baignées du sang de leurs cultivateurs . Ni pitié , ni remords ; nul égard pour le sexe ni pour l'âge ; ce qui échappe aux meurtriers , est abandonné au pillage & au déshonneur . Plus d'asyle pour l'innocence , la pudeur , & la propriété . Le vainqueur met à prix d'argent le respect de l'humanité , & la viole : il arme entre les vaincus la défiance & la discorde , commande des assassinats , & fait tomber sous les coups de leur soldats égarés , Officiers & Généraux .

Les villes s'ouvrent ; le vol y entre avec les François . Ces *Vengeurs* du peuple le placent sous la loi martiale entre leurs baïonnettes & leur cupidité . Caisses publiques , caisses de secours , économies domestiques , dépôts , trésor national ,

arsénaux, magasins, tout est ravi à cette Nation désarmée pour la première fois, & désarmée au nom des *Droits de l'Homme*.

Bientôt se déploie un pire scandale : en échange de ses loix héréditaires, de sa prospérité & de son argent, la Suisse va recevoir du Directoire des *Institutions*. Les Spoliateurs revêtent la robe de législateurs : au sein de leurs orgies, ils s'érigent en précepteurs de morale & de liberté républicaine ; ils dictent à la Contrée qu'ils dépeuplent & qu'ils ruinent, le régime propre à éterniser sa servitude & ses calamités. Une *Constitution* arrive de Paris, comme l'Alcoran fut apporté du Ciel ; le Corps Helvétique change de face, comme la boule d'argile sous le marteau du sculpteur. Tout examen, toute censure, toute modification, sont interdites ; il faut recevoir par inspiration ce Code promené par des soldats, prôné par quelques fripons mercenaires. Aussitôt un ramas de dupes, d'ambitieux crédules & de traîtres, s'installent *Corps Législatif* : la facétie d'un *Directoire* se joint à celle d'une Assemblée représentative, Cour d'enregistrement des Dictateurs & des Généraux François.

Tout Suisse qui a défendu sa patrie & qui la pleure, devient criminel : il ne suffit pas, pour éviter le châtement, d'avoir été insensible au

danger de l'Etat; il faut l'avoir trahi. Quiconque balance à recevoir les loix de ces sanguinaires étrangers, est coupable de *rebellion*. Jusques sur les foyers des premiers Héros de la Liberté Helvétique, on poursuit leur postérité; & si cet asyle reste impénétrable, c'est que le désespoir de ses habitans en ferme l'entrée de cadavres.

Voilà la *fraternité* des Républicains François envers des Peuples indépendans! Si, pour un instant, ces désolateurs absolus ont feint de pardonner aux Rois, les Etats libres n'ont pu trouver grace devant leur despotisme; c'est aux Etats libres qu'ils réservent aujourd'hui leurs projets d'extermination; & le même génie qui vient d'ensevelir la Liberté Helvétique, d'asservir Genève, Bienne & Mulhausen, ne se reposera que sur la ruine de la Constitution Britannique & des lois des Etats-Unis.

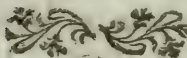
Et quelle injure déterminâ une politique si épouvantable? Comment cette République sans DIEU, qui, dans ses fictions déclamatoires, excusoit ses hostilités contre les Rois, par la nécessité de défendre l'indépendance de son régime, a-t-elle osé, sans réclamations & sans titre, intervenir comme Juge entre des Souverains sans reproche & des Peuples satisfaits, inventer un procès imaginaire pour s'adjuger le droit

droit de la décider le sabre à la main , & traiter ensuite comme une propriété conquise , cette Contrée qu'elle se vançoit de vouloir *affranchir*?

Nulle Puissance n'étoit plus inoffensive : elle avoit couvert la France Orientale par sa neutralité ; toutes les concessions , elle les avoit accordées à l'exigence de ce voisin impérieux . Qui le réclamoit ? Ni avant ni après l'invasion , la Nation Helvétique ne conjura contre ses Régences . Toutes les bouches furent libres de faire entendre leurs griefs , ou d'invoquer une révolution ; elles ne s'ouvrirent que pour renouveler au Souverain le serment de fidélité . Jusqu'à ce foible cortège de 200 insensés du Pays de Vaud , dont le délire s'étoit séparé de la raison nationale , repoussoit la Révolution de France & son intervention militaire . Sans doute quelques Bannis obscurs , aussi indignes du nom de Suisses que des regards du Gouvernement le plus immoral , sans doute ces Bannis , assiégeant les passions du Directoire , ne représentoient pas deux millions de citoyens , jurant aux pieds de leurs magistrats de sauver la patrie ou de mourir . Qu'attaquoit le Directoire ? une administration pure & éclairée , l'harmonie entre le peuple & ses chefs , un ordre admirable , consolidé par l'expérience & la sagesse .

Mais plus l'aggression fut gratuite , plus son caractère fut affreux , & ses suites désastreuses. Ainsi l'avoient conçu les Visirs de Paris. Entre les routes qui s'offroient à sa malfaisance , il préféra celle qui devoit conduire aux plus grands malheurs.

La narration qui va suivre , sera le développement & la preuve des faits dont nous venons d'exposer le raccourci ; mais avant de décrire cette scène lugubre , reportons nos regards sur les circonstances qui la précédèrent , & sur le théâtre qui en a été le déplorable objet.



CHAPITRE I.

*État Moral & Civil de la Suisse , spécialement
du Canton de Berne , avant & depuis la Ré-
volution de France.*

QUICONQUE n'a connu la Suisse que par des récits ou des séjours rapides , reste très en arrière du spectacle qu'offroit l'économie publique de cette Contrée , & sur-tout de l'État de Berne.

Pour en justifier les Constitutions , il suffiroit peut-être de dire , qu'elles méritoient en effet les insultes dont les Publicistes du Directoire ont essayé de les flétrir . Incompatibles avec les dogmes de la Révolution , elles l'étoient heureusement avec ses conséquences . On termineroit toute dispute , en se bornant au parallèle d'une continuité de crimes , de violences , d'injustices , de tourmens , de guerre , de haines , de tyrannie , de révoltes , & de variations , qui depuis neuf ans forment les annales de la France , & d'une continuité de coutumes respectées par les gouvernans & par les gouvernés , de loix invariables , protégées par les peuples & par l'autorité , d'obéissance libre & de pouvoir maintenu par la confiance , de concorde & de justice ,

de contentement & de sureté, perpétués par les Régences Helvétiques.

En réduisant ainsi le procès à une question de fait, il s'ensuivroit que la meilleure apologie de ces Aristocraties, c'est l'état de la France actuelle qui nous la fournit. Lorsqu'on s'est pénétré de cette comparaison, tout raisonnement devient superflu, & tout esprit juste arrive à cette conclusion, que les Gouvernemens Helvétiques étoient bons, précisément par leur dissemblance avec le Gouvernement François.

Mais s'ils sont vengés par le tableau de leurs effets, ils ne le sont pas moins par leur analyse, & par les principes de leur formation.

Toute Institution politique qui ne doit son origine ni à la violence, ni à la fraude, qui n'a rien usurpé des droits primitifs de la Nation, contre laquelle ni le peuple ni aucune partie du peuple n'ont réclamé, & qui, dans un pays où la volonté générale n'est contrainte, ni par la force militaire ni par des tribunaux illicites, se prolonge de siècle en siècle, sous le seul appui du consentement universel, cette Institution repose sur le plus légal des fondemens, & mérite le respect public. Partir de ses abus pour calomnier sa nature, c'est un sophisme suranné. Partir de ses défauts pour opérer sa destruction, c'est se dévouer à changer de

régime tous les dix ans ; car , où prendre un système législatif qui dans cet intervalle ne puisse devenir défectueux ?

Depuis son origine , nul des Gouvernemens du Corps Helvétique n'avoit varié dans son essence . Le Peuple de Zurich , de Berne , d'Appenzell , ne différoit pas en 1798 de ce qu'il fut aux premiers jours de la Confédération . S'il existe une exception à cette remarque , c'est en faveur de l'égalité politique : par-tout la Noblesse avoit perdu ses avantages primitifs ; par-tout les *Bourgeois* l'emportoient en nombre , en influence & en pouvoir , sur les *Chevaliers* .

Formées par des Cités plutôt que par des Provinces , ces Communautés sous la suzeraineté de l'Empire , devinrent souveraines en devenant indépendantes ; leurs réglemens municipaux se convertirent en Constitution Publique , & la Corporation des Bourgeois de la Cité en forma le Patriciat & le Conseil Souverain .

Soit par les armes , soit par des traités , par des achats ou des concessions , ces Etats naissans se donnèrent un territoire , ou aggrandirent leurs premiers domaines . Toutes ces acquisitions se firent aux dépens de divers Princes & des grands Barons . C'est par la valeur , c'est par l'habileté de ses Gentilshommes & de ses principaux cito-

yens, que la Suisse relégua en Allemagne le régime féodal & ses oppressions. Tels des sujets des différens Cantons à qui les déclamateurs de Paris parlent des *droits de leurs ayeux*, redeviendroient serfs, si on les rendoit à leur première condition. Cent districts aujourd'hui soumis à l'un des Corps Helvétiques, doivent à cette domination la liberté des personnes & des biens. Toute Province qui, avant d'être incorporée dans l'un des Cantons, jouissoit de quelques immunités, les a conservées & agrandies. Esclaves, elles furent affranchies; libres, elles retinrent leurs privilèges; tel fut universellement l'esprit du Traité qui, de fait ou de droit, leur donna de nouveaux Souverains. Cette vérité s'applique au Pays de Vaud comme à toute autre Province, nonobstant les fables qu'on a osé hasarder sur ses anciens Etats.

Ni Législateur ni Assemblée Constituante ne composèrent ces gouvernemens. Ils naquirent de la nature même des choses, & des mœurs des habitans: on en trouve la racine dans l'influence juste & nécessaire de la propriété, des talents, & de services héréditaires.

Des vallées enclavées dans les Alpes, & peuplées de pasteurs, conservèrent le régime le plus simple, comme le plus analogue à leur condition. Quel besoin, quel intérêt, quels rapports, leur

enflent dicté un autre régime que la Démocratie ? Plus voisins de l'enfance de la société, les Tribus Alpestres, obéissant à des traditions & à des usages, n'admirent d'autorité publique, que ce qu'il en falloit pour l'exécution de loix aussi bornées que l'enceinte de leur séjour.

En proportion de l'étendue, de la population, des aggrégations successives, d'autres Etats se placèrent entre le gouvernement populaire absolu, & la restriction aristocratique. Enfin, ailleurs, la double autorité de famille & de propriété, celle de la capitale ou des sénats, prévalurent sur les formes intermédiaires. Ces différences quelconques dans l'ordre politique sortirent toutes des variétés préexistantes dans l'ordre physique & moral, jouets l'un & l'autre des artisans modernes de constitutions.

Si l'on poursuit cet examen, les chartes à la main, on s'étonne de l'audace ignorante avec laquelle les mots d'*usurpation*, de *tyrannie*, de *violations des droits naturels*, ont été employés dans cette question.

Prenons Berne, pour exemple. Le Directoire a privilégié ce Canton de ses diffamations & de ses fureurs. Voici les crimes de cet Etat depuis son origine jusqu'à son renversement.

Fondée en 1191, par un des grands hommes

du moyen âge, * Berne fut un asyle ouvert contre la tyrannie féodale. Des gentilshommes & des propriétaires cultivateurs, opprimés par les grands vassaux de l'Empire, en devinrent les premiers habitans & les premiers administrateurs. C'est à eux, c'est à leurs descendans que la ville & le Canton durent leur indépendance, les victoires qui l'affermirent, un territoire gagné à la pointe de l'épée, l'abolition de la servitude générale, ** la fixation des loix, tout ce qui protégea, polica & illustra la République.

Association défensive & militaire, des guerriers seuls la gouvernèrent : toujours sous le drapeau, soit pour repousser les attaques, soit pour conquérir les terres de l'ennemi, les chefs de l'armée furent ceux de l'Etat. Nulle Magistrature n'eut de source plus noble & plus légitime. A qui la souveraineté eût-elle appartenu, si ce n'est aux premiers propriétaires qui la payèrent de leur sang, & à qui la Communauté devoit son existence ? (1) Des paysans & des artisans,

* Berthold V, Duc de Zeringue.

** En 1486 l'Ordre Teutonique, qui possédoit dans le Canton la Commanderie de Buchsée, refusa d'affranchir ses serfs. Berne l'y contraignit, en proscrivant la servitude comme contraire à l'esprit du Christianisme.

(1) Le premier des *Bubenbergs* qui s'établit à Berne, à la

réfugiés à Berne sous la protection de ces grands Citoyens, ne pensèrent pas de concourir à l'autorité aristocratique : depuis son origine ce Gouvernement, dans ses annales, n'offre aucune trace de constitution différente, aucune réclamation contre sa légalité, ni de troubles produits par quelque contestation sur des droits équivoques.

L'établissement du Conseil Souverain de Berne eut des causes communes aux Parlemens d'Angleterre, aux Diètes de Suède, aux Etats-généraux de France. Une Communauté pauvre, naissante & menacée, déféra le soin de la défendre & de la gouverner à des Nobles aussi braves que généreux, soutenant la guerre par leur subvention personnelle, payant ensuite les domaines qu'acheta la République, acquittant ses dettes plus d'une fois, aliénant souvent leur patrimoine pour la servir dans les ambassades ou dans les commandemens militaires, & fondateurs de tous les établissemens publics.

Cette institution primitive est arrivée inaltérable jusqu'à nous. On n'observe point d'interruption dans ce consentement traditionnel de la

connaissance de la ville, en peupla la moitié à ses dépens. Cette illustre Maison s'est éteinte au sixième siècle, après avoir donné 13 Avoyers à la République.

Communauté, à cette représentation héréditaire de la souveraineté publique, par un Conseil suprême tiré des familles fondatrices de la Cité, & de celles qui postérieurement partagèrent leurs périls, leurs services & leur éclat.

En 1384, l'influence trop exclusive de quelques Maisons Nobles excita un orage. Une Assemblée générale des Bourgeois déposa quelques Magistrats; mais la forme de la Régence demeura intacte, & ce Peuple, mesuré au milieu de l'exercice violent de son intervention, reposa les rênes de l'Etat dans les mains de ses Patriciens.

Ordinairement le tems & les abus resserrent les Aristocraties; le terme de cette dégénération est le despotisme oligarchique. Ici, au contraire, l'autorité souveraine exercée deux siècles & demi par des guerriers gentilshommes, fut étendue à une pluralité de familles distinguées par leur mérite, leurs propriétés, leurs sacrifices à la patrie. Bientôt la Noblesse se réduisit à une décoration: les juridictions seigneuriales limitées, les distinctions extérieures effacées, il ne resta plus aux Nobles que la considération de leurs égaux, leur titre à la reconnaissance nationale, & une stérile préséance dans le Sénat.

Depuis long-tems Berne ne comptoit plus que six anciennes familles nobles, au milieu de 150

familles patriciennes & bourgeoises , à qui la loi fondamentale donnoit l'entrée au Conseil souverain . Des réglemens avoient fixé à 76, le nombre nécessaire de celles que ce Conseil devoit renfermer , & balançoient ainsi la prépondérance des familles nombreuses . Aux derniers jours de la République , l'Assemblée souveraine en comprenoit 81.

On prévint de même le rétrécissement de l'Aristocratie , en décrétant le remplacement des familles éteintes , par des familles nouvelles tirées des villes ou des campagnes , sans autre égard que celui de la propriété , de l'ancienneté , ou des services personnels . Plus d'un paysan étoit devenu récemment Bourgeois de Berne , & plus d'un aussi de ces judicieux agriculteurs avoit refusé cette distinction .

D'après cet exposé , chacun peut évaluer ces accusations d'*Oligarchie* dont le Secrétaire du Directoire ont orné ses Manifestes . Cinq Magistrats d'exécution s'emparant dans une République de tous les pouvoirs divisés par la Loi , & proscrivant arbitrairement les Représentans de la Nation , sont des *Oligarches* , & les plus odieux de tous . L'autorité du Peuple , du Sénat & des Consuls Romains , envahie par des Décemvirs ; des Ephores usurpant la puissance publique , & faisant périr le Roi de Lacédémone ;

voilà des exemples d'Oligarchie ; corruption & non principe d'une Aristocratie régulière.

Déterminée par des loix immuables & positives, celle de Berne, il est vrai, se bornoit à l'enceinte de la Capitale : c'est que la Capitale & son régime préexistèrent à l'acquisition du territoire. Berne ne rendit pas sujets les divers Peuples passés sous sa domination ; elle les reçut tels de leurs Seigneurs ou de leurs Souverains. Les privilèges antérieurs de ces districts incorporés & leurs coutumes furent confirmés ; la plupart en obtinrent d'usages. Avant la révélation des baïonnettes Françaises, pas un d'eux n'imaginait avoir de titre à d'ultérieures concessions.

Fréquemment, néanmoins, le Gouvernement, fort de la confiance publique, consulta la communauté entière de la Capitale & celles des campagnes, sur des guerres à soutenir, sur des alliances à former, sur des impositions extraordinaires à consentir ; mais aucune de ces Assemblées n'éleva de plainte contre la nature de la souveraineté : des témoignages de soumission & de dévouement signalèrent toujours ces Convocations spontanées. En 1440, *Frédéric IV*, Archiduc d'Autriche, répétant sur Berne les quatre villes & la Province de Basse Argovie, ces communautés convoquées eurent le choix libre de leur Souve-

rain. Unanimentement elles offrirent corps & biens au Gouvernement de Berne contre l'Archiduc. L'histoire est pleine de ces traits qui constatent une adhésion générale, & même enthousiaste, des sujets à l'ordre politique de l'Etat.

Tombées en désuétude avec les motifs qui les nécessitèrent, ces Convocations générales se sont reproduites à l'approche des François ; & leur vœu, ainsi qu'on l'apprendra dans le cours de cet ouvrage, a protesté contre les inventions de ces étranges tuteurs de l'espèce humaine.

Ces considérations préliminaires sont peut-être surabondantes. Pour légitimer un Gouvernement, il est oiseux de fouiller ses archives lorsque ses titres se trouvent écrits dans tous les cœurs & manifestes à tous les yeux. A quoi bon disputer sur la théorie des souverainetés, lorsque leurs effets divers tombent sous les sens ? Toutes les billevesées de la métaphysique politique ne valent pas une décision de la politique expérimentale. Certes les conséquences de l'oppression ou de la liberté sont assez évidentes, pour que l'observateur le plus vulgaire les discerne, sans feuilleter les sentences des discoureurs systématiques. Dire à des Peuples qui, de génération en génération, ont prospéré sous un régime consacré par leur affection, que cet acquiescement

volontaire est un outrage à la philosophie, leur jugement de chaque jour un acte éternel de déraison, & le sentiment de leur bonheur une fausseté; tant de délire, tant d'arrogance, furent, jusqu'aux François républicains, inouïs parmi les hommes.

La conduite & les principes du Gouvernement de Berne correspondirent au but & à la nature de sa formation. Nulle part on ne rencontra un esprit plus fondamental & plus persévérant. A distance égale de la dureté des Aristocraties commerçantes & de l'impunité des Démocraties, l'administration participoit des liens qui unissent les Généraux à leurs compagnons d'armes. De la part du Peuple, respect & confiance; dans les Magistrats, fermeté & générosité, puissance & bonté, paternité & franchise. Là, le courage, héréditaire comme le Patriciat, dispensa de la défiance. On ne connut à Berne ni ces institutions de vigilance & de terreur que Venise crut essentielles à sa conservation, ni les exactions d'une Noblesse souveraine, pauvre & intéressée; ni ces factions désordonnées qui couvrirent Rome, Gênes & Florence, de proscriptions & de rapines. Jamais l'ambition, les rivalités ou la vengeance n'y firent verser du sang. Ecartée du Gouvernement, l'inquiétude

ne saisit point les Peuples : dans le cours de six siècles, à peine observe-t-on deux mouvemens populaires, & pas un de produit par quelque infraction aux loix.

Une semblable tranquillité intérieure, entre des Sujets belliqueux & une Magistrature désarmée, ne s'explique point par des romans Parisiens sur la *tyrannie* & la *servitude*. Cette absence de troubles résulta de la fixité des loix, des maximes d'Etat qui survivent aux loix, & suppléent à leur imperfection; enfin, de l'attention du Souverain à veiller sur le principe tutélaire de l'aristocratie, la *modération*.

A ces trois ancrs furent attachées la force, la durée & la prospérité de la République. Personne ne songe à s'écarter de ses devoirs lorsqu'une longue expérience en a fait une tradition sacrée: personne ne désire de nouveautés, lorsque l'autorité ne donne point l'exemple de l'inconstance. Les loix à Berne conservèrent leur énergie, parce que les mœurs publiques y furent assorties, & que leur exécution paroissoit plutôt un acte de police domestique que le commandement d'un Souverain.

Quoique les pouvoirs suprêmes fussent concentrés dans le grand Conseil, leurs dépositaires ne pouvoient en passer les limites, ni confondre

leurs attributions : une Constitution précise ar-
rêtoit leurs entreprises & leurs rivalités. Le
Conseil Souverain n'étoit pas plus maître d'em-
pêcher l'exécution des loix , que le Sénat d'en
décréter , & ni l'un ni l'autre d'attenter sur la
compétence des tribunaux. Cette balance pouvoit
n'être pas correcte en théorie ; mais on ne divise
pas des pouvoirs comme on distribue un appar-
tement. Des folies politiques , la plus énorme
sans doute , est celle dont les Assemblées de
France nous ont donné l'essai , dans leur répara-
tion idéale de l'autorité publique ; sans consi-
dérer que tout pouvoir dont l'existence antérieu-
re n'a point précédé la distribution limitative ,
& qui date du jour où le législateur l'a fait sor-
tir de son cerveau , est un arbre planté au mi-
lieu des nues. L'organisation du Gouvernement
de Berne dérhoit de ses élémens primitifs : quel
novateur eût été assez hardi pour proposer de la
refondre , & de se confier à la chance d'une
hypothèse , tandis que des siècles de succès a-
voient cimenté l'Institution fondamentale ?

Les Peuples , il est vrai , n'éliisoient point de
Représentans ; les Bourgeois d'une Cité exer-
çoient l'empire sur une population de quatre
cent mille âmes. Qui donc en accuser ? Sera-ce
la Nation , qui , considérant ses Magistrats comme
ses

ses représentans héréditaires, ne conçut jamais l'idée, ni ne connut le besoin d'en avoir d'électifs? Sera-ce les Magistrats, qui, en ne trompant jamais sa confiance, avoient mérité que le dépôt de sa liberté fût fixé entre leurs mains?

Chaque ville, d'ailleurs, chaque village administroit ses intérêts & sa police éliroit ses officiers & les juges de première instance. Indépendans de Berne dans tout ce qui ne concerroit ni la législation, ni la police générale, il n'est point vrai qu'ils fussent exclus de tout pouvoir; ils participoient à l'autorité, non en souverains, mais comme magistrats.

Gouvernement central de ces Corporations urbaines & rustiques, Berne en formoit le nœud & le régulateur: qu'elle perdît sa suprématie, des conflits inévitables eussent déchiré ces Communautés, dont la langue, les privilèges & les besoins différèrent dès l'origine. Gardienne de leurs chartes, arbitre de leurs divisions, métropole de ces petites républiques, Berne existoit comme une Cité commune, où le consentement universel avoit placé le siège de la souveraineté.

Depuis deux siècles, une paix permanente ayant dispensé l'Etat de recourir à des contributions, le droit d'imposer n'existoit plus que virtuellement. Si le besoin de l'exercer se fût représenté,

nul doute que le Gouvernement n'eût, comme autrefois, demandé aux Communautés les subsides nécessaires. Mais comment prévenoit-il la nécessité des ressources extraordinaires? Par une administration des finances dont le caractère ne sauroit être trop connu.

Les domaines publics, les redevances féodales, l'intérêt des économies placées dans les fonds étrangers, quelques droits de péage ou de transit perçus sur certaines marchandises importées, & dont le produit servoit à la confection & à l'entretien des plus belles routes, la régie du sel exploité dans les mines de l'Etat, ou acheté par lui de l'étranger, & revendu au prix modique de *deux sols & un quart tournois* par livre pesant, composoient le revenu public. Nulle taxe sur l'industrie, nulle capitation, nul impôt territorial, si l'on excepte la dîme ecclésiastique, qui n'exempte aucun autre peuple chrétien des contributions directes, antérieure en Suisse à la fondation même de Berne, & consacrée aux besoins du culte national, au traitement de ses ministres, à l'éducation publique, & à des œuvres de charité. Les Finances étoient régies comme celles d'une maison bien ordonnée : l'équilibre entre la recette & la dépense se soutint invariablement. Si des cas imprévus exigeoient quelque altéra-

tion momentanée dans la balance , on la couvroit aussi-tôt par des économies : jamais l'Etat ne s'écarta de cette règle . Ni dettes , ni arrérages , ni retranchemens sur les libéralités & les engagemens publics . Le même ordre régnoit dans la comptabilité . Chaque année le Conseil des Finances recevoir les états des régisseurs , & chaque année ce tableau général passoit à l'examen du Conseil Souverain & à son approbation .

Ces formes d'administration , une responsabilité si immédiate , la notoriété , de la recette & des besoins publics , éloignoient jusqu'au soupçon de malversation ou de désordre . A-t-on vu , depuis le quatorzième siècle , un seul Magistrat accusé de péculat ou de concussion ? Aucun éditeur de calomnies populaires , nul de ces libellistes dont le Directoire a employé la sottise & l'effronterie , n'a suppléé au silence de l'histoire , ni pu désigner un exemple de prévarication . Si , dans une gestion compliquée , quelques Baillifs encoururent de reproches , ce fut pour des négligences plutôt que pour des infidélités . A la moindre tache d'exaction dans leur régie , le crédit de leur famille ne pouvoit les soustraire à la censure , à l'amende , & à la restitution .

De cette pureté soutenue on en doit hommage moins encore à la nature du régime , qu'à l'es-

prit qui lui donna naissance. Le désintéressement présida à une Association de Capitaines; un intérêt éclairé dicta à leurs successeurs une égale modération dans l'usage du pouvoir & dans l'emploi des deniers publics. On reconnut toujours le Bernois à son orgueil; l'orgueil ne s'allie point avec l'avarice.

Aussi la fortune de ces Familles souveraines, que des voleurs François ont osé nous dépeindre comme le gouffre des richesses du Peuple, atteignoit à peine l'aisance. On n'en comptoit pas trois dont le revenu, augmenté par des successions, égala cinq ou six mille livres sterl.; un très-petit nombre d'autres en possédoit de mille à quinze cents; la pluralité restoit au-dessous de cette évaluation. Trois cents paysans étoient plus riches que les chefs de l'Etat. Toutes les voies à l'opulence se fermoient dans un pays où les emplois assuroient à peine la subsistance de leurs titulaires, & où le génie du gouvernement excluait ses membres du commerce. Presque tous; propriétaires ruraux, partageant leur vie entre les soins de leurs domaines, & les devoirs de l'administration, ne défendoient l'intégrité de leurs héritages qu'à force d'ordre, d'intelligence & d'économie; Cette modicité des fortunes, & la difficulté de s'enrichir, soutinrent l'égalité que la loi avoit

instituée entre les Patriciens : elles contribuoient encore à éloigner toute tentative oligarchique . L'indigence de quelques Patriciens fut devenue aussi redoutable à la tranquillité que leur opulence ; mais l'institution des *caisses de familles* prévint ce danger : servant à la fois de tribunal domestique & de fonds de secours , elles sauvèrent les races de la décadence & du déshonneur , la République de cette classe de factieux à qui la misère & le dérangement dictent des entreprises désespérées .

Quiconque sait que les émolumens d'un Avoyer en exercice n'excédoient pas annuellement 400 liv. sterl. & qu'il falloit user plus de la moitié de sa carrière avant d'arriver à cette dignité ; qu'un Sénateur ne recevoit pas au-delà de 150 liv. sterl. ; un Banneret plus de 230 ; qu'on n'entroit dans le Conseil Souverain qu'après avoir accompli vingt-neuf ans , & que le Sénat ne s'ouvroit guères avant cinquante ; — quiconque sait encore que ce traitement invariable servoit d'indemnité à une assiduité de tous les jours ; qu'à huit heures du matin , toute l'année , chaque Magistrat étoit à l'Hôtel-de-ville , & des délibérations du Sénat passoit à celles du Grand Conseil , ou à des Collèges Administratifs ; qu'au travail dans les Assemblées se joignoit celui du Cabinet ; que le

vieillard, & celui qui alloit le devenir, ne connoissoient aucun relâche dans ce dévouement ; qu'aucune absence n'étoit tolérée sans permission ; que nul, enfin, ne se plaignoit de cette honorable servitude ; — quiconque, dis-je, a été témoin d'une semblable émulation, pensera que, si elle résulta de l'ambition, ce ne fut pas du moins de celle de l'argent.

A ce tableau d'intégrité, opposeroit-on l'autorité des fictions répandues sur ces représentans du Souverain, chargés dans les Provinces de l'administration des domaines publics, de la Haute Police, & de l'exécution des loix, Commissaires comptables, choisis par le sort dans le Grand Conseil, & connus sous le nom de Baillifs ? Voici la peinture qu'en faisoit le Directeur le 28 Janvier dernier, par l'organe du Rédacteur, son Journal officiel :

“ De tous les tyrans connus, “ disoit cet imposteur, “ les plus vils, & peut-être les plus
 “ scélérats, sont les Baillifs. De leur pleine auto-
 “ rité ils lèvent des droits particuliers : outre les
 “ dîmes, ils s'approprient à vil prix tout ce qui
 “ fait l'objet de leurs fantaisies ; ils obligent
 “ leurs ressortissans à leur *baiser respectueuse-*
 “ *ment la main* ; ils arrachent le laboureur à ses
 “ occupations, & le gardent souvent des mois en-

“*tiers, pour leur raccommoder les chemins seigneuriaux, écuries seigneuriales, appartemens seigneuriaux. Ces Baillifs sont modestes, lorsqu’au bout de six ans ils n’ont pas escroqué au-delà de cent mille écus, outre les revenus que les loix & les contumes lui assurent*”.

On évaluera la veracité du Directoire, en apprenant que jamais un Baillif ne perçut de droits particuliers sans concussion, & que ni le Gouvernement ni le Peuple n’eussent toléré un crime aussi manifeste. Loin de s’approprier les dîmes, les Baillifs, dépositaires momentanés de leurs produits, étoient tenus d’en rendre compte tous les ans à la Commission Suprême des Finances, & hors d’état d’en imposer sur la valeur d’une recette qui avoit pour témoins les adjudicataires des dîmes, leurs concurrens, & le Gouvernement lui-même qui se faisoit représenter le tableau des enchères, toujours publiques.

Le Baillif assez arrogant pour se faire *baiser la main*, eût été deux jours après envoyé aux Petites Maisons. Les Corvées étoient inconnues : le Gouvernement ne les exigeant point pour les besoins publics, à plus forte raison ses officiers ne les exigeoient pas pour le service de leurs écuries ou de leurs appartemens.

Loin d’en être dupe, le Directoire debitoit

avec intention ces fables insensées : pour que ses fusiliers fussent des *libérateurs*, il falloit peindre les Suisses comme des Ilotes courbés sous la verge des *Gesler* & des *Landenberg*.

Quant à l'*escroquerie de cent mille écus par an*, outre le *revenu légal*, ce calcul est digne des calculateurs. Cent mille écus par an peuvent embellir l'existence de Vicerois républicains qui entassent banqueroute sur banqueroute, qui dissipent les milliards comme ailleurs on dépense les écus; qui, arbitres absolus de la propriété & de la vie des Citoyens, nourrissent leur trésor de têtes coupées & de confiscations; qui vendent à prix d'argent la paix ou la guerre; qui trafiquent de tout, depuis l'institution des loix jusqu'à leur infraction, depuis la parole publique jusqu'aux jugemens; & qui, à la pointe de leur épée ou par le fer de leurs bourreaux, ont rendu 30 millions d'hommes tributaires de leur avarice.

Mais un tel magnificence ne put appartenir à des Administrateurs de trois ou quatre lieues carrées. Réduisons à sa juste mesure le généreux tarif sur lequel le Directoire évalue leur opulence.

Le bénéfice *moyen & annuel* des Bailliages, très-inégaux en étendue & en recette, ne s'élevoit pas au-dessus de 900 liv. sterl. Cette propriété ne coûtoit pas une obole au peuple, ne

résultoit d'aucune imposition, & dériroit en entier des droits de perception ; attribués aux Baillifs, sur les domaines & les revenus seigneuriaux dont ils étoient les régisseurs.

Amovible au terme de six années, cette Délégation assuroit donc au Délégué une rétribution totale de 5400 liv. sterl. Mais il s'en faut que cette somme composa le gain définitif. En déduisant les casualités de la récolte, la surcharge des dépenses domestiques, les frais de déplacement, de voyages fréquens, d'ameublement, des actes de bienfaisance imposés par l'usage & le devoir, chaque Baillif, dans la proportion commune, n'emportoit pas au-delà de 2600 liv. sterl.

Et pour les quatre cinquièmes des Patriciens, cette rétribution borroit le cercle des espérances, & devoit former la récompense d'une carrière éternelle dans les travaux de l'administration. Ainsi, le sexagénaire qui, trente ans consécutifs, avoit servi la République dans les Dicastères du Grand Conseil, coûtoit à l'Etat un peu plus de 100 liv. sterl. par année.—Voilà le sort que les Bourgeois ineptes & oisifs des petites villes envioient à leurs Magistrats ! Un agriculteur eût-il abandonné sa charrue, & un marchand son comptoir, par la convoitise d'un pareil salaire ?

Non; jamais Supérieurs ne méritèrent des sujets plus affectionnés & des concitoyens plus reconnoissans. Suisses & Etrangers, tous peuvent témoigner du spectacle qu'offroit l'administration économique de cette contrée. Nulle dépense utile qui fut négligée, nulle dépense superflue qui ne fut écartée, nulle besoin subit auquel il ne fut pourvu. A chaque pas, on observoit l'ouvrage de l'esprit public. Dans les établissemens nationaux, le luxe d'une République sans misère & sans faste; des bâtimens nobles plutôt que magnifiques, décorés par leur sage destination encore mieux que par le talent de l'architecte. Point de somptuosité, mais point de ruines, & jamais de dégradations. La propreté, l'entretien, la réparation de ces édifices, annonçoient un Gouvernement conservateur. Pauvres, orphelins, malades, voyageurs indigens, trouvoient à Berne des asyles, où la bienfaisance comptoit les jouissances au nombre des nécessités. Jusqu'à ces clôtures destinées à renfermer le vice & le crime, portoient l'empreinte de la munificence.

Des routes ombragées, solides, jamais négligées, quoique construites & entretenues aux seuls frais du Gouvernement, sembloient autant d'avenues au milieu d'un vaste jardin Anglois, tracé

par la nature. Le paysan qui se rendoit à la capitale y arrivoit sur des trottoirs ; des reposoirs & des fontaines , placés à distance , attendoient le fantassin ; les chemins de simple communication , les traverses , les sentiers , multipliés & tenus comme les chaussées. Ces établissemens si coûteux dans une contrée tellement inégale , furent portés jusqu'au centre des montagnes les plus difficiles , jusqu'aux pieds des neiges éternelles , jusque dans ces vallées que l'œil du voyageur jugeroit impénétrables. Aussi l'écoulement & le commerce des denrées , la circulation générale , & l'abondance , avoient-elles quadruplé depuis soixante ans. (3) Des lieux inaccessibles , fertilisés ; des Cantons pauvres , enrichis ; l'industrie & le travail par-tout assurés de débouchés faciles ; les cultures propres à chaque lieu ayant remplacé celles moins productives , que la difficulté des importations forçoit autrefois d'entretenir ; voilà l'abrégé des avantages que le Gou-

(3) Mr. *Arthur Young* a fort bien remarqué que la multiplicité des bonnes auberges dans un pays , est le signe indubitable d'une grande circulation . Le Canton de Berne concourroit a cet égard avec l'Angleterre . Point de village paroissial , même dans les districts les moins fréquentés par les voyageurs étrangers , où l'on ne fut plus proprement logé , mieux couché plus abondamment nourri , & mieux servi que dans les auberges des villes secondaires de France , d'Allemagne , & d'Italie .

vernement conquît sur la nature, pour peupler, pour embellir, pour féconder des villes mortes & des roches arides.

Combien d'ouvrages dispendieux pour abréger les distances, ouvrir des déserts, contenir, ou détourner des torrens! Et ces monumens de grandeur républicaine, ne coûtèrent au Peuple ni une corvée, ni un impôt!

L'Etat pourvoyoit à tout—aux orages, aux inondations, aux incendies, aux épidémies: pas un fléau qui échappât à sa libéralité. Nulle Communauté, nul sujet digne d'être secouru, ne l'imploroient en vain.

Tous les vingt ans quelque disette affligeoit les pays circonvoisins. Cette calamité devoit menacer le Canton de Berne, où la rareté des plaines & l'aspérité du sol limitant la culture des grains, les récoltes ne suffisoient jamais à la consommation générale; mais des greniers publics, administrés avec intégrité & distribués sur toutes les parties de l'Etat, assuroient la subsistance du Peuple dans tous les tems, & fournirent souvent aux besoins des contrées voisines.

Ah! ma plume imparfaite ne célébrera jamais assez les attributs éclatans de ce régime d'ordre & de suite, cette intelligence dans les créations utiles, cette constance à perfectionner, cette at-

tention à prévenir, ces égards pour les sujets, cette profonde connoissance de leurs qualités & de leurs intérêts, ces ménagemens pour leurs inclinations, ce caractère toujours tempéré qui à propos savoit instruire ou ordonner, réprimer plutôt que punir, concilier la justice & la bonté. Ainsi s'exerçoit, presque sans commandement, l'art de gouverner, & cet autre art de conserver qui maîtrise les différences introduites par le tems, sans les contrarier de force, ni leur céder par crainte.

Incorruptibles & désintéressés dans l'administration de la justice civile, les Tribunaux Bernois exerçoient la justice criminelle sans rigueur, sans délai, sans acception. Les loix sévères du Code Carolin, que la Suisse hérita de son ancienne sujettion à l'Empire, étoient tellement oubliées, qu'un arrêt de mort dans le Canton faisoit un événement. Peu de forfaits, & encore moins de supplices. Tout ce qui pouvoit atténuer le délit, & motiver la modification de la peine, déterminoit le jugement : le moindre doute sur le complément de la conviction retardoit la sentence ou l'annulloit par la grace. Aussi la moitié des malfaiteurs condamnés aux travaux publics ou à la captivité, fussent morts ailleurs sur l'échafaud.

Assurée dans sa plénitude, la liberté civile ne recevoit d'atteintes ni de la raison d'Etat, ni de réglemens captieux, ni de tribunaux prévaricateurs. Nulle détention arbitraire & clandestine. Les François nous ont parlé des *Bastilles* de Berne. Toute prison, sans doute, est une Bastille; la Révolution nous a prouvé qu'il n'est pas besoin de celle du Fauxbourg St. Antoine, pour multiplier & immoler des prisonniers sans crime: mais à Berné les prisons n'ont jamais renfermé que des coupables, condamnés par un jugement légal, ou détenus pour le subir.

Certes, un Gouvernement semblable mérite qu'au jour de ses disgraces une voix s'élève contre ses diffamateurs, & proclame son caractère. J'ai entendu des mécontents & des détracteurs censurer tels ou tels agens de l'autorité, jamais un seul qui accusât le Souverain. Le Peuple, néanmoins, ne méconnoissoit pas les défauts de la Constitution; mais à leurs yeux clairvoyans le mal existoit en théorie, le bien étoit une expérience de tous les jours.

Cette opinion enthousiaste & populaire en faveur du Gouvernement, a été dénoncée par les François, comme la voix d'un fanatisme aveugle. Quels Fanatiques, bon Dieu! & quels Sages que leurs illuminateurs! Qu'on nous permette quel-

ques traits sur le caractère de cette Nation qui excitoit la pitié du Directoire & de ses Muets.

Fier de son rang , le cultivateur Bernois se glorifioit de sa patrie & de ses loix . Plus instruit qu'aucun autre , il étoit aussi difficile de séduire sa raison simple , que de surmonter ses préventions , de l'intimider par des menaces que de lui donner le change sur ses intérêts . Chaque maison villageoise formoit un tribunal où , à chaque instant , se faisoit la revue de l'administration publique : la sagacité de ces peuples éga-
loit la justesse de leur esprit & le calme de leurs habitudes . A l'approche des élections , leur scrutin pesoit le mérite ou le démérite des candidats : le respect des anciennes familles , cette prédilection si naturelle pour les descendants de ceux qui conduisèrent leurs pères à des combats glorieux , se transmettoit de génération en génération .

La contenance , la gravité , la physionomie mâle de ce Peuple , démontroient le sentiment de sa force & de sa liberté : sa soumission raisonnée ne présentait rien de servile , sa fierté nulle arrogance . On ne l'offensoit ni on ne l'obligoit impunément . La nature trempa sa constitution physique & morale comme le granit des

Alpes : sa rectitude inflexible ne cédoit à aucune considération ; la violence l'eût brisé sans le subjuguier ; le sûr moyen d'irriter sa résistance, eût été de l'attaquer de front : très en garde sur le moindre de ses intérêts , sa défiance une fois provoquée , se désarmoit rarement.

Il falloit un Gouvernement tel que le sien, pour conduire sans effort un Peuple si difficile, & qui, sous son phlègme habituel, cachoit l'étincelle des passions emportées. Son obéissance solide résultoit à la fois de l'affection, de l'expérience, & du calcul : cliens plutôt que sujets, ces républicains voyoient dans leurs Magistrats des protecteurs plutôt que des Souverains : c'étoit la loi vivante qu'ils révéroient dans ses organes, & dans ses exécuteurs ; & la docilité eût fini, le jour où ces deux caractères eussent été séparés.

Ces rapports délicats de subordination & d'autorité, faisoient l'étude & la règle civile des Magistrats. A leur popularité toujours noble, le Peuple répondoit par des hommages sans bassesse : jamais l'un ne se dégradoit, jamais l'autre ne s'humilioit. A l'audience toujours accessible de l'Avoyer, le dernier paysan se présentoit avec l'attitude assurée, le maintien respectueux, & la confiance d'obtenir justice.

De

De l'enceinte des Conseils, l'esprit d'ordre ; de méthode & de conséquence, s'étoit répandu dans le régime domestique. Tout chez le paysan Bernois se trouvoit à sa place ; rien de négligé, rien d'omis, rien de renvoyé. Sa maison spacieuse, ses fermes, ses ateliers, son bétail, offroient des modèles d'arrangement, de propreté & d'intelligence. Sa lenteur apparente ne retardoit jamais le cercle de ses travaux, invariablement réglés : il étoit aussi rare de le trouver oisif que diligent. Cet amour de l'ordre, ce sentiment profond des droits de la propriété, éclatoient dans les moindres détails. Un trou à une haie eût passé pour un attentat. Jamais le pied ne sortoit du sentier tracé dans la campagne ; les héritages & les cultures défendues par des clôtures, l'étoient bien mieux encore par le caractère national. On souffroit aussi impatiemment des dommages qu'on étoit circonspect à s'en permettre : juste, mais peu sensible à l'équité, le cultivateur qui n'auroit pas usurpé un brin d'herbe, en eût exigé rigoureusement la restitution.

Parmi les causes de l'aisance publique, on remarquera la division mesurée & la multitude des patrimoines. Cette circonstance avoit banni la disproportion si funeste entre un petit nombre de

propriétaires dévorans & un peuple immense de journaliers ; elle contribua de même à élever les salaires , aussi chers dans les montagnes de la Suisse, qu'à la porte de capitales opulentes . S'il existoit moins de superflu, il existoit aussi moins d'abstinence : la misère dans les campagnes résul-
toit du désordre , de la fainéantise , ou quelque-
fois du malheur, très-rarement du défaut de res-
sources ou d'une expropriation totale . Si l'on
s'étonnoit de l'opulence d'un assez grand nombre
de paysans , (4) on ne s'étonnoit pas moins de
voir à côté d'eux une foule de propriétaires aisés,
& d'héritages journellement aggrandis . Secouru
par le Gouvernement ou par sa Communauté , le
pauvre ne redoutoit pas les derniers besoins ; ni
les haillons de l'indigence, ni la mendicité, n'at-
tristotent le spectacle de la félicité publique ures
Soit que l'observateur visitât ces deme (5).

(4) Plusieurs possédoient de 20 mille à 30 mille liv. sterl. & beaucoup de 2000 à 5000. Il n'étoit pas rare de trouver parmi leurs meubles , des estampes de prix , des atlas , des livres , des instrumens de musique . Fort peu même parmi les moins aisés & dans les deux sexes , qui ne sût lire , écrire , chiffrer , exercer quelque art ou métier . Souvent le même homme étoit architecte , maçon , charpentier , menuisier , laboureur & tissand .

(5) Chaque communauté paroissiale , outre sa police , ses officiers & sa juridiction , avoit encore ses fonds publics , ses revenus , son trésor . Sans être Bourgeois de la Commune , on

champêtres, dont l'ornement déceloit les goûts & la prospérité du maître; soit qu'il parcourût ces marchés publics où, au milieu de vingt costumes divers, on n'appercevoit pas un vêtement qui ne fût soigné, & où sur des voitures d'une rustique élégance, attelée de chevaux bien lustrés, le cultivateur venoit vendre son superflu, jamais ses privations; soit qu'il jetât les yeux sur les exploitations rurales, sur la progression rapide de leur perfectionnement, sur ces bergeries peuplées de bestiaux gigantesques, sur ces prairies arrosées à grands frais par des miracles d'industrie; soit qu'il contemplât ce peuple dans ses fêtes, ou dans ses travaux, sous les armes ou dans l'isolation de son intérieur, au milieu de ses égaux ou de ses supérieurs; il retrouvoit des hommes tranquilles sur l'inviolabilité de leurs personnes & de leurs biens, libres sans inquiétude, portant sur leurs fronts agrestes & sereins la conscience de leur sureté.

Admirable harmonie entre l'indépendance & le pouvoir, entre les institutions & les mœurs! Là se conservoit le dépôt d'un contrat entre la

ne participoit pas à sa régie; mais on pouvoit participer à sa propriété publique, à titre de secours. Sur quatre cents mille habitans nés dans le Canton, huit mille, au plus, fils d'étrangers, se trouvoient exclus des privilèges communaux.

bonne foi des chefs & la fidélité des sujets? Là existoit le témoignage que le bonheur du peuple n'est point inhérent à sa puissance politique, & qu'une administration paternelle a cent fois plus d'influence sur la destinée des sociétés, que la composition recherchée de la souveraineté.

Des esprits légers ont souvent reproché à ce Gouvernement, son éloignement pour le commerce; un peu de réflexion le dispense. Siègle d'un Etat essentiellement agricole, où le travail avoit à vaincre la pauvreté du sol, Berne dut sa première sollicitude aux campagnes, qui formoient au-delà des trois quarts de la population générale. Ce fut une maxime de favoriser le trafic, le débouché des productions territoriales, & leur exportation même, toutes les fois que les nécessités publiques n'obligeoient pas à la suspendre. On encouragea les métiers simples, appliqués à la fabrication des matières premières, indigènes. (6) Nombre de villages & de bourgs tiroient leur opulence de ce concours de l'industrie avec l'agriculture; mais ce fut une

(6) Le Canton de Berne fabriquoit des toiles, des cuirs tannés, de la bonneterie, des rubans de fil, des distillations, & quelques toiles peintes, outre le commerce lucratif des fromages, du bétail, & des chevaux,

autre maxime d'écarter ces manufactures de luxe & de superfluités étrangères, seulement convenables aux grandes villes & aux Etats qui renferment beaucoup de capitalistes, & qui eussent dénaturé une contrée où la politique devoit multiplier les cultivateurs, non les artistes & les fabricans. D'autres Cantons, moins sages, s'étoient peuplés d'ateliers, sans que leur aisance approcha de celle du Canton de Berne.

Cette exclusion influa visiblement sur les mœurs publiques, en contribuant à bannir ce desir de changer d'état, avant-coureur des désordres dans une société d'hommes simples; modérés & laborieux. Le paysan Bernois se considéroit comme très-supérieur aux citadins, ne les estimoit ni ne les aimoit: il eût dédaigné de marier sa fille à un bourgeois: les unions de ce genre emportoient une tache de mésalliance. Son ambition froide & mesurée le faisoit aspirer, non à sortir de sa condition, mais à la conserver avec tous les avantages dont elle étoit susceptible. Il pouvoit envier la fortune ou le crédit de son égal, mais jamais le rang de son supérieur, & encore moins l'existence d'un négociant de Basle ou de Genève.

Quelles furent les conséquences de ces dispositions? Moins de convoitises, de regrets, &

d'ambitions illicites; repos dans la République comme dans les cœurs; attachement aux loix qui garantissent les jouissances d'un état dont on se tient honoré; but de l'émulation proportionné à ses moyens: l'activité & les talens s'exercent sans danger, la subordination s'affermir avec des mœurs moins inconstantes, & les institutions se maintiennent intactes comme les usages.

Quoique l'affluence des étrangers & la corruption de l'exemple eussent altéré en Suisse la pureté des habitans, ils suivoient lentement encore la fatale pente des mœurs générales. (7) La piété religieuse, le respect des vieillards, l'autorité de

(7) Je ne puis me rappeler sans amertume un spectacle qui se passa sous mes yeux, il y a un an. Revenant de Zurich à Berne, je trouvai dans un beau village à trois lieues de cette dernière ville, une nôce champêtre qui peignoit l'ensemble des mœurs du pays, & sa prospérité. C'étoit l'usage des paysans aisés de célébrer leur festin nuptial à quelque distance de leur habitation, dans l'une de ces auberges distinguées qu'on rencontre dans nombre de villages. Vingtdeux chars verts, élégans & rembourés, avoient amené les époux, leurs parens & leurs amis. Après la bénédiction nuptiale, ce cortège se rendit de l'église à l'auberge; à son approche la musique militaire du régiment de milice où l'époux se trouvoit bas-officier, exécuta plusieurs airs graves & solennels. Vingt-sept couples défilèrent en ordre & en silence; les visages & la marche annonçoient le recueillement. Parée de dentelles, d'un bouquet de fleurs, & encore plus de sa beauté, la jeune épouse, vêtue

famille, la concorde domestique, la vénération des anciennes coutumes, la déférence de la jeunesse, la modération des dépenses, & la crainte de l'opinion, retardoient dans toutes les con-

d'un habillement de serge noire superfine, & dans le costume national, ne passoit pas vingt-quatre ans : sa chevellure tressée tomboit jusqu'à ses talons ; sa taille avantageuse & flexible, la finesse de ses traits, & la vivacité de son coloris, la distinguoient au milieu de ses compagnes ; c'étoit l'image de la pudeur. Le mari en uniforme (suivant la règle scrupuleusement observée) disputoit à sa fiancée l'avantage de la figure, de la jeunesse, & de la modestie. Le convoi entier présentoit les mêmes caractères : point d'ornemens superflus ni de recherche ; tout étoit riche, sans être déplacé.

Un sentiment de religion tempéra l'allégresse de la journée ; & la nôce à l'auberge n'oublia point qu'elle sortoit d'une cérémonie, où un engagement solennel venoit d'être contracté en présence de la Divinité. Des danses précédèrent le banquet où régna la profusion ; la première santé fut au Souverain, la seconde au Pasteur qui avoit consacré le mariage, & dont les enfans étoient placés à côté des époux. Quelque prolongée que fût la séance & le bal qui la termina, une gaieté décente, l'ordre & la sobriété l'accompagnèrent.

Trente-six heures s'écoulèrent avant le retour des mariés à leur village : les frais d'auberge avoient été d'avance fixés à 60 louis-d'or ; le salaire des musiciens, les aumônes, les gratifications, élevèrent la somme à 75 louis. L'aubergiste fit cesser l'étonnement que m'inspiroit cette dépense, en m'instruisant que la jeune femme étoit une héritière de 150 mille liv. de Suisse (près de 10. mille liv. sterl.) & son époux, cultivateur & marchand de toile, possesseur d'une fortune au moins égale.

Et voilà le Peuple à qui des charlatans de Paris sont venus démontrer à coups de canon, qu'il étoit esclave, & que le remède à ses infortunes se trouvoit dans la philosophie de

ditions la décadence des principes & des devoirs.

L'impartialité historique ne doit pas dissimuler les ombres du tableau que j'ai tracé. Quelques usages trop invétérés, quelques règles surannées, plusieurs abus dans l'élection du Conseil Souverain, sa compétence trop extensive & trop journalière, sollicitoient une réforme. On pouvoit se plaindre de l'esprit de famille, & de la trop grande influence que le nombre assuroit à quelques Maisons Patriciennes. Peut-être la base de l'Aristocratie n'étoit plus en proportion suffisante avec l'augmentation des richesses générales : la collation de certains emplois exigeoit peut-être un mode qui davantage eût fait prévaloir les droits de la capacité & du travail, sur la naissance

Chénier, dans la Constitution de l'an III, & dans ses harangues de Tribune !

Au milieu de cette fête attendrissante, un retour involontaire sur les horreurs de la Révolution Française vint ternir la glace : saisi d'une terreur secrète, je priai le Ciel de détourner de cette heureuse contrée les fléaux que la France promène sur l'Europe. Vœux inutiles ! Peut-être cette jeune épouse a été livrée à la brutalité d'un ravisseur ; peut-être ce cultivateur fortuné est-il tombé sous le fer de brigands, qui ont asservi sa patrie ; peut-être cette union que j'ai vu former à l'autel sous les auspices de la paix & de la sécurité, n'est plus maintenant qu'une communauté de misère, de discorde & de désespoir.

naissance ou sur le sort ; la juridiction des Baillifs avoit besoin de limites plus précises , les arts & les connoissances d'encouragemens ; l'éducation de la jeunelle Patricienne ne répondoit pas assez à sa distinction politique ; l'oisiveté , le ton impérieux , l'impolitesse , & le dérèglement de plusieurs , excitoient l'animadversion .

Mais la plupart de ces réformes occupoient depuis plusieurs années l'attention des principaux Magistrats ; & sans l'effroyable exemple de la France , très-probablement elles eussent été exécutées .

Ce ne sont point des imperfections de ce genre qui amènent les révoltes , les révolutions , & la chute des antiques Constitutions : une violence étrangère a pu seule anéantir cette Société Politique dont la nature se résume en trois ligues .

Gouvernement de confiance , vénérable par son origine , prescrit par les siècles , légitimé par le consentement & la fidélité inaltérables des sujets ; Gouvernement protégé , perpétué , par le seul empire des loix , de l'opinion & du sentiment ; ayant pour troupes réglées une force de trois cents hommes , & pour force publique un Peuple armé dès l'adolescence , & armé par son Souverain , enrégimenté , discipliné , libre & bel-

liqueux, qui, au premier signe de tyrannie, eût, en vingt-quatre heures, anéanti l'autorité assez imprudente pour l'opprimer.

S'il appartenait à quelque Pouvoir étranger de s'ériger en censeur d'une semblable Institution, en juge souverain d'une semblable Magistrature, & en vengeur d'un tel Peuple, est-ce la République Française qui devoit former ce Tribunal? Est-ce ce ramas de Légistes révolutionnaires, qui ont détruit plus d'hommes par le fer, par le feu, la famine, l'échafaud, la misère, l'angoisse, l'entassement de leurs victimes dans les cachots, qui ont détruit plus d'hommes qu'il n'existe de mots dans leurs loix innombrables qu'aucune attention ne peut saisir, aucune mémoire recevoir, & dont la lecture seule feroit le travail d'une vie entière?

Certains Etats de la Suisse se distinguoient de celui de Berne par des caractères moins avantageux; cette différence s'appercevoit à l'œil en sortant de ce dernier Canton. La diversité des Constitutions politiques engendra quelquefois d'autres maximes d'administration, & des privilèges onéreux au Peuple des campagnes. Dans les Aristocraties marchandes, telles que Zurich & Basle, sous des formes en apparence plus populaires, la liberté civile fut opprimée par des droits exclusifs, réservés aux Bourgeois de la capitale

dans l'exercice des arts & métiers , par des monopoles sur la vente de denrées & des fabrications. Plus ces Gouvernemens avoisinoient la Démocratie, moins on y trouvoit de désintéressement & d'équité; l'esprit de commerce y étouffoit la libéralité de principes & de sentimens, propres aux Aristocraties d'origine militaire. En chassant ou en abaissant la Noblesse, des Citadins enrichis avoient hérité de ses abus, & outrepassé ses prérogatives. C'étoit une chose indifférente pour le Cultivateur, que son exclusion des emplois politiques; mais il s'étonnoit que des Marchands vantassent la liberté publique, lorsqu'il étoit privé de celle de vendre à son gré une aune de toile. Peu lui importoit sans doute que l'Aristocratie Citadine appartînt à la Bourgeoisie entière, on à un certain nombre de Familles; mais il pouvoit se plaindre qu'elles abusassent de leur souveraineté, pour resserrer l'usage libre de son industrie & de sa propriété.

Ces restrictions municipales étoient bannies des Cantons plus aristocratiques. D'autres défauts s'y faisoient remarquer. Dans l'un trop de pente à l'oligarchie, dans l'autre trop d'indépendance dans les préposés du Gouvernement; un troisième n'étoit pas exempt de vices dans l'administration de la justice: mais si tout n'étoit pas bon, tout

tendoit rapidement à l'être ; les inconvéniens & les abus n'avoient porté obstacle ni à un accroissement très-sensible de la population , ni aux progrès étonnans de la culture , ni au développement de toute sorte d'industrie , ni au bien-être général. Quelle patrie fut plus chère à ses habitans ? Quel peuple avoit plus de raison de redouter les nouveautés ? Quelle démente lui eût inspiré de livrer aux hasards d'une Révolution , ces héritages inviolables , ces propriétés garanties du fléau de la fiscalité , ces administrations domestiques , ces campagnes florissantes & paisibles ?

Nous allons dire par quelle voie , & à la suite de quels efforts , le Directoire François est parvenu , non à entraîner cette Nation malheureuse dans un semblable égarement , mais à la punir de sa résistance , à la contraindre d'immoler ses loix , & à l'enchaîner sur ses ruines .



CHAPITRE II.

*Premières Influences de la Révolution Française
en Suisse. Conduite des Cantons depuis 1789
en 1792.*

DES son aurore, la Révolution Française menaça les fondemens de toute société. La fanatisme de la Philosophie dont *Frédéric le Grand* avoit dénoncé à *Voltaire* l'existence & le danger, s'unit à toutes les passions d'un empire corrompu, pour convertir en mobile d'une subversion universelle, la circonstance inouïe qui venoit d'appeler la nation à fonder, sans troubles, sa liberté. Des conducteurs sans expérience, sans génie & sans caractère, crurent maîtriser cet événement, en l'appuyant sur des opinions qu'ils appelèrent des *principes*. Jusqu'à eux on avoit conduit le Peuple par des *sentimens*; ils se flattèrent de le gouverner par des *idées*, & soulevèrent ses passions en dépravant sa conscience & son esprit. Réunissant le sot enthousiasme de chefs de sectes à la nullité comme parti, de chefs ils se virent incessamment emportés par l'impul-

sion de leurs doctrines, & novices asservis aux extravagances de leurs premières prédications.

Il résulta de leur zèle & de leur théorie, que ne se bornant point à recomposer vingt-cinq millions d'hommes, leur générosité s'étendit au genre humain, & que, de la conquête d'un Roi populaire & sans défense, ils imaginèrent de passer à celle de l'univers.

Leur amour-propre fut puni: ces écoliers insurrectionnels furent bientôt jetés du trône où ils s'étoient placés; mais leurs dogmes & leur fanatisme, inoculés chez des Révolutionnaires plus experts, préparèrent à tous les Etats un bouleversement uniforme. Peu importoit à l'étranger les chimères de leur système politique. Nul Peuple heureux & bien gouverné ne se fût avisé, spontanément, de changer sa liberté réelle contre l'illusion de la souveraineté; mais ils en vinrent à prétendre qu'il étoit faux que la nature eut prodigué parmi les hommes une diversité de dons, de caractères, de talens, de connoissances, d'inclinations, & par conséquent de conditions: en conséquence ils décrétèrent l'égalité, & ordonnèrent à la populace de s'en saisir de force. Abolissant ainsi toutes distinctions entre des espèces différentes, tuant toute subordination politique sur le tombeau de la subordination morale,

détruisant successivement tous les ouvrages primitifs de l'ordre social, leur insolente présomption prescrivit à tous les Etats, indistinctement, l'imitation de ces singularités, qu'ils placèrent sous la double protection de leur autorité & de leur raison. Leurs moyens d'exécution correspondant à leur doctrine, ils traduisirent la force en droit, le crime en vertu, la violence populaire en justice publique, & tentèrent par leur succès, encore plus que par leurs exemples & leurs théorèmes, la morale des Peuples de tout pays.

Les premières étincelles de cet incendie atteignirent faiblement la Suisse. Quelques esprits supérieurs en discernèrent le but, & en prévirent les ravages; mais le vulgaire de toutes conditions partageant les méprises du tems, prit des artisans de nouveautés pour des fondateurs de Constitutions, leur loquacité pour des lumières, leurs attentats pour un élan d'enthousiasme, & leurs passions pour l'amour de la liberté. La masse du peuple témoignoît plus d'étonnement que d'émulation; tous considérèrent cette catastrophe comme un essai particulier à la France. Bientôt, cependant, la présence des premiers Emigrés excita des controverses; ces Fugitifs n'aperçurent pas qu'il étoit impossible de faire envisager à des Républicains, la totalité des innovations qui

se succédoient à Paris, du même œil qu'on les voyoit à Versailles. En prenant de l'humeur contre les victimes, on se refroidit sur leurs intérêts & sur leur cause; un schisme naquit de l'hospitalité, & ce concours d'étrangers mit les questions du tems dans la bouche de tous les Naturels.

Jusqu'en 1790, néanmoins, personne ne songea à appliquer au Peuple Helvétique les grandes destinées de la Nation Française. Pas un germe de trouble ni de mécontentement ne s'étoit manifesté; mais l'esprit de prosélytisme qui embrâsoit les novateurs de Paris, mais leurs appels contre toute distinction héréditaire, mais leur activité à émouvoir par-tout l'ambition populaire, firent naître des espérances à quelques brouillons obscurs.

L'Etat de Berne, aristocratique, contigu à la France, & dans une partie duquel la langue Française est en usage, se trouvoit la première avenue des communications révolutionnaires. Il se forma des projets & des correspondances entre quelques Bourgeois du Pays de Vaud, & un Club Suisse, institué à Paris sous les auspices de l'Assemblée Constituante, & principalement composé d'individus bannis du Canton de Fribourg depuis dix-huit ans, à la suite d'une révolte malheureuse. Quelques libelles clandestins, quelques pratiques séditieuses, & d'inutiles es-

sais

sais pour corrompre les gens de la campagne ; préludèrent à de plus grands desseins.

Le Gouvernement veilloit sans réprimer ; sa défiance n'alloit point jusqu'à la crainte : pour servir il avoit besoin de preuves ; la pétulance de ces petits conspirateurs ne tarda pas à lui en fournir.

Dans ce tems-là le Club *Constitutionnel* , dit de 1789 , s'occupoit à Paris de *l'art social* , c'est-à-dire , de l'art de tout détruire , pour laisser la philosophie révolutionnaire maîtresse des ruines du monde . Cette Société emphatique & pédantesque propageoit ses oracles dans une feuille aride , où la sainteté des insurrections étoit démontrée par un poète comique nommé *Grouvelle* , jadis Secrétaire des commandemens de M. le Prince de *Condé* , ensuite Secrétaire du Conseil Exécutif au moment de l'exécution de *Louis XVI* , & aujourd'hui Ministre du Directoire de Danemarck .—Ce Comité discoureur reçut du Club Helvétique & lui rendit quelques instructions ; (8)

(8) Il parut dans ce tems-là un prétendu discours tenu au Club de 1789 par Mr. *Duport* , & où l'on manifestoit le projet de révolutionner la Suisse ; mais ce discours fictif est l'ouvrage du Comte d'*Antraigues* , ainsi que le rapport pseudonyme de *St. Just* sur les Puissances neutres , & une prétendue conversation entre un Général Autrichien & un Commissaire en chef de l'armée Française en Bavière .

mais le Club des Jacobins, qui fit disparaître celui de 1789, devint un appui plus énergique. Des affiliations se formèrent entre la Société de Dijon, & les mécontents du Pays de Vaud. Quelques troubles éclatèrent dans le Bas Valais, & furent attribués à un Agent François, arrêté & chassé de la Suisse.

Vers cette époque un avocat subalterne du Pays de Vaud, devenu répétiteur des Grands Ducs de Russie, & dont il sera question dans la suite de cet ouvrage, fabriqua à Pétersbourg & fit imprimer en Alsace un écrit qui décela le but de ses complices. Dans cette diatribe, remplie de contes populaires & de faussetés historiques, l'auteur, nommé *La Harpe*, traçoit au Pays de Vaud le plan d'une Convention représentative. Ce brandon fut éteint sur-le-champ; mais ses disséminateurs, encouragés par la modération du Souverain, & par la protection qu'accordoit la France aux séditions de toutes les contrées, poursuivirent leurs complots.

Pour en attendre quelque succès, il falloit séduire les campagnes, auxquelles on ne présentait ni biens d'église à spolier, ni tailles ou gabelles à redimer, ni maltotiers à expulser; on essaya donc de les soulever contre la dîme & les redevances féodales. Quelques paroisses du Pays de Vaud refusèrent le paiement de certains droits,

& argumentèrent sur tous. La prudence du Gouvernement dissipa cet orage à sa naissance. Un Magistrat supérieur, aussi recommandable par ses qualités personnelles que par sa dignité, (*) se transporta sur les lieux: il invita les paysans à lui remettre l'exposé & les titres de leurs griefs; il écouta toutes les plaintes, pardonna les trasgressions, concilia l'équité & la justice, & revint à Berne après avoir convaincu la raison d'hommes droits, que des corrupteurs avoient un moment égarés.

Cette mesure raffermir la confiance du Peuple dans l'autorité: toutes les prétensions, toute idée de changement, furent bannis des campagnes, & leur inébranlable dévouement au Souverain a survécu à la destruction même de la République.

Relégués dans les têtes malhabiles de quelques procureurs & de quelques défcœuvrés inquiets des petites villes du Pays de Vaud, ces fantaisies insurrectionnelles n'avoient point atteint la partie Allemande qui forme les quatre cinquièmes du Canton de Berne: le reste de la Suisse demeuroid invulnérable. Nul Etat en Europe ne renfermoit autant de ressources contre l'invasion des maximes Françoises; tout s'opposoit à cette

(*) M. *Dz Muralt*, Questeur, ou Trésorier Général.

épidémie; le caractère lent & phlegmatique des habitans, leurs habitudes enracinées & impérieuses, l'expérience d'un régime analogue à leurs inclinations, enfin la rectitude de leur jugement qui les rendoit peu accessibles aux séductions de la plume & de la parole. Dans les Cantons Catholiques la Révolution étoit un objet d'horreur, dans les Cantons Protestans un simple objet de curiosité.

Nous avons remarqué que certaines villes du Pays de Vaud avoient seules reçu la contagion. Heureusement, ces Bourgs, Lausanne excepté, forment à peine des villages du premier ordre en Angleterre. Leur population, de quelques milliers d'ames, ne renfermoit presque point de populace, peu de ces ateliers où s'entassent des ouvriers turbulens, sans patrie & toujours prêts à chercher une ressource dans le désordre. Mêlées de cultivateurs & de marchands, elles n'avoient aucune prise sur les campagnes, ni aucun individu assez considéré pour se faire craindre ou écouter.

La Noblesse, généralement éclairée & fidelle, quoiqu'inadmissible au Conseil Souverain de Berne, mit sa sureté sous la sauvegarde du Gouvernement, & persévéra dans sa loyauté. Le Clergé désiroit plus d'aisance & de considéra-

tion; mais la grande majorité de ses membres pensoit comme la Noblesse : les Paysans demeu- roient unanimes contre les Novateurs. Ainsi le cercle de ces derniers fut concentré dans quel- ques Bourgeois fainéans, dans une vingtaine de Praticiens dont le seul talent consistoit à engen- drer & à perpétuer des procès, dans un petit nombre de Marchands qui eussent trouvé très- mauvais que les Sénateurs de Berne se mêlassent de vendre des mousselines & des toiles, & qui se jugeoient, eux, parfaitement capables de régir l'Etat; enfin, dans quelques enfans perdus de la philosophie de Paris, ou de l'Université de Got- tingue, qui se croyoit des gens de lettres parce qu'ils avoient enseigné à des Russes ou à des Anglois le patois du Pays de Vaud. Dans ce misérable Comité de Singes révolutionnaires, il n'existoit ni une étincelle d'énergie, ni ombre de talent, ni capacité des affaires, ni lumières, ni d'autres passions que la sotte vanité de sor- tir du néant, auquel la nature bien plus que la Constitution politique les avoient condamnés.

Cette composition explique la première indif- férence de l'autorité suprême, & le mépris du Peuple pour de semblables réformateurs. Mais, à l'abri de cet avilissement, leurs conciliabules, leur correspondance avec les Jacobins de France,

prirent de l'activité. Leur espoir se tournoit vers l'Assemblée Constituante, accueillant à sa barre les bandits & les malfaiteurs, qui de toutes les parties de l'Europe accouroient lui dénoncer leurs supérieurs. Enfin, l'arrestation à Varennes du malheureux *Louis XVI*, traîné captif dans son palais par ceux que sa magnanimité avoit appelés aux honneurs législatifs, fit éclater les cabaleurs du Pays de Vaud. Dans l'ivresse de leur joie, & dans celle du vin, ils célébrèrent en corps cet événement : ces attroupemens bachiques furent signalés par les actes de sédition les moins mesurés, par des imprécations, par des chansons contre le Souverain, par toute l'effervescence que peuvent se permettre des révolutionnaires intempérans. Plus de la moitié des convives furent pris pour dupes, & entraînés, sans s'en douter, dans le mouvement des chefs.

Indignées de ce scandale, la plupart des Communes votèrent des adresses de fidélité au Gouvernement, qui, pour prévenir le retour & les progrès du désordre, déploya sa force & son autorité. Assuré des dispositions publiques il fit avancer à Lausanne un petit corps de Milices, auxquelles se joignirent celles même du Pays de Vaud. Purement comminatoire, cet appareil servit à intimider, non à combattre les coupables,

isolés au milieu du Peuple entier. Suivant les anciens usages, dans les cas de haute trahison, un Tribunal suprême fut institué pour faire l'enquête du délit ; & à la suite d'une laborieuse procédure, cinq ou six des séditeux en chef subirent une détention momentanée, un nombre à-peuprès égal un bannissement à terme. Le principal moteur qui se trouvoit en fuite, fut seul condamné par contumace à la décapitation (9). La clémence du Souverain adoucit même par la suite la plupart de ces sentences : on ouvrit les portes au bout de six mois à deux des prisonniers ; la détention de la plupart fut abrégée, & dans cette circonstance on vit l'éclat de la sévérité sans aucune de ses rigueurs.

C'est néanmoins cette répression si modérée de crimes tentés contre l'Etat, cet acte juridique & légal où nulle goutte de sang ne fut versée, que les scribes révolutionnaires ont assimilée au *terrorisme de Robespierre*. Et une semblable accu-

(9) Il se nommoit *La Harpe des Utins*. Dépouvé de l'esprit le plus vulgaire, il étoit sorti du service de Hollande, & n'ayant pu parvenir à acquérir quelque importance dans son pays par un essai de démagogie ; il entra en France dans un Bataillon de Gardes Nationales, & est mort Général de Division à l'Armée d'Italie.

sation part de *Républicains* qui , depuis huit ans, assassinent ou déportent arbitrairement des classes entières de Citoyens ; qui ont dévoré plusieurs milliards de confiscations, & qui ne maintiennent leur existence abhorrée que par un renouvellement périodique de rapine & de proscriptions !

L'incident du Pays de Vaud ayant donné le thermomètre du sentiment national, chacun put mesurer la profondeur des racines auxquels s'attachoit l'ordre public. Les perturbateurs effrayés feignirent de la résipiscence ; leurs crédules adhérens se désabusèrent, le Gouvernement reprit sa sécurité, la Suisse entière se maintint calme, & la possibilité d'une Révolution par l'intérieur fut reléguée entre les chimères , même par les mal-intentionnés les plus ardens.

Mais une cause toujours agissante conspiroit sans relâche contre la tranquillité de tous les États. Préservée du poison des opinions Françaises & des attentats de leurs prosélytes, la Suisse avoit à se défendre de la nouvelle puissance que ces opinions venoient d'élever sur la ruine de l'ancienne Monarchie. A la première Convention , dont le dernier soupir fut un regret, non sur le mal qu'elle avoit fait, mais sur celui que son exemple & son code alloient produire, succéda
contre

une Législature qui promptement brisa le joug des alliances , des traités publics , & cita les Puissances à son tribunal . Une suite d'outrages contre les Suisses signalèrent son existence . Chaque jour on enfreignoit les capitulations du Corps Helvétique . La juridiction militaire de ses régimens au service de France faisoit le désespoir des corrupteurs , qui , après avoir dissout l'Armée Française , s'indignoient que sa licence , son dérèglement & ses brigandages ne pussent séduire treize mille Suisses incorruptibles , dont la conduite présentoit le phénomène d'une discipline inaltérable au milieu du désordre général . Vainement , à plusieurs reprises , on avoit essayé d'entamer leur Police & leur Tribunal . Au mépris des fureurs révolutionnaires , les instigateurs de la révolte mercenaire du Régiment de Châteauvieux à Nancy avoient été punis , les uns capitalemment , les autres par une condamnation aux galères . Cet exemple , demandé par la généralité des régimens Suisses , fournit , un an après , au parti républicain & à ses complices dans l'Assemblée Législative , l'occasion d'insulter le Corps Helvétique , & de ravir à ses juges militaires leur autorité . On vit quarante malfaiteurs , assassins de leurs officiers spoliés , du magnanime *Desilles* & des gardes nationales de la Lorraine , en horreur

à leur pays & à leurs camarades , sortir des galères de Brest , présentés à la barre du Corps Législatif par le même histrion qui depuis proclama la République & décima Lyon , & recevant des mains d'une troupe de forcenés érigés en représentans du Peuple , les *honneurs de la séance* , & ceux d'un triomphe public .

Peu de semaines avant , le régiment Bernois d'*Ernst* , dont les services & la fidélité contenoient les Jacobins de la Provence , avoit été enveloppé dans ses casernes d'Aix par les brigands de Marseilles & d'Avignon , abandonné par les autorités constituées , livré par un scélérat artificieux (10), désarmé & volé . Le même sort attendoit le régiment Zurichois de *Steiner* , alors à Lyon , & qui avoit reçu ordre de se rendre dans le midi après avoir séparé ses bataillons ; départ & dislocation auxquels le Lieutenant-Colonel Comte de *St. Gratien* & les Capitaines réunis s'opposèrent avec fermeté . D'un bout de la France à l'autre , ces corps exemplaires , molestés , dénoncés , insultés par les Jacobins , ne trouvoient de protection que dans leur

(10) *Puget Barbantane* , Commandant à Aix . Ce misérable , qui depuis est devenu un Général de Terroristes , étoit le complice des Marseillois , & ne donna d'autre secours au régiment d'*Ernst* que le conseil de rendre les armes .

courage & leur patience. Comme ils ne présentoient aucune face à la séduction, qu'ils respectoient leurs officiers, qu'ils n'ergotoient point dans les Clubs, ni ne s'enivroient avec les *Patriotes*, ils furent généralement traités en *Aristocrates*.

Les Cantons ne demeurèrent point insensibles aux affronts dont on accabloit des troupes si recommandables, & aux dangers qui les environnoient. Zurich défendit à son régiment de quitter Lyon, & se plaignit au Roi. Berne ordonna au régiment d'*Ernst* de revenir en Suisse, & notifia cette résolution à Sa Majesté, dans une lettre pleine de dignité, où elle dit à ce Prince : “ Nous n’affi-
“ gerons pas votre cœur, Sire, par les détails de
“ la perfidie & de l'atrocité qui ont caractérisé l'é-
“ vénement d'Aix. Dans une guerre ouverte con-
“ tre les ennemis déclarés de Votre Majesté, le ré-
“ giment d'*Ernst* n'eût perdu les armes qu'avec la
“ vie. L'honneur du régiment, & la protection
“ que nous lui devons, nous obligent à le reti-
“ rer d'un pays où l'on viole impunément les
“ traités sur la foi desquels il étoit venu.”

Cette démarche ne toucha que le Roi, navré de ces excès, impuissant à les prévenir, & pénétré pour les Suisses d'une affection héréditaire. La Législature, qui ne cherchoit que des ennemis, se moqua des plaintes de Berne; les Ministres,

plaçant leur honneur à ramper sous les Jacobins, n'étoient guère sensibles aux offenses que recevoit l'honneur d'autrui, & ne virent dans la noble résolution des Bernois, qu'un accès d'humeur qu'ils se flattoient de dissiper par des phrases & des dédommagemens honteux (*).

Leur légèreté ne se doutoit pas de l'impression qu'avoient produits en Suisse, dans tous les ordres, ce mépris insolent de la Nation, ces violations du droit des gens, de l'hospitalité, des Capitulations, de la foi publique. M. *Barthélemi*, qui, immédiatement après, vint résider en Suisse, en qualité d'Ambassadeur de France, put constater ce ressentiment national, & en éprouva même les effets.

Ce n'est peut-être pas un paradoxe, d'avancer que la funeste étoile du Corps Helvétique détermina le choix de cet Envoyé. Il venoit de refuser le ministère des affaires étrangères, & crut trouver dans sa mission en Suisse un port contre les orages de la Révolution. En le nommant, le Roi consulta son inclination pour lui, son attachement pour les Cantons, & la juste considération qu'avoit obtenu M. *Barthélemi*, soit en France,

(*) Le Ministère étoit alors composé de *Roland*, *Clavière*, *Dumourier*, *Serran*, *La Coste*, & *Duranton*.

soit dans l'étranger. Personne ne possédoit à un plus haut degré le caractère de son état, & les qualités nécessaires au pays & à la circonstance. Ses défauts même servirent à ses succès; car des habitudes moins tempérées, & une conduite moins facile, eussent complété l'alienation des Suisses.

Reçu froidement, obligé d'abandonner sa résidence de Soleure, & confiné dans celle de Baden, il supporta sans aigreur cette situation pénible qui s'aggrava encore par la catastrophe du 10 Août 1792. Insensiblement sa douceur, sa modération, son obscurité, désarmèrent les défiances; il conquist l'estime générale, arracha des éloges à ses détracteurs, & par des ménagemens, adroitement calculés, il diminua les épines dont sa carrière étoit semée. Beaucoup de Suisses détestoient l'Ambassadeur de France; tous considéroient M. *Barthélemi*. Il falloit, sans doute, un grand mérite, pour excuser aux yeux d'une nation pénétrée des principes de fidélité, la foiblesse avec laquelle M. *Barthélemi*, Ministre de *Louis XVI*, se transforma en agent public des assassins de ce Monarque, auquel il devoit autant d'intérêt que de reconnaissance.

Au travers des inégalités & des tempêtes d'un Gouvernement fougueux, qui ne traite jamais

sans insulter , la conduite de son Ministre en Suisse , demeura invariable . Il adoucissoit la virulence de ses instructions ; il parioit les coups que les tyrans de Paris méditoient contre les Cantons ; ses rapports tendoient à calmer l'agitation frénétique de ses commettans , & à fixer la paix sur cette contrée , devenue pour lui une patrie & un asyle . Prévenant envers chacun , accessible à toutes les demandes , mesuré dans ses jugemens , caressant le parti François sans offenser ses antagonistes , il concilioit les tristes devoirs de sa place avec ceux de la justice & de son cœur . Dans l'obsession continue où le tenoient les adjoints dont son Gouvernement l'avoit entouré , & qui étoient ses espions beaucoup plus que ses officiers ; il empêcha du moins que leur exécration ministère ne troublât l'harmonie . Il répondoit à toutes les plaintes , réparoit quelquefois les offenses , gémissoit de celles qu'il ne pouvoit empêcher , & ne laissoit pas ignorer ces gémissemens .

Quoiqu'un pareil homme fût incompatible avec cette succession de perturbateurs effrénés qui se ravissoient mutuellement l'autorité en France , on le conserva en Suisse tant qu'on eut besoin d'endormir ses habitans dans la neutralité . Plus d'une fois il fut à la veille de sa disgrâce , & nécessairement de monter sur l'échafaud : plus d'une

fois cependant sa timide circonspection céda au besoin d'épancher ses amertumes, à des intercessions irritantes pour ses maîtres, à la commisération pour cette foule de victimes qui se multiplioient, par-tout où l'ascendant des intrigues ou des armes Françoises pouvoit pénétrer.

Son active dextérité sut tirer avantage de l'esprit de parti & des rivalités intestines qui divisoient certains Sénats de la Suisse, ainsi que des jalousies entre les divers Cantons. Il rechauffa les semences de l'ancienne inimitié contre la Maison d'Autriche; il persuada nombre de Magistrats de l'identité de la guerre actuelle avec les guerres précédentes; & de la nécessité pour eux de ne pas laisser affoiblir la balance entre l'Empereur & la France. La pluralité des Régences fut gagnée à ce système; elles virent le Gouvernement François dans la personne de *M. Barthélemi*, la Révolution dans son cabinet de Basle, & leur sureté inébranlable dans son intégrité. Cet enthousiasme éteignit toute prévoyance. A force de regarder ce Ministre passager & sans crédit réel, comme leur ange tutélaire, les Suisses se crurent dispensés de se protéger eux-mêmes. A force de desirer la paix générale qui devoit ouvrir leur précipice, ils se plongèrent dans une absurde sécurité sur les suites de la guerre. C'est en

prolongeant cet aveuglement, qu'avec des intentions droites, M. *Barthélemi* conduisit le Corps Helvétique à sa perte, en lui faisant négliger toute autre sauvegarde que la sienne, toute autre voie de salut qu'une condescendance illimitée aux caprices du Gouvernement François.

Peu de semaines après son arrivée en Suisse M. *Barthélemi* reçut de M. *Dumourier*, Ministre momentané des affaires étrangères, une instruction secrète & une lettre pour la Régence de Berne. Jamais début ne fut plus mal-adroit : *Dumourier*, avec le ton leste qui le caractérisoit, invitoit Berne à oublier l'outrage infâme qu'avoit essuyé le Régiment d'*Ernst*. " L'Histoire de la Suisse," mandoit-il à ces graves Républicains, " fourmille
" de pareils incidens. L'aristocratie des Officiers
" avoit offensé le patriotisme. On dédommagera
" le régiment; le commandant sera récompensé.
" J'invite le Canton à revenir à des idées plus cal-
" mes.—Il faudroit une Diète pour arranger les
" difficultés : les intérêts des Peuples s'y traite-
" roient mieux, ces intérêts trop souvent oubliés." En écrivant ce persiflage révolutionnaire, *Dumourier* probablement avoit encore le bonnet rouge sur la tête.—Il ordonna à M. *Barthélemi* de revenir à Soleure, où l'on ne vouloit pas le recevoir : il l'exhorta à tenir les Cantons en garde contre

contre l'influence de Berne & de Zurich , & à leur persuader que la guerre , si elle étoit heureuse pour la Suisse , précipiteroit le Corps Helvétique sous la domination de ses principaux Membres . Ces Conseils étoient terminés par l'annonce faite à l'Ambassadeur , qu'on lui alloit un traitement extraordinaire de *cent mille écus* , *non pour un indigne but de corruption fort au-dessous d'une nation libre , mais pour soutenir convenablement sa dignité.*

Cet étalage & cette instruction furent à pure perte . Berne persista ; M. de Watteville , commandant le régiment d'*Ernst* à Aix , rejeta toute récompense ; le Colonel M. d'*Ernst* refusa le cordon du mérite militaire ; le corps lui-même ne fut point dédommagé , & revint au mois de Juin dans le Canton , où sa présence généralisa le sentiment d'indignation avec lequel il avoit quitté la France .

Nonobstant ces dispositions populaires , & l'intensité qu'elles pouvoient donner au désir d'une vengeance nationale , le Gouvernement de Berne s'occupa plutôt de les calmer . Deux mois auparavant une nouvelle scène s'étoit ouverte à Paris , & avec elle de nouveaux dangers pour les Etats voisins .

Lasse de provoquer sans fruit les Puissances

étrangères, la Législature, asservie par les Girondins, venoit de déclarer la guerre à l'Empereur, & se préparoit à proscrire toutes les Têtes Couronnées. Celle de *Louis XVI*, & la chute de son trône constitutionnel, devoient leur ouvrir le chemin de la révolution universelle. Pour attaquer, pour dépouiller, pour égorger ce Monarque inoffensif avec moins de risques, ils lui ravirent la garde que les nouvelles loix lui avoient donnée. Il falloit encore se débarrasser du Régiment des Gardes Suisses, dont ils ordonnèrent la dislocation & le départ, en attendant son licenciement définitif. Cette mesure rencontra dans les chefs du corps, autorisés par leur Souverain, une opposition déterminée; mais cette résistance ne pouvoit être de longue durée; chacun prévoyoit que ce Régiment de Héros seroit infailliblement sacrifié; plusieurs de ses officiers m'annoncèrent dans le tems qu'ils ne sortiroient pas vivans de Paris.

- Juste pressentiment qui ne fut pas assez partagé par les Cantons! Quoiqu'aigris par ces hostilités répétées de la Législature, & par le mépris de leurs représentations, ils n'en persévérèrent pas moins dans la résolution de se maintenir en paix. La Diète générale décida, & déclara sa neutralité au mois de Mai 1792. Toute sorte de considé-

rations puissantes l'emportèrent sur le ressentiment; & au nombre de ces considérations, je place les instances personnelles & réitérées de *Louis XVI* pour conserver à la France un Allié, & épargner à la Suisse une rupture dont personne ne pouvoit calculer les conséquences. (II)

Cette résolution de neutralité fut confirmée au mois de Septembre suivant, malgré les événemens qui survinrent entre les deux époques. Les forfaits du 10 Août avoient mis la Suisse entière dans le deuil.—Six cents quatorze Gardes Suisses égorgés pour avoir défendu & le *Roi* & la *Loi*; leur Major, mourant sous la hache d'un bourreau, vingt-quatre Officiers massacrés sans pudeur comme sans pitié, leurs lambeaux promenés dans cette horrible Capitale, au milieu des ruisseaux de sang qu'y versoit la philosophie; les débris de cette troupe magnanime n'échappant aux assassins qu'en s'enfonçant dans des retraites impénétrables, leurs propriétés pillées, devenues la récompense de leurs meurtriers, & le nom de

(II) J'ai vu les preuves de cette assertion; & j'invite ceux qui en sont dépositaires à les publier, si leur situation actuelle le permet. *Louis XVI*. n'auroit eu qu'à le vouloir; il eût fait éclater une grande partie de la Suisse; il préféra de solliciter privativement sa neutralité. Voilà le Monarque qu'une troupe de scélérats ont dévoué au supplice, pour avoir prouvé que la guerre, inventée & déclarée par eux, malgré lui...

Suisse un arrêt de proscription ; le foible reste de ces guerriers dont les nations sauvages eussent respecté le dévouement, & à qui la postérité érigerait des autels, abordant nuds, travestis, défigurés, au travers de mille perils, la frontière de leur patrie ; le spectacle de ces infortunés venant implorer la protection de leurs concitoyens, leurs récits, les cris de leurs camarades expirans qui retentissoient dans tous les vallons de la Suisse, quinze cents familles condamnées à les pleurer, les malédictions des vieillards, la fureur des jeunes gens, les regrets publics & solennels décernés dans les églises aux victimes de cet exécrationnable 10 Août, tout rendoit la vengeance populaire, tout dictoit de courir aux armes : l'Europe attentive fixoit les regards sur cette contrée, où l'idée de la Révolution se lioit désormais à une image & à des souvenirs affreux.

Deux siècles plus tôt, cinquante mille Suisses eussent marché, sans délibérer, vers cette frontière sanglante & dégarnie, & porté une seconde fois leur étendard sous les murs de Dijon ; mais les circonstances, les hommes & les tems, tout était changé.

La réflexion vint refroidir le sentiment public ; on fit évaporer les premières impressions ; les partisans secrets de la France, & ses émissaires,

travaillèrent à les affoiblir . Cependant de nouveaux incidens vinrent rouvrir la plaie.—Après avoir épuisé les plus vils moyens de corrompre les régimens Suisses au service de France, & d'en débaucher les individus , *Brissot*, par un rapport injurieux, les fit chasser du royaume, au mépris de leurs capitulations, sans daigner négocier cette retraite avec les Cantons respectifs, ni les prévenir, ni assurer à ces corps aucun dédommagement d'un licenciement inopiné. Dix mille Officiers & Soldats, pour prix de leurs services honorables & du sang de leurs ancêtres, passèrent tout-à-coup d'un état fixe & garanti par les Traités, à une ruine que la République Française compléta, en retenant les arrérages & les pensions qui leur étoient dues. Au retour de ces régimens, les Cantons, par économie, les laissèrent se fondre & se disperser; ainsi l'on perdit un secours inestimable, dans la fausse confiance qu'il demeurait inutile; Berne seul conserva en son entier le régiment d'*Ernst*. Le système de neutralité qu'embrassa le Corps Helvétique dans de semblables circonstances, a fait l'étonnement de l'Europe, & entraîné sur la Suisse un blâme irréfléchi. Peu d'Etrangers ont recherché & connu les causes dont le concours déterminait cette résolution: ces causes ont eu,

depuis, une influence si funeste sur la destinée de la Suisse, qu'on ne peut négliger d'en fixer ici la trace & le caractère. Il résultera de cet examen que, si des motifs très-puissans & des mobiles indestructibles justifiaient cette adoption de la neutralité en 1792, rien ne peut excuser la sécurité léthargique où elle plongeait les Cantons, leur indifférence invariable au milieu d'un changement perpétuel de conjonctures, & l'absence totale de mesures provisionnelles pour prévenir les suites que pourroit entraîner une neutralité désarmée.

C'étoit une étrange méprise au-dehors, de considérer la Suisse sous le point de vue qu'elle présentait il y a deux ou trois siècles, pauvre, mal affermie, sans culture, sans arts, nécessairement mêlée dans les querelles de ses voisins, faisant de la guerre une ressource & un métier, ayant les mœurs & les habitudes d'une nation toujours & toute entière sous les armes. — Aujourd'hui un peuple de propriétaires paisibles, de cultivateurs laborieux, d'économistes rustiques, devant à un sol généralement ingrat des soins assidus, & un travail de chaque jour; conservant, il est vrai, l'esprit martial de leurs aïeux, mais sans inquiétude & sans trouble; prêts à combattre pour leur défense, mais dépourvus

de toutes les passions, de tous les intérêts anciens qui les porteront autrefois sur des champs de bataille étrangers.

Les effets de cette révolution se combinèrent en faveur d'une paix permanente, avec la division du Corps Helvétique, entre tant d'Etats dont les rapports extérieurs différoient essentiellement; avec un système fédératif très-incomplet, calculé sur l'indépendance des divers Membres de l'Union, sur leur protection mutuelle dans l'intérieur, & nullement sur des guerres étrangères & offensives; enfin, avec la difficulté de réunir à un même vœu, & de déterminer à une exécution prompte & uniforme tant de volontés distinctes dont aucune ne jouissoit d'une prépondérance assurée.

Tout le système économique & politique s'était coordonné à cet état de longue tranquillité. Les changemens survenus dans l'art de la guerre, les grandes armées permanentes, le poids des subsides qu'exige leur entretien, laissoient la Suisse fort en arrière des Puissances militaires. Il falloit tout créer avant d'entreprendre des hostilités, & le créer dans un pays sans ressources de finances, avec un peuple sans impositions. Soixante lieues de frontières à défendre & accessibles en plusieurs endroits, ne permettoient

guères de se couvrir par-tout contre un ennemi déjà préparé, & dont une irruption subite eût porté le fer & la flamme dans des campagnes & des villes ouvertes. A la vue de ces désastres, leurs habitans eussent regretté le repos dont ils jouissoient; & les conséquences de ces regrets, envenimés par les François, pouvoient menacer la tranquillité intérieure.

Le peuple lui-même, & le peuple seul formant l'armée, le Gouvernement étoit-il libre de se livrer à la guerre, sans son assentiment & sa confiance? Or, il s'en faut que la généralité des habitans apperçût la nécessité d'une rupture. Les raisons de prévoyance échappent toujours à la multitude; elle ne se résout guères à braver un danger présent, pour échapper à un danger à venir. Le premier siège à faire étoit donc celui de l'opinion; le premier arsenal à ouvrir étoit celui des lumières à porter dans les esprits, & des passions nationales à réchauffer. Or ce travail, ouvrage du tems & de la patience, exigeoit dans les différentes Régences un accord de vues, de dextérité & de suite qu'aucun homme d'Etat n'auroit osé promettre.

Il est sensible d'ailleurs que dans une telle situation de choses, les Suisses ne pouvoient, sans témérité, se lancer sur l'arène ainsi dépour-

une de forteresses, d'armée régulière, d'organisation militaire & de ressources extraordinaires, avant d'avoir lié leurs opérations à celles de la Coalition naissante, & d'être assurée de son concours, de points d'appui, & de subsides.

Aucun de ces préliminaires n'existoit : le mystère de la Coalition se trouvoit renfermé entre deux Puissances, l'une obligée de se défendre, & l'autre de secourir son alliée. Les autres Monarchies paroissoient exclues, ou s'excluoient elles-mêmes du débat ; son but définitif restoit enveloppé dans l'obscurité, & les moyens des alliés un secret d'état. Une guerre partielle entre l'Autriche & la France, une guerre qui de la part de la première s'annonçoit avec les caractères d'une guerre ordinaire, ne touchoit les Suisses, pas plus que les hostilités antérieures entre ces deux Puissances. Faut-il s'étonner que l'identité des conjonctures ait dicté au Corps Helvétique l'identité de conduite, & qu'il persévérât dans les maximes dont une expérience de deux siècles avoit attesté la sagesse ?

Pour l'y faire renoncer, on ne lui présentoit aucun avantage, aucun motif de sécurité, aucune assurance de secours. La Cour de Vienne garda un silence absolu ; la résolution de neutralité prise au mois de Mai lui ayant été notifiée, elle ne

répondit à cette notification que le 29 d'Août suivant.

Dans cette dépêche, Sa Majesté Impériale & Royale assuroit la Ligne Suisse, " qu'elle avoit
 " trouvé sa résolution d'observer une parfaite neu-
 " tralité, adaptée aux circonstances, parce qu'à
 " l'abri de cette neutralité on pouvoit se croire
 " en sûreté contre les dangers d'une irruption de
 " la part d'un ennemi supérieur. " Rappelant
 ensuite l'invasion de l'Evêché de Basle par les
 François, & les outrages reçus par les Régimens
 Suisses, Sa Majesté Impériale & Royale invitoit
 les Suisses à réfléchir s'ils devoient persévérer
 dans leur première résolution, & leur déclaroit
 que dans ce cas il reconnoitroit & respecteroit
 inviolablement cette neutralité.

Nulle proposition, nulle offre de subsides, de
 transaction ou de concert, n'accompagnaient cette
 communication. Loin de fournir aux Suisses
 aucun encouragement, on les laissa presque en-
 tièrement découverts sur leurs flancs. Tandis
 que la Cour de Turin, incertaine, circonspecte,
 plus voisine de la neutralité que d'une rupture,
 se bornoit à une défensive imparfaite dans le
 Duché de Savoie, à peine le Prince d'Esterhazy,
 chargé de la défense du Brisgau, réunissoit-il six
 mille Impériaux joints à quatre mille Emigrés

François sous le Prince de Condé. Un corps aussi foible & douze mille Piémontois en Savoie ne présentoient à la Suisse qu'une assistance insignifiante, contre un ennemi déjà maître de l'Évêché de Basle, ayant une armée dans la Haute Alsace, & qui ne tarda pas à envahir la Savoie comme à s'emparer de Spire & de Mayence.

Ainsi menacé sur les deux ailes, la neutralité du Corps Helvétique lui étoit commandée. On se plaignit qu'il eut refusé le passage du territoire de Basle au Prince d'Esterhazy, qui médita un moment de pénétrer dans le Porentrui & la Franche-Comté; mais l'événement & la raison ont répondu à ces plaintes. Cette entreprise, pour le moins téméraire, eût entraîné la Suisse dans ses conséquences, & l'eût abandonnée au ressentiment d'un ennemi tellement supérieur, que peu de jours après il alla brûler impunément les magasins Autrichiens, sans que le Prince d'Esterhazy fût en état d'arrêter ses progrès.

Ce Général se crut même si fort en danger, qu'il invoqua l'attention & le secours des Suisses, contre le projet attribué aux François de pénétrer sur la rive droite du Rhin par le territoire Helvétique. Presqu'au même moment l'impérialité des commandans Piémontois en Savoie, perdit ce Duché sans combattre; le Roi de Sar-

daigne intercéder de même l'assistance des Suisses, qui, privés de celle de leurs voisins, ne durent pas balancer à demeurer immobiles.

Ces particularités avérées firent tomber toute idée d'accession à la guerre. Le ressentiment, la légitimité des griefs, la certitude du péril dont le caractère atroce que venoit de prendre la Révolution à Paris menaçoit la police & la société civiles, furent subordonnés à la prudence & à l'intérêt public immédiat. Après l'issue de la campagne de 1792, eût-il été judicieux d'inculper les Suisses de n'y avoir point participé? Mais entre une neutralité de fait, & une neutralité précipitamment décrétée & déclarée; entre une neutralité absolue, & une neutralité conditionnelle; entre une neutralité qui en impose par des moyens virils, & une neutralité qui vous place sans défense, à la merci des prétentions, des offenses & des événemens, la différence est importante: ni les Conseils ni la Diète Helvétiques ne s'en occupèrent. — Les considérations fondées qui justifioient la neutralité, étoient presque toutes circonstanciellles; on les convertit en raison d'Etat invariable. Séduit par la douceur d'un repos momentané, tandis que les ravages de la guerre se déployoient ailleurs, le Corps Helvétique se plongea dans la chimère d'une sûreté sans

dépense & sans troubles, & se crut invulnérable tant qu'il ne seroit pas appelé à combattre les François.

Ce vertige dont la durée a conduit la Suisse au dernier terme de l'humiliation & du malheur, gagna successivement la majorité des Régences. Vainement quelques Magistrats plus éclairés & plus fermes mesurèrent l'avenir & l'illusion de leurs collègues : une Opposition victorieuse triompha, dès 1793, de toute politique qui eût tendu à affermir l'indépendance de la patrie, sur d'autres bases que l'amitié Française & les rescrits de *M. Barthélemi*.

Voici les sources de cette opposition, qu'il est tems d'accuser d'avoir préparé la perte de la Suisse & consommé sa dernière heure.

On sait que chargé de la Chancellerie Helvétique, & le premier en rang, le Canton de Zurich ne l'étoit ni en étendue ni en influence. Berne lui disputoit celle-ci sur le reste de la Confédération, l'emportoit ordinairement à Lucerne, à Fribourg, & à Soleure, & prévaloit visiblement beaucoup plus par l'ascendant de sa sagesse que par celui de sa puissance. Très-long-tems distingué par la supériorité de ses Magistrats, Zurich sembloit décliner depuis quelques années ; les Confédérés ne retrouvoient plus au même degré, dans ses Conseils, la fidélité aux

maximes, la fermeté & les lumières dont ils donnèrent tant d'exemples. Leur jalousie de la prééminence morale qu'avoit acquise Berne, éclatoit en toute occasion. Ces semences de dissentiment furent travaillées par l'ambassade de France, qui se fit un parti à Zurich dès 1792. On y improuva l'énergie qui se manifestoit à Berne, l'on se promit de la rendre infructueuse. L'avis de la neutralité subite, de la neutralité passive, des hommages à la France, de l'indifférence pour les autres Puissances, des sacrifices quelconques à la paix, de la reconnaissance de la République Française & de son Ambassadeur, fut l'ouvrage de Zurich. Plus d'une fois même, on le vit adopter des résolutions avant de les avoir soumises à ses associés.

Ce Gouvernement, néanmoins, renfermoit des citoyens de mérite & un chef plein de lumières, de pénétration & d'habitude des affaires; mais le soin de leur avancement, & la nécessité de conserver leur popularité auprès d'une bourgeoisie inquiète, absorbée dans les intérêts de son commerce, forçoient ces Magistrats à une flexibilité continuelle, en les asservissant à l'opinion publique. La justice oblige de croire & de dire, que la plupart de ces Régens, supérieurs à leurs concitoyens, en épousoient les passions malgré

eux, & qu'ils furent entraînés par le sentiment général, sans le partager.

Les fauteurs de la France cachant à Zurich leur prédilection pour cette Puissance sous le masque de la neutralité, cherchèrent & trouvèrent des recrues parmi les mécontents, que l'esprit de parti, l'infériorité de crédit, la jalousie, le chagrin d'être oubliés dans une minorité presque imperceptible, entretenoient dans les principales Régences Helvétiques. Quelques enthousiastes de la Révolution de 1789, grossirent ce bataillon; la classe de possesseurs de rentes dans les fonds publics de France, & ensuite d'assignats, les brocanteurs de ce papier, dans lequel une partie de leur fortune se trouvoit convertie, toute cette tourbe stupide dont l'aveuglement ne cédoit ni aux banqueroutes continuelles de la République Française, ni à l'évidence de ses fourberies financières, prêta ses forces aux enthousiastes & ses démonstrations arithmétiques aux spéculateurs.

L'Ambassadeur de France prit la direction de ce parti, qui, secrètement gouverné par une impulsion étrangère, célébroit son patriotisme, en déchirant celui de ses adversaires. Un *Pfiffer*, fils d'un des premiers Magistrats de Lucerne, *Ochs*, grand Tribun à Basle, dans l'origine fanatique

révolutionnaire , dissimulant ensuite une ambition inmodérée & un orgueil insolent , sous les dehors de la philosophie & la popularité de ses discours , actif & turbulent , indigné de ne pas dominer les conseils de la Suisse , corrompu comme tant d'autres par les travers de son esprit , d'abord énergumène , puis coupable de sang-froid , & ayant fini par se rendre le principal agent des desseins du Directoire François , & de la ruine de sa patrie. Un Colonel *Weiss* à Berne , qui , après avoir essayé tous les moyens de faire du bruit , n'en avoit trouvé aucun de se faire une réputation ; quelques autres , dont les noms ne méritent pas d'être tirés de l'oubli , formoient le conseil épars de cette alliance tacite avec la République Française .

Foible par-tout , odieuse dans plusieurs Cantons , plus méprisée que méprisable , cette Cabale tira ses ressources des revers qu'éprouvoient les Alliés dans l'automne de 1792 , de la popularité croissante de M. *Barthélemi* , de la frayeur qui commençoit à saisir les âmes timides , & sur-tout de l'esprit de parti .

Son activité s'épuisa à miner à Berne le crédit de M. l'Avoyer de *Steiguer* , dont les talens , l'expérience , les services , & le caractère , avoient obtenu , soit en Suisse , soit dans l'étranger , une
éclatante

éclatante considération. L'influence de ce Magistrat présidoit depuis quinze ans à la plupart des transactions politiques de la Confédération. La majorité du Conseil Souverain de Berne déféroit à ses avis ; il comptoit parmi ses adhérens le plus grand nombre des Administrateurs & des Patriciens les plus estimés par leur zèle, leur patriotisme & leurs lumières. Le génie de M. de Steiguer n'avoit rien perdu dans les fonctions vulgaires de la Magistrature. Homme d'Etat pénétrant, sénateur expérimenté, orateur audessus du commun, son esprit étoit plus vaste que son pays. Peu de personnes possédoient à un plus haut degré l'art de la discussion, le coup-d'œil prompt & juste sur les questions compliquées, le talent d'appercevoir, de comparer toutes les faces des objets, de développer les causes, les résultats, les conséquences, & les moyens.

Rien n'est plus rare que cette réunion d'un esprit positif & d'un esprit étendu, fécondé par une grande variété de connoissances. Nul autre en Suisse n'étoit aussi versé dans l'étude des relations extérieures. Dans un corps débile, M. de Steiguer portoit une ame forte, quelquefois passionnée ; mais dont l'indépendance se modifioit par l'habitude & la nécessité de vivre & d'agir avec ses égaux, avec ses collègues, sous

une forme de gouvernement qui oblige souvent le Magistrat le plus obstiné au sacrifice de ses opinions. A la tête d'une grande Monarchie M. de Steiguer eût paru tout entier.

On remarquoit à peine son application aux affaires publiques, son assiduité, son intégrité, son affabilité inaltérables, dans un Gouvernement où ces qualités étoient indispensables. Pénétré de ses devoirs, il plaçoit au premier rang celui de maintenir intacts la considération, l'honneur, & les loix de sa Patrie. Nul danger personnel ne l'effrayoit; il avoit prévu les conséquences de la lutte mortelle dans laquelle il se trouvoit engagé: si quelquefois ses partisans lui reprochèrent d'avoir fléchi sous de délibérations funestes, il le fit par politique, plutôt que par foiblesse. Toute sa vie a prouvé qu'il n'étoit pas moins propre au tems de crises publiques, qu'aux travaux d'une administration paisible.

Ce grand citoyen qui a couronné sa carrière par un dévouement digne de mémoire, devint le centre des inimitiés Françaises, & des attaques d'un Parti qui se déploya avec les caractères d'une Faction.

Elle se donna un Chef dans la personne d'un Magistrat Bernois, non moins attaché que M. de Steiguer à la Constitution de l'Etat, distin-

gué par son éloquence, ses lumières, sa capacité; mais impatient d'être réduit au second rôle, mais dévoré de ressentiment, d'animosité, & de jalousie contre le Chef de l'Etat, irrité de s'être vu écarté de cette dignité, & que ses passions conduisirent à voir périr la République plutôt qu'à souffrir qu'elle fût sauvée par son rival.

Il entraîna sa famille, riche, nombreuse & considérée, ses amis, des jeunes gens, des raisonneurs, des esprits chagrins. Le Gouvernement fut scindé; les délibérations publiques devinrent un texte de contestations; le même schisme se prépara dans les autres Sénats Helvétiques.

Balançant d'abord la majorité, la Faction Française dut enfin sa victoire aux défaites des Alliés. Dès l'origine de la guerre, M. de *Steiguer* observant, d'après l'expérience historique, la probabilité du dénouement, & l'instabilité d'une Révolution qui ne marchoit plus qu'à coups de poignards, parut prendre trop de confiance dans la politique & dans les armes des Puissances; il auguroit de leurs plans & de leurs succès comme le faisoient la plupart des esprits justes; car il falloit, pour ainsi dire, *fausser sa raison*, & deviner l'invraisemblable pour pénétrer l'avenir.

On sent la défaveur que les événemens jetèrent sur cette opinion; aussi les adversaires de

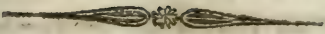
M. de *Steiguer* l'employèrent-ils avec habileté. Ils représentèrent ce Magistrat comme le provocateur de la guerre, dont au contraire il désiroit prévenir la nécessité par une conduite qui mit la Suisse en position de ne pas en craindre les suites; ils se peignèrent aux yeux de la Nation comme les conservateurs de sa tranquillité, contre des perturbateurs ambitieux dévoués à la querelle des Alliés: rendus populaires par cette affectation pacifique, ils cherchèrent à persuader au Peuple que leurs ennemis étoient les siens: aux insinuations perfides succédèrent l'emportement des calomnies; on alarmoit les gens à préjugés par des retours sur les anciennes prétentions de la Maison d'Autriche; on éblouissoit les foibles & les gens paisibles par la perspective d'une paix inaltérable; on démontroit aux gens avides les profits de la neutralité; aux ennemis de la Révolution Française la certitude d'y échapper en la caressant; aux partisans de ses doctrines, l'influence qu'elle auroit sur des réformes libérales.

Aux espérances de M. de *Steiguer*, on opposa des terreurs. Les correspondances d'abord privées du Parti avec l'Ambassadeur de France, se convertirent en communication régulière & officielle. Par tous ces moyens, & sous l'auspice des invasions Françaises, on parvint à divi-

ser les adhérens de M. de Steiguer, dont un nombre se persuada aussi qu'on devoit céder à la force des conjonctures, n'opposer au torrent que des grains de sable, & abandonner l'avenir aux soins de la Providence.

C'étoit argumenter peu judicieusement, que d'appuyer sur le cours imprévu que prenoit la guerre, l'utilité de rester indifférent & en butte à ses conséquences: Les Etats neutres se sont perdus par ce sophisme: ils n'ont pas voulu voir qu'ils seroient la proie d'un vainqueur, dont aucune bassesse ni aucun traité ne pourroient les garantir, le jour où il feroit poser les armes aux Puissances militaires.

Pour détourner ce danger, on crut donc suffisant de le combattre à genoux. Le Parti François, sacrifiant l'honneur, l'indépendance, la tranquillité future, & les destinées de son pays, à l'espoir insensé d'acheter la grace de l'Etat par sa soumission, ouvrit la première brèche. Il rompit l'unité Helvétique, amortit les sentimens généreux, décria les pensées véritablement patriotiques, rendit la neutralité dérisoire, persista par orgueil dans sa crédulité détrompée, & toujours invoquant la probité de la République Française, a fini son rêve de cinq années en présidant aux funérailles de la Suisse.



CHAPITRE III.

*Situation de la Suisse à la fin de 1792,
& jusqu'en 1797.*

POUR s'expliquer la catastrophe qui vient d'accabler le Corps Helvétique, l'incohérence de ses mesures & son informe résistance, il suffit de méditer les causes de sa conduite telles que nous venons de les décrire. Tous les événemens s'y rattachent; & s'ils devinrent irrésistibles, c'est principalement parce que, dès l'origine, on leur accorda ce caractère.

Dans l'automne de 1792 leur cours futur ne demeura pas plus équivoque que les dispositions des Révolutionnaires François. A peine eut-elle proclamé la République, que la Convention étouffa la liberté de Genève, & menaça celle de la Suisse: ce furent les jeux de son berceau.— Sous l'Empire des *Girondins*, elle aspira sans délai à piller les Peuples & à renverser leurs Gouvernemens. Sans manifeste, sans déclaration antérieure, ou mépris d'une neutralité reconnue

par les aggresseurs, une armée Française envahit la Savoie au milieu de Septembre. (12)

Du second pas, elle se porte sur Genève, neutre, alliée des Suisses, mais objet des vengeances de *Clavière*, de la cupidité de ses collègues au Conseil Exécutif, & de l'ambition révolutionnaire des Girondins. " Il sera beau, " écrit *Servan* à *Montesquiou*, " d'aler briser les fers que le " despotisme avoit forgés à Genève, pour accabler " les Genevois, s'ils vouloient établir les droits " de l'homme. Il faut entrer de gré ou de " force à Genève, ajoute-t-il, quatre jours après " (le 3 Octobre): il y a dans cette ville 20,000 " bons fusils dont nous avons besoin. Si vous " entrez de force, vous nous les enverrez; si " vous entrez de gré, vous nous les enverrez " encore, en promettant de les remplacer."

(1) *Servan*, Ministre de la Guerre, mandoit au Général *Montesquiou* le 1^{er} Septembre: " Avant la journée du 10 " Août on avoit arrêté dans le Conseil de Turin, qu'on s'en " tiendrait à une neutralité armée très-exacte. L'esprit de cette Cour à-t-il changé? Je l'ignore; mais quelles que soient " les intentions de cette Cour, nous ne pouvons ni ne devons " plus vous permettre de l'attaquer. " Quinze jours après, ce même *Servan* & le Conseil autorisent M. de *Montesquiou* à attaquer, pourvu qu'il joue à coup sûr, & qu'il annonce qu'on va chercher des frères parmi les peuples opprimés. Voy. *Corresp. du Général Montesquiou*, &c.

En même tems que *Clavière* exhorte *Montesquieu* à rançonner Genève par un emprunt, *Servan* pourvoit au succès de l'exaction , en lui enjoignant de dépouiller les arsenaux , & de mettre garnison Françoisise dans la ville . Ce brigandage de flibustiers est appuyé d'appels à la populace contre le Peuple . Pour la voler & l'asservir , il faut que Genève perde ses droits , son indépendance , & que la France dispose de son anarchie.— L'artillerie s'avance , les troupes s'approchent ; Genève doit subir les horreurs d'un siege , ou reconnoître sa Legislatrice dans la Convention de Paris , devenir sa conquête & sa victime , ou admettre ses dogmes & répéter ses crimes .

Berne , dont la vigueur étoit encore entière , arma sans délai pour la protection de la frontière & pour celle de son alliée . Nonobstant les intrigues & les menaces de la France , Genève invoqua & obtint des secours très-prompts . Zurich , fidèle à ses alliances , joignit son contingent à celui de Berne ; 1500 Suisses se jetèrent dans Genève , avec l'instruction de la défendre jusqu'à la dernière extrémité .

On ne pouvoit méconnoître que le sort de la Suisse même tenoit à l'indépendance de cette ville : quoique cette vérité , de tous les tems , ait cédé depuis , comme tant d'autres maximes ,
à des

à des considérations timides , Berne s'en montra pénétrée : un corps de 14,000 hommes fut en peu de jours rassemblé à la frontière méridionale , tandis qu'à l'occident du Canton un autre corps de 10,000 hommes surveilloit les François , qui , maîtres de l'Evêché de Basle , menaçoient l'Erguel & le Munster-Thal , deux districts de cette Principauté non incorporés à l'Empire , mais annexés au territoire Helvétique & à sa neutralité , sous la protection spéciale de Berne & sous sa juridiction ecclésiastique.

Ces mesures rapides & viriles déconcertèrent le Ministère François sans le décourager. Il ordonna de former le siège de Genève , & exigea impérieusement que les Suisses en sortissent. Chaque note de ce Gouvernement & de ses organes , étoit un outrage au droit des gens , aux égards que se doivent des Etats indépendans , à la justice naturelle , & à la justice positive. Un Gazetier Liégeois qui dirigeoit à Paris les affaires étrangères , multiplia les arguties léomines , pour démontrer que , criminelle en fermant ses portes , Genève le devenoit encore plus en appelant des auxiliaires. Dans sa bavarderie diplomatique il prétendit que des traités perpétuels & illimités ne pouvoient donner aux Suisses le droit de défendre leur Alliée , ni à Genève celui d'être se-

courue, toutes les fois que la France trouvoit bon de l'attaquer. De ce fatras qui faisoit frémir le sens commun, il résultoit que Genève, ayant pénétré les instructions du Général François, se trouvoit *punissable* de les avoir prévenues, & que ses précautions contre des violences méditées fournissoit le titre des violences qu'on exécutoit : l'arrogance du style correspondit à l'argumentation. De son tribunal baigné de sang, le Conseil de Paris dévouoit la tête des Magistrats Genevois, calomnioit ses Citoyens, & proscrivoit cette République avec aussi peu de formes qu'on venoit de proscrire les victimes du 2 Septembre.

A son arrivée aux frontières, le Général Bernois (13) notifia à M. de Montesquiou le but de l'armement, les devoirs, les traités, les motifs qui le rendoient nécessaire, la ferme adhésion de

(13) Ce même M. de Muralt cité plus haut. Il avoit passé sa jeunesse au service de France, & fait la guerre de 7. ans. Peu de Magistrats jouissoit, & à meilleur titre, d'une plus haute considération. Honoré de sa confiance, je dois certifier qu'il mit dans sa conduite autant de vigueur que de prudence. Il me communiqua son plan de marche sur Genève, & les ordres positifs qu'il avoit de l'exécuter, si les voies de conciliation venoient à se fermer.

M. de Muralt, mort dans l'hiver de 1796, eût probablement contribué à fixer les funestes irrésolutions au milieu desquelles sa Patrie a péri. Vrai Citoyen, Magistrat populaire, grave sans austérité, d'un esprit très-orné, d'un caractère droit & élevé, il étoit à sa place dans le sénat comme à l'armée.

Berne aux principes de la neutralité, & sa détermination non moins ferme d'en maintenir les droits en préservant Genève de toute insulte. Ses dispositions furent faites pendant le cours d'une négociation orageuse, dont le caractère modéré du Général François, son desir d'éviter une rupture avec les Suisses, la foiblesse de son artillerie & de son armée, l'union des Gènevois & leur dévouement, décidèrent le succès.

Genève fut délivrée; mais en perdant les Suisses, elle perdit le ressort de sa tranquillité intérieure, & n'échappa aux armes des François, que pour succomber sous leurs intrigues. Satisfaits de lui avoir conservé l'ombre de l'indépendance, les Suisses se félicitèrent d'être sortis du différend sans hostilités. Zurich, principalement, ne dissimula point son impatience de se débarrasser d'une conjoncture, qui pouvoit la conduire au sacrifice de la neutralité: ses adieux à son Alliée furent des adieux éternels, & désormais Zurich ne regarda Genève que comme une ville étrangère, dont la destinée ne méritoit plus que son indifférence.

Ces sentimens n'échappèrent point au Conseil de Paris. Le Traité conclu par le Général *Montesquiou* ne répondoit ni aux vues, ni aux passions de *Clavière*, de *Brissot*, & de tous ces

entrepreneurs de révolutions, dont le bonheur de *Dumourier* venoit de raffermir les desseins. Indignés que les Suisses eussent osé les traverser, & qu'au lieu d'une capitulation Genève eût obtenu une convention équitable, ils proscrivirent le Négociateur, modifièrent le Traité, & déclarèrent à l'Europe les principes de leur nouveau droit public.

Dans son rapport amer du 12 Novembre 1792, sur l'accord définitif signé par M. de *Montesquiou*, *Brissot* confia à toutes les Puissances le but de la guerre, celui de la Révolution Française, & le secret de ce système prémédité sous la faction de Gironde, suspendu sous *Robespierre*, languissant sous ses successeurs immédiats, ressuscité & étendu depuis que cette Faction, soulevant les cendres sous lesquelles *Marat* l'avoit ensevelies, a recouvré les rênes & l'influence.—“ Le laconisme
 “ & la clarté doivent constituer notre style,” disoit *Brissot* dans cette dissertation prolixie de trois mortelles heures, où tout étoit obscur excepté la mauvaise foi & l'insolence. “ Genève n'obtiendra
 “ point d'autre Traité que la communication des
 “ principes François.—Vous avez à examiner si
 “ un Peuple libre peut & doit se lier par des
 “ Traités; s'ils ne sont pas indécens, avec tout Gou-
 “ vernement qui ne tient pas ses pouvoirs du Peu-

“ ple; car c’est peut-être là qu’est le secret de
 “ la Révolution, & de celles qui se préparent. ”

Ces maximes indiscrettes servoient de commentaire au fameux Décret rendu trois jours auparavant, sur les conclusions de ce *Larevellière-Lépaux*, qui concourt aujourd’hui au Directoire à exécuter les sentences de la Gironde, & ses édits de 1792, par lesquels on accordoit *fraternité & secours à tous les Peuples qui voudroient recouvrer leur liberté*. Le 31 Octobre précédent le Député *Grégoire*, devant cette délibération, avoit fait décréter de réclamer l’élargissement de trois officiers Soleurois, détenus par leur Souverain pour des discours & des actes seditieux, “ & qu’en cas de refus la République de France regarderoit ce procédé comme
 “ une infraction aux Traités.—Le mépris pour
 “ nos principes, & la persécution de ceux qui
 “ les professent, ajoutoit ce modeste orateur,
 “ sont une véritable atteinte aux droits de gens.”
Omar & Batoukan ne parlèrent pas mieux.

Si l’Europe s’est méprise à la fierté de ce langage, si elle a méconnu les principes, les intentions & le caractère invariable de ces ennemis ce n’est pas la faute de ces derniers, car ils s’expliquoient intelligiblement. La Suisse, en particulier, recevoit d’eux un fanal de condui-

te. Elle venoit d'être l'occasion de cette guerre politique officiellement déclarée à tous les Gouvernemens: elle avoit vu un Etat allié de sa Confédération, compris dans sa neutralité, attaqué sans prétexte, ensuite subverti: elle n'ignoroit plus, qu'arbitre despotique des rapports & des alliances qui unissoient entr'elle les nations, la France République ne reconnoissoit ni traités antécédens, ni droits des gens, ni barrière, ni neutralité. Elle découvroit le génie de ces Républicains dans le mot de *Dubois de Crancé*, qui, délégué auprès de *M. de Montesquiou* pour l'espionner & le perdre, lui disoit, en se moquant de ses négociations: " A quoi bon tant de façons? " je jeterois Genève dans le Lac à coup de bombes, & j'inviterois les Suisses à venir la repêcher. "

Elle ne pouvoit se dissimuler que, tôt ou tard, ses Aristocraties éprouveroient le fanatisme d'une association de niveleurs, & la totalité de ses Peuples l'anarchie & la ruine qui marquoient la trace des armées & des codes révolutionnaires. Puisque la guerre devoit l'atteindre, on regrettera qu'elle l'ait écartée en 1792, pour y succomber en 1798: mais qui prévoit les malheurs de si loin? Seroit-ce vingt Régences dissemblables qui se fussent accordées dans cette

prévision? L'effet ordinaire de la multiplicité des Conseils est il le mouvement? Et si quelques hommes éclairés pénétrèrent l'avenir, auroient-ils osé hasarder le présent sur la foi du concert & de l'énergie nécessaires, entre tant de Républiques sans compact?

Que leur perte résolue n'eût été qu'ajournée dans les délibérations de Paris, cette vérité fut constatée durant l'hiver de 1793. Les implacables Girondins méditèrent d'attaquer le Canton de Berne; le plan militaire de cette entreprise fut décidé, tel à-peu-près qu'on l'a exécuté cinq ans après; mais la dernière contenance de Berne, les revers sur la Roër & dans la Belgique, la décadence des Brissotins, le discrédit de leurs ministres, la détermination de rompre avec l'Angleterre & l'Espagne, arrêterent encore une fois le glaive.

La Gironde tombée, les Suisses respirèrent. Ils attribuoient à leur politique, aux pamphlets fraternels des partisans de la France, & à leurs protestations réitérées de neutralité, ce répi que leur accorderoit des factions préoccupées de leurs haines intestines, s'immolant l'une par l'autre, noyant leurs tourmens dans le sang, pavant de cadavres la route de leurs armées, se formant un pont à l'ennemi avec les têtes de leurs Gé-

néraux, & réduites à exterminer la France pour sauver leur empire.

Il est certain que *Robespierre* parut abandonner cette émulation fanatique, de porter dans l'étranger l'incendie de la Révolution. Assis sur les ruines de la France, il ne songea qu'à s'en assurer la possession, & laissa vivre les Etats neutres.

Ici commença, avec le printems de 1793, ce sommeil de la Suisse, assoupie dans sa prospérité, dormant sur le bitume & le salpêtre, dominée par des Conseils plus glorieux & plus enivrés de ces prémices de la neutralité, qu'attentifs à ses conséquences définitives.

Dans la diversité des opinions on en remarquoit trois de fondamentales. La première, qui appartenoit au Parti que nous avons défini, tendoit à une neutralité imperturbable & passive, quels que fussent les événemens extérieurs; à éviter tous les actes dont la France pourroit tirer ombrage, & à lui prodiguer encore toutes les concessions propres à gagner son attachement. A la seconde opinion s'attachoient des Patriotes sincères, non moins ennemis de la Révolution qu'intimidés de ses tempêtes, pensant conjurer ses approches en dissimulant leur danger, sans confiance dans la coalition des Puissances;

sances ; & voyant moins de péril à attendre ; immobiles , l'amélioration des circonstances , qu'à les braver en sortant de l'état d'observation .

La troisième opinion étoit partagée par les esprits plus courageux , qui , attachés à la France monarchique , abhorroient la France révolutionnaire , désiroient une neutralité plus virile , une attitude plus respectable , une balance moins égale entre des Puissances légitimes & une conjuration de Régicides , & qui redoutoient autant l'hypocrite amitié de ces caméléons , que l'effet de la recherche avec laquelle on travailloit à obtenir leur bienveillance .

Entre ces trois avis , la République Helvétique glissoit dans l'abîme ; car le premier , quelquefois aidé de la prudence du second , dicta depuis 1793 toutes les résolutions communes dans les Diètes , & , le plus souvent , les résolutions particulières des différens Gouvernemens .

Après s'être fait un besoin de la sécurité , on en fit le prétexte de l'oubli où tombèrent les ressources éventuelles . Le courage éprouvé de la nation , les exemples qui illustroient son histoire , la réputation de ses défenses naturelles , le crédit de sa sagesse , tous les faits qui rendoient la Suisse respectable , & les préjugés qui fortifioient ce respect , lui imposaient de main-

tenir une considération dont dépendoit sa sauvegarde; l'exercice de son indépendance en formoit le meilleur rempart.

L'armement de 1792 venoit de constater la fidélité, & le dévouement des Peuples. Les milices Bernoises avoient marché à la frontière avec joie, en étoient revenues avec le meilleur esprit; pas un germe de désobéissance, pas une étincelle révolutionnaire. A l'approche des François, nul brouillon du Pays de Vaud n'osa sortir de l'obscurité; les régimens de cette province s'étoient distingués par leur zèle. L'aversion pour l'ennemi surpassoit la crainte de le combattre; l'effroi de ses excès étouffoit tout amour pour ses principes; l'orgueil national conservoit encore son ressort; aucune réclamation ne troubloit l'énergie de l'autorité.

Il eût été aisé de soutenir ces sentimens, d'inspirer au Peuple de la confiance dans ses forces, de nourrir ses impressions contre les François, de l'exalter par des instructions.

La prudence ordonnoit de profiter des jours de paix pour préparer des moyens de résistance. L'état militaire sollicitoit nombre de réformes & de créations: l'ordonnance & la composition des milices devoit être améliorée & mieux adaptée à la défense du pays; on pouvoit former des

officiers, rassembler de petits camps, fortifier des postes, pourvoir à l'organisation d'une armée & d'un commissariat, multiplier les troupes légères, augmenter les corps de cavalerie & les exercer, employer les lumières d'officiers généraux distingués par leur expérience ; on avoit des modèles dans les régimens revenus de l'étranger.

Les vices du régime fédératif exigeoient, sinon un remède fondamental, du moins quelque convention, quelque concert anticipés, pour prévenir le désordre, les lenteurs, les divisions inséparables d'une défense inopinée, & mortelle dans un corps assujéti à une multitude de délibérations.

Sans toucher à la Constitution politique, il y auroit eu peut-être plus d'avantages que d'inconvéniens à accélérer les réformes projetées dans plusieurs branches d'administration, & d'ajouter de nouveaux liens entre l'intérêt du Peuple & celui des Gouvernemens.

Dans une semblable attitude la neutralité eût cessé d'être un esclavage, la tranquillité une léthargie ; la Suisse s'épargnoit la honte de servir bientôt de jonet à un *Mengaud* & à un *Rewbell*. Ainsi l'on eût prévenu les prétentions impérieuses, les injures impunies, & le mépris où tombe tout Etat qu'on peut avilir sans redouter ses ressentimens.

Mais le Parti dominant fit triompher le système de dégradation & de nullité. Vainement nombre de Magistrats & de Citoyens invoquèrent-ils les dispositions que nous venons d'exposer : la crainte d'inspirer de l'humeur aux énergumènes de Paris devint la règle des conseils. Au lieu d'accoutumer le Peuple à l'idée de la guerre, on ne l'entretenoit que des charmes de la Paix ; falloit-il opter entre une décision pusillanime & un acte de fermeté ? on lui peignoit celui-ci comme une atteinte à son repos ; on l'aigrissoit contre les Emigrés , & même contre les Puissances étrangères ; on lui présentoit la cause de l'anarchie Française comme celle de toutes les Républiques contre les Rois , & la guerre comme une conjuration du despotisme. Ces fictions , disséminées par les émissaires de la France , étoient recueillies par des esprits crédules , propagées par des raisonneurs philosophes .

En accordant une tolérance illimitée à la circulation des papiers Français , on persécutoit avec obstination une gazette populaire rédigée à Berne , dont on parvint à dénaturer le caractère utile. Zurich souffroit sous les yeux de son Gouvernement une autre Gazette séditieuse , où les principes & les excès de la Revolution étoient

journallement préconisés, & les Puissances souvent outragées. L'esprit public fut abandonné à l'impression de ces lectures empoisonnées.

De jour en jour la surveillance sur les séducteurs du Peuple se ralentit. Devenue le marché des François, la Suisse devint celui de leurs corruptions. Les Jacobins y abondoient, sans qu'on daignât leur disputer l'entrée ou punir leurs prédications. Plus de barrières aux communications; l'esprit révolutionnaire débouchoit par les toutes avenues. On sembloit craindre d'être tiré de son insouciance; les augures, mal accueillis, offensoient en avertissant. Malheur à celui qui troublait la quiétude générale par des raisonnemens chagrins sur l'avenir, & sur le péril des connexions dans lesquels on s'enfonçoit! La majorité des Suisses ressembloit à ces malades qui frappent le médecin lorsqu'il leur indique leur infirmité.

Des absurdités bizarres dérangoient nombre de têtes. Que des Républicains admissent la chimère d'une démocratie représentative, substituée en France, à la fin du 18^e siècle, à une Monarchie absolue, on rit de cette illusion: qu'ils préférassent de voir un empire voisin gouverné par un régime analogue au leur, on conçoit cette préférence; mai, dans l'embarras de deviner à quelle Constitution s'arrêteroient enfin les Protées poli-

tiques de Paris, ils se jugeoient destinés à servir de modèle. A Berne on décidoit que la Révolution finiroit en France, par une Aristocratie bourgeoise & patricienne; à Zurich, qu'une Aristocratie élective par tribus fixeroit les pensées de ces Législateurs vagabonds. Basle ne cédoit à personne l'honneur de fournir des loix à l'héritage de *Charlemagne*: j'ai entendu des Sénateurs graves se réjouir de cette conformité future, & trouver dans sa certitude un motif puissant de tranquillité.

Pressentir que l'égalité ne respecteroit pas plus les Républiques que les Monarchies, & les Neutres que les Ennemis, c'étoit s'entacher de royalisme. A force de croire qu'il existoit en France un Etat populaire, ces visionnaires se persuadèrent de sa durée, & que, pour obtenir son amitié, il suffisoit de lui prodiguer la leur: ses succès militaires confirmèrent cette confiance; & tandis qu'il écrivoit sa devise sur le frontispice de ses loix comme sur ses drapeaux,

Havock, and spoil, and rain, are my gain;
on se convainquit que ce génie en seroit un de bienfaisance entre les Alpes & le Jura. Enfin, du moment où la fortune des armes abandonna les Alliés, les vœux se portèrent vers la paix, comme à la consécration de la République.

Françoise, & au terme des inquiétudes de la Suisse.

Dans l'année 1794 les symptômes de ces divers égaremens ne furent plus équivoques: trop peu d'efforts, il est vrai, étoient tentés pour détourner le cours de leur influence; la balance perdoit son égalité entre l'activité, la courtoisie, les empressemens de *M. Barthélemi*, & l'espèce de désœuvrement où la nature de leurs instructions laissoit en Suisse les Ministres des Cours étrangères.

Le Cabinet de Vienne qui pouvoit influer sur le Corps Helvétique par son voisinage, par ses armées, par des relations plus directes, ne changea ni le rôle ni le caractère de son Envoyé ordinaire pendant la paix. Dans une occasion moins importante, *Charles-Quint* députa aux Suisses des Ambassadeurs extraordinaires, parmi lesquels on remarquoit un *Duc de Mecklenbourg*. Durant la guerre de la Succession, les intérêts de la Maison d'Autriche furent confiés au Comte de *Trautmansdorf*, revêtu du même caractère. Le relief d'un tel Ministre témoignoit d'une haute considération pour les Ligues Suisses, flattoit l'orgueil national, disposoit à écouter des ouvertures, & devenoit une grande autorité.

Mais, nonobstant des représentations réitérées, un simple Résident, auquel succéda tardivement un Envoyé du second ordre, continua de gérer en Suisse les affaires de la Cour de Vienne ; ces affaires même se réduisirent à une observation de la frontière, & des détails de la neutralité. Le Ministre de Prusse fut condamné à la même inaction ; celui de Sardaigne, malgré son zèle non interrompu, n'influoit pas sur les décisions générales.

Lord *Robert Fitzgerald*, dont le séjour à Berne avoit précédé de six mois le moment où la rage de la Convention Française enveloppa l'Angleterre dans ses projets de guerre universelle, essaya en Décembre 1793 de remontrer aux Suisses le danger de leurs connexions avec l'ennemi de tout ordre public ; mais cette démarche ne servit qu'à constater l'empire que la France & la crainte avoient déjà pris dans les délibérations.

Si l'arrivée de M. *Wickham* ranima quelques espérances, elle ranima aussi les intrigues de la Légation Française, les mouvemens de ses complices, & l'opposition du parti dominant. La perte de la Hollande, la retraite des Impériaux, la défection de la Prusse & la paix de l'Espagne, ayant coïncidés avec la venue de ce Ministre,

nistre, il ne fut. & ne pouvoit être plus heureux que son prédécesseur. Probablement il aperçut qu'il se compromettroit par une intervention intempestive, & qu'il compromettroit encore le crédit déclinant des derniers Suisses qui se souvenoient de la dignité de leur patrie.

Aucune démarche commune par ce Corps Diplomatique sans instruction uniforme; peu de concert, & l'opinion unanime que l'indifférence de la Suisse seroit aussi inébranlable que ses rochers. Désormais enchaînée, cette contrée se résigna au despotisme des François: leur Gouvernement avoit jugé le Corps Helvétique; les menaces succédèrent aux ménagemens; on osa tout, parce que la Suisse n'osoit rien.

Se défiant des scrupules de M. Barthélemi, ses commettans l'entourèrent de Septembristes, de Prêtres mariés, d'intrigans dévergondés dont Basle étoit l'égoût & le siège d'opérations. Ces Inquisiteurs dénonçoient à Paris l'indulgence de l'Ambassadeur, provoquoient la contrebande, tentoient l'avarice des marchands & leur loyauté politique.

D'innombrables réclamations affluèrent à toute heure. Tantôt la France poursuivoit en Suisse les distributeurs de faux assignats, exigeoit que

les Cantons s'érigeassent, pour son compte, en cour des monnoies; tantôt des experts venoient s'installer au milieu d'eux, pour vérifier ce papier décrié, devenu marchandise, & dont le commerce seul demeuroid juge; tantôt, enfin, on exigeoit l'interdiction de la Messe par des Prêtres François, parce que des paysans de Franche-Comté & de Savoie venoient en Suisse, se prosterner devant les autels, brisés chez eux par les Vandales de la *philosophie*.

Ce Clergé François & Savoyard dont les vertus commandoient le respect, & l'adversité la compassion, ce Clergé chassé de sa patrie par décret, & cependant recherché comme *Emigré*, se voyoit à chaque instant menacé dans son refuge; l'hospitalité helvétique résistoit à peine aux plaintes sans pudeur dont on la fatiguoit.

Sans distinction d'âge, de sexe, de conduite, les Emigrés laïcs, perpétuellement dénoncés, ne pouvoient jouir trois mois d'un domicile paisible. La Légation Française exigea & obtint des listes nominatives de ces Fugitifs; on en formoit le titre de la proscription de leurs familles & de leurs biens dans l'intérieur. Le droit sacré de protéger le malheureux se changeoit en attentat sur la neutralité.

A mesure que le sort des Emigrés devenoit plus déplorable , l'acharnement redoubloit. Au moment , par exemple , où l'invasion de la Souabe en 1796 interceptoit leur dernière issue , l'Ambassade Directoriale requit leur expulsion subite : c'étoit les livrer aux satellites de leurs persécuteurs ; nombre de Régences n'en décréterent pas moins leur éloignement au mois de Juin : quatre cents d'entre eux furent obligés dans le seul Canton de Berne de fuir ou de se cacher , malgré l'intercession du Ministre Britannique ; mais le cri général & l'impossibilité de passer la frontière rendirent l'ordre inexécutable.

Essayoient-ils de rentrer en France ? Le Directoire accusoit la collusion des Suisses à leur fournir des passeports. Ainsi on leur fermoit la France , on les expulsoit du sol helvétique , & par une dérision barbare on les poussoit sur les pays conquis où les Généraux François n'en toléroient aucun.

Condamnée à souscrire au scandale de ces réquisitions , la Suisse dégéneroit en Tribunal inquisitorial de la République Française. Mille cœurs généreux en frémissaient d'indignation ; le sentiment public révolté invoquoit l'indépendance d'une nation libre , & la religion de l'hos-

pitalité. Si les Régences en avoient proclamé les droits, elles eussent fait taire les oppresseurs & mis une terme à leur insistance. Quel danger encouroit-on, auquel on n'ait pas été livré depuis, & qu'on n'ait accéléré peut-être par une condescendance aussi persévérante ?

Elle coûtoit des regrets au Peuple, des larmes à la plupart des Magistrats : j'en ai vu prodiguer des secours aux Emigrés, en signant leur expulsion. La libéralité particulière lavoit la tache des rigueurs publiques, & reprouvoit la raison d'Etat : jusques dans les chaumières, nombre de Réfugiés ont trouvé des retraites & des bienfaits. Telle étoit l'évidence de l'obsession sous laquelle gémissoit la Suisse, que jusqu'en 1796 la plupart de ces ordonnances furent des formalités, dont l'observation toujours imparfaite attestoit la contrainte. (14)

(14) M. *Barthélemi* étoit la première victime de l'inhumanité dont son Gouvernement le faisoit l'agent. Déchiré de regrets qu'il déguisoit, il se voyoit attribuer par les opprimés toutes ces notes homicides dont il lassoit le Corps Helvétique. Nombre d'Emigrés savent, & doivent témoigner s'ils sont justes, combien peu il partageoit les passions de ses commettans. L'équité, d'ailleurs, nous oblige de dire que les intrigues, les indiscretions, les courses perpétuelles de quelques-uns d'entre eux toujours en mouvement, laissoient sans ressources pour les défendre, & leurs partisans, & les régences.

Tyrannisés dans leurs sentimens, dans leur police, dans leur administration, les Cantons plioient sous le poids des défiances & des importunités d'un voisin hostile, qui se constituoit arbitre de leurs décisions.

Il les obligea d'abandonner à ses conspirateurs Genève expirante dans l'anarchie, pleurant sur la cendre de son indépendance & de ses citoyens égorgés, convertie en municipalité Française, & sans gouvernement sous une Constitution de vingt-quatre heures, dont la France contraignit Berne de reconnoître la légitimité.

L'Evêque de Basle, poursuivi dans sa résidence sur la portion de ses domaines qui relève de la Suisse, demeura sans protection contre les persécutions du Directoire: Berne l'exhorta à fuir pour prévenir un incident.

En 1703 & en 1704 les Cantons intervinrent avec énergie pour préserver d'un changement de maître la Savoie, alors envahie par les troupes de *Louis XIV*. Le Comte de *Mellarède*, (15)

(15) Ce négociateur, né Savoyard, & d'une très-ancienne maison, étoit un homme de courage, d'esprit, & de pénétration. Ayant été antérieurement envoyé à *Louis XIV*, ce Monarque se plaignit à lui de ce que *Monsieur de Savoie*, son parent, avoit osé s'allier avec ses ennemis. "Sire," répliqua *M. de Mellarède*, "telle étoit la situation de mon maître,

Envoyé extraordinaire de *Victor Amédée*, demanda à la Diète Helvétique cette garantie de la Savoie à son Souverain, & sa neutralisation.

“ Vos Traités avec la France, leur dit ce Ministre prophétique, ne sont pas des boucliers
 “ assez forts pour résister aux coups qu’elle
 “ vous portera, si opprimant vos voisins elle
 “ vous environne de toutes parts, & si l’intrigue de ses négociateurs vous cache qu’il n’est
 “ pas permis d’être entouré de ses armes, sans
 “ être soumis à ses volontés. ”

Berne & Fribourg envoyèrent des Députés au Duc de la *Feuillade* qui commandoit en Savoie, & requirent la neutralité de cette province.

“ Après que nos glorieux ancêtres (ainsi s’exprimèrent ces Magistrats) eurent acquis par
 “ la valeur de leurs armes la liberté de leurs
 “ Etats, ils établirent ensuite, par la sagesse de
 “ leurs conseils & les lumières de leur prévoyance
 “ des maximes pour conserver ce précieux acquêt à leur postérité.—Parmi ces maximes,
 “ la plus fondamentale consiste dans le soin

“ qu’il se fût allié aux Turcs, si V. M. ne l’eût prevenu. ”

Louvois présent vouloit envoyer M. de *Mellarède* à la Bastille: mais la magnanimité de *Louis XIV* ne s’offensoit pas d’un sarcasme. Aujourd’hui, l’Ambassadeur qui se permettoit de parler ainsi à l’avocat *Merlin*, passeroit pour heureux de n’être pas fusillé prévôtalement à la porte du Luxembourg.

“ d’avoir plusieurs Souverains pour voisins , &
 “ de ne point permettre que les pays qui con-
 “ finent leurs Etats , & qui en font la barrière,
 “ tombent sous une même Puissance. ”

Ni les hauteurs , ni les menaces , ni les promesses du Marquis de Puysieux , Ambassadeur de France , n’ébranlèrent le Corps Helvétique : il déclara que , si la Savoie n’étoit pas rendue à son Souverain , il enverroit des troupes au Duc pour la garder. Ce Prince obtint des levées ; on en refusa à la France ; mais c’étoit Louis XIV. qui régnoit , & non un Directoire d’avocats régicides. Le 23 Mai 1704 M. de Puy-sieux garantit à la Diète générale , que *Sa Majesté ne réuniroit point la Savoie à sa couronne.*

C’est en lisant cette page de leur histoire , c’est à la vue de ce monument de fermeté , de sagesse & de grandeur , que les Cantons laissèrent en silence envahir , révolutionner , incorporer la Savoie , & cette frontière de leurs Etats définitivement arrachée à son Souverain par sa capitulation de 1796. En vain le Ministre Sarde multiplia ses instances ; on s’interdit toute démarche , toute remontrance.

Cernée par les armes Françaises , à l’heure où le danger croissoit avec leurs invasions , & l’insolence avec leurs succès , la Suisse licencia

les régimens que la Providence lui renvoyoit de la Hollande : Berne congédie même son regiment de *Watteville*, (*) cette légion intrépide, d'une discipline & d'un esprit admirables, & qui seule valoit une armée. L'imprudence ne connoît plus d'autres limites que les fantaisies du Directoire ; on se désarme pour s'en défendre.

Cet état de neutralité même dont on s'étoit fait une égide & un trophée, cédoit de toutes parts. Dès le principe de la guerre, on avoit fixé à Basle un contingent militaire, fédératif, pour garantir cette ville & ses environs d'un passage imprévu de troupes étrangères. Aussi-tôt que les François furent entrés en Souabe, on retira ce contingent : c'étoit déclarer aux Autrichiens qu'eux seuls avoient été l'objet de cette précaution.

On ne pouvoit plus dissimuler cette partialité forcée. Lorsque le Général *Moreau*, presque entouré par les armées Impériales, évacua la Bavière & la Souabe, la retraite de son aile gauche fut obligée par l'Autriche intérieure. A son approche des frontières Helvétiques, & craignant qu'il n'y fût poursuivi, les Cantons formèrent

(*) Ci-devant d'*Ernst*.

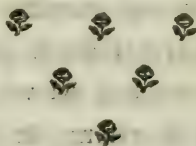
mèrent un cordon le long du Rhin: Berne prit des dispositions plus étendues, nomma un Général, & tint une armée prête: ses fidèles milices suspendirent leurs travaux sans murmurer, & se montrèrent telles qu'on les vit en 1792.

Mais cette mesure qui sembloit ressusciter une étincelle du génie national, fut exécutée avec foiblesse. L'aile gauche de l'armée Française ayant à combattre les Impériaux & les paysans de la Souabe, qui, à la lueur de leurs habitations en flammes, exterminoient sans pitié ces brigands chargés de leurs dépouilles, chercha son salut sur la gauche, du Rhin & le trouva.

Sans opposition, le territoire Helvétique fut inondé de ces *Soldats de la Liberté*, de ces *Citoyens Soldats*, de ces protecteurs des *chaumières*, dont la rapacité n'avoit pas épargné une cabane. Leurs armes, il est vrai, furent en partie déposées à la frontière, & leurs chevaux séquestrés, sans être restitués aux vainqueurs. Douze jours consecutifs la Suisse eut la patience de tolérer ces bandes de fuyards, de fournir à leur subsistance, d'escorter leurs chariots couverts où les armes & le butin se confondoient avec les malades & les blessés. Les bagages prétendus de cette hideuse procession se com-

posoient des garde-robes des villageoises de la Souabe, de leurs lits, de leurs croix d'or, de leurs boucles de souliers, de vols de tout genre perpétrés dans les châteaux, dans les églises, les monastères, les fermes, les villages. Inutilement le Feld-Maréchal Comte *de la Tour* fit entendre ses plaintes; l'armée du Directoire & ses pillages furent sauvés.

Quinze mois après, ce Directoire reconnoissant a envoyé cette même armée, usurper & saccager la terre hospitalière qui lui avoit prodigué des secours.



CHAPITRE IV.

Suite des Evénemens en 1797. Persévérance des Suisses dans leur Système. Premières hostilités politiques du Directoire.

CE tableau de fautes & de foiblesses laisse sans excuses l'ingratitude & la violence exercées contre des Peuples libres & abusés dont on déplore la confiance , en accusant l'erreur qui les entraînoit dans un tel cours d'humiliations. De plus grands outrages alloient dissiper l'enchantement : il étoit tems encore de revenir à des idées saines sur sa position , & de se préparer incontinent à un dénouement , désormais inévitable.

Mais les illusions changèrent de face , sans s'évanouir. On ne pouvoit sans éclat sortir de la route où l'on s'étoit précipité ; l'orgueil de parti recula-t-il jamais devant la preuve de ses torts ! Un autre système annulloit l'influence dominante : perdre son crédit ou l'Etat , voilà l'alternative où elle se trouvoit réduite. L'Europe , d'ailleurs , succomboit au Nord & au Midi. Quelques vi-

cissitudes passagères dans l'opinion publique des François soutenoient le déclin des espérances , & paroissoit un indice de la fabuleuse modération du Directoire . Ainsi ballottée par le flot des conjonctures , la Suisse sans boussole erroit au gré des pilotes qui la pousoient sur les écueils ; impuissante à leur résister , une minorité de sénateurs s'épuisait sans fruit à raffermir le gouvernement ; le Peuple sans prévoyance , pénétré de confiance dans ses guides , soupçonnoit à peine & le vice de leurs plans & ses dangers prochains .

Berne , qui si long-tems donna à la Confédération l'exemple de la vigueur , de la noblesse , de la persévérance dans les maximes , l'étonnoit alors par son inconstance . Cette dégénération fut accélérée par l'ascendant que conquit le *Parti François* (16) en 1795 , dans le Conseil Souverain .

(16) C'est ce Parti lui-même qui s'est caractérisé par cette désignation . L'un de ses premiers Chefs , le Colonel *Weiss* en a révélé les secrets dans une brochure , intitulée , *Réveillez-vous Suisses* , & publiée au Mois de Janvier dernier . “ Le “ *Parti de Neutralité Bernois , ou Parti François* , dit cet écrivain , aimoit simplement les François comme nos *Alliés les plus naturels* . On applaudissoit à leurs efforts pour remplacer un mauvais Gouvernement par un bon ; on s'affligeoit de leurs obstacles , on se réjouissoit de leur succès , on admiroit enfin leurs *sublimes principes* . ”

Avec leur admiration & leur amitié pur les *alliés naturels* , ces Messieurs ne se doutoient pas que ces *alliés* traiteroient un

Jusqu'alors quelque équilibre s'y étoit encore maintenu ; mais la promotion simultanée de 92 membres nouveaux, admis dans cette Assemblée, achevèrent de le renverser . Cette méthode de remplir , par une élection cumulative , les places vacantes dans le cours de dix années, changeoit tout-à-coup le tiers du Conseil ; (17) la Constitution le régloit ainsi : dans le tems ordinaires, on ressentoit peu les inconvéniens d'un renouvellement subit aussi nombreux ; mais dans les tems de crise & de divisions, introduire à la fois 92 voix nouvelles dans un corps délibératif, c'étoit courir le risque d'y introduire un autre esprit, de donner un cours inopiné aux affaires publiques, & de faire prévaloir l'inexpérience de la jeunesse sur la maturité de ses anciens.

Les effets de l'Élection de 1795 furent aussi prompts que funestes . Elle imprima une secousse au Gouvernement, affoiblit l'autorité des Magistrats, & commença l'anarchie . Soit que les nou-

jour la Suisse comme la Vendée . C'est à l'invincible sottise de ce parti qu'on doit les calamités qui ont suivi ses contresens . Plusieurs de ses adhérens suivoient de très-bonne foi ce système pernicieux .

(17) L'élection pouvoit s'ouvrir aussi-tôt qu'il se trouvoit 80 vacances, & s'ouvroit rarement avant qu'il y en eut 90 & au-delà, pour satisfaire plus de candidats . Le Conseil souverain étoit composé de 299 membres : personne n'y entroit avant l'âge de 29 ans accomplis .

veautés du jour eussent plus de prise sur les jeunes gens, soit que leur impatience de dominer fût encouragée par les circonstances ; soit enfin que , plus amollis par le goût des jouissances , ils redoutassent davantage d'exposer leur fortune & leurs plaisirs , la majorité de ces nouveaux-venus se rangea sous les enseignes du *Parti François*, où elle trouva des flatteurs de son inconsideration & des garans d'une paix inalterable. Puisqu'en tous lieux , depuis les orages de la Révolution , la jeunesse a laissé aux vieillards le mérite de la virilité , du stoïcisme , & de l'austère attachement aux devoirs publics .

A l'invasion de ces Novices , on vit baisser la déférence pour les cheveux blancs : un déluge de motions & de discours inonda le Grand Conseil ; ses nouveaux guides n'en reconnurent plus aucuns. Sur la parole de leurs Chefs , & sur l'autorité de leurs lumières , ils poursuivirent la chimère de conquérir la bienveillance du Directoire : semblables aux adorateurs des Dieux malfaisans , ils se prosternèrent devant lui avec l'offrande de leur amitié , sans considérer qu'un seul sacrifice pouvoit le satisfaire , celui des Constitutions , de l'indépendance , & des richesses de la Suisse .

Buonaparte en Italie se chargeoit de le démontrer : écrivant sur les ruines de Gênes & de

Venise la sentence des Etats neutres, il divulguoit à l'Europe les mystères du Luxembourg. Tant d'audace & de perfidie, une hypocrisie si lâche combinée avec des usurpations si effrontées, dénonçoient la dissolution de tout système social. Révolutionnaire par tempérament, conquérant par subornation, injuste par instinct, outrageux dans la victoire, mercenaire dans sa protection, spoliateur inexorable, acheté par les victimes dont il trahit la crédulité, aussi terrible par ses artifices que par ses armes, déshonorant la valeur par l'abus réfléchi de la foi publique, couronnant l'immoralité des palmes de la philosophie & l'oppression du chapeau de la liberté, ce Corse heureux, portant d'une main la torche d'*Erostrate* & de l'autre le sabre de *Genseric*, (18) projettoit d'enterrer la Suisse sous les décombres de l'Italie.

(18) " Que *Catilina* eut une ame forte, en étoit-il moins
 " un scélérat détestable ? & falloit-il donner aux forfaits d'un
 " brigand le coloris des exploits d'un héros ? "

J. J. ROUSSEAU, *Lettre sur les Spectacles*.

" On doit mettre une grande différence entre le héros qui
 " teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie, &
 " des brigands intrépides qui, sous un sol étranger, font souffrir la mort à ses innocens & malheureux habitans. "

RAYNAL, *Hist. Phil. des deux Indes*, Liv. 1.

Avant que la philosophie eut pris le casque révolutionnaire, elle tenoit ce langage. Aujourd'hui, les deux autorités qu'on vient de citer ont sans doute perdu leur crédit.

Quelques contestations entre ses Commandans & les Gouverneurs Helvétiques des Bailliages ultramontains aux frontières du Milanois , attirèrent son attention . Il ne parloit des Suisses qu'avec aigreur , & de Berne qu'avec emportement . Plus d'une fois , le Banquier *Haller* , dont il avoit fait à Milan son Commissaire des dépouilles , avoit averti ses compatriotes de la malveillance de *Buonaparte* . On tenta d'adoucir ce dévastateur sulphureux , par une députation qu'il accueillit d'abord très-froidement ; mais plus favorablement écoutée , lorsque Berne m'eut sacrifié à son ressentiment . (19)

Quoique

(19) Dans deux lettres publiées à Paris au mois de Juin 1797, j'avois révélé l'imposture des manifestes de *Buonaparte* contre Venise, ses trames dans le Bergamasque, le Bressan & le Véronois, sa duplicité, ses rapines, son ingratitude envers deux Républiques, qui, du jour où il eut passé le Pô, le comblèrent de gratifications lui & son armée. A la lecture de ce tableau qu'il n'osa démentir, *Buonaparte*, ne modérant pas sa fureur, accabla les Députés Bernois de reproches sur l'asyle que m'accordoit leur Gouvernement. Aussitôt je fus dénoncé dans le Conseil Souverain, & décrété d'exil par le Conseil secret que dominoient les Chefs du Parti François. Cet arrêt étoit illégal; car, Citoyen de Genève, & Combourgeois de Berne, on ne pouvoit me bannir du Canton sans me faire mon procès; mais il est aisé de croire que je ne perdis mon tems ni à demander grace, ni à incidenter. Bien plus touché de la situation critique de la Suisse que de la mienne propre, je n'ignorois point à quelle violence cédoit le Gouvernement, & ses regrets. Berne tiroit sur son défenseur.

Quoique les Députés , à leur retour , eussent diminué les inquiétudes , elles prirent incessamment un caractère plus mortel ; tout justifioit l'alarme publique . Pour assurer un libre cours à sa tyrannie au dedans & à ses ravages au dehors , le Conseil exécutif de la République Française venoit d'en proscrire les représentans ; une troupe de Conjurés serviles , le rebut de la nation , vendoit au Directoire leurs collègues , leurs décrets , la France , & l'Europe . Tardivement l'ancien Conseil des Cinq Cents , se réveillant à la vue des excès de *Buonaparte* , témoigna un desir plutôt qu'un dessein de justice ; sa première plainte lui coûta l'existence : toute espérance de paix , de liberté , de probité publique , fut ensevelie avec ces députés .

Cette catastrophe décida celle du Corps Helvétique . M. *Barthélemi* , qui avoit échangé sa maison de Basle contre le Palais Directorial , disparut avec les Représentans du Peuple ; un désert sous la ligne fut la rétribution de ses

Buonaparte , instruit de cette mesure , en remercia les Députés , & parut un instant rendre ses bonnes grâces au Canton , où les instigateurs du décret le regardèrent alors comme un coup d'Etat , & se félicitèrent d'avoir , si à propos , deviné les passions du *Héros de la Grande Nation* , laquelle n'est pas une Nation grande .

services; *Carnot* le suivit dans l'exil : tous deux avoient détourné jusques-là le coup médité contre la Suisse ; cette contrée dévouée demeura sans protecteurs , & n'eut plus de ressources que dans son union & son courage.

C'est à cette époque du mois de Septembre 1797 que le plan du Directoire paroît avoir été définitivement fixé ; mais l'incertitude subsistante sur la paix traitée à Campo-Formio , défendit d'en brusquer l'exécution . Sans ouvrir la tranchée en règle ; on disposa les mines , & les préparatifs qui devoient faciliter l'assaut.

Avant tout , les cinq *Tibères* de Paris s'occupèrent d'inventer quelque prétexte d'invasion , & ensuite de s'ouvrir le chemin par des expédiens révolutionnaires . Quoique dispenses depuis long-tems d'argumenter avant d'attaquer , & de colorer leurs hostilités par des exposés préliminaires , ils s'efforcèrent d'engager les Suisses dans quelque résolution qu'ils pussent calomnier , pour établir sur cette calomnie le pivot de l'aggression . D'un autre côté , aussi lâches qu'injustes , ils n'osoient affronter une nation martiale , armée , dont la résistance pouvoit compromettre l'expédition , & généraliser une seconde fois la guerre.

Ils débutèrent donc par des embûches & des dissolvans . Prolonger la confiance des Suisses

par des protestations pacifiques , menacer un seul Canton pour détacher les autres de ses intérêts, diviser les Membres de la Ligue & le sein de chaque Régence , investir le Peuple de suborneurs , répondre aux ombrages par des embrassements , provoquer des innovations qui affoiblissent l'autorité & la concorde , étouffer la Suisse par elle-même , pour l'accabler à son agonie ; tel fut le détail savant des instructions confiées aux Agens Directoriaux ; les serpens précéderent les tigres , & les empoisonneurs politiques firent l'avant-garde des armées .

La pluralité des opinions se méprit sur leur but . Il ne s'agissoit ici ni de quelques déplacements dans l'autorité , ni de quelques réformes constitutives , ni de Peuple , ni de Liberté . La France armoit pour piller la Suisse , pour en dissoudre la confédération , pour en concentrer la force & les volontés dans les créatures du Directoire & de la Révolution , pour faire de leur assemblée le Conseil administratif des intérêts de la République Française , de la Suisse la tributaire de ses besoins , des Treize Cantons l'avant-poste de la Franche-Comté , de leur alliance un vasselage indissoluble , de leurs richesses un capital à son usage , de leur population une tribu de réquisitionnaires .

Le Directoire associa deux Suisses dénaturés à sa conjuration. L'un fut cet avocat *La Harpe* que nous avons désigné plus haut, pensionnaire de l'Empereur de Russie, se titrant de Colonel pour avoir enseigné la grammaire aux jeunes Grands Ducs, revenu de Pétersbourg depuis quelques années, forcé ensuite par des libelles contre son Souverain de quitter sa patrie, & en tramant la ruine à Paris. L'autre, *Ochs*, Grand Tribun de Basle, fut mandé par le Directoire dans l'automne de 1797, pour lui servir de coadjuteur.

Le premier, aussi ignorant qu'emporté, étoit bon tout au plus à faire un démagogue de village. *Ochs*, plus délié, jouant la philosophie, législateur révolutionnaire, également amoureux d'argent & de pouvoir, dirigeoit la majorité des Conseils de Basle. Comblé de procédés par M. *Barthélemi* & honoré de sa confiance, il en devint l'accusateur aussitôt que ce ministre fut condamné. Le Directoire, sentant le mérite de cette ingratitude, lui confia la rédaction de ses ordonnances législatives pour la Suisse, & en même tems le travail de l'incendier.

Appeler la guerre & la désolation sur le pays qui nous a nourris, devenir l'instrument subordonné d'une usurpation étrangère, livrer ses con-

citoyens aux fléaux d'une révolution *forcée*, & monter sur leurs cadavres à la dignité de Vicingérens de *Rewbell* & de *Merlin*, (*) des forfaits si lâches n'avoient pas encore souillé l'histoire Helvétique. Ce sont de pareils hommes, cependant, dont la sacrilège impudeur ose se vanter aujourd'hui d'avoir ressuscité *Guillaume Tell*!

Nonobstant leurs efforts, leurs correspondans, leurs émissaires, ils ne purent réunir qu'un petit nombre de prosélytes. C'eût été beaucoup d'en compter 250 dans les petites villes du Pays de Vaud: Basle fournissoit plus d'auxiliaires dans une populace d'usuriers, d'entremetteurs, d'artisans brouillons, & de fanatiques; mais, je doute qu'un dénombrement complet eût fourni six mille révolutionnaires dans la Suisse entière. Il faut observer de plus, que très-peu adhéroient au plan d'une Révolution complète, à l'idée de sacrifier l'indépendance respective des Cantons, & à la subversion des loix fondamentales; presque tous avoient en horreur toute intervention étrangère. Dans ce recensement, on ne

(*) *Ochs* & *La Harpe* sont membres du Directoire Helvétique par ordre du Gouvernement François.

comprend point quelques villages manufacturiers sur les bords du Lac de Zurich: en 1795 les Jacobins de France les avoient incités à une rébellion qui fut réprimée; ils n'avoient pas cessé d'entretenir des intelligences avec leurs séducteurs: on leur envoya en 1797 des instructions & de l'argent: c'étoit des conjurés prêts à recevoir les troupes Françaises & à s'emparer de Zurich sous leur protection.

On doit donc regarder comme un fait fondamental que la nation en masse, que l'immense majorité des villes & des campagnes repousoient le projet d'une révolution quelconque. Jamais celle de France n'avoit eu en Suisse plus de détracteurs; jamais l'opinion publique n'avoit été moins altérée; jamais les novateurs ne furent plus dépourvus de tous moyens de rompre l'alliance des Gouvernemens & des Peuples, & de porter ceux-ci à une insurrection spontanée.

Pour faire prévaloir l'impuissance d'une minorité obscure & débile sur la volonté générale, l'emploi prématuré de la force ouverte offroit trop d'insuffisance & de hasards; mais, quoique cette considération eut dicté d'abord au Directoire des mesures dissimulées, la pétulance de son despotisme l'emporta bientôt sur sa politique. De bonne heure, il ne modéra plus l'insolence

de ses démarches : assiégées de réquisitions impérieuses, les Régences Helvétiques n'eurent de choix qu'entre l'obéissance & la guerre ; leur indépendance législative crouloit, & en tolérant les premières insultes faites à leur souveraineté, elles alloient perdre la souveraineté même.

De ces outrages accumulés, le plus décisif fut la demande de renvoyer le Ministre de Sa Majesté Britannique. Depuis que les peuples policés ont reconnu un droit des gens, aucun d'eux n'avoit encore osé hasarder un pareil attentat. On vit des Puissances éloigner des ambassadeurs, qui, ayant eux-mêmes violé la loi des nations, en perdoient aussi la protection ; mais exiger d'un Etat indépendant un tel mépris de la foi publique, & d'un caractère inviolable, c'est usurper soi-même l'autorité souveraine. Toute Puissance qui souscrit à cette audace, est effacée du nombre des sociétés libres.

Le Directoire se piqua de mettre dans la forme autant d'insulte que dans la réquisition même. La postérité aura peine à croire qu'à la fin du dix-huitième siècle, il se soit trouvé en Europe un Gouvernement assez dépourvu de pudeur, pour charger d'un semblable message le plus abject des intrigans subalternes. Cet égreffin diplomatique, né dans la Haute Alsace, &

parent de *Rewbell*, se nommoit *Mengaud*. (20) Employé ci-devant dans des missions ténébreuses, & des exploits révolutionnaires, joignant l'insolence à la bassesse de mœurs d'un recruteur, il fut choisi pour aller notifier aux Suisses la volonté de ses maîtres. Certes, les *Popilius*, les *Pompée*, les *Paul Emile*, qui remplissoient autrefois des fonctions analogues auprès des Rois de l'Asie, étoient des personnages plus imposans; mais la *Grande Nation* place sa dignité à trier ses ambassadeurs dans l'égoût de sa population, & à se faire représenter par des hommes dont le caractère soit le miroir de ses mœurs & de son gouvernement.

Mengaud, il est vrai, se déploya d'abord modestement, comme courier de cabinet. Le Directoire, qui commandoit le renvoi de *M. Wickham*, n'entendoit pas le négociier. Son agent partut à Berne sans lettre pour l'Etat, & sa mission

(20) Je vis arriver à Zurich ce plénipotentiaire, accompagné d'une prostituée Allemande, sœur d'un voiturier, & qui lui servoit d'interprète. Il passa dans l'ivresse & la débauche, au milieu de la famille de cette créature, le tems de son séjour à Zurich. Deux mois après, dans des imprimés officiels, il entretint les Suisses de sa vertu, de ses mœurs, de sa loyauté, & du respect qui lui étoit dû.

sion se réduisit à signifier à l'Avojer l'arrêté par lequel le Directoire avoit délibéré cette mesure. Berne ayant répondu qu'elle concernoit le Corps Helvétique entier, *Mengaud* se rendit à Zurich, où il exécuta sa notification avec aussi peu de formalités. Après avoir assuré les deux Cantons de la tendresse du Directoire, & du prix qu'il attacheroit à leur obéissance, il passa à Basle, pour y allumer le foyer de la révolution Helvétique.—Six semaines ensuite, il se métamorphosa en Proconsul, & fut revêtu du caractère de Ministre de la République Française.

Si l'entêtement de la majorité des Cantons & des Régences à supposer quelque justice dans leur ennemi, eût été moins invincible, une semblable indignité devoit ouvrir les yeux; mais, frappés de craintes, & pourtant encore fascinés d'espérances, ils se flattoient d'échapper en temporisant.

Violer l'hospitalité, le droit des gens & la reconnaissance, par égard pour les meurtriers de *Louis XVI*, tant d'ignominie eût manifesté une impuissance & un abaissement complets. Refuser de s'y soumettre, c'étoit provoquer la guerre. Sans attendre les ordres de sa Cour, *M. Wickham* eut la générosité de titer le Corps Helvétique de sa perplexité, en quittant le territoire.

re de la Suisse. Convaincu de sa perte très-prochaine, & craignant de fournir le prétexte de sa proscription, il consulta la magnanimité de son Souverain & sa propre sagesse, plutôt qu'un stérile point d'honneur. Son Gouvernement fut loin de le désavouer; il en déclara les sentimens dans une dépêche, adressée de Francfort, le 22 Novembre à la Régence de Berne, & qui restera comme un monument comparatif de grandeur d'ame & de sensibilité dans la Nation Britannique, de violence & d'opprobre dans les indignes successeurs des Rois de France (21).

Loin de le conjurer, ce départ de M. Wickham, auquel les Suisses attachèrent une fausse importance fit éclater l'orage. En vain Berne, pour excuser sa demi-résistance, députa-t-elle à Paris deux membres de son gouvernement; cette humiliation amena un nouvel affront. Accablés de rebuts, bercés de faussetés, ces députés furent chassés de France: tous deux appartenoient au parti de conciliation éternelle avec le Directoire. S'ils en pénétrèrent les desseins, comment leur rapport n'entraîna-t-il pas sur-le-champ

(21) Voyez *Pièces Justificatives* (A).

des mesures de défense ? S'ils les ignorèrent, cette ignorance pût-elle être volontaire ? (22)

Quoi qu'il en soit, leur retour fut suivi de nouvelles réquisitions ; les Cantons ne conservèrent plus que l'ombre de la souveraineté, & avant la fin de Novembre le Directoire ne les traita plus que comme des sujets, dont la docilité même ne pouvoit retarder ses vengeances.

(22) L'un de ces députés étoit le Capitaine *Moutach*, jeune homme ardent, orateur en chef de son parti dans le Conseil souverain, honnête homme, bon citoyen, mais égaré, comme tant d'autres, sur la Révolution de France, sur ses Directeurs & ses conséquences. Il avoit pour collègue le Lieutenant-Colonel *Tillier*, beaucoup moins pur, mais plus fin, plus expérimenté, ce qui reparoîtra dans le cours de cette relation.

CHAPITRE V.

Caractère des Ministres François en Suisse à la fin de 1797.—Invasion de l'Erguel.—Esprit & conduite du Corps Helvétique à cette époque.—Etat du Pays de Vaud.

LES agens dont se composoit le Corps Diplomatique du Directoire en Suisse, réunissoient les caractères nécessaires à la circonstance. La légation de M. *Barthélemi* fut réformée, à la réserve du citoyen *Bacher*, autrefois secrétaire d'ambassade sous la Monarchie, plus servile que méchant, & moins révolutionnaire que décidé de conserver, à tout prix, la faveur de ses commettans. Cependant, qu'ils le jugeassent trop timoré, ou qu'ils se défiassent de son adresse, ils l'envoyèrent à Ratisbonne à la fin de 1797 : avant son départ, il annonça que les Suisses le regretteroient ; son successeur immédiat, le citoyen *Mengaud*, ne démentit point cette prédiction. A la peinture que nous avons tracée de ce dernier Ministre, il suffit d'ajouter, qu'il s'entoura de collaborateurs, dont l'esprit, les

mœurs & le caractère correspondoient à leur mission commune.

Dans les Grisons, la France étoit représentée par *Florent Guyot*, Jacobin Bourguignon & Conventionnel éprouvé ; dans le Valois, par un *Mangourit*, Lieutenant criminel au Bailliage de Rennes en 1782, & qui, ayant tenté un viol sur une jeune prisonnière qu'il étoit chargé d'interroger, fut mis en jugement & condamné : la fuite & des protections le sauvèrent de la corde : il reparut à Rennes avec la Révolution, en devint un des bouttefeux, & ensuite un Envoyé.

Le but du Directoire étant d'insulter les Suisses jusqu'à ce que leur ressentiment lui fournît quelque prétexte d'invasion, & de les attaquer par des brûlots avant de les attaquer corps-à-corps, cela explique le choix de trois Agens au-dessus de toutes considérations, & dont la nomination seule étoit une offense au Corps Helvétique.

Ils travaillèrent de concert sur leurs divers territoires ; mais la Légation de Basle, centre des opérations, dirigeoit le mouvement général. Pour former son inexpérience, *Mengaud*, d'abord Commissaire du Directoire, avant de s'installer en qualité de Chargé d'affaires con-

serva *Bacher* jusqu'au milieu de Décembre : ils préludèrent ensemble à l'aggression décisive , par trois notifications aussi déshonorantes pour les Suisses qu'attentatoires à leur sureté. Par la première , ils requièrent l'absolution & le retour immédiats des séditeux , & des conspirateurs bannis des Cantons depuis l'origine de la Révolution.

Dans la seconde du 25 Novembre , ils ordonnèrent l'expulsion subite & universelle des Emigrés , Prêtres , Déportés , & de plus , qu'on leur livrât , comme *criminels d'Etat* , jugés pour *forfaitures* , les membres du Corps Législatif , & autres *condamnés* à la suite du 18 Fructidor.

Par la troisième , on exigea que les Officiers Suisses , Chevaliers de St. Louis , ou du Mérite Militaire , fussent dépouillés de ces décorations. Le style de cette dernière note décela *Mengaud* , caché encore sous la signature de *Bacher*. Les *porte croix* , y disoit-on , sont *affiliés aux Con-déens*. Ceux qui souffriront qu'on porte ces croix seront envisagés comme FAVORISANS DES CONSPIRATIONS , &c. &c.

Le Corps Helvétique consulta dans ses réponses une prudence pusillanime. La première réquisition fut éludée plutôt que rejetée : on récrimina sur la seconde , en demandant que les

Directoire livrât de même les Conspirateurs Suisses réfugiés en France : la troisième fut accordée, & des guerriers honorés par de longs services reçurent l'ordre de déposer le témoignage de leur valeur. (23)

Le succès d'un semblable outrage chez une Nation militaire, en combloit l'avilissement & l'imprudence ; mais le fatal aveuglement des Régences leur déguisa la suite inévitable d'un pareil oubli de leurs devoirs.

Le ton comminatoire de ces notes présagea l'approche des armées. Déjà le Directoire François, après avoir flétri la Suisse de ses ordonnances, la flétrissoit encore de leur exécution. Il osa se faire livrer à Basle *Richer-Serisy* fuyant la déportation, enlevé lui & ses papiers, au mépris du droit des gens, dans une ville étrangère, par les sbirres d'une Régence assez vile pour renouveler un forfait du seizième siècle.

(23) En 1794 le Gouvernement François avoit déjà demandé aux individus ce sacrifice de leur honneur, en promettant une pension à tous les Rénégats. Moins de cent Officiers, la plupart pressés par leur pauvreté, renvoyèrent leurs croix & leurs brevets ; mais la pension ne fut jamais payée. En faisant ensuite ordonner, par leurs Souverains respectifs, à la généralité de ces militaires de quitter leurs croix, le Directoire fut dispensé de mettre un prix à cette violence. C'est ainsi que la France acquitta ses dettes.

cle: mais lorsque l'indigne Suisse qui décela *Louis le Maure*, sortant déguisé de Novare, revint dans sa patrie, cette trahison fut vengée, & le traître décapité. (24)

Le Corps Helvétique garda le silence sur cet attentat. Plus le danger devenoit pressant, moins le parti dominant dans les principales Régences, rougissoit de sa peur & de son abjection. Toutes les vertus nationales sembloient assoupies: cette dégradation éclata sur-tout au passage de *Buonaparte*, qui traversa la Suisse pour se rendre à Rastadt.—Avant de quitter Milan, il avoit répondu le 11 Novembre, aux plaintes timides des Grisons sur l'incorporation de la Valteline à la République Cisalpine: “ La Ré-
 “ publique Françoisse vous accordera sa protec-
 “ tion, toutes les fois que vous vous condui-
 “ rez envers elle avec les égards dus au plus
 “ puissant Peuple de l'Europe. ”

Ce

(24) La justice m'oblige de dire qu'avant de le livrer, les Magistrats de Basle firent avertir *Richer-Sérisy* de quitter la ville. Deux jours avant son arrestation, je lui avois réitéré cet avertissement, en lui offrant une place dans ma voiture: un de ses compatriotes & l'aubergiste le lui renouvelèrent. Sa sécurité & son étoile l'emportèrent sur toutes les instances; il imagina qu'on n'oseroit jamais s'attaquer à un homme comme lui.

Ce ne fut pas en *Protecteur* néanmoins, mais en Souverain morose & haineux, qu'il se déploya dans ce voyage. Chacune de ses paroles fut une forfanterie ou une insulte. A Genève, il se vanta de démocratiser l'Angleterre dans trois mois. Berne lui avoit préparé des honneurs, un bal, des députations & des relais; il repoussa tout avec un dédain superbe, & passa debout, ne laissant sur sa route que de traces d'humeur & de mépris. Quelques courtisannes & quelques *sans-culottes*, qui vinrent lui présenter des fleurs & des complimens à son passage à Lausanne, méritèrent seuls ses attentions.

Cependant il se reconnut à Basle. Je ne sais quel *Dufour*, devenu Général & Commandant à Huningue, vint lui dire: " Je ne te compa-
 " rerai pas aux *Turennes* & aux *Montécuculi*,
 " tu les a surpassés; mais je m'écrierai avec
 " tous les Républicains, *Buonaparte* est le pre-
 " mier homme de l'univers. " Un Bourgue-
 mestre *Buxtorf*, aussi-grand orateur que grand
 politique, renchérit sur l'éloquence de *Dufour*.
 " —Le laurier de la victoire immortalise le
 " héros, " dit-il au voyageur. " —En servant
 " la liberté, vos bienfaits s'étendent par-là jus-
 " qu'à nous.—Ce n'est donc point l'admira-
 " tion seule qui fait l'objet de notre mission,

“ *c'est la reconnaissance.*—Vous aurez lu en
 “ Suisse sur tous les visages, l'expression du
 “ contentement compensatoire de tant d'inquié-
 “ tudes. Vous signerez le bonheur de la Suis-
 “ se à Rastadt.”

Ces horribles platitudes enivrèrent le *Héros*:
 il prononça sententieusement qu'il n'existoit que
 deux Républiques en Suisse; Genève sans loix
 & sans gouvernement, & Basle converti en
 comptoir & en atelier de la Révolution.

Ce passage de *Buonaparte*, certainement in-
 tentionnel, eut une influence très-marquée: il
 servit de signal aux novateurs & aux séditieux;
 l'effervescence de leurs transports témoigna de
 leurs espérances; ils commencèrent à jeter la
 moitié du masque. Aussitôt une nuée d'émis-
 saires François débordèrent en Suisse de toutes
 les frontières: Mengaud & sa troupe redoublè-
 rent d'activité & de pratiques; des correspon-
 dances, soit de Basle, soit de Paris, allumoient
 cette petite minorité de perturbateurs, jusques-
 là craintive & inaperçue; des agitateurs par-
 couroient les villes & les campagnes; on forma
 des Clubs clandestins en quelques lieux; la Lé-
 gation de Basle leur promit secours, hommes &
 argent; les écrits inflammatoires dans les deux
 langues commencèrent à se répandre.

Les Régences interdites paroissoient frappées d'un abattement mortel. Au lieu de fermer sans délai les communications avec la France, de redoubler la sévérité de leur police, & d'intimider les méchans, elles craignoient encore d'offenser leur ennemi, en prévenant ses attentats; elles parloient de la générosité du Directoire, perdoient un tems précieux en délibérations sans résultats, & ne sembloient se douter aucunement de la proximité de leur ruine.

Pour prolonger cet étourdissement & donner des titres aux prédicateurs de modération, le Ministre *Talleyrand*, accréditant *Mengaud* comme Chargé d'affaires, manda le 16 Décembre au Corps Helvétique, que la mission de cet Envoyé n'auroit pour objet, que de saisir toutes les occasions d'exprimer les vœux SINCERES du Directoire Exécutif pour la prospérité du louable Corps Helvétique. Ces assurances se répétoient par des informateurs apostés. *Mengaud* lui-même écrivit à la Chancellerie de Zurich:

“ L'arrêté du Directoire dont j'ai l'honneur de
 “ vous transmettre copie, m'interdit à moi qui
 “ ai celui d'être son Agent, toute explication
 “ sur des bruits absurdes d'envahissement, &
 “ qui n'obtiennent le succès de la calomnie,
 “ que par la bonne foi de ceux que des motifs

“ odieux, aidés des moyens de la perfidie, entre-
 “ tiennent dans l’erreur. ” (25)

La duplicité de *Talleyrand*, le galimathias de *Mengaud*, toutes ces tromperies de petits Princes d’Italie au 15^e siècle, assoupirent les Cantons jusqu’au 15 de Décembre 1797, jour où l’invasion de la partie Helvétique de l’Evêché de Basle, par un corps de troupes Françaises, creva le nuage & montra l’éclair à tous les yeux.

Nous avons fait observer antérieurement que ce District, compris dans la neutralité par une convention explicite du 27 Août 1792, entre les Députés Suisses & *M. Barthélemi*, & ratifiée

(25) A l’installation de *Mengaud*, il fut harangué par le Général *Dufour*, qui lui dit “ Citoyen *Mengaud*, le Dire-
 “ toire Exécutif, en te nommant Chargé d’Affaires, étoit
 “ bien convaincu de ton civisme, & nous applaudissons à son
 “ choix. Eloignes de la diplomatie, cette affreuse politique,
 “ cette astuce des Cabinets des Rois : la franchise, la loyau-
 “ té, la générosité, voilà le caractère de la Grande Nation
 “ que tu représentes. ” Il parla ensuite de foudre & du pa-
 villon tricolor. *Mengaud* reconnoissant, & non moins élevé,
 lui répondit avec solennité : “ Tu l’as dit, *Dufour* ; le Di-
 rectoire, en m’appellant au poste honorable & délicat de son
 RAPRESENTANT, a cru reconnoître dans moi un civisme bien
 prononcé. En te demandant l’accollade fraternelle & à l’Etat-
 Major d’Huningue, je provoque de ta part & de la sienne
 l’examen le plus sévère de ma conduite. ”

C’est par ce beau style des Sociétés fraternelles de 1792 que
Mengaud fit l’essai public de ses talens.

par la Convention dans le mois de Novembre suivant, ne releva jamais de l'Empire Germanique, comme le reste de l'Evêché de Basle. La Ville de Bienne, qui en faisoit partie, étoit une République libre sous la suzeraineté de l'Evêque, alliée du Corps Helvétique, & députoit aux Diètes générales. L'Erguel, autre portion de ce territoire, marchoit sous la bannière de Bienne, & tenoit aux Cantons Protestans par la garantie de sa religion & de ses privilèges. La Neuveville & le Munster-thal, qui complètent cette enclave Helvétique, jouissant du droit de combourgeoisie à Berne, en dépendoient pour le spirituel & la protection de leurs immunités. Dans toutes les guerres confédérales, ce petit Etat fournit ses contingens à l'Union, & suivit les drapeaux de Berne.

Prétendre que l'occupation des terres de l'Empire à la rive gauche du Rhin donnoit à l'occupant le droit de saisir un pays étranger, annexé *conditionnellement* à un Etat Allemand, une telle logique caractérisoit le Directoire François. Rompre sans préalables, & à force armée, l'alliance & les rapports de ce Pays avec la Suisse, s'en emparer à titre de conquête après en avoir reconnu l'indépendance, & sans les consulter, ni eux ni leurs garans, dépouiller

ces Peuples de leurs privilèges, cette usurpation ne se concilioit guères avec l'Évangile des *Droits de l'Homme*, avec l'ostentation de liberté, avec la bonne foi & les sermens.

Berne, cependant, se reposant sur tout cela, commit l'imprévoyance de laisser ouvert ce Pays contigu à son territoire, & dont la possession livroit aux François les défilés du Mont Jura; ensorte qu'une fois maître de Bienne, l'ennemi dominoit la plaine du Canton, & dans une marche pouvoit arriver sous les murs de sa capitale. J'ignore si cette faute décisive fut le fruit de faux avis, ou de la crainte d'engager la querelle: quoi qu'il en soit, ses conséquences n'échappèrent à personne; le Directoire les avoit toutes pénétrées.

Cette invasion imprévue s'opéra par une simple Proclamation dont le Citoyen Mengaud chargea ses soldats, & dont le langage en d'autres tems, eût fait rire de pitié; car le burlesque dans les opérations révolutionnaires est inséparable de l'atrocité. (*) Ce coup de main une fois consommé, la Légation Française informa le Corps Helvétique de l'occupation prochaine

(*) Pièces Justificatives (B).

des pays envahis : si cette notification fut remarquable par sa dérision, elle fut alarmante par le projet de brigandage qu'elle annonça, en réservant à la République Française les indemnités qui lui étoient dues pour la non-jouissance, & en général pour tous les torts que lui avoient causé les obstacles mis jusqu'à présent à la prise de possession des susdits pays. (†)

L'impression de cet événement inattendu fut générale en Suisse, & profonde dans le Canton de Berne : elle inspira aux Magistrats des regrets, & aux Peuples le désir de les venger : de ce moment l'illusion se dissipa, & la Nation désabusée, ne considérant plus les François que comme des ennemis perfides, demanda à s'armer & à les chasser. Plus la confiance dans leurs promesses avoit été opiniâtre & prolongée, plus le ressentiment de leur infidélité fut populaire & terrible ; mais si le zèle du Peuple étoit prompt & absolu, la majorité de la Régence de Berne redouta de l'employer. Le corps François entré dans la Suisse Occidentale ne s'élevoit pas à huit mille hommes sans

(†) Lettre de *Bacher* au Corps Helvétique, du 23 Frimaire, an 6 (13 Décembre 1797.)

artillerie ; ses dispositions de défense étoient encore à faire ; les habitans le voyoient avec horreur : en huit jours on l'eût expulsé de l'Evêché de Basle ; on conservoit une frontière inappréciable, on couvroit son flanc occidental ; on imprimoit à la Nation un mouvement nécessaire & irrévocable, on abattoit les séditeux, on apprenoit aux François à quel prix ils achèteroient la conquête de la Suisse entière.

Aucun de ces avantages n'échappoit au Gouvernement de Berne ; mais, toujours en arrière des événemens, les temporiseurs prévalurent. Loin d'obéir au sentiment public, ils se renfermèrent dans de vaines protestations ; & au lieu de conduire sur-le-champ leurs Milices armées vers l'ennemi, ils le laissèrent s'affermir, recevoir des renforts, & ne lui opposèrent qu'un cordon de défensive.—Inutilement les habitans désespérés de l'Erguel & du Munster-thal implorèrent assistance ; leur désolation instruisoit la Suisse du sort que lui préparoient ses *Libérateurs*. Emprisonnemens, insultes, viols, réquisitions, rapines de toute espèce, signaloient l'arrivée de ces étrangers que *Mengaud* venoit d'annoncer à leurs victimes, comme des frères & amis, comme des protecteurs des personnes & des propriétés.

Pour

Pour se rendre raison de l'incertitude & des lenteurs qui attiédissoient les délibérations de Berne, on doit se reporter au tableau antérieur des divisions dont ces Conseils étoient agités. Tandis que 100 de leurs membres, inspirés par l'ancien esprit national, & par l'Avoyer de *Steiguer*, préféroient la patrie à leur conservation & les combats à la mort graduelle où se traînoit la République, le Parti de la prudence n'abandonnoit point l'espoir d'une conciliation, & se défiant des moyens de résistance, préféreroit de glisser dans la Révolution plutôt que d'en appeler une plus furieuse par des batailles : il se lioit ainsi au Parti François encore imparfaitement désabusé, promettant sans cesse de désarmer le Directoire par des négociations, trop orgueilleux pour avouer ses méprises, en commettant de nouvelles pour justifier les précédentes, suivi par les lâches, bouclier des intrigans qui, à l'aide d'une Révolution mitigée & d'une affiche de principes populaires, espéroient gouverner l'Etat sous les auspices de la France. Ces forces opposées s'annulloient mutuellement, & de leur choc résultoit alternativement l'inaction, ou des demi-résolutions.

La plupart des Régences Helvétiques renfermoient les mêmes causes de foiblesse. Les Can-

tons plus éloignés de l'ennemi ne se précipitoient qu'avec lenteur & répugnance à secourir Berne; la sûreté de cette alliée ne leur sembloit point assez compromise pour mettre en danger celle de la Suisse, & pour exiger une assistance immédiate. Comment réunir tant de Corps délibérans, sur lesquels pèse toujours la force d'inertie? Et, sans être assuré de leurs concours, comment se dévouer seuls à la défense générale?

Quel que fût le poids de ces objections, elles l'eussent vraisemblablement perdu, si Berne eût donné l'exemple d'une détermination virile. Ce premier mouvement si légitime, & suivi d'un succès, eût bientôt ébranlé la Confédération entière, & mis fin à ses irrésolutions: c'étoit une pétition de principe que d'attendre ses décisions pour combattre, au lieu d'entraîner ses décisions en combattant.

On peut se peindre d'ailleurs l'intensité que donnoit à une situation aussi critique, l'infamante intrigue de la France, ses promesses fugitives & ses menaces terrifiantes, son activité à brouiller les idées, à tromper la prévoyance sur son but & ses moyens, à profiter des moindres circonstances pour envenimer les divisions. Par exemple, après l'invasion du Munster-thal & de

L'Esqnel, elle ne rougit pas de répandre que le Traité de Campo-Formio l'autorisoit à cette mesure, concertée avec l'Empereur, & que ce Monarque aspirait à partager la Suisse. Trop de ses habitans eurent la simplicité d'ajouter foi à cette imposture, & de craindre l'Autriche encore plus que le Directoire.

Cette chaîne d'embarras dans laquelle le Gouvernement Bernois se trouvoit enveloppé, s'aggrandit & s'aggrava incessamment par l'agitation qui se manifesta dans quelques villes du Pays de Vaud. Cette province, d'environ 80 mille âmes, partageoit la prospérité générale du Canton & sa fidélité. Plus actifs, non moins braves, non moins loyaux que les Suisses Allemands, ses habitans n'en ont ni l'esprit d'ordre, ni l'industrie, ni l'économie, ni la tempérance : ces différences en introduisent une dans leur opulence respective, & dérivent aussi de celles des cultures : le Vaudois participe du François dont il parle la langue, & n'appartient à la Suisse que par aggrégation.

Cependant, on eût difficilement compté dans cette magnifique contrée dix mille individus qui ne fussent idolâtres du Gouvernement de Berne, sûrement pas la moitié de ce nombre qui aspirassent à un changement, & à peine trois cents

qui conjurassent des innovations absolues. Mais ces derniers s'affiliaient des étrangers & quelques ambitieux, fortifiés par la protection du Directoire & influencés par ses mandataires, s'organisèrent secrètement. Là, comme en Irlande, les mots de *réforme* & de *représentation* masquoient le dessein de révolte & d'indépendance. Quoique les espérances & les menées de ce méprisable peloton fussent assez publiques, l'autorité en dissimula la connoissance jusqu'à l'arrêté du 7 Nivose (17 Décembre), par lequel le Directoire demanda au Ministre des relations extérieures, un prompt rapport sur une pétition de plusieurs habitans du Pays de Vaud, tendante à obtenir, en exécution d'ANCIENS TRAITES, la garantie de la République Française pour le rétablissement de leurs droits.

Il faut dire un mot de cette Pétition, de ces *Traités* & de ces *Droits*. La Pétition étoit l'ouvrage de *La Harpe* & des autres bannis; les *Traités* n'ont jamais existé; & les droits étoient imaginaires. Toute cette belle diplomatie du Directoire & de *Talleyrand* fut puisée dans les libelles où *La Harpe*, fabriquant des chartres, & fondant des chimères sur des suppositions, avoit transmis la souveraineté du Pays de Vaud aux prétendus anciens Etats de cette Province.

Sous les Ducs de Savoie, elle jouissoit de l'exemption de la taille arbitraire, du privilège de consentir les subsides *extraordinaires* & d'immunités importantes. Ses Etats, si l'on peut donner ce nom à des Convocations très-rares & très-limitées, s'assembloient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, toujours par ordre du Prince, qui se passoit d'eux le plus souvent, en s'adressant directement & séparément aux Ordres dont ils étoient formés. Leur composition irrégulière, & absolument féodale, excluait la totalité des campagnes plongées dans la servitude. Huit Ecclésiastiques, vingt Nobles, & quatorze villes, possédoient seules le droit de députation. Lorsqu'en 1536 Berne conquît le pays de Vaud sur les Ducs de Savoie, elle le fit sans capitulation; à la réserve de quelques Bourgs, qui, en se soumettant volontairement, obtinrent la confirmation de leurs privilèges, le reste de la Province appartint au vainqueur sans restriction. Berne, cependant, eut la générosité de lui restituer ses franchises, & de maintenir ses coutumes; elle en étendit même le bénéfice aux communautés qui n'en jouissoient pas; elle affranchit les campagnes, & les exempta de la taille; elle substitua des juridictions populaires & indigènes aux justices du Prince & des Sei-

gneurs. Nulle Corporation n'imagina de réclamer les Etats : toutes les années le Conseil Souverain de Berne , & les Baillifs à leur installation , prêtoient le serment solennel de maintenir les franchises du Pays de Vaud ; jamais ce serment ne fut violé. Si ces obscurs Etats furent oubliés , les Vaudois durent bénir le motif de cet oubli , puisque l'absence d'impositions fit tomber l'objet de ces assemblées .

C'est néanmoins cette Institution féodale , dont aucune loi connue , aucun usage invariable , n'avoient fixé les droits & la compétence , abolie de fait par la nature même des choses , & incompatible avec l'état actuel du pays , c'est cette Institution dont les applanisseurs de Paris se faisoient les restaurateurs. Quant aux *Traités de garantie* , sur lesquels ils étayoient leur intervention , cette fiction hardie reposoit sur une hypothèse très-originale . Le Directoire prétendoit que la conquête de la Savoie lui transmettoit les droits des anciens Ducs , & que ces derniers , à la cession du Pays de Vaud , ayant garanti les privilèges & les Etats de cette Province , la France devoit aujourd'hui exécuter cette garantie , oubliée durant deux siècles . Que pensera-t-on des Jurisconsultes du Luxembourg , en apprenant que ni le *Traité de Lausanne* en

1564 ; par lequel le Duc *Emanuel Philibert* renonça à perpétuité au Pays de Vaud , ni aucune des Traités de cette Maison avec le Canton de Berne , ne renferment un seul mot de cette garantie , de ces Etats , & de l'engagement de les maintenir ?

Ce genre d'argumentation manifestoit assez que la violence ouverte alloit servir au Directoire de droit public plus authentique. Si Berne eût assemblé les Etats du Pays de Vaud dans leur ancienne forme , on eût exigé une autre représentation ; celle-ci conduisoit à l'anarchie , & l'anarchie à l'indépendance , provoquée & soutenue par les François.

Nonobstant l'évidence de ces transitions immédiates , plusieurs se flattèrent d'appaier le différend , en proposant des concessions au Pays de Vaud : d'autres appercevoient dans cette condescendance des moyens de s'attacher la Province plus fortement : on discuta ces opinions , & à pure perte ; car la Convocation des Etats étoit , non pas le but , mais le moyen du Directoire & de ses auxiliaires : ils marchaient à une Révolution complète ; plus l'on se fût montré flexible ; plus ils eussent été exigeans , & jusqu'à ce que leur dessein définitif eût été ac-

compli, ils se fussent moqués des avances , en rejetant toute conciliation.

Dans cette confusion d'avis, & au milieu de sa perplexité, le Gouvernement se débattoit encore contre la nécessité d'agir. Chaque jour il recevoit , avec la nouvelle d'une fermentation progressive parmi les Rebelles, les témoignages de loyauté les plus éclatans, les instances les plus pressantes de la grande majorité fidelle, qui le conjuroit de sortir de son irrésolution, & de déployer son autorité. Enfin, le Conseil Souverain arrêta d'envoyer à Lausanne une Commission Sénatoriale, pour constater les dispositions publiques, & pour raffermir la tranquillité.

Malheureusement cette Députation se trouva composée de personnes très-respectables, mais dépourvues la plupart d'élévation & de fermeté. En montrant plus de crainte que de puissance, on décourageoit les habitans sûrs, on glaçoit les foibles & les irrésolus, on enhardissoit les séditionnaires. La majorité de la Commission parut méconnoître cette vérité: elle se montra désarmée dans une ville où elle devoit en imposer sur-le-champ; elle n'osa dissoudre les Clubs conspirateurs qui s'y étoient formés; elle toléra jusqu'à des insultes; sa timidité instruisit à la
braver,

braver, & au lieu de réprimer sans délai une centaine de perturbateurs, elle s'abandonna à des mesures persuasives, & paralysa le zèle que lui témoignoit la généralité des Vaudois. Corps & individus lui exprimèrent le vœu solennel de rester sous la souveraineté de Berne, & de combattre toute Révolution qui seroit apportée de l'étranger.

Moins rassurée par ce sentiment public qu'inquiète des prétensions du petit nombre, & de l'insolence de quelques factieux, la Commission, participant des fluctuations du Gouvernement, sembloit redouter d'offenser la France & ses créatures; mais elle ne tarda pas à reconnoître le prix de ces ménagemens, en lisant le second arrêté, pris le 8 Nivose (28 Décembre) par le Directoire, sur le rapport de *Talleyrand* (26).

(26 Arrêté du 8 Nivose, an 6. " Le Directoire Exécutif arrête, qu'il sera déclaré aux Gouvernemens de Berne & de Fribourg, que les Membres de ces Gouvernemens *répondront personnellement* de la sureté individuelle & de la propriété des habitans du Pays de Vaud qui se seroient adressés, & pourroient s'adresser encore à la République Française, pour réclamer, *en exécution des anciens Traités, sa médiation*, à l'effet d'être maintenus ou réintégrés dans leurs droits."

Dans cette décision, ce n'étoit plus un Souverain parlant d'un autre Souverain ; le Luxembourg devenoit un Tribunal criminel , dont les assesseurs décrétoient la sentence des Magistrats Suisses . Par cet expédient de terrorisme , le Directoire délioit les sujets de Berne & de Fribourg de leur fidélité , dissolvoit ces deux Gouvernemens , appeloit la révolte contre leur autorité , & en menaçant la sureté individuelle des Magistrats , énervoit toujours plus leur veilléité de résistance.

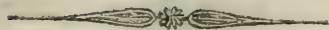
Nulle déclaration de guerre ne fut plus positive ; mais les Régences , unanimement pénétrées de leur péril , étoient loin de s'accorder sur les mesures préservatrices ; on vouloit tout calmer lorsqu'il auroit fallu tout échauffer ; on cherchoit des biais contre une agression hardie ; le tems se consumoit en délibérations & en conférences .

Enfin , avertis des dangers de Berne & de Fribourg , les principaux Etats de la Ligue Helvétique avoient envoyé dans la première de ces deux villes , des Députés confédéraux , pour aider la République de leurs conseils , pour prononcer l'union , & aviser aux circonstances . Il fut décidé , en même tems , d'ouvrir à Arau une Diète extraordinaire . Cette multiplicité de

tardives consultations suspendoit toute résolution active — quelques-uns des Députés confédéraux réunis à Berne se rendirent au Pays de Vaud, y prêchèrent les séditieux, sans les convaincre, ni les contenir, ni les menacer. Ce concours de mauvais palliatifs, ces essais impuissans, accusoient la crainte d'extrémités inévitables; &

De tous ces conseils l'effet le plus commun,
Fut de voir tous les maux sans en guérir aucun.





CHAPITRE VI.

Révolution du Pays de Vaud. Ses Causes & ses Progrès. Entrée des François dans cette Province. Diète générale.

TANT d'hésitations & d'ambiguïté, cette constance extraordinaire dans des mesures aussi vagues au milieu des dispositions si claires de l'Ennemi, résultoient-elles de l'abattement & de l'impuissance? Non; la Suisse possédoit un Peuple de soldats, nombre d'officiers instruits, des arsenaux, des positions formidables. Berne seul dispoſoit de 35,000 hommes enrégimentés, disciplinés & courageux; ses magasins étoient remplis; son trésor suffisant à entretenir l'armée plusieurs mois: les secours de la Confédération pouvoient doubler ces forces; eût-on essuyé des combats désavantageux, des retraites impénétrables offroient de nouveaux moyens de résistance. L'Allemagne fournissoit des grains; des subsides certains eussent aidé à soutenir la guerre: on raffermissoit l'Empire Germanique, on

intéressoit l'Empereur à secourir un voisin précieux contre les ennemis de sa gloire , de son repos , & de sa couronne : cette agression atroce , repoussée avec désespoir , ébranloit peut-être l'Europe entière : le premier avantage ouvroit aux Suisses une frontière sans forteresses ; à chaque pas dans les départemens de France contigus , ils recontroient la haine pour les oppresseurs , le désir de s'en délivrer , & le souvenir de leurs outrages :—de Besançon à Lyon , & de Lyon à la Méditerranée , on allumoit un incendie plus terrible que la Vendée !

Ce tableau de ressources fut représenté , mais sans succès ; la majorité des Régences cherchoit moins des moyens de soutenir la guerre que des moyens de l'éviter . Deux opinions funestes concoururent à fixer ainsi le caractère des délibérations .

La première , fondée sur l'espoir indéracinable de prévenir une rupture , combattoit les mesures énergiques comme étant d'empêchement à ce desir , prolongeoit la confiance dans les plaidoyers & les négociations , & pour conserver la paix conseilloit de supporter toutes les agressions préliminaires :—les sectateurs de ce système crurent suffisant de répondre aux hostilités par des argumens , & de discuter la cau-

se avant de la défendre. C'est dans cet esprit que furent écrits des pamphlets & des apologies, où l'on exposoit la conduite amicale & les complaisances en tout genre de la Suisse envers la France. Il est aisé de croire combien peu ces humbles narrations touchoient le Directoire, qui, précisément, fondoit sur tant de témoignages de foiblesse, la conviction qu'il attaqueroit les Suisses impunément.

La seconde opinion qui amollissoit les conseils, consistoit dans l'idée qu'une Révolution étant inévitable, il falloit anticiper soi-même sur le Directoire, écarter ses soldats par l'adoption de ses doctrines, abdiquer la souveraineté, assembler le Peuple entier, & délibérer en plein champ.—Suivant les promoteurs de cette subversion spontanée, on avoit tort de se défier de la rectitude du Gouvernement François, dont l'intention n'alloit pas au-delà d'une réforme populaire.

Dissoudre l'Etat au moment d'une invasion ; se précipiter dans une révolution sans en fixer le terme, sans être maître d'en retenir le cours ; appeler le Peuple dans les Conseils, lorsque ces Conseils eux-mêmes eussent exigé une réduction ; instituer un nouveau régime dans une semblable confusion ; se reposer enfin sur

l'approbation paisible du Directoire, à des nouveautés qui ne pouvoient accomplir ses vues qu'en entraînant un bouleversement illimité ; une telle mesure ne se concilioit ni avec la raison ni avec l'expérience. Celle-ci avoit démontré qu'on ne compose jamais avec la République Française, que sa Révolution est encore plus *indivisible* que son territoire, & qu'elle ne souffre pas plus chez les autres la liberté de conserver leurs loix, que la liberté de les réformer avec des tempéramens.

Ces étranges calculs plaisoient, néanmoins, à la classe de gens qui par-tout tendent au repos, & qui se croyoient sauvés lorsque leur perte arrive sans secousses : une autre classe, non moins indifférente sur les devoirs que peu éclairée dans sa subtile prévoyance, embrassoit aussi *une moitié* de Révolution comme un port contre les armées de la France, contre les spoliations & les assassinats du Jacobinisme. Les uns & les autres songeoient à conserver leurs vies & leurs fortunes, sans songer à conserver l'Etat : à ces dupes se joignoient une espèce de conjurés secrets, qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer, avoient placé dans les innovations, la pierre angulaire de leur pouvoir personnel & de leur popularité.

Pendant que ces intérêts & ces dissentimens neutralisoient les délibérations, on apprit que le Directoire, sortant de la guerre des *arrêts*, faisoit marcher aux environs de Genève une division de 15 mille hommes, tirés d'Italie, & commandés par le Général *Ménard*. Cette disposition compléttoit le plan du Gouvernement François, qu'après avoir par ses décrets publics provoqué l'effervescence des Révolutionnaires Vaudois, venoit protéger leurs pétitions à main armée.

Résultat immédiat du rapport de *Talleyrand* & de l'arrêté du 28 Décembre, ces Pétitions peu nombreuses n'étoient point uniformes; la plupart réclamoient les anciens Etats, prétexte des factieux: à Lausanne, ville principale, la pétition ne put obtenir que 130 signatures, dont plusieurs même étoient d'étrangers, & d'inconnus. Yverdon, seconde ville du pays, désavoua celle qui lui avoit été attribuée, & protesta sans réserve contre les innovations. Les Communautés des campagnes refusèrent unanimement d'accéder à aucune de ces demandes, & s'en tinrent à des requêtes respectueuses sur la rédemption des droits féodaux.

Jamais les auteurs apostés de ces pétitions ne purent parvenir à les faire adresser au Directoire:

Boire: toutes furent envoyées à Berne, & soumises à la décision du Souverain.

Cette réprobation générale des tentatives révolutionnaires, l'approche de ce corps de troupes pour les appuyer de force, la présence de la Diète générale, ses premières dispositions, & l'évidence du danger, décidèrent le Gouvernement à une mesure d'autorité & de courage.— Le 5 Janvier 1798, le Conseil Souverain décréta, que le 10, le Pays de Vaud sous les armes renouvelleroit le serment de fidélité. Dans la proclamation du même jour, rendue à cet effet, la République dit aux Vaudois: “ Nous
 “ vous assemblons pour prononcer votre vœu
 “ général, & pour prêter avec nous le serment
 “ solennel qui nous lie tous. — Nous vous dé-
 “ clarons notre ferme & invariable résolution
 “ d'employer, avec l'aide du TOUT-PUISSANT,
 “ tous les moyens qui sont en notre pouvoir
 “ pour vous préserver, vous, vos femmes, vos
 “ enfans, & vos propriétés, des malheurs in-
 “ nombrables du désordre & de l'anarchie.”

Aussitôt que cette résolution fut connue, les Agens François & leurs complices redoublèrent d'intrigues, de libelles & d'impostures; ils menacèrent des châtimens du Directoire ceux qui adhéreroient au serment proposé. Ce grand acte

de confiance n'en fut pas moins couronné de succès.—La Milice entière du Pays de Vaud étant convoquée sous les drapeaux dans ses divers départemens, les Commissaires Bernois chargés de la prestation, jurèrent protection, secours, redressement des abus, promesse de *faire pour le bonheur du Pays, ce qui pouvoit satisfaire tout homme libre qui ne demandoit que la prospérité de sa patrie*. Sur trente bataillons dont se composoit la Milice, vingt-quatre prêtèrent le serment sans hésitation ni réserves; six autres ayant paru balancer par l'influence de quelques officiers perfides, les Commissaires, au lieu de les entraîner par autorité ou par persuasion, les dispensèrent de jurer; peu après, une partie de cette minorité revint à l'expression de sa loyauté.

Quelle cérémonie auguste & touchante eût plus solennellement attesté l'union du Souverain & du Peuple? Elle démentoit les fables du Directoire; elle le réduisit à l'absurde d'opérer par contrainte une Révolution, qu'il préconisoit comme sollicitée; elle démontra en quoi consistoit cette *générosité* Française, prête à percer le cœur de quiconque lui refusoit une révolte. Désormais le sentiment national se trouvoit constaté; il montrait au Gouvernement ses devoirs

& ses ressources. Les séditieux abattus trembloient devant ces Milices qui invoquoient leur punition ; une basse timidité succéda à leur insolence. Que pouvoit leur servile obéissance à des étrangers abhorrés , contre les passions patriotiques de vingt mille citoyens déterminés & religieux , qui venoient de jurer à DIEU de mourir pour leurs loix & leur patrie ?

Par une fatalité inexplicable , ou plutôt par l'effet de ce double esprit qui partageoit la Régence , on laissa mourir ce mouvement. De l'appareil de la fermeté on passoit aux démonstrations de crainte , & d'un jour de vigueur à des semaines de foiblesse. La Commission de Lausanne , toujours subsistante , au lieu de rassembler sans délai les troupes animées , de faire des exemples , de garnir la frontière , de secourir les bons citoyens , resta inactive dans l'irrésolution. On ne vouloit pas se croire encore en état de guerre ; l'on s'étudioit à épargner tout sujet d'ombrage au Directoire. Dans cette déplorable illusion on alla jusqu'à désarmer les signaux d'alarme , jusqu'à retirer le cordon militaire de la frontière méridionale , jusqu'à députer un Officier supérieur au Commandant François en Savoye , pour lui demander le but du rassemblement de troupes qui se préparoit !

Cette Commission usée fut enfin rappelée, & avant son départ vit les premières étincelles d'une insurrection, que sa mollesse & son indécision avoient favorisée, au milieu des plus vastes moyens de la prévenir. Quelques séditieux de la petite ville de Vevey, enhardis par l'inaction de l'autorité & par l'approche du secours François, surprirent au Baillif de leur ressort un ordre de leur livrer le château de Chillon, située vers l'extrémité orientale du Lac de Genève, & gardé par quelques milices: d'autres mouvemens éclatèrent au midi; point de répression, plus de police; la majorité des habitans indignés se regardoit à la veille d'être sacrifiée à quelques centaines de gens sans aveu. Dans ces entrefaites, cependant, le Gouvernement apperçut que le Pays de Vaud alloit lui échapper, si l'on prolongeoit les tâtonnemens. En conséquence, il rassembla un corps de troupes, ordonna d'y joindre celles du Pays de Vaud, & mit cette province sous le commandement militaire du Conseiller d'Etat Baron d'Erlach de Spietz, alors membre de la Commission de Lausanne. Par ses connoissances locales, par le crédit dont il jouissoit, par l'opinion qu'on avoit de sa fermeté & de ses talens, personne n'étoit plus propre que ce Magistrat à

Justifier la confiance publique; mais, par des motifs qui me sont restés inconnus, il refusa sa nomination, & suivit à Berne les autres Commissaires.

Trop de regrets ne sauroient être donnés à ce refus, que le choix du successeur de M. d'Er-lach rendit une calamité. Des vues de parti, & de pitoyables considérations, firent déferer le commandement à ce Colonel Weiss désigné plus haut dans le cours de cet écrit.

On a traduit cet Officier sous les caractères d'un traître, d'un Jacobin, & d'un lâche; il ne méritoit aucune de ces qualifications. Sa bravoure personnelle étoit éprouvée; il avoit caressé successivement les divers systèmes de la Révolution Française, sans parvenir à s'en faire aucun; tous les chefs de cette vaste boucherie avoient eu tour-à-tour & ses hommages & ses félicitations: il suffisoit qu'on parlât d'un homme dans le monde, pour que le Colonel Weiss en devînt le partisan; il eût correspondu avec César comme avec Buonaparte: l'estime personnelle que méritoit ou ne méritoit pas un individu, n'entroit jamais dans ses jugemens; car il suffit d'être fameux, pour allumer l'enthousiasme de quiconque aspire à le devenir.

Au milieu de ces travers d'un esprit ivre de paradoxes, & gâté par la philosophie moderne, autant que par l'habitude de la licence, M. *Weiss* aimoit sa patrie, & ne pensa jamais à en subvertir le régime. Ces sentimens l'avoient privé de la confiance du Directoire, & des Révolutionnaires Suisses, qui l'accusoient d'hypocrisie. Personne ne fut moins digne de ce reproche; car la vanité & l'exaltation ne permettent pas de dissimuler. Nulle présomption ne fut plus franche que celle de M. *Weiss*; mais tel étoit la bizarrerie de son entendement, qu'admirateur de la Révolution pour la France, il la jugeoit pernicieuse pour la Suisse.

Sans capacité militaire, sans habileté politique, dépourvu de sang-froid & de conduite, aussi confiant que médiocre, il se rendit à Lausanne, persuadé que l'ascendant de son nom, de ses brochures, & de sa philosophie, lui soumettroit les rebelles sans tirer l'épée. Placé entre ses devoirs & la crainte de perdre sa popularité, il se dépopularisa sans remplir ses devoirs. C'est à ce résultat qu'aboutit constamment l'obliquité.

Il reçut du Gouvernement des pleins pouvoirs, avec l'ordre précis d'agir sans délai, &

de réunir assez de troupes pour maintenir la tranquillité intérieure, & pour fermer aux François l'entrée du Pays de Vaud. Vingt mille hommes, une artillerie suffisante, des approvisionnementns considérables, se trouvoient à sa disposition. Plus de 60 mille habitans loyaux attendoient avec impatience ses premiers mouvemens. Que fait cet étrange Général? Inactif une semaine entière, non-seulement il souffre dans sa résidence un Comité Révolutionnaire délibérant; mais au lieu de le dissoudre, & d'en saisir les membres, il se jette avec eux dans une guerre de forfanterie & de bavardage. Leur audace impunie projette de s'emparer du château de Lausanne: aussitôt le Colonel Weiss les avertit à l'amiable, que *cet attentat seroit un acte de haute trahison, dont ils répondroient sur leurs têtes*. Ce n'est pas, à ses yeux, le complot qui forme l'attentat, c'est son exécution; & comme s'il eût craint de les trop intimider, il leur ajoute: " Cette démarche, Messieurs, seroit insignifiante pour vos intérêts; & sous le seul point de vue d'égoïsme, elle ne seroit en nul équilibre avec les conséquences qui pourroient en résulter. Je vous invite très-amicalement à me juger sur mes principes connus,

“ & une longue suite de procédés, qui m’ont
 “ mérité la *confiance de divers partis*, & même
 “ la *bienveillance marquante de l’autorité ex-*
 “ *terne* dont vous recherchez le suffrage au-
 “ jourd’hui. ”

Faut-il s’étonner si le Général prédicateur qui, dans une occurrence aussi critique, exerçoit sa puissance par un semblable galimathias, s’est vu accuser de trahison? faut-il s’étonner qu’à ce langage, le peuple bien-intentionné se soit cru livré & perdu, & que les mutins n’aient plus gardé de ménagement? Les instances publiques, le soin de sa gloire, le péril des conjonctures, l’évidence du dénouement, rien ne tira le Colonel *Weiss* de son immobilité. Il ne tenta pas même de rentrer dans le château de Chillon. Sous ses yeux, le foyer de la Révolution s’alluma publiquement; le Comité qui en préparoit l’explosion, travailloit à côté & en rivalité du Général. Interdits de sa conduite, les habitans fidèles se désespéroient: pendant qu’ils fatiguoient de leurs plaintes & le Commandant & le Gouvernement, les conspirateurs tête levée députoient des missionnaires au Général *Ménard*, dont le quartier-général se trouvoit à Ferney, dans ce château où *Voltaire* chanta la liberté Helvétique.

Helvétique. Là *Menard* fut sollicité par ces traîtres d'envahir leur patrie, dont ils venoient lui apporter les clefs. (27)

Cette démarche avoit été long-tems combattue par une partie des Révolutionnaires de Lausanne, qu'entraînèrent leurs chefs: la plupart des factieux répandus dans le reste des pays n'en eut aucune connoissance; & j'affirme que généralement ils redoutoient l'arrivée des François, tout autant que la vengeance des Bernois. L'idée d'une séparation décisive sortoit de leurs mesures & de leurs sentimens.

Le Colonel *Weiss* ne discerna point ces dispositions. Eperdu entre l'approche des François qu'il ne vouloit pas combattre, & les séditieux qu'il n'osoit châtier, il abandonna le théâtre de ses sottises, & se réfugia vers le lac de Neufchâtel, à Yverdun, où il établit son quartier-général.

Cette désertion devoit décider & décida le sort du Pays de Vaud; la majorité de ses habitans, dévoués à un si cruel abandon, ne songèrent plus à résister, puisque le Souverain ne

(27) Le chef de cette Députation fut un nommé de *Saugy*, autrefois employé, comme *La Harpe*, dans une éducation à Pétersbourg, & Chevalier de St. Wolodimir.

résistoit pas lui-même ; toute autorité disparut , pour faire place à celle des armes Françaises & de leurs provocateurs.

La division sous les ordres de *Ménard* ne s'élevoit pas à 15,000 hommes effectifs. Ces conquérans, dont les chefs millionnaires avoient ravi 400 millions de dépouilles en toute genre à l'Italie, arrivèrent en haillons. *Les Suisses nous habilleront*, répondirent-ils à ceux qui s'étonnoient de leur nudité. Cette armée sans magasins, sans subsistances, sans artillerie, s'approcha de l'extrême frontière du pays de Gex, & la franchit, nonobstant la parole donnée par son Général, dans laquelle Berne eut l'ingénuité de prendre confiance.

Posté d'abord entre le Lac & le Mont Jura, *Ménard* proclama qu'au premier rassemblement Bernois qui se présenteroit, il désarmeroit & saccageroit tous les villages d'alentour. A la vue de ses drapeaux, l'insurrection éclata ; les Bailifs désarmés abandonnèrent leurs châteaux à l'invasion & au pillage des Jacobins Vaudois : les caisses publiques furent saisies, les voitures publiques arrêtées, la cocarde verte arborée, & l'arbre de la liberté planté. Lausanne, devenu le siège de l'ouragan, en prit le gouvernail ; une assemblée provisoire le dirigea. Ces diffé-

rens coups-de-main , organisés d'avance , étoient l'exécution d'un plan tout fait, envoyé de Paris , & consommé le 27 Janvier.

Aussitôt *Ménard* , solennellement invité une seconde fois , porta ses colonnes dans l'intérieur de la contrée , au milieu des acclamations d'une bande de révoltés , & de la consternation publique. Ici se renouvela encore un exemple de l'hypocrisie & de l'impudeur habituelles du Gouvernement François.

Pour se délier des assurances dont il avoit endormi les Bernois , & colorer d'un prétexte accidentel une invasion préméditée , il fit jouer un drame , qu'on ne pardonneroit pas même au plus méprisable *Condottieri*. Au moment de passer la limite , *Ménard* dépêcha un de ses aides-de-camps , escorté de deux hussards , au Colonel *Weiss* , encore à Yverdun : à leur retour ces envoyés traversèrent de nuit le village de Thiérens , dont les habitans avoient repoussé les Révolutionnaires , & menacés par eux de l'incendie , avoient disposé des patrouilles autour de leurs habitations. Au *qui vive* de deux sentinelles , les Hussards François les frappent de leur sabre , les mutilent , & les auroient tuées , si d'un coup de fusil l'une d'elles n'eût renversé mort le premier assaillant , & désarmé le

second. Cet incident, constaté par un procès-verbal, par cent témoignages, & par des explications subites, devint, sous la plume de *Ménard*, un attentat inoui des satellites de l'oligarchie, de scélérats, qui osoient violer les droits les plus sacrés, de monstres assassins, coupables d'un forfait horrible, dont les soldats Français ne pouvoient rester spectateurs indifférens. " Non, ajouta cet abominable sycophante, la " Grande Nation ne transige jamais avec le crime; ses auteurs ne peuvent échapper à notre juste vengeance. " (*)

Cette colère calculée, ce langage de trétaux, cette jonglerie de spadassins, furent immédiatement recueillies par le Directoire, ravi de cet épisode, & qui le transmit au Corps Législatif, comme le texte d'une rupture, comme la base légitime d'une invasion. Berne se respecta assez peu, pour envoyer à Paris un désaveu soumis de ces noirceurs, pour livrer à *Ménard* les fidèles sentinelles de Thiérens, & pour souffrir qu'à la vue de son armée les révolutionnaires Vaudois vinssent réduire en cendres ce malheureux village.

(*) Proclamations de *Philippe Romain Ménard* à ses Soldats, & au *Peuple Vaudois*, des 8 & 9 Pluviose (27 & 28 Janvier).

Après la foule de pareils traits semblables qui ont signalé toutes les conquêtes, tous les actes, toutes les négociations de la République Française, quelle démenche pouvoit encore soutenir l'espoir de la ramener à la justice ? Quel Etat se flattera de demeurer tranquille sur la politique d'hommes aussi lâches & aussi pervers ?

Cependant, effrayé des menaces Françaises, de cette malheureuse aventure des Thiérens, & de ses fautes passées, le Colonel *Weiss* y mit le comble, en désertant, sans ordre, sa station d'Yverdun. Un Député Bernois, digne de son pays & de ses ancêtres, *M. Tschanner* de Saint Jean, le rencontra lui & ses équipages en retraite, au moment où il lui portoit de nouvelles instructions, & aux braves habitans de cette partie de la Province, l'assurance qu'on ne les abandonneroit jamais. Ainsi, sans verser une goutte de sang, ce Général perdit en quinze jours le Pays de Vaud, vingt mille hommes qui demandoient à combattre, des ressources morales de tout genre, & la considération qui restoit à son Gouvernement. Puisse ces exemples apprendre à toutes les Puissances qu'aujourd'hui le pire danger pour elles, est de confier leur sureté à des agens dont les sen-

timens & les opinions manquent de cette énergique pureté qui supplée même aux talens ; mais que les talens ne peuvent suppléer. (28)

Pendant que la Révolution s'accomplissoit au midi de la Suisse, la Diète extraordinaire, assemblée vers le milieu de Décembre, décidoit, à la suite de laborieuses délibérations, le renouvellement de l'alliance & du serment fédératif, entre les Etats du Corps Helvétique. Basle, asservi par les François & par l'influence de ses Jacobins, résista seule à cette mesure éclatante, qui sembloit donner à chaque Membre de l'Union, la certitude du dévouement universel.

Le 25 Janvier, au moment même où la cocarde François se s'entremêloit à celle des Révolutionnaires Vaudois, la solennité du serment s'exécuta à Arau. Un discours mâle de M. Wyss, Bourguemestre de Zurich, précéda la prestation. " Les trois héros de Schweitz, Uri & Unterwalden, " dit ce Magistrat, " se confédérèrent à la face de DIEU, pour procurer

(28) Le Colonel *Weiss*, de retour à Berne, y perdit toute espèce de crédit, & s'effaça. Décrié par tous les partis, il à émigré dans l'Autriche antérieure après la perte de la République.

“ la liberté à eux & à leurs Concitoyens: ils
 “ effectuèrent ce qu'ils avoient juré; & eux,
 “ leurs frères & leurs fils, virent couronner
 “ par d'éclatantes victoires leurs efforts pour
 “ se rendre libres. Nous, leurs descendans,
 “ avons joui des bienfaits de cette confédéra-
 “ tion, & plus qu'aucun autre pays de la paix
 “ & de la liberté. Les mêmes bénédictions con-
 “ tinueront de faire fleurir notre patrie, po-
 “ urvu que les liens qui en font un peuple
 “ de frères, subsistent fermement parmi nous. ”

Après avoir prié la Divinité de bénir cet acte
 religieux & patriotique, chaque Envoyé jura,
 au nom de ses Souverains respectifs, “ d'obser-
 “ ver toujours & de maintenir inviolables &
 “ fermes toutes alliances & ligues; ainsi que
 “ de se maintenir & protéger réciproquement,
 “ dans leurs alliances & dans leur Constitu-
 “ tion. ”

Cette auguste consécration qui reportoit la
 Suisse aux beaux jours de son histoire, sem-
 bloit ressusciter les martyrs de sa liberté, &
 releva un instant les esprits: mais bientôt re-
 plongée dans ses incertitudes sur les événemens,
 & dans ses craintes sur leur résultat, la Diète
 ne montra plus que de l'ébranlement; la céré-

monie du serment ne fut qu'une cérémonie; chaque Canton indécis reculoit, de jour en jour, l'exécution de ce grand engagement.

Pendant ces délibérations interminables, la Légation Française répandoit à flot ses matières incendiaires. Avant son départ pour Paris, *Ochs*, soupçonné d'avoir concerté avec *Buonaparte* le plan d'insurrection & d'attaque, chargea ses complices de seconder *Mengaud*. Le 1^{er} Janvier, ces misérables, parmi lesquels on distinguoit un apothicaire *Huber*, le libraire *Flick*, un *Erlachen*, un Meunier d'Aristorf, & un Municipal de Liechstal, réunirent dans une orgie les bouttefeux, les bannis, & les banqueroutiers des divers Cantons. Ces associés se distribuèrent les rôles, arrêtèrent le plan de la révolution de Basle, & de trahir la Suisse entière.

Ils mirent en mouvement à Soleurre, dans l'Argovie, sur les rives du Lac de Zurich, leurs camarades & leurs correspondans. Une circulation rapide d'émissaires & de pamphlets souffloit le feu de la révolte. Ici, l'on menaçoit les novateurs timorés des vengeances de la France; là, on promettoit des dignités aux ambitieux, & des chimères aux fanatiques: des
marchés

marchés de corruption furent ouverts : on achetoit des crimes ; on prenoit à sa solde toutes les passions basses & coupables ; des points d'intelligence & de concert furent établis.

Pour hâter le désordre, *Mengaud* lui-même, escorté de six hussards, se rendit à Arau où siégeoit la Diète. Il y arbora le drapeau tricolor. En présence de cette Assemblée qu'il harceloit de ses bravades & de ses notifications, il organisoit en personne la révolte des habitants. Dans ses courses perpétuelles d'Arau à Basle, il semoit sa route de libelles, jetoit des suborneurs parmi les troupes, s'enivroit avec la canaille, prodiguoit les caresses & les terreurs ; & à force d'outrages en provoquoit contre lui-même ou contre les bandits de sa suite, pour se créer des titres d'hostilités.

Correspondant avec tous les traîtres du Pays, il les enveloppa dans son impunité, & dans la sauvegarde de son caractère. Vers la fin de Décembre, Berne ayant enfin arrêté quelques prédicateurs de sédition, & entr'autres deux individus convaincus d'avoir tenté de détourner leur village du service militaire, *Mengaud* réclama ces prisonniers. " J'ignore, écrivit-il à " l'Etat de Berne, le 2 Janvier, de quel attentat vous les supposez coupables ; mais

“ jusqu’à ce jour la renommée m’apprend que
 “ tout leur crime est leur opinion, que tous
 “ leurs attentats sont leurs sentimens d’amitié
 “ pour les François. Je ne puis demeurer spe-
 “ ctateur indifférent d’une conduite si inju-
 “ rieuse au Gouvernement François. C’est lui
 “ que vous semblez poursuivre ; c’est lui que
 “ vous frappez dans ceux qui osent se dire ses
 “ amis ; c’est lui que je dois défendre dans
 “ leur personne, en plaçant sous votre respon-
 “ sabilité directe leur vie & leur sureté. ” (*)

Ainsi, un Etat Souverain ne pouvoit plus e-
 xercer chez lui la police & la justice, sans
 l’aveu d’un aventurier François & de ses des-
 potiques commettans. Ainsi la Suisse se voyoit
 forcée d’absoudre des criminels de haute tra-
 hison, ou de commettre en les punissant un
 délit contre la République Française juge &
 partie, enfermant les Cantons dans l’alterna-
 tive, ou de tolérer une insurrection fomentée
 par la France, ou d’être assaillie par ses ar-
 mées. Berne indignée répondit trois jours après :
 “ Personne n’a été mandé ou puni pour de sim-
 “ ples opinions. Nous ne sommes comptables

(*) Lettre de Mengaud du 13 Nivose .

“ de nos actions qu’envers notre conscience , nos
 “ loix , notre constitution , en Dieu qui est
 “ au-dessus de toutes les autorités. ” (†)

Mengaud n’attendit pas cette réponse pour
 récidiver. “ Justement irrité de vos actes ar-
 “ bitraires, mande-t-il le 6 Janvier, le Dire-
 “ ctoire me charge de vous déclarer que tous
 “ les Membres de votre Gouvernement seront
 “ personnellement responsables envers lui, de
 “ la sureté individuelle & des propriétés des
 “ habitans, objets de vos vexations & de sa
 “ bienveillance. ” (*)

Le Conseil de Berne garda le secret sur cette
 seconde lettre. On s’attendoit que, sans délai,
 les coupables seroient envoyés à l’échafaud ; le
 public demandoit cet exemple ; il étoit tems de
 répondre à la terreur par la terreur. Mais, faut-
 il le dire ? dans cette lutte perpétuelle de la mol-
 lesse & de la fermeté, celle-ci succomboit le
 plus souvent : à peine une mesure forte étoit-
 elle décrétée par la supériorité passagère de l’un
 des partis, que l’autre parvenoit à la rendre

(†) Lettre du Conseil de Berne au Citoyen *Mengaud*, du
 5 Janvier 1798.

(*) Autre lettre de *Mengaud* du 17 Nivose.

inefficace. Cette mobilité se fortifia par l'impression que laissoit dans des esprits foibles, la responsabilité dont *Mengaud* avoit osé menacer la Magistrature.

Inondé des apostrophes & des notes diffamatoires de ce Bateleur, le Gouvernement se vit encore demander compte du rassemblement de ses troupes, par ce Directoire qui, entourant le Canton de 25,000 soldats, & ayant donné l'ordre d'en faire avancer encore un pareil nombre, feignoit de la surprise & de l'indignation sur les mesures défensives que l'on prenoit à Berne.

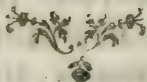
Toutes ces insultes officielles, rendues aussitôt publiques, le discrédit qu'elles jetoient sur l'autorité chancelante qui en dissimuloit l'outrage, l'impunité des perturbateurs & des conjurés, les subornations & les pratiques des agens François, combloient la mesure des dangers intérieurs. La minorité des Révolutionnaires, plus entreprenante, commençoit à en imposer dans plusieurs lieux. Centre des opérations de *Mengaud*, la ville d'Arau, ou plutôt un ramas de vagabonds unis à quelques fabricans & à leurs commis, leva l'étendart de la révolte. A peine la Diète en fut-elle sortie à la fin de Janvier, que cette Municipalité se dé-

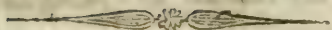
clara indépendante, & érigea l'arbre de la liberté. Le Régiment des Milices d'Arbourg, voisin d'Arau, se révolta contre ses officiers, forma un comité, & faillit s'emparer de la forteresse. Les officiers du Régiment de Zoffingue refusèrent le service, & furent tous cassés. Un Bataillon de la ville de Leutzbourg déclara qu'il ne marcheroit pas contre Arau; la plupart des dragons de ces Bailliages imitèrent cette désobéissance.

Dans cette crise, il ne restoit plus qu'à s'abandonner au naufrage, ou qu'à sauver le navire par une impulsion subite. Tant d'événemens fâcheux qu'avoit engendrés le système des conciliateurs, ayant fait baisser momentanément leur crédit, un élan de vigueur entraîna les Conseils.

Par de promptes dispositions, les bataillons égarés rentrèrent dans le devoir; les milices de l'Argovie, qui n'en étoient jamais sorties, en imposèrent aux villes, & marchèrent sur Arau. Deux Patriciens fermes, le Commissaire Général Wyss, & le Colonel de Watteville de Könitz, y entrèrent de force, arrêtrèrent les chefs de l'insurrection; la province entière fut pacifiée. Des mesures de police & de surveillance sévères succédèrent à l'inertie, & furent

secondées par les troupes & par le peuple . On méprisa les fureurs de *Mengaud* ; on coupa ses communications . Déconcertés & poursuivis , les Rebelles s'enfuirent à Basle ; la haine publique éclatât contre leurs complices : peu s'en fallut que les paysans ne les massacrassent à Arau & à Olten . Le zèle des sujets ranimant le courage du Gouvernement , une détermination généreuse & unanime remplaça l'incertitude & l'abattement ; à la durée de cette commotion s'attachoit le salut public , & les vrais citoyens en conçurent l'espérance .





CHAPITRE VII.

Etat du Canton de Berne, & de la Suisse, au commencement de Février. Première Révolution dans les Gouvernemens. Négociations avec le Général Brune, & ses suites.

CE fut dans les premiers jours de Février que la situation publique de l'Etat perdit la teinte lugubre du mois précédent. Le renouvellement des alliances confédérales promettoit que la France auroit à attaquer la Suisse entière. Avant de se dissoudre, la Diète décréta la levée du double contingent, stipulé par les anciens pactes d'union; ce secours réuni formoit une armée de 26,800 hommes. Les divers Cantons s'occupèrent de le convoquer. Les Députés Helvétiques, demeurés à Berne, perpétuoient en quelque sorte la Diète, & témoignioient de l'accord général. On se familiarisa à l'image d'une guerre inévitable; le peuple & les milices montroient l'impatience de combattre. Pleins

d'enthousiasme pour leur cause, de confiance dans leurs chefs, d'amour pour leurs loix, d'espoir dans leurs armes, ils se considéroient comme protégés de la Providence : une exaltation religieuse se mêloit à celle du patriotisme, & aux mouvemens de l'honneur. Que n'eût-on pas fait avec de tels hommes, & des sentimens aussi passionnés !

Malgré la perte du Pays de Vaud, cette disgrâce n'étoit point irrémédiable ; elle affoiblissoit Berne de huit régimens ; mais nombre de chances en favorisoient le recouvrement, & celui de la Province même : son extrémité orientale, 19 grandes communautés, limitrophes à l'ouest de la Franche-Comté & de la principauté de Neufchâtel, armées, unies, & retranchées dans leurs montagnes, défendoient encore leur liberté, & imploroient le Souverain. La présence des François excitoit la détestation du peuple, & l'effroi des révolutionnaires modérés.

La première démarche de *Ménard* avoit été une exaction. Ce Rédempteur généreux débuta par rançonner ses nouveaux alliés ; il en exigea un tribut de sept cents mille livres ; il fallut nourrir ses soldats, & couvrir leur nudité : mettant à sa disposition les vies comme les bourses,

bourses, il avoit ordonné une levée de 4000 volontaires, pour garder les villes en son absence; mais la Commission provisoire de Lausanne, nonobstant les efforts de son civisme, ne put parvenir à en réunir cent: on voulut forcer cette réquisition, des résistances s'ensuivirent, & ensuite des emprisonnemens.

Les forces Françoises dans le Pays de Vaud ne surpassoient pas encore 15 mille hommes; la généralité des habitans n'attendoient qu'un mouvement de Berne pour agir; leur zèle dévança: chaque jour, nombre de miliciens arrivoient à l'armée Bernoise; on les incorporoit dans un régiment formé & commandé par le Colonel de Roverea (29), sous le nom de *Légion fidèle*. Dans l'Erguel on n'avoit pas à combattre au-delà de 10 mille ennemis: 31 bataillons Bernois, formant 20 mille hommes effectifs, étoient déjà rassemblés; 28 bataillons de *Pepinière* (*Stam bataillons*), & la masse restante des habitans, pouvoient doubler cette armée: probablement une attaque rapide sur *Mé-*

(29) Cet officier, aussi courageux qu'instruit, avoit déjà donné, en 1792, des preuves de son zèle, de son intelligence, & de ses talens. Il pense & sent fortement, & deviendra sûrement un jour un des libérateurs de sa patrie, qu'il a défendue jusqu'au dernier instant.

nard faisoit reconquérir la totalité des régimens Vaudois; un premier engagement heureux eût aplani les difficultés qui, dans les autres Cantons, retardoient l'armement de leurs contingens: enfin, loin de partager l'infection révolutionnaire, les Communautés protestoient à l'en-
vi de leur attachement à la Constitution & aux Magistrats, par des adresses aussi touchantes qu'énergiques.

- Cette réunion de circonstances n'opéra aucun effet: inflexible dans sa peur & dans ses illusions, la majorité de la Régence se rattacha aux deux mobiles de sa conduite, le préjugé sur l'inutilité de toute résistance, & l'espoir aveugle de se concilier le Directoire par des innovations populaires dans la constitution.

En conséquence, sans qu'aucune partie du peuple l'eût demandé, & nonobstant les représentations des Magistrats réfléchissans, le Conseil Souverain décréta aux derniers jours de Janvier, d'appeler dans son sein une députation générale des Communes & des villes. En nombre de lieux le Peuple refusoit de croire à l'ordre de convocation, & ne déguisa pas sa répugnance à toute nouveauté: la Milice entière sous les armes nomma, le 31 Janvier, 52 Députés qui, le 2 Février suivant, prirent séance

dans le Conseil Souverain. Quoique les choix des campagnes fussent généralement tombés sur des propriétaires sages, des paysans âgés, ou des officiers municipaux, ceux de plusieurs villes furent moins irréprochables : dans la nomination de Berne en particulier, on reconnut l'influence du parti dominant.

Telle étoit l'excellence de l'esprit général, que loin d'inquiéter le Conseil Souverain par leur turbulence & leurs demandes, ces Députés se contentèrent de souscrire aux altérations proposées, sans les contredire ni les appuyer ; l'Assemblée ne perdit point son premier caractère.

Si, selon l'avis des personnes éclairées, on eût restreint cette convocation à un pur acte de confiance, de consultation sur le danger de l'Etat, & sur les moyens d'y subvenir ; si l'on eût profité de cette réunion, pour renforcer l'autorité en la resserrant, & faire sanctionner l'établissement d'une Dictature temporaire, Berne peut être subsisteroit encore. Cette nécessité de substituer à la cohue, à l'incohérence & aux lenteurs des Conseils, un pouvoir moins contrarié, plus secret, plus redoutable & plus actif, avoit été reconnue par tous les partis ; mais celui de la paix, instruit que la voix pu-

blique désignoit pour l'exercice de la Dictature M. l'Avoyer de *Steiguer* & quatre Magistrats d'une fermeté éprouvée, retira ses avances, & abandonna une résolution qui mettoit dans les mains de ses rivaux le salut de la patrie.

Appelés à délibérer, les 52 adjoints ne servirent plus qu'à augmenter le relâchement & les fluctuations. Sans un miracle moral, la pluralité de ces hommes simples & sans expérience devoit être dépourvue de cette raison mâle & de ce dévouement réfléchi, si rares par-tout & surtout dans les grandes assemblées. La perspective d'éloigner la guerre la séduisit; on abusa de sa déférence; divers députés inquiets, ambitieux ou trompés, se livrèrent aux suggestions de quelques avocats, & nommément de *Bay*, Député de Berne même, brouillon, amoureux de nouveautés, traitant les affaires d'Etat dans le genre des procès, ouvrant sans cesse l'avis de négocier, & bien décidé à perpétuer le rôle public auquel la circonstance l'avoit appelé. (30)

(30) La généralité de ces Députés fût restée fidèle à ses mandats, si le Gouvernement lui-même ne lui en avoit fait souscrire la violation. -- Après son installation, elle adressa au Peuple une publication qui mérite d'être conservée, comme l'expression du sentiment national. Nous l'insérons aux *Pièces Justificatives* (C).

Réuni aux Députés, le Conseil Souverain commença par leur faire sanctionner le renversement d'une Constitution applaudie, estimée du peuple, & contemporaine de la république. L'avocat Bay & ses affiliés avoient provoqué ce suicide, directement contraire aux instructions des Communes; mais en l'exécutant on voulut prévenir qu'il n'entraînât le désordre, & une révolution illimitée: en conséquence, dans l'opinion qu'on posoit des barrières à un ordre de choses qui n'en supportoit aucunes, on décréta le 3 Février:

“ Après avoir prêté, à la face de DIEU, le
 “ serment solennel de défendre, au prix de
 “ nos biens & de notre sang, notre patrie contre tout ennemi extérieur ou intérieur, nous
 “ nous sommes résolus librement, & sans qu'il
 “ nous ait été fait à cet égard *aucune demande ni instance*, d'unir par les nœuds les plus
 “ intimes le Gouvernement avec le Peuple entier, & de faire à notre Constitution les
 “ améliorations que demande le bien de la patrie, & qui peuvent être conformes à l'esprit
 “ & aux circonstances des tems. ”

Dans le dispositif subséquent, on statuoit de charger une commission de la rédaction d'un plan constitutionnel; on admettoit tout citoyen

au droit de parvenir aux charges & emplois, & la représentation élective du peuple, comme base du nouveau régime. Le terme d'une année fut fixé pour le travail de la Commission réformatrice ; & dans la ferme résolution de maintenir la religion, la liberté, l'indépendance & l'intégrité de l'état, on prononça la détermination de repousser toute intervention étrangère.

En lisant ce décret, on y découvre l'amalgame des divers partis qui l'avoient rédigé, & le résumé de leurs contradictions fondues ensemble dans un traité commun. C'étoit en faire trop pour la sureté & la concorde intérieures, & pas assez pour le Directoire de Paris. Comment espéroit-on qu'il consentiroit à ces réserves, à cette exclusion de son influence, à cet ajournement d'une année pour consommer les réformes? Nulle mesure plus dangereuse si elle n'atteignoit pas son but; & comment l'atteindre, sans heurter celui d'une révolution prompte & complète que poursuivoit le Gouvernement François? D'ailleurs, des Magistrats dépositaires de la Constitution publique, pouvoient-ils sans félonie se permettre de l'anéantir, & de dénaturer un gage que le vœu national leur prescrivait de maintenir inaltérable?

Le peuple reçut avec indifférence ce décret, qui n'ajouta rien à ses admirables dispositions; une partie du public le désapprouva, les révolutionnaires en condamnoient l'insuffisance, tous les esprits sensés s'en effrayèrent, comme d'une porte ouverte à de longs orages: de ce moment le Gouvernement perdit son à plomb; on ne le considéra plus que sous le rapport d'une commission provisoire; cette abdication de la souveraineté fit chanceler l'autorité, en falsifiant son caractère; la division d'avis reçut de nouveaux alimens, la magie de la puissance disparut, & l'anarchie leva sa tête au milieu des Magistrats sans force, & du Peuple sans confiance.

Cet exemple, néanmoins, fut immédiatement suivi par Lucerne, par Fribourg, Soleure & Schaffhouse. Dans les trois premiers de ces Cantons, les paysans se révoltèrent à la vue des innovations, & réclamèrent séditieusement le maintien de leurs anciennes loix. Le 6 Février, une réunion considérable de ces cultivateurs vinrent exiger du Conseil souverain de Soleure, l'arrestation des traîtres & des clubistes, en saisirent une trentaine, & invoquèrent leur condamnation subite. Venise en 1797 avoit déjà montré ce spectacle, d'un Peuple soulevé pour

défendre son Gouvernement contre le Gouvernement lui-même, & l'horreur de la révolution Française, réfugiée au sein de la multitude.

A Zurich, les riverains du Lac méprisèrent les concessions, &, corrompus par l'ennemi, refusèrent de concourir à la formation du contingent. Basle, livrée aux créatures d'Ochs & de Mengaud, opéra une subversion totale. Des émissaires répandus dans les campagnes, y formèrent des rassemblemens tumultueux, firent enlever & incendier les résidences de plusieurs baillifs, dévaster les maisons de divers citoyens, &, appuyés d'un cortège de paysans ivres & égarés, cassèrent la Régence, proclamèrent l'égalité, se séparèrent de la Suisse, & travestirent leur capitale en Club de Jacobins sous la souveraineté de la Légation Française.

Tout le fruit des statuts du 3 Février se réduisit donc à avoir allumé l'effervescence, la division & le mécontentement public. Quinze jours n'étoient pas écoulés, que les auteurs de ces nouveautés purent reconnoître l'étendue de leur témérité, & la vanité de leurs espérances. Ils avoient notifié le 7 au Directoire le décret du 3, dans une lettre humiliante, où ils l'assuroient de *leur confiance dans son équité* : ils venoient de députer à Basle quatre d'entre eux,

particulièrement Tillier & Bay, les deux artisans en chef d'une révolution plus étendue; à l'obliquité de l'un & de l'autre on avoit remis le soin de calmer la fougue de Mengaud & d'excuser la réduction de ses frères d'Arau. Cet agent se hâta de désabuser la crédulité de Berne. Prenant la plume le 13 Février, il lui adressa, dans une note digne d'un Aga Algérien, de nouvelles injures & ses derniers ordres. " L'egoïsme, dit-il, les intrigues, la perfidie de quelques membres des Gouvernemens Helvétiques, ont déjà balancé trop long-tems la *volonté générale*. Cette lutte indécente doit avoir son terme, & la majesté de la République Françoise ne se laissera point avilir par le froissement d'une résistance & des tergiversations injurieuses qui rendent sans effet les réformes annoncées. " Ce préambule fut suivi de la demande impérative d'une démission complète de la Magistrature entière, de la suppression du Conseil de Guerre & du Conseil Secret, de la création d'un Gouvernement Provisoire, *basé sur les principes de la Démocratie*, & auquel nuls des membres de l'ancien ne seroient admissibles. Le majestueux Dictateur finit par exiger la liberté subite de la presse, des dédommagemens aux citoyens

d'Arau , & à tous les individus persécutés en raison de leurs opinions politiques , ou du refus de marcher contre la France.

Cinq jours ensuite , la même Chancellerie infesta les Cantons d'un avis au Peuple , annexé à la note précédente , & où elle représenta la Suisse comme “ livrée au despotisme d’une
 “ poignée de magistrats cupides , sans ame &
 “ sans honneur , toujours prêts à se vendre aux
 “ ennemis de la France , & vendus à l’or de
 “ l’Angleterre. J’affirme , ajouta *Mengaud* , qu’il
 “ est faux que la République Française veuille
 “ se mêler des affaires de la Suisse , une fois
 “ reformée . (*)

Ainsi s’exprimoit l’Envoyé sans pudeur d’un Gouvernement sans morale , envers des Souverains qui , depuis six ans , couvroient de leur neutralité 60 lieues de frontières Françaises sans places & sans armées !

Tant d’iniquités & d’insolence décrédita encore une fois les conseillers de perdition , qui entraînoient Berne dans des lâchetés inutiles. On ne vit plus en eux que des dupes ou des

(*) *Avis du Ministre de la République Française au Peuple Suisse* , 30 Pluviose , an 6.

traîtres. Sans s'avilir par une réponse, on chargea les Députés envoyés à Basle, de signifier à *Mengaud* le refus péremptoire d'accéder à aucune de ses demandes. L'esprit public se ranima de nouveau: 25,000 hommes, en trois divisions, occupoient la frontière; les contingens Helvétiques étoient en marche; dans toutes les classes, dans tous les âges, la résolution de conserver l'Etat ou de périr avec gloire, surmonta les incertitudes; intrépides d'esprit & de cœur, les femmes qui, dans le cours de la Révolution Française, ont déployé par-tout une supériorité de sentiment, de courage & de raison, apprenoient aux Citoyens à braver les dangers & la mort.

Pourquoi cet enthousiasme généreux ne fut-il pas écuté? Pourquoi, presque sans intervalle, le Gouvernement retomba-t-il dans les sentiers de l'ennemi? Au Général *Ménard* avoit succédé, dans le Pays de Vaud, un homme plus expert, non dans l'art militaire, mais dans la mécanique révolutionnaire, & dans les raffinemens du crime.

Cet aventurier rusé, nommé *Brune*, naquit en Limousin, & traînoit sa misère dans les immondices de Paris, lorsque la Révolution le porta en 1789 au Club des Cordeliers. Associé de

Marat il imprimoit en 1790 une feuille incendiaire; où *M. de la Fayette* & le Maire de Paris, insultés à leur tour, partageoient avec la Famille Royale les invectives de ces deux misérables. *M. de la Fayette* fit envelopper la maison de *Marat* par la Garde Nationale Parisienne, manqua ce monstre, mais saisit les presses de *Brune* appelé à de plus hautes destinées. Septembriste en 1792, exécuter des proscriptions de Bordeaux en 1793, employé par le Comité de Salut Public dans la mitraille des Sections en 1795, la même année il alla en sanglanter la Provence avec *Fréron*. *Barras*, qui en avoit fait un général à l'armée d'Italie, le rappela à Paris avant la journée de 18 Fructidor: confident du Directoire, ce fut ce missionnaire capable de tout, accusé dans la Convention d'avoir volé des chevaux, enrichi d'exécutions & de rapines, que la République Française se présenta aux Suisses comme un pacificateur. Telle étoit leur ignorance & des caractères & des choses, qu'ils reçurent cet incendiaire comme un négociateur doux & facile.

Il étoit chargé d'endormir l'Etat de *Berne*, jusqu'à l'arrivée des renforts attendus de l'armée du Rhin, & qui portèrent celle du Directoire en Suisse à 45,000 hommes. Les deux divisions e-

existantes au milieu de Février en composoient au plus 24,000; à cette force s'étoit joint un ramas de 2 à 3000 Jacobins, bandits, écervelés Vaudois & étrangers, sous la conduite d'un Lausannois, nommé *de Bons*. Ce corps combiné, posté à la frontière septentrionale du Pays de Vaud, se trouvoit à peu de distance de l'armée Bernoise, laquelle avoit à *Morat* le centre de son aile gauche, & occupoit ce terrain fameux par la défaite de *Charles le Hardi* en 1476.

Essayant d'abord les forfanteries & les menaces, *Brune* somma *M. d'Erlach* d'Hindelbank, Général en chef des Bernois, de rendre *Morat*. " Mes ancêtres, " répondit le digne héritier du vainqueur de Laupen, " ne se rendirent jamais. " Fussé-je assez lâche pour y songer, le monument de leur valeur, que nous avons sous les yeux, m'arrêteroit (*). Il doit m'épargner à l'avenir de semblables messages. "

Aussitôt *Brune* change de tactique. Tandis que *Mengaud* épuise les outrages & les expédients de terrorisme, le Général parle & se conduit en plénipotentiaire. Il fait répandre l'opinion de sa modération & de sa sincérité; il dé-

(*) L'ossuaire des Bourguignons, conservé à un mille de *Morat*.

pute à Berne un gentilhomme de Lausanne, séduit par son astuce, avec des ouvertures pacifiques. A l'arrivée du message, la coalition des intérêts qui s'opposent à la résistance, reprend des forces, redonne des espérances, expédie deux agens au Général François, qui les reçoit avec tendresse, & qui demande des négociateurs. A leur retour, ils célébrèrent sa bonne foi & la pureté de ses intentions: la crédule majorité de la Régence recouvre la sérénité, nomme *Brunc* son protecteur & son ami, & proclame la certitude de la paix. Ce délire gagne une partie du public; on passe des inquiétudes aux félicitations & aux embrassemens;

Ignari scelerum tantorum artis que Pelasgæ.

Berne ressuscite Troye abusée par les larmes de *Sinon*.

Cent-vingt Membres du Conseil Souverain, nombre de Députés des Campagnes, toutes les têtes sages, virent le piège; mais leur pénétration ne put en détourner la majorité. Le 15 Février, MM. de *Frisching*, ancien Trésorier-général, antagoniste de l'Avoyer de *Steiguer*, & M. *Tscharnier* de St. Jean, le plus respectable des hommes, & le plus vertueux des citoyens, se rendent à Payerne, quartier du Gé-

néral *Brune*: leur instruction limitative leur enjoignoit de fonder la négociation sur l'évacuation de l'Erguel & du Pays de Vaud par les François, sur la retraite de ceux-ci à 12 lieues des frontières, sur la garantie qu'il ne seroit fait à la Suisse aucune réquisition d'hommes ou d'argent, & que chaque Canton resteroit libre de faire à son gré telles réformes convenables, sans nulle intervention étrangère.

Brune reçut les Députés avec une feinte cordialité: loin de les contredire, il approuva leurs demandes, en reconnut la justice, vanta la loyauté de Berne, & promit une pacification très-équitable; mais lorsqu'on le pressa de terminer, il allégua, en gémissant, la nécessité d'envoyer un courier au Directoire. Pour obtenir les conférences, il s'étoit attribué des pouvoirs *illimités*; au moment de conclure, il prétexta des *pouvoirs circonscrits*.

L'auteur de cette frauduleuse comédie avoit pour objet de gagner le tems nécessaire à l'arrivée des troupes du Rhin, de ralentir les dispositions des Suisses par des apparences pacifiques, &, pendant le cours de négociations hypocrites, de travailler à corrompre les troupes, les peuples, & les sénats.

Le 24 Février, les deux Députés revinrent à Berne, après avoir signé à Payerne une trêve de 15 jours, à l'expiration de laquelle *Brune* donnoit sa parole qu'il recevrait de Paris les ordres les plus satisfaisans.

Le danger de cet armistice ne tarda pas à se manifester : en attendant une guerre plus sanglante , *Brune* & *Mengaud* poussèrent activement celle des intrigues, des subornations , & des sièges souterrains ; des clubistes impunis , des charlatans de patriotisme & des traîtres adroits , servoient d'entremetteurs ; de tous côtés on semoit des soupçons ; on insinuoit aux soldats & aux habitans des campagnes que le Gouvernement vouloit la Révolution, qu'il appeloit les François, qu'il leur livroit le Peuple, & ne tenoit les troupes sous les armes, que pour les excéder de fatigues, & les mettre hors de combat.—Dans les cabarets, sur les chemins, jusques dans ses poches, le soldat Bernois trouvoit des billets imprimés portant que ses chefs le trahissoient. De Basle à Zurich, de Zurich à Lucerne, les agens de *Mengaud* alloient, la bourse à la main, suborner les paysans, & offrir un louis d'or à quiconque refuseroit de marcher dans les contingens.

Au sein de chaque Régence , des individus apostés fomentoient des dissentimens , décrivoient avec emphase les terribles suites de la guerre, travailloient à décourager & à dissoudre. *Tillier* & *Bay* , Députés à Basle , inspirés par la Légation Française & initiés à ses complots , fécondoient les alarmes , pressoient le Gouvernement d'abdiquer , faisoient circuler par leurs complices , des lettres où toute résistance étoit peinte comme une calamité sans remède (31). Dans son absurde sécurité, le Parti dominant prenant sa confiance pour des preuves, en infestoit toutes les conditions, & à force de promettre aux

(31) Voici la traduction littérale d'une de ces lettres déloyales de *Tillier* , dont on fit usage auprès du Peuple.

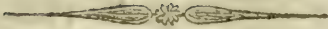
Basle , le 20 Février , 1798.

“ Tout démontre que rien ne pourra nous sauver, que de
 “ tenir parole au pays , en exécutant le décret du 3, en ab-
 “ diquant l'ancien Gouvernement , en en créant un provisoire , &
 “ en adoptant des mesures de douceur . Si on n'y adhère pas,
 “ je crains les horreurs qui en seront la suite . Basle nous
 “ fournit un exemple à imiter ; tout y marche dans le meilleur
 “ ordre . Quelle suite d'horreurs , si l'on se roidit ! ”

Ce *Tillier* , son collègue *Bay* , & plusieurs autres démagogues du même parti dans les Conseils , sollicitoient si vivement cette subversion entière du Gouvernement , dans l'espoir très-fondé d'être placés immédiatement , par la protection de la France , à la tête du nouveau régime.

troupes une pacification prochaine, parvint à la leur faire desirer : on perdit l'intervalle de la trêve sans les exercer ; leur ardeur se ralentit ; leur raison s'altéra ainsi que leur discipline ; on couroit sur le déclin, on touchoit à l'anéantissement.





CHAPITRE VIII.

Etat des Forces Helvétiques. Variations dans les Conseils de Berne. Violation de la Trêve par les François. Combats, & Réduction des Cantons de Fribourg, de Soleure, & de Berne.

LA publicité des manœuvres Françaises, l'audace de ses agens, les criminelles espérances de leurs complices, levoient tous les doutes sur la duplicité du Général Brune : il pressoit la marche de ses renforts , l'armistice approchoit du terme , & les Bernois se balançoient encore entre la paix & la guerre , sans oser se dévouer à l'une ni renoncer à l'autre .

Cependant , avant la fin de Février , les esprits se fixèrent ; Peuple , Soldats , Magistrats , revinrent à leur génie naturel : les artifices des intrigans , l'anxiété des lâches , & l'insistance décri-tée des conciliateurs , cédèrent au cri d'honneur & de liberté , qui se répéta de la capitale jusqu'aux vallées solitaires des Alpes .

Les 25,000 hommes qui formoient l'armée Bernoise, commandée en chef par M. d'Erlach, ci-devant Maréchal de Camp au service de France, occupoit une espace de 35 lieues, ayant à sa tête le Général lui-même. La première division appuyoit sa gauche sur Fribourg, son centre à Morat, & sa droite aux villages du Vuilly, vers l'extrémité du Lac de Morat; la *Légion Fidelle*, composée de 1000 Vaudois déterminés, tenoit les avant-postes. La seconde, sous les ordres de M. de Graffenried, Quartier-maître général, s'étendoit sur une ligne de huit lieues, au nord-ouest, depuis le pont de la rivière de Thièle jusqu'à la ville de Buren: entre ce dernier lieu & Soleure la troisième division, que commandoit le Général de Bure, couvroit un espace à-peu-près égal. De gros détachemens Bernois gardoient Soleure & Fribourg, avec les habitans de ces deux villes; enfin, un petit corps de 2000 hommes dans la vallée des Ormonds, contiguë au Pays de Vaud, prolongeoit cette ligne au sud-est, jusqu'aux montagnes qui dominent l'embouchure du Rhône dans le Lac de Genève.

La cavalerie de cette armée se réduisoit à 550 dragons, & à un corps de hussards nouvellement levé; elle manquoit d'ingénieurs & d'of-

ficiers-majors expérimentés. D'ailleurs, pourvue de tout, & pénétrée de courage, elle se promettoit de suppléer à son inexpérience par une attaque impétueuse & décisive. Sa position si étendue, son caractère, la crainte de lasser le zèle des milices par une longue inaction, tout condamnoit la prolongation de la défensive : Officiers & Généraux étoient unanimes à le penser.

Les premiers contingens Helvétiques, conduits par de bons officiers, arrivoient journellement, mais très-incomplets. Celui de Zurich se trouva réduit à 1500 hommes, par la désobéissance inflexible des riverains du Lac, qu'on ne put ni réduire ni persuader. Uri fournit 600 hommes; Schwitz, Glaris & Unterwalden, chacun 400; Appenzel & la ville de St. Gall, à peine 350; Lucerne 1200, avec ordre de couvrir les frontières du Canton. Fribourg & Soleure, exposés comme Berne, conservoient leurs troupes sur leur territoire; Zug n'envoya pas un homme; les secours de Basle & de Schaffhouse consistèrent en impertinentes députations, pour solliciter la soumission aux ordonnances de *Mengaud*.

Ces divers contingens, qui ne s'élevoient pas à 5,500 hommes, eurent l'instruction de rester en seconde ligne, & de garder la défensive : c'est

à cette parade militaire qu'aboutissoit l'effet du serment prononcé à Arau; mais ces réserves n'étoient point irrévocables, & les événemens pouvoient amener des dispositions plus patriotiques.

On étoit au 25 Février; la trêve expiroit le 1 Mars: les troupes impatientes faisoient entendre leurs murmures; le Public, l'élite de la Magistrature, les secundoient; tous s'indignoient de l'immobilité. Personne n'étoit plus intéressé que le Général lui-même à y mettre fin. Le 26 il se présente au Conseil Souverain avec 80 officiers, membres, comme lui, de cette assemblée; là, entouré de l'ombre de ses ancêtres, & inspiré de leur génie, il dit: " Je viens vous
 " demander, avant que la trêve expire, la per-
 " mission de licencier l'armée, & de renvoyer
 " chacun dans ses chaumières. Il est inutile
 " d'exposer tant de braves gens à se faire mas-
 " sacrer, ou à supporter la honte d'une défai-
 " te, inévitable dans les positions qu'on nous a
 " fait prendre. Si vous persistez dans vos faus-
 " ses mesures, je vous apporte ma démission.
 " J'y persévérerai, à moins qu'écartant toute
 " foiblesse indigne, & revenant aux sentimens
 " d'honneur & de patriotisme qui semblent s'é-
 " tre éteints dans ce Conseil, vous ne me don-
 " nerez l'ordre & le pouvoir d'employer la bon-

“ ne volonté & la valeur de la plus brave des Nations.”

A ces mots l'Assemblée électrisée ouvre la délibération : cent orateurs appuient la demande du Général ; pas un n'ose contredire ces accens d'énergie & de magnanimité : l'Opposition muette cède à ce mouvement ; & la séance de quatre heures finit par une acclamation unanime qui défère au Général d'Erlach , le pouvoir illimité de faire marcher & agir les troupes , selon qu'il le jugera nécessaire , & ce à l'époque où finira l'armistice & même plus tôt si avant son expiration les François se permettoient quelque violation de territoire .

Au milieu de l'enthousiasme qu'excitoit la lecture du décret , on annonce à l'Assemblée un Aide de-camp du Général Brune , qui notifie le retour du courrier expédié au Directoire , l'arrivée des pleins pouvoirs , & l'invitation d'ouvrir une nouvelle conférence à Payerne .

A ce coup de théâtre , évidemment préparé entre Brune & quelques membres de la Minorité déconcertée , pour interjeter l'embûche d'une négociation au travers de la décision rendue & l'atténuer , le Conseil inébranlable confirma celle-ci , en accédant à la conférence demandée . Le jour même , les Députés précédens , MM.

Frisching & Tscharnier , se rendirent à Payerne , avec injonction de ne s'écarter en aucun point de leurs premières instructions : on rappela de Basle les quatre Députés , & l'indignation générale les menaça d'un jugement.

Aussitôt que la délibération du 26 fut connue , les généreux sentimens des auteurs passèrent dans le public. On voyoit enfin le terme des angoisses , des outrages & des flétrissures ; chacun bénissoit le courage du Gouvernement , & compta sur la fortune de ses drapeaux ; officiers & soldats , vétérans & invalides , femmes , vieillards , tous , satisfaits de l'approche des combats , se préparoient à les partager ; l'horreur du nom François animoit les cœurs & se lisoit sur les visages. En sortant du Grand Conseil , le Général *d'Erlach* se rendit au Conseil de Guerre avec le Colonel *de Gross* (31) , Chef de l'Etat-Major de la Division Centrale , & M. *de Graffenried* de Pumplitz , Quartier-maître Général , pour déterminer les dispositions de l'attaque générale à l'issue de l'armistice.

Suivant

(31) Cet Officier Bernois , Lieutenant-Colonel au service de Hollande , avoit défendu Grave dans l'hiver de 1796 , avec une intelligence & une bravoure mémorables . Il donna de bonne heure à ses compatriotes des avis militaires qui furent trop négligés .

Suivant ce plan, les trois divisions de l'armée devoient se porter sur l'ennemi en douze colonnes collatérales, dont cinq à la gauche, commandées par le Général en Chef, suivi des Colonels *Tscharnier*, de *Watteville*, *Stettler*, & *Roverea*, eussent attaqué l'ennemi sur *Avénche* & *Payerne*. Quatre colonnes centrales sous les ordres du Quartier-maître général de *Graf-fenried*, & des Colonels *Manuel*, de *Gross* & de *Werdt*, étoient destinées à forcer les François dans leur position de la montagne de *Diesse*, de *Bienne*, & de *l'Erguel*; tandis qu'à la droite le Général de *Buren*, avec les trois dernières colonnes, eût tourné la gauche de l'ennemi par les montagnes de *Soleurre*.

Pendant que *M. d'Erlach*, revenu à l'armée, en préparoit les mouvemens prochains sur la foi de ses pleins pouvoirs; pendant que les Députés envoyés à *Payerne*, recevoient de *Brune* un *ultimatum* inacceptable, & le quittoient dans la soirée du 28, en avertissant les postes que les hostilités commenceroient le lendemain 1.^{er} *Mars* à dix heures du soir, terme de la trêve, une scène de honte, de deuil, & de ruine, s'exécutoit à *Berne*.

Désespérée du décret du 26, cette même minorité qui n'avoit osé le combattre, profitant de

l'absence de cent officiers & du Général , fit révoquer, le 28, les pouvoirs de M. d'Erlach, & suspendre l'ordre d'attaquer : du même coup, elle résolut l'abdication du Gouvernement , la formation d'une nouvelle Régence provisoire , & une nouvelle députation au Général Brune, pour lui porter l'offrande de cette ignominie , comme un gage de paix & d'amitié.

Cette délibération subreptice & tumultueuse résultoit des manœuvres criminelles des Députés revenus de Basle, de la terreur qu'ils répandirent parmi les Représentans foibles & crédules, & des promesses dont ils éblouirent les ambitieux. Elle fut enlevée après des débats violens par une foible majorité , contre laquelle protesta tout ce que le Conseil renfermoit encore de citoyens vertueux.

Les instigateurs d'une prostitution si infâme de la confiance nationale , ayant tout à craindre du ressentiment public, travaillèrent à le diriger sur leurs adversaires , à rejeter l'odieux de leur félonie sur ceux qui refusoient d'en être les complices , & à les dévouer à la proscription populaire pour y échapper eux-mêmes. L'Etat étoit dissout ; il falloit encore dissoudre le Peuple & l'armée : tout fut mis en œuvre dans ce but ; insinuations , écrits , impostures , menaces , promesses , corruption.

Au signal qu'on lui donnoit à Berne, *Brune*, ce même jour, 28 Février, répand une Proclamation, (*) où il dit au Peuple Suisse: “ Mes
 “ braves soldats sont vos amis, vos frères; ils
 “ ne brûlent en punissant la tyrannie, que de
 “ vous aider à briser son joug impie.—Au mi-
 “ lieu des attentats de votre Oligarchie, j’at-
 “ tendois quelque retour à la raison quelques
 “ signes de remords.—Ni l’ambition ni la cupi-
 “ dité ne déshonoreront nos démarches; ce n’est
 “ que pour punir les coupables usurpateurs de
 “ votre souveraineté que j’entre au milieu de
 “ vous.—Loin de vous toute inquiétude sur
 “ votre sûreté individuelle, sur vos propriétés,
 “ sur votre culte, sur votre indépendance po-
 “ litique. Le Gouvernement François vous LES
 “ GARANTIT. Soyez libres, la République Fran-
 “ çoise vous y invite, la nature vous l’ordon-
 “ ne.” A l’autre bout de la Suisse, *Mengaud* répète ce brigandage oratoire: dans une nou-
 velle adresse au Peuple Suisse, il convient qu’il
 est pour eux un objet de haine; mais il va leur
 faire entendre le langage de la raison & de la
 “ vérité.—“ Régénérer la Suisse, ce n’est point

(*) Proclamation de *Brune*, de Payerne, le 10 Ventose
 (28 Février).

“ la troubler. Quels sont les lâches qui osent
 “ flétrir la gloire des armées Françaises? Qui,
 “ dans le monde entier, méconnoît leur géné-
 “ rosité égale à leur valeur, excepté les Magi-
 “ strats de Berne & leurs adhérens? Ne vous
 “ armez pas; ce sont des frères qui se joignent
 “ à vous contre nos ennemis communs. Leurs
 “ coups ne *s'égareront point au hasard*; ils ne
 “ tomberont point sur le *Citoyen trompé*, sur
 “ le *cultivateur paisible*. L'armée Française ne
 “ sera terrible que pour cette poignée de do-
 “ minateurs pervers, obstinés dans une rage
 “ frénétique. Nous vous offrons la paix: voulez-
 “ vous donc la guerre?” (32)

Exécrables Comédiens! Et ce sont les Agens
 d'une Puissance défendue par quatre cent mille
 soldats, d'une République de trente millions de
 philosophes, qui descendoient à ces profanations

(32) Cet écrit de Mengaud, sous le titre de *Encore un mot au Peuple Suisse*, 11 Ventose (1er Mars), dévoila clairement la complicité de quelques Membres du Conseil Souverain de Berne. Mengaud y enonçoit que, par une *faute d'impression* dans sa note précédente, il avoit exclus du Gouvernement nouveau à établir, tous les Membres de l'Ancien; mais qu'il n'entendoit frapper de cette exclusion que les Magistrats connus par leur attachement à l'Oligarchie. “ Il existe dans ce Gouvernement, ajoute-t-il, quelques personnes dont j'estime la probité & dont je connois les sentimens patriotiques.” L'estime de Mengaud donne la mesure de la probité de ces Patriotes Bernois.

de la foi publique, qui se jouoient ainsi de la simplicité d'un peuple malheureux, & qui, à l'instant de l'égorger, lui prodiguoient ces effusions impies de leur tendresse!

L'arrêt étoit porté; Berne expirante, immolée par les gardiens de sa sûreté, tomboit en lambeaux. Le déchirement d'une horrible anarchie alloit précéder sa destruction; la robe empoisonnée de *Nessus* circuloit dans tous les rangs: plus de patrie, plus de loix, plus de liens; le sang des justes alloit couler, le crime triompher, l'Enfer s'ouvrir, & ce monument d'union s'écrouler dans les convulsions de la discorde.

Que faisoit l'infortuné d'*Erlach*, pendant que ses indignes concitoyens le sacrifioient, lui, l'armée, le peuple, & la république? Il venoit d'achever ses reconnoissances, de disposer ses opérations, de distribuer ses instructions, & de mettre à l'ordre l'attaque générale pour le 2 Mars à 4 heures du matin, lorsqu'il est foudroyé du décret qui brise ses pouvoirs, ses plans, ses espérances, & le Gouvernement. Déjà, depuis quelques heures, l'influence secrète de cette délibération s'étoit manifestée dans l'armée par quelques mouvemens de mutinerie; les désorganiseurs n'avoient pas sans fruit parcouru

les colonnes, infestées de lettres & d'imprimés, où l'on avertissoit les soldats de se défier de leurs *Chefs vendus aux François*; sept bataillons entrèrent en sédition, les officiers de l'un d'entr'eux avoient refusé de marcher; la défiance & l'inquiétude se généralisoient, une sourde fermentation annonçoit le péril de l'inaction ainsi prolongée.

Le Général vole à Berne, se consume en remontrances & en reproches dédaignés, revient à son armée, y découvre un flottement toujours croissant, calme, encourage, promet aux troupes de les conduire bientôt à l'ennemi, &, abîmé de douleurs, console ses officiers désespérés.

Cependant, si l'ordre d'attaquer étoit suspendu, celui de se défendre subsistoit. Ce jour-là même, 1. Mars, à dix heures du soir, l'armistice expiroit. M. *Tscharner* de St. Jean, renvoyé à Payerne avec la délibération du 28 Février, & auquel s'étoient joints des Députés de Fribourg, avoit trouvé *Brune* insensible à l'abaissement de la République. Le Général *Schawenbourg* venoit d'arriver dans l'Evêché de Bâle avec les nouvelles divisions de l'armée du Rhin; la gangrène Française glissoit dans les Conseils, dans les troupes, dans les maisons. Certain de son effet, & fort de l'inconsistance

qu'on manifestoit à Berne, *Brune* dédaigna l'obéissance des Conseils, & à son premier *ultimatum* consenti, ajouta la demande que sur le-champ l'armée Bernoise fût retirée & licenciée. C'eût été se rendre à discrétion : tous les partis en frémièrent ; les traîtres & les lâches n'osèrent seconder ouvertement une proposition semblable. En conséquence, l'ordre de préparer l'attaque pour la nuit du 1 au 2 fut renouvelé, & transmis à toutes les colonnes.

Tout-à-coup, à deux heures d'intervalle, arrive un contre-ordre du Conseil de Guerre, qui de nouveau suspend les dispositions & les hostilités. Cet incident inattendu avoit pour cause un retour d'espoir sur une transaction prochaine avec le Général François, & une prolongation de la trêve *pendant trente heures* au-delà de son premier terme : couronnant sa carrière de fraudes par un dernier abus de confiance, *Brune* avoit accordé ce délai aux Députés de Berne & de Fribourg, qu'il retint auprès de lui *pour négocier*, tandis qu'il rédigeoit l'ordre d'attaque, ou plutôt de surprise, même avant l'expiration du premier armistice. (33)

(33) Cette extension de la trêve est prouvée, non-seulement par le témoignage unanime des Députés, du Gouvernement,

Qu'on se représente l'effet que produisit sur l'armée Bernoise & sur le peuple, cette contrariété de décisions croisées ! Mille mouvemens confus s'élevèrent dans tous les cœurs ; la défiance devint de la fureur ; on rejeta sur des collusions secrètes, la révocation inexplicable d'ordres donnés, suspendus, renouvelés, retirés : ces troupes qui, huit jours auparavant, ne demandoient qu'à mourir aux pieds de leurs commandans, les travestirent en complices des François. Pénétrées d'horreur pour ceux-ci, de ressentiment contre ceux-là, passant de la confiance au désespoir, travaillées par des scélérats qui leur marquoient les têtes à frapper, elles ne connurent plus d'autorité que celle des soupçons.

Alimentées par une infatigable perversité, ces sinistres impressions parurent justifiées le 2^e au matin, lorsque le bruit du canon François apprit qu'au mépris de la trêve *Brune & Schawenbourg* avoient attaqué les Suisses sur leurs deux ailes. C'est

des habitans de Berne, & par le contre-ordre qui en fut la suite ; mais, de plus, par l'aveu même du Général *Brune*. " J'avois donné trente heures pour réparer les injures reçues," écrivoit-il le 14 Ventose (4 Mars) au Directoire.-- Voyez le Rédacteur du 24 Ventose, an 6, No. 819.

C'est avec 46,000 hommes, dont 22,000 nouvellement venus du Rhin, que les Généraux de la République Française, que les ministres de sa loyauté & de sa générosité, couverts des ombres de la nuit, s'assuroient l'avantage d'une violation de la foi jurée, & surprenoient leurs victimes dans le sommeil de la sécurité.

Le second armistice finissoit le 3 Mars à 4 heures du matin. Dès le 1, entre 9 & 10 heures avant midi, par ordre de Brune, Schawenbourg enfreignant même la première trêve, attaque à l'improviste le château de Dornach à l'extrémité nord du Canton de Soleure. Pendant que cette mesure résiste & se défend 24 heures, un vieillard sans capacité, chargé par Soleure de la garde des hauteurs & des défilés qui couvrent cette ville, notifie à ses troupes la trêve de 30 heures, ignore l'attaque des ses derrières, & suspend tout précaution. Avant le jour, dans la nuit du 1 au 2, les François conduits par des traîtres enveloppent le poste intermédiaire de Lengnau, entre Buren & Soleure; 7800 hommes en attaquent 750 montagnards de l'Oberland: ce bataillon surpris se défend avec fureur, perd ses meilleurs officiers. Son Colonel, M. Wourstemberguer, dangereuse-

ment blessé, est pris avec 9 officiers & 200 hommes; près de 200 autres sont tués ou hors de combat; des paysannes intrépides sont sabrées & massacrées. Les débris de ce détachement s'étant repliés sur deux autres bataillons Bernois, postés en avant de Soleure, la ville leur ferma ses portes.

Au milieu de cette confusion, l'ennemi tenant en échec la division centrale de l'armée Bernoise, & l'occupant par une fausse attaque, se porte avec 3000 hommes sous les murs de Soleure. Aussitôt le Général *Schawembourg* adresse au Commandant de la place une sommation dont la férocité sauvage n'avoit pas encore de modèle. “ Le Directoire Exécutif, si-
 “ gnifie cet Alsacien, m'ordonne d'occuper la
 “ ville de Soleure, en ajoutant que si j'éprou-
 “ ve la moindre résistance & qu'une seule gout-
 “ te de sang soit versée, les membres du Gou-
 “ vernement Souleurrien en répondront sur
 “ leurs têtes, ainsi que leurs biens, & que
 “ j'en ferois la justice la plus éclatante, &
 “ la plus inexorable—Notifiez la volonté du
 “ Directoire aux membres de votre Gouverne-
 “ ment: je vous accorde une *demiheure* pour
 “ vous déterminer; passé ce tems je brûle vo-

“ tre ville, & je passe sa garnison au fil de
 “ l’épée.”

C’est dans ce style de Tartare châtié des esclaves rebelles, que le Directoire & ses Janissaires traitoient des hommes libres, des voisins neutres, des alliés ! C’est ainsi que la philosophie respectoit les loix de la guerre, de l’humanité & des nations, en menaçant des républicains paisibles de les massacrer sur leurs foyers en cendres, s’ils se permettoient de les défendre !

Cette sommation atroce, la force inattendue de l’ennemi, le trouble des Conseils, la discorde des habitans, firent ouvrir les portes, à la suite d’une capitulation dérisoire où *Schawenbourg* promit le *respect des personnes & des propriétés*.—Pour tenir parole sans délai, ses troupes saccagèrent 24 villages des alentours, & leur Général entré dans la ville, désarma les habitans, s’empara de leur équipement militaire, & élargit les conjurés encore renfermés dans les prisons.

A l’heure même où les François marchaient sur Soleure, la nuit du 2 avant le jour, *Brunne* fit attaquer Fribourg à l’extrémité orientale de la ligne pendant qu’il amusoit à Payerne les députés dans l’ignorance. Assaillis à l’improviste & dans les ténèbres, par une forte co-

Jonne de François & de Vaudois leurs alliés, les postes avancés de Fribourg se replièrent après une vive résistance, & vinrent réveiller la Régence endormie. On prend les armes dans le trouble, on délibère; l'ennemi se présente une sommation à la main; les révolutionnaires se portent à l'hôtel-de-ville pour l'appuyer; la Magistrature éperdue resout de se rendre, & fait ouvrir les portes.

Un bataillon Bernois de 500 hommes se trouvoit dans la ville: les paysans & nombre de citoyens loyaux accoururent à lui; tous ensemble volent aux portes, les referment, reprennent l'arsenal, occupé par les séditieux. Etonnés de cette opposition inattendue, les François jetèrent des obus & embrasèrent quelques maisons. La ville étant sans remparts, ses défenseurs ne pouvoient retarder sa perte; pour la sauver d'un saccagement & d'un massacre, les Bernois suivis d'un gros de paysans & de jeunes Patriciens évacuèrent la place, emmenant avec eux trente pièces de canon à la vue de l'ennemi: ils prirent poste au village de Saingines sur la petite rivière de Sensen, à trois lieues de Berne, & s'y maintinrent contre toute attaque.

Par l'invasion de Soleure, l'ennemi maître du pont de l'Aar, tournoit la droite de l'armée

Bernoise, menaçoit la division centrale en front & sur son flanc. La prise de Fribourg découvrait de même l'aile gauche, & l'exposoit à se voir coupée: il fallut donc changer les dispositions, concentrer les forces, & se rapprocher de Berne. Cette ligne de retraite fut établie au midi, depuis les points de Neweneck & de Laupen à la frontière du canton de Fribourg, jusqu'à Fraubrunnen, au nord, près des confins du canton de Soleure. Les positions intermédiaires à Shöpfen, Frienisberg, Buchsée, Arberg & Guminen, couvroient la capitale à trois ou quatre lieues de distance.

Ce fut dans ce mouvement rétrograde que l'effet des séductions & le délire des troupes commencèrent à éclater. A la vue de Soleure prise & de ses campagnes dévastées, la division de la droite, principalement composée des milices de l'Argovie, se débanda: le soldat ne considéra plus que sa maison & sa famille; chacun regagna son village pour les défendre. Le Général de *Buren*, chef de cette division, avoit vu avec jalousie le commandement suprême dans les mains de M. d'*Erlach*, & ne lui obéissoit qu'à regret: il ne put conserver qu'un quart de ses troupes sous les drapeaux.

A la division du centre qui avoit soutenu & repoussé quelques attaques, l'insubordination prit un caractère sombre & farouche : les contreordres des jours précédens, la surprise du bataillon hâche le 2 à Lengnau, Fribourg & Soleure enlevés sans résistance, l'ordre de retraite qui suivoit ces revers inspirés, furent aux yeux des troupes des indices certains de trahison ; elles en accusèrent hautement leurs Supérieurs, & s'insurgèrent à Nidau en demandant vengeance. Un régiment faillit massacrer le Colonel de *Gross*, auquel il attribuoit la révocation du plan d'attaque : dans sa retraite tumultueuse, cette division choisit elle-même les postes qu'elle vouloit occuper ; la confiance étoit détruite, l'indiscipline au comble, l'autorité sans crédit.

Par les soins du Colonel de *Watteville*, la retraite de la division de gauche s'exécuta sans perte & avec ordre, sur le postes de Guminen, de Laupen & de Newenegg.—Quant aux contingens Helvétiques, immobiles sur les derrières, ils avoient résisté à toutes les instances pour concourir aux dispositions, & se considéroient comme des observateurs : l'esprit d'isolation gagnoit en force à mesure que le péril s'approchoit ; à la veille d'être attaqué soi-même.

me, chaque Canton se croyoit dispensé de prêter un secours actif au plus exposé.

Dans cet affaïssement de tous les ressorts, Berne agité de sentimens tumultueux se débattoit entre des résolutions contradictoires, & consommoit l'anarchie. On ordonna le 3 la levée du *Landsturm*, c'est-à-dire de la généralité des habitans rassemblés au tocsin—foible & dangereuse ressource dans la fermentation des défiances & des dissentimens, au milieu des troupes en sédition, & d'un Etat sans gouvernement. Cette multitude non organisée ne pouvoit servir qu'à accroître la confusion, & qu'à préparer un nouveau genre de malheurs.

Par cette convocation désespérée on sembloit s'engager à ne poser les armes qu'après avoir éloigné celles de l'ennemi. Tout périssoit, tout n'étoit pas perdu; mais au moment même où se decidoit cet appel de vigueur à la Nation entière, on lui enleva le frein & l'appui de sa Magistrature; on exécuta la dissolution du Gouvernement; une Régence provisoire élue à la hâte dans le désordre, prit le 4 Mars le sceptre brisé de la souveraineté. Le premier acte de cette Commission crédule fut de notifier à *Brune* cet événement; elle en attendoit une pacification prochaine; &, pour la faciliter, on accepta

de congédier l'armée, pourvu que l'ennemi retint la sienne dans les postes qu'elle occupoit.

Tant d'incohérence & de soumission ne suffit pas encore au Général François : instruit du ravage de ses perfidies & de ses suborneurs dans les troupes, n'ayant plus à craindre qu'un Gouvernement démonté, & qu'à combattre une anarchie, il exigea qu'après avoir licencié ses défenseurs, Berne reçut garnison Française. Une simple révolution politique n'eût pas rempli ses vues ; il lui falloit la capitale, les trésors de l'Etat, ses arsenaux, ses magasins, les richesses de la Suisse, les dépouilles des habitans ; toute capitulation qui restoit en arrière de cette conquête, ne méritoit que son mépris.

Cependant, d'heure en heure, l'effervescence publique faisoit des progrès, la fureur du soldat s'exaltoit, les cris de trahison se répandoient des camps parmi le Peuple ; les missionnaires François semoient la terreur & enflammoient les soupçons : chacun s'armoit, incertain ou porter ses coups ; l'armée ajoutoit ses officiers au nombre de ses ennemis ; les officiers, victimes des fluctuations du Gouvernement, avoient à craindre le fer de leurs soldats & les assassins semés par Brune : une insurrection nationale sembloit se préparer à la fois contre la nouvelle Régence,

Régence, contre les Chefs militaires, & contre les François; la tempête souffloit de tous les points de l'horison. Dans la journée du 3, au soir, la division de la gauche s'insurgea en tumulte, quitta ses postes de Guminen & de Laupen, & courut à Berne; plusieurs de ses officiers furent maltraités & blessés.

La capitale se trouva entre les Jacobins menaçans dans l'intérieur, les troupes révoltées, & l'armée ennemie. La division insurgée étant arrivée aux portes de la ville, deux magistrats passèrent la nuit à le ramener à son devoir; elle exigea de nouveaux officiers, cassa les anciens, les réélut. On la croyoit calmée, lorsque le 4 au matin elle entourra ses deux chefs, les Colonels *Stettler* & *Ryhiner*, & les massacra à coups de baïonnettes. Une jeune femme intrépide, nièce de l'Avoyer de *Steiguer*, s'étoit jetée au milieu de ces furieux pour sauver leurs victimes, & reconduisit à Berne les cadavres sanglans de ces deux Colonels, d'une bravoure, d'un patriotisme, d'un mérite éprouvés, & pour cette raison même désignés aux meurtriers par les François comme des traîtres à immoler.

A peine eut-elle consommé son crime, que cette troupe égarée passa de la fureur à la con-

sternation : elle regagna ses postes , regretta ses excès , & les renouvela le lendemain , après s'être battue avec valeur .

Ce fut à l'issue de cette horrible convulsion , dans la soirée du 4 , que de l'abîme du cahos sortit la détermination la plus étrange . La Régence provisoire réduite à livrer l'Etat , la capitale , l'existence & la fortune des citoyens au Général imposteur dont elle s'avouoit à la fin le machiavélisme , ou à détourner la rage populaire en la portant sur l'ennemi , résolut de résister & de combattre le jour suivant . Des ordres précipités se croisent , se contrarient , parviennent sur toute la ligne étonnée & abattue . Ici on les rejette ; là des bandes désertent les drapeaux , & regagnent leurs foyers ; des bataillons forcent leurs chefs , au mépris des instructions données , de changer leur destination .

Quelle admiration ne mérite pas le magnanime dévouement des Magistrats , du Général , des Officiers , qui , dans une situation aussi désespérée , osèrent compter encore sur un reste d'obéissance & de bravoure , & marchèrent au combat au travers de mille précipices .

Berne consternée se repentoit tardivement d'avoir méprisé les conseils des vrais amis de la

patrie. Hélas ! il n'étoit plus tems de calculer les fautes & de s'accuser ; une catastrophe commune alloit frapper tous les partis & confondre les conditions.

La force effective de l'armée Bernoise , affoiblie par tant de défections , se réduisoit à 14,000 hommes , dont 8000 , ayant en tête 20,000 François , gardoient les points de Newenegg à trois lieues de Berne au midi , & celui de Guminen à la même distance à l'occident . La dernière division de 6,400 hommes tenoit au nord la position de Fraubunnem , aussi à trois lieues de la capitale : le *Landsthurm* avoit semé sur les routes des bandes mal armées de paysans , de vieillards , de femmes & d'adolescens . C'est contre ce débris de la puissance Helvétique que le Général *Schawenbourg* s'avançoit de Soleure avec 18,000 hommes . Quant au contingent des autres Cantons , jamais on ne put obtenir leur assistance ; la plupart même , depuis le 2 , avoient rétrogradé vers leurs frontières .

A l'installation du Gouvernement Provisoire , le vénérable Avoyer de *Steiguer* déposa les marques de sa dignité ; sa carrière finissoit avec la République : dans les derniers jours de sa présidence il combattit le destin de l'Etat , & repoussa tant de délibérations funestes , avec un stoï-

cisme que partagèrent 96 de ses collègues dans les deux Conseils. (33)

Par une ancienne loi, l'Avoyer en exercice étoit tenu, en tems de guerre, de commander l'armée le jour du combat. Cette honorable obligation ne lioit plus M. de Steiguer, redescendu parmi les simples citoyens : mais sa grande ame n'écoutoit point de semblables considérations. Ni la fragilité de sa santé, ni son âge de 69 ans, ni les contradictions, ni les périls de tout genre, n'ébranlèrent ce Magistrat. Le 4, au soir, il dit un dernier adieu à cette ville si long-tems honorée par son administration ; suivi de son frère & de sa famille, il alla chercher la mort à Fraubunnen, où il se réunit au Général d'Erlach : une communauté constante de sentimens, d'honneur & de courage, régnoit entre ces deux Chéfs, dignes de sauver la patrie, ou de succomber avec elle.

Pour couvrir l'attaque principale, dirigée par Schawenbourg sur Fraubrunnen, l'ennemi, le

(33) Nous avons cru devoir conserver leurs noms ; on les trouvera aux *Pièces justificatives* (D) ; & on y lira ceux de plusieurs membres du Gouvernement, qui, quoique divisés jusques-là d'opinions avec M. de Steiguer, avoient abjuré leurs erreurs, & votèrent avec ce Magistrat.

5, à une heure du matin, canonna sans fruit le poste de Guminem, & porta 15,000 hommes sur Laupen, Newenegg & St. Gines. Malgré la surprise & les ténèbres, les Bernois se défendirent avec intrépidité, repoussèrent l'ennemi à Saint Gines, & ne cédèrent à Laupen & à Newenegg qu'à l'extrême supériorité du nombre. Un Capitaine de l'ancien régiment de *Watteville*, M. *Wys*, Adjutant-Général, ayant rallié les troupes, & 2000 hommes de renfort étant survenus à la pointe du jour, on recommença l'attaque avec fureur; les milices Bernoises se précipitèrent, tête baissée, sur l'ennemi, sous un feu très-vif de mousqueterie & de mitraille; l'ennemi culbuté repassa le ravin de Newenegg, perdit trois lieues de terrain, au-delà de 2000 morts ou blessés, l'artillerie qu'il avoit emportée la veille, & plusieurs pièces de son propre canon. Cette action coûta aux Bernois 800 hommes, officiers, femmes & soldats.

Cette colonne victorieuse se préparoit à marcher sur Fribourg, & à la délivrer, lorsque les événemens de la journée forcèrent sa retraite.

Vers les cinq heures du matin, *Schawenbourg* attaqua en front & sur les flancs la position de *Fraubrunnen*, avantageuse, mais susceptible d'

être tournée. Les Bernois avoient à se défendre, non-seulement de leur extrême infériorité, mais encore de 2000 hommes de cavalerie, auxquels ils n'opposoient que 400 dragons miliciens; & de l'artillerie volante, arme inconnue aux Suisses, & qui ravagea leur infanterie. Avec de tels avantages, & une force triple, il ne falloit ni grands talens ni bravoure pour vaincre sans gloire des paysans forts de leur seul courage.

L'inaltérable Avoyer de *Steiguer* harangua cette petite troupe, la pénétra de son exemple, autant que de ses exhortations; la conduisit lui-même, & ne quitta pas le feu. Après une vive résistance, le poste de *Fraubrunnen* étant tourné & emporté, *M. d'Erlach* rallia ses milices à *Urtéren*, y combattit une seconde fois, & délogé de cette position, prit celle en arrière sur le *Grauholtz*, colline très-boisée, qui, à une lieue & demie de *Berne*, coupe la route de cette ville à *Zurich*, & s'adosse sur la droite à une montagne difficile. Le combat s'y renouvela, & s'y soutint deux heures & demie, avec un acharnement meurtrier. Enfin, les François ayant franchi les abbatis, & tourné la position, l'infanterie Bernoise se reforma à demi-lieue plus loin, disputa le terrain

opiniâtrément, &, quoique affoiblie par ses pertes, combattit une cinquième fois dans la matinée, sur un plateau découvert, presque aux portes de la capitale : soldats, femmes, paysans, bestiaux au pâturage, tomboient morts au milieu de cette plaine ouverte, sous le sabre de la cavalerie, & le feu de l'artillerie volante. Cette malheureuse & intrépide armée laissa 2000 morts ou blessés des deux sexes sur les champs de bataille, la perte de François surpassa 1500 hommes.

On entendoit de Berne le bruit du canon & de la mousqueterie; le dernier combat se passoit à sa vue; rien n'avoit été préparé pour défendre les hauteurs qui la dominent; le désespoir & l'effroi s'emparoiént des habitans. Réduite à essayer un bombardement & un assaut ou à se rendre, la Régence agonisante fit demander une capitulation, ou plutôt une sauve-garde au Général *Brune*, arrivé auprès de Berne avec son avant-garde. Dans la soirée la ville lui fut livrée, sous sa parole de respecter les personnes & les propriétés.

Ainsi finit cette République, nourricière de grands hommes d'état & d'épée, célèbre par sa sagesse, florissante par ses maximes, illustrée par sa valeur; où le pied d'aucun ennemi n'a-

voit pénétré dans le cours de plusieurs siècles, & soumise aujourd'hui à un imprimeur François, qui prit, au nom de cinq Régicides sous la pourpre, l'investiture de l'héritage & des cendres des *Bubenberg*, des *d'Erlach*, des *Watteville*, des, *Diesbach*.

Brune occupoit les murs de Berne; mais son génie répandu hors de cette enceinte, avoit préparé des scènes d'horreur qu'il est cruel de raconter.

A la nouvelle de la reddition de Berne, les divisions de *Newenegg* & de *Guminen* se replièrent sur les montagnes & sur la ville: égarés de désespoir, les soldats de la dernière de ces colonnes se jetèrent sur les officiers, & massacrèrent leurs deux Adjutans-généraux, les Colonels de *Crousaz* & de *Gumoëns*. Toute discipline, toute raison, toute reconnoissance, avoient cédé à la persuasion aveugle que la République étoit livrée par ses chefs civils & militaires. Les véritables traîtres & les séducteurs François aiguillonnoient cette démence par des suppositions, par des faux, & par l'ivresse: en se retirant sur leurs foyers, les troupes propagèrent leur fureur dans les campagnes; personne ne pouvoit ni n'osoit les désabuser.

Accoutumés de père en fils à rendre à leurs Magistrats un culte de vénération, & à se croire

re invincibles sous leur direction, ces cultivateurs, confondus de leur défaite, la rejetèrent sur la volonté même du Gouvernement: ils tenoient autrefois un si grand compte de sa sagesse, qu'ils n'hésitèrent pas d'attribuer à sa perfidie, l'incohérence des mesures, la suspension de l'attaque, & les revers; l'idole abattue fut foulée par les adorateurs. Chez un peuple confiant, le premier soupçon est le principe d'un emportement effréné: chez un peuple phlegmatique, il est aussi difficile d'émouvoir les passions que de les tranquilliser; c'est le volcan qui fait éruption sous la neige. Une fois le Gouvernement dissout, le paysan se considéra comme rentré dans l'état de nature, & chercha des consolations dans le farouche exercice de ses vengeances.

C'est au travers de ces Milices débandées, apportant aux campagnes le récit de leur désastre, les dernières paroles de leurs frères d'armes immolés, & le deuil de leurs gémissemens, que l'Avoyer de *Steiguer* & le Général d'*Erlach* cherchèrent une issue vers les Alpes.

La chaîne des vallées connues sous le nom de Hassi & d'Oberland, & qui des bords du Lac de Thun s'élève au sud-est jusqu'aux glaciers, offroit une retraite inexpugnable: 4000

François eussent difficilement atteint ce pays où les chemins sont des précipices , & couvert par un lac dont les rives sont inaccessibles aux voitures. Ces retranchemens gigantesques n'avoient point échappé à la prévoyance du Gouvernement : pour y assurer des moyens de retraite , on y avoit envoyé au mois de Février , des armes , 30 pièces d'artillerie , des munitions , des magasins considérables , & environ 160,000 liv. sterl.

Séparés dans le tumulte des derniers combats du 5, MM. *de Steiguer* & *d'Erlach* tournèrent leurs pas vers cet asile , avec le dessein d'y rallier les troupes , & l'espoir d'y maintenir la République périssante. L'un & l'autre ignoroient que l'inférieure activité de l'Ennemi avoit déjà escaladé ces montagnes , qu'elle y faisoit circuler ses corrosifs ; que là , comme dans la plaine , la clameur de trahison désorganisait toute défense , & dénaturait ce Peuple doté d'immunités immenses , fanatique de son Gouvernement , & dont la fidélité sembloit immortelle comme les sommets glacés de cette enceinte. Le désordre , la défiance & la rage y étoient au comble depuis le retour des derniers restes du bataillon hâché le 2. à Lengnau.

Epuisé de fatigues , entouré de dangers , & supérieur à sa disgrâce , M. *de Steiguer* , sous

la conduite d'un Sergent, gagna à pié le Lac de Thun, par une route de cinq lieues, obstruée de paysans ivres de vin & de ressentiment, & des troupes légères de l'ennemi. La lassitude l'ayant obligée de s'asseoir sur un tronc d'arbre, il s'y endormit; c'étoit le sommeil du juste: des Hussards François respectèrent, sans le connoître, ce vieillard auguste dont la redingote cachoit la décoration. Deux fois ses jours furent menacés; mais la Providence veilloit sur lui, & le respect de sa vertu sembloit une invisible sauvegarde. Il traversa le Lac de Thun; & à l'ouïe des excès qui signaloient la frénésie des montagnards, il traversa le Mont Brunig, & du Canton d'Underwalden arriva dans le Comté de Bregenz appartenant à l'Empereur. (34)

Infortuné d'Erlach! une destinée plus cruelle encore t'environnoit: tes nobles sentimens, tes travaux, ta valeur, ton patriotisme, rien ne pouvoit sauver ta tête dévouée par ces Républicains atroces, dont ta pénétration m'avoit plus d'une fois prédit les énormités!

Dans la matinée du 5, il avoit dit au jeune de Varicourt, estimable ingénieur François qui lui servoit d'aide-de-camp: "*Mon ami, je vois*

(34) M. de Steiguer a passé depuis à Vienne, & de Vienne à Berlin, où il est en ce moment.

lever le soleil, mais je ne le verrai pas coucher. Il espéroit mourir de la main des ennemis de sa patrie; le Ciel en avoit ordonné autrement. Dans la dernière retraite, des coups de fusil, tirés autour & dirigés sur lui, blessèrent dangereusement *M. de Varicourt*. Forcé d'abandonner cet officier; couvert de sueur, de sang & de poussière, & suivant les traces de *M. Steiguer*, il avoit déjà franchi la moitié de sa route, lorsqu'auprès du village de Munsingen il est reconnu, saisi par un ramas de soldats & de paysans frénétiques. Ni cette voix qui mille fois invoqua leurs bras contre leurs oppresseurs; ni sa contenance assurée, ni le souvenir de ses aïeux, ne désarmèrent ces bêtes féroces. Ils attachent leur Général au dos d'une charette, & parlent de le conduire à Berne. Une autre troupe de forcenés survient, s'empare de la victime, & poussant des hurlemens sauvages, l'en-sevelit palpitante sous les coups redoublés de hâche & de baïonnette. A côté de *M. d'Erlach*, un de ses aides-de-camp, nommé *Kneubuller*, amené par le hasard, est garotté de même, supplie en vain pour son Général, & tombe percé de 17 coups.

La malheureuse épouse du martyr, réfugiée avec ses enfans à l'extrémité du Lac de Thun,

faillit quelques heures après partager le sort de son mari, & ne dut la vie qu'à la défaillance où la douleur l'avoit plongée.

Veut-on pénétrer maintenant la cause d'un tel crime? Des témoins respectables m'ont certifié, qu'ayant interrogé les jours suivans les assassins de M. d'Erlach sur les motifs de leur férocité, ces malheureux émus de remords & de pitié, confessèrent leurs regrets en justifiant leur innocence. Les FRANÇOIS, dirent-ils ingénument, NOUS ONT MONTRÉS DES LETTRES DU GENERAL D'ERLACH, PAR LESQUELLES IL LEUR PROMETTOIT DE NOUS TRAHIR ET DE NOUS FAIRE BATTRE. (34) Voilà les œuvres & les trophées de ces régénérateurs du monde, qui profanent dans leur caverne de Paris les mots de vertu, de générosité, de justice, de vérité, dont le Congrès de Rastadt sollicite l'équité depuis huit mois, à qui des Professeurs Allemands, des Irlandois Unis, des lettrés sans cœur & sans morale, élèvent des autels!

Détournons nos regards de cette fange sanglante, pour les fixer sur quelques traits dignes

(34) Je me rends garant de ce fait, dont l'authenticité peut être constatée par plus de 2000 soldats Bernois qui ont reçu des billets semblables.

de mémoire , & propres à caractériser les derniers soupirs de la liberté Helvétique.

Plus de 800 femmes s'armèrent au *Lands-thurm* , dans les environs de *Berne* , & soutinrent le feu des derniers combats. A *Fraubrunnen* , 260 femmes ou filles reçurent l'ennemi à coups de faulx , de fourches & de pioches ; 180 furent tuées , une d'entr'elles , nommée *Glar* , avoit à ses côtés ses deux filles & trois petites filles dont la plus jeune n'atteignoit pas dix ans : ces six héroïnes ont péri. — La même scène s'offrit à *Newenegg* , à *Laupen* , à *Lengnau*. Dans le bataillon de l'*Oberland* qui défendit ce dernier lieu , on remarqua un père servant avec trois fils & sept petits-fils ; tous perdirent la vie.

Le Sénateur *Effinguer* , septuagénaire , arriva le 4 au soir à l'armée , son épée à la main , deux pistolets à la ceinture ; conduisit au feu une compagnie de grenadiers , fut blessé , fait prisonnier , & expira quinze jours après à *Solleure* dans l'hôpital militaire où *Schawenbourg* avoit eu l'indignité de l'enfermer , au milieu des soldats morts ou mourans. Un autre Sénateur , *M. Herbort* , s'arma d'un pistolet & se cassa la tête , plutôt que de survivre à la chute de l'Etat.

Un jeune paysan d'*Avenche* , âgé de vingt ans , est menacé de mort par les François , s'il

ne s'arme pas contre son souverain : il s'y refuse avec fermeté , & ajoute qu'en traversant la Suisse, *Buonaparte* a causé tous les malheurs du pays. A ce mot il est conduit au supplice, fusillé, & meurt sans demander grace . Ce dévouement s'est répété après l'un des combats soutenus au mois de Mai par les petits Cantons. Les apôtres de la Liberté sollicitent un Suisse prisonnier d'accepter la nouvelle Constitution ; s'il veut conserver la vie ; il hausse les épaules : les assassins se préparent ; “ *Tirez* ,” leur dit-il, & il est fusillé. A la même époque vingt paysans , armés de massues , s'étoient barricadés dans une ferme : on les somme de se rendre ; ils persistent : les François embrasent la maison, & y consomment ces compatriotes de *Guillaume Tell*.

La *Liberté* Française est tellement odieuse & vile , que les forçats même n'en voulurent pas. Les insurgens Vaudois ayant élargi & honoré de leur fraternité dix malfaiteurs , employés aux travaux publics à Yverdun , ces captifs déclarèrent qu'ils refusoient de devoir un tel bienfait à des rebelles : leurs fers rompus , ils revinrent les reprendre à Berne , en rentrant dans la maison de force.

Le 3 Mars , *Schawenbourg* fit déclarer au Conseil de Berne , “ qu'averti par des avis certains

“ que la plupart des individus des deux sexes,
 “ renfermés dans les maisons de force, n’y é-
 “ toient détenus qu’à cause de leur attachement
 “ à la France, il exigeoit que tous fussent é-
 “ largis; faute de quoi les Magistrats subiroient
 “ le traitement qu’avoient éprouvé ces *amis de*
 “ *la Liberté.* ”.

On lut à ces forçats, au nombre de 200, la
 lettre du *Général François*, en leur laissant le
 choix ou d’aller le joindre, ou de retourner
 dans leur anciens domiciles, ou de concourir à
 la défense de l’Etat: tous acceptèrent ce dernier
 parti, & la plupart se firent tuer à Fraubrunnen.

Généralement la jeunesse Bernoise se dévoua;
 beaucoup de ceux qui, jusqu’au mois de Fé-
 vrier, avoient persisté dans leur partialité pour
 la France, rachetèrent leurs erreurs par une
 conduite aussi ferme que loyale.

Nul dénombrement exact des pertes respecti-
 ves n’ayant été dressé ou connu, on n’a évalué
 qu’approximativement le sang versé depuis le
 2, jusqu’au 6 Mars. Ce n’est pas forcer, je
 crois, de porter à 6000 le nombre des morts &
 blessés de part & d’autre. Berne eut à regret-
 ter quelques centaines de prisonniers, & plus
 de 60 officiers, tués, blessés, ou massacrés.

CHAPITRE IX. ET DERNIER.

Suites de la Reddition de Berne—Excès & crimes des François.—Sort du reste de la Suisse.—Conclusion.

QU'UNE Nation étrangère s'arrogeât le droit de renverser les loix d'une autre Nation, & de la forcer à recevoir des institutions nouvelles; qu'abusant de sa puissance & de ses succès, un Empire victorieux tournât ses armes contre des voisins heureux, foibles, & paisibles; que les chefs dépravés de cet empire assurassent le triomphe d'une si infâme tyrannie par des moyens plus infâmes encore;—les tristes annales du genre humain ne sont pas tout-à-fait exemptes de ces rares scandales: mais, que les premières notions de justice, de liberté, de droit naturel, fussent subverties par des hommes assez effrontés pour s'en proclamer les restaurateurs; qu'ils assassinassent avec un caducée & l'olive à la main, des peuples confians & abusés; que des oppresseurs Parisiens, nourris de sang & de vols,

vinssent enseigner la démocratie aux bergers de Schweitz, le code de la nature aux Montagnards des Alpes, la morale publique à des Tribus que les vertus même de Paris feroient pâlir d'horreur; qu'aux mensonges de l'hypocrisie succédât une atrocité sauvage, & qu'avec le sourire de l'amitié ils frappassent leurs victimes des calamités de la guerre, des abus de la conquête, & des abominations du despotisme, cette monstrueuse nouveauté fixera l'opinion des siècles sur le caractère & les principes du Gouvernement François.

Tel est son mépris pour ses concitoyens, pour leurs Représentans, pour cette Constitution aérienne, qui prend toutes les formes sous les doigts de la tyrannie, que le Directoire, attaquant la Suisse, ne daignât pas même consulter le Corps Législatif, & lui demander une autorisation légale.

Ce silence pût induire à présumer que ces désolateurs se borneraient à des démonstrations comminatoires, pour contraindre les Suisses à adopter leur régime, mais qu'à la vue d'une résistance générale, de l'éloignement de peuples pour ces fantaisies révolutionnaires, & de l'impossibilité d'armer des insurrections, on rougiroit de passer outre, & d'arracher par une in-

vasion militaire , ce qu'on n'avoit pu obtenir par les menaces & par les séductions.

Vaine conjecture ! Le Directoire n'est point de ces puissances qui s'ébranlent pour un simple appareil. L'asservissement & le pillage de la Suisse étoient décrétés dans ses conseils : la réduction de trois Cantons devoit préluder à l'usurpation de l'Helvétie entière, & une conquête faite en cinq jours subir le traitement d'une place prise d'assaut après un siège d'une année.

Je ne souillerai pas les yeux du Public du récit affreux des attentats qui marquèrent la trace des François. Je tire un voile sur la femme de l'aubergiste du village de Lohne, presque crucifiée par une troupe de soldats, & expirante sous leur brutalité ; sur deux jeunes Patriennes de Fribourg trouvées mortes & violées sur le grand chemin ; sur plus de cent femmes abandonnées à ces traitemens infames, & dont les cadavres, sans sépulture, furent jetés dans les bois. Dirai-je, que durant l'expédition contre les petits Cantons, un de ces monstres, ne pouvant dompter la résistance d'une femme enceinte, lui plongea son sabre dans le cœur ; que les parens de cette infortunée accourant à ses cris, coupèrent les poignets de son ravisseur, & que cette vengeance méritoire fut proclamée

par le Général François comme un attentat inexpiable, & comme un encouragement à la fureur de ses soldats?

Une rivalité de brigandages s'établit entre les agens civils ou militaires du Directoire, & ses satellites. Du Canton de Soleure saccagé, les troupes de *Schavvenbourg* se répandirent le 5 dans les campagnes du Canton de Berne; plus de 30 villages, un espace de plusieurs lieux, furent mis au pillage; châteaux, maisons bourgeoises, fermes, maisons rustiques, dévastées de fond en comble; on brisoit les meubles qu'on ne pouvoit enlever. Des hussards venoient de piller le château de *Jeggistorf*, habité par une dame sexagénaire; il lui restoit sa bibliothèque, son linge, ses tableaux: survenus après la première dévastation, les officiers en chargèrent leurs chariots.

En vertu du respect promis aux personnes & aux propriétés, quiconque se trouva dans les rues de Berne à l'entrée de l'ennemi, fut dévalisé: argent, montres, bijoux, jusqu'aux mouchoirs & aux chapeaux, composoient ce premier butin; les caves enfoncées, les contributions de vivres, les vols exécutés dans plusieurs maisons, n'étoient qu'un essai. Dans la nuit du 5 au 6, les troupes se jettent sur les campa-

gnes des environs; trois cents maisons sont envahies & spoliées; la basse ville de Fribourg & les habitations des alentours éprouvent le même sort.

Témoins de ce saccagement de leurs soldats, les Généraux qui s'apprêtent à le surpasser, ne châtent ni ne répriment. *Brune*, il est vrai, établit un marché de sauve-gardes; il dicte un tarif, où l'impunité du vol est balancée avec la rançon du propriétaire: c'est le Général qui dérobe lui-même ses frères d'armes. Le Gouvernement François s'est vanté dans ses Journaux d'avoir puni les violences; oui, puni par des affiches dérisoires, dans lesquelles les pillards enveloppoient leur butin: trois ou quatre d'entre eux ont été fusillés pour leur maladresse; des milliers sont restés irrécherchables. C'est au désespoir des habitans, c'est à la mort de nombre de brigands exterminés par eux, & non aux vertus du Directoire & de son Général, qu'on a dû le ralentissement du sac de la contrée. (35)

(35) Une personne de ma connoissance, volée à Lausanne par l'armée *libératrice*, se plaignoit au Commandant: celui-ci témoigna au réclamant son étonnement de lui voir encore un habit: " Si le vol," ajouta-t-il, eut été l'ouvrage de mes soldats, ils ne vous eussent laissé que la chemise. "

On doit à la vérité d'observer, que la plupart de ces horreurs dans les premiers jours, furent l'ouvrage de l'armée du Rhin: les divisions tirées de celle d'Italie conservèrent beaucoup plus de discipline; nombre d'officiers détestoient cette guerre odieuse, tâchoient d'adoucir le sort des victimes, & ne déguisoient ni leur mépris, ni leur exécration pour le Gouvernement qui les condamnoit à exécuter ses iniquités. Beaucoup de soldats, & sur-tout de cavaliers, manifestèrent les mêmes sentimens; jamais la Suisse n'oubliera leur intégrité, pas plus que les outrages de leurs chefs. (36)

Le Général & les Commissaires directoriaux firent bientôt oublier ces premiers ravages. Répétant les scènes de Milan, de Modène, de Bo-

(36) Telle étoit l'ignorance de cette armée, qu'en arrivant à Lausanne, officiers & soldats demandèrent aux Jacobins du lieu, où étoit le palais de leur Prince, afin qu'ils allassent le mettre à la raison? On n'eut pas trouvé sûrement parmi ces 46,000 hommes un seul individu qui eût la plus légère notion des Constitutions de la Suisse; il en étoit de même dans les Conseils & les Académies révolutionnaires de Paris. Croira-t-on que les folliculaires du Directoire imprimoient alors, que le Catholicisme secouoit le Gouvernement de Berne; que Dieu & les Saints s'armoient dans son arsenal; qu'il ordonnoit des processions, des invocations à la Vierge, & que les pretres accorderoient l'indulgence plénière pour le meurtre d'un François. -- Voyez l'Ami des Loix, le Rédacteur, le Journal des Hommes libres, &c.

logne, *Brune*, sans récipissés ni inventaire, ni procès-verbal, s'empare à Berne du trésor de l'Etat; il engloutit toutes les caisses publiques, & les caisses particulières des Familles Patri-ciennes; du second élan, il spolie les magasins, les dépôts publics, l'arsenal; des amas immenses de grains, de vins, de munitions, 300 pièces d'artillerie, l'armement de 40,000 hommes, la fonderie de canons, jusqu'aux plus communs ustensiles disparaissent sous la main de ce brigand: tout est vidé de même à Fribourg & à Soleure. Les spoliateurs découvrent le dépôt transféré dans l'Oberland au mois de Février; aussitôt *Brune* menace cette contrée d'une invasion, suborne en même tems ces montagnards, leur promet l'indépendance, & arrache à leur crédulité cet or, ces subsistances, ces canons, garans plus surs de leur liberté que les promesses d'une faussaire. Ce Peuple excepté, habitans des villes & des campagnes, tout est désarmé.

A la réception de ces trophées, le Directoire récompense des exploits si valeureux. Porté au commandement général de l'armée d'Italie, *Brune*, engraisé du sang & de la ruine de l'Helvétie, va chercher un nouveau théâtre de rapines. D'autres vampires lui succèdent, sous le nom de Commissaires exécutifs: ils organisent

le vol, ils en règlent méthodiquement l'énormité, la forme & la répartition. Le fléau des réquisitions élargit les plaies sanglantes des victimes: " *C'est à vous à nourrir vos assassins* " & vos spoliateurs, déclare le Commissaire " *Le Carlier*; payez votre servitude. Je dois " dépeupler vos campagnes de chevaux & de " bestiaux, vider vos greniers, épuiser vos réserves: vos sueurs, vos économies, votre existence, & celle de vos familles, appartiennent à vos bourreaux. "

Tel fut le sens littéral de la Proclamation du 29 Mars, par laquelle s'installa à Berne ce nouveau Satan. Onze Magistrats Bernois furent arrachés de leurs maisons & transférés à la citadelle de Strasbourg: cinq Magistrats de Soleure, enlevés par *Schawenbourg*, les avoient précédés dans leur exil & leur captivité. Ces Otagés, dont la fortune entière étoit sous la main des Ravisseurs, durent répondre de la solvabilité générale des tributs.

Le Carlier mit à son usage les consommations de la contrée, fit exécuter à Fribourg une première contribution pécuniaire de cent mille écus, & à Berne une imposition de 800,000 livres.

Pour acquitter sa conscience, & légaliser ses exactions, ce dispensateur de justice distributive

ve prononça que les anciens gouvernans supporteroient seuls le fardeau des tributs. Ne leur eût-il pris qu'un écu, cet écu même eût été un larcin. Par quel droit, trois cents propriétaires Bernois devoient-ils leur patrimoine aux sang-sues de la République Française? Que leurs fortunes eussent été aussi illégitimes qu'elles étoient pures, si les tributs du Peuple avoient servi à en élever l'édifice, est-ce à des voleurs étrangers qu'ils en auroient dû le compte & la restitution? Pourquoi le juste *Carlier* n'appela-t-il pas autour de lui les sujets de l'Aristocratie Bernoise, en les indemnisant des injures qu'ils avoient soufferts (37)?

Misérable détour de l'avarice & de l'iniquité! C'est à la propriété, & non à l'aristocratie, que le Directoire faisoit la guerre; c'est la propriété que poursuivent ses dogmes, ses artifices, ses soldats & ses Commissaires; c'est comme étant le principe de tous les forfaits, que les

(37) Croira-t-on que ce *Carlier*, que le Directoire éleva immédiatement au Ministère, disoit aux citoyens de l'Helvétie dans le programme de ses réquisitions: *Soyez constitutionnellement heureux; j'appelle votre confiance, j'en ai besoin pour vous servir:--Comptez sur la justice & la générosité du Gouvernement François; il regarde tous les hommes libres comme les enfans de la même patrie.* Puis assemblons des Congrès, argumentons, écoutons les savans sur les charmes de la paix & sur la bonhomie des cinq Directeurs de Paris.

raisonneurs de la Révolution ont protégé le vol, en sollicitant sans relâche l'indulgence des loix en sa faveur : lorsque l'attouchement impur de la philosophie souilla cette loi cardinale de la propriété, le système du monde social fut ébranlé, & le crime se leva pour envahir la terre.

La rapacité François n'avoit encore parcouru que la moitié de son domaine. Lucerne, Zurich, les Cantons démocratiques, le Valais, les Grisons, la Turgovie, l'Etat de St. Gall, restoient à envahir & à spolier. A quel titre le Directoire les eût-il flétris de la présence de ses soldats, & opprimés par ses traitans & ses inquisiteurs ? C'est au Canton de Berne, & non à la Suisse, qu'il avoit déclaré la guerre : c'est au Canton de Berne seul qu'il avoit adressé ses calomnies, ses reproches & ses prétextes : les confédérés de cette République l'avoient vu assaillir & succomber, sans l'aider d'une cartouche ; tous avoient sacrifié leurs loix au despotisme de la France ; enfin, dans la variété infinie de leurs gouvernemens, ne s'en trouvoit-il pas un seul qui ne dût être foudroyé sans pitié, ainsi que les Aristocraties de Berne, de Fribourg & de Soleure ?

Nulle considération de justice n'arrêta l'invasion & le brigandage. Nonobstant la soumission

de Zurich, nonobstant la parole du Général *Schawenbourg* qu'il n'enverroit dans le Canton ni troupe, ni exacteurs, le quartier-général de l'armée Française s'établit à Zurich même; jusqu'au Lac de Constance, toute la contrée fut inondée de soldats, de percepteurs & de pillards.—Des paysans du Cantou de Lucerne invoquent le rétablissement de l'ancien régime, & s'opposent au nouveau: cette résistance est domptée, le sang coule, Lucerne devient une propriété Française.

A l'autre bout de la Suisse, le Valais imite les Lucernois, & veut défendre sa religion, ses loix, son indépendance. Des bandes de meurtriers pénètrent dans ces malheureuses vallées, les mettent à feu & sang, égorgent, incendient, saccagent la ville de Sion, y spolient ces montagnards accablés: au milieu des flammes, du carnage, & des gémissemens, le Résident Directorial, *Mangourit*, publie une homélie sur la *liberté*, l'*égalité*, & la *vertu*. Son adjoint, le Général *Lorge*, prend aussi sa plume trempée dans le sang, & appelle des *misérables*, des *coupables*, des *sacrilèges*, des *infâmes*, ces Républicains qui ont osé lui disputer leur patrie, leurs propriétés, leurs autels, & leurs droits.

La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces de la tyrannie armée. *Le Carlier*, jugé trop *humain*, cède le sceptre des déprédations aux Commissaires *Rouhière & Rapinat*: ce dernier, Chef de l'expédition, chargé des instructions secrètes, choisi par *Rewbell* & son allié, ouvre un nouvel enfer. Il fait sceller & enlever les trésors & les caisses publiques à Lucerne, à Zurich, dans le Valais; les magasins sont confisqués, une grêle de réquisitions tombe sur les ruines de la Suisse; les contributions se renouvellent: 750,000 livres sont imposées sur six Abbayes, six millions sur les Patriciens de Berne, sept millions sur Zurich, Lucerne, Fribourg & Soleure: *Totila & Alaric* furent miséricordieux, à coté de ces déprédateurs modernes, élevés dans les Lycées de Paris.

Des cris s'élèvent, ce sont ceux de l'impuissance. Comment, avec quoi, solder cette profusion de rapines? Jusqu'à ce phantôme de Législature Helvétique, qui phrasoit à Arau sur *l'affranchissement de l'Helvétie*, s'émut, intercédâ, remontra: la fureur publique accusoit son lâche silence, elle le rompit; mais, *Rapinat* inflexible poursuit ses vols; *Schawenbourg* & ses soldats en protègent le recouvrement. De concert, ils font taire les plaintes & le déses-

espoir : la Suisse écrasée passe sous un système de terreur : la prison , la confiscation , l'inquisition , l'échafaud attendent les murmures & la première résistance . On n'ose plus ni se communiquer , ni parler , ni écouter même . *Schawenbourg* interdit aux libres Helvétiens de traverser d'un Canton à l'autre , ou d'absenter leur patrie , sans un passeport signé de lui ; toute liberté de la presse est prohibée .

Les Cantons démocratiques avoient conservé leur indépendance , au milieu de la servitude générale ; ils se montroient inébranlables dans leur refus d'immoler leur liberté à cette hypothèse politique que le Directoire contraignoit les Suisses de recevoir , sous le nom de *Constitution Helvétique* . Irrité que des Pâtres des Hautes Alpes méconussent son empire & sa sagesse , il ordonna à *Schawenbourg* d'aller faire revivre dans ces montagnes , les tyrans abattus par la flèche de *Guillaume Tell* .

C'étoit un étrange spectacle que celui d'une République de six ans , dont les édits , les places publiques , les monnoies , portent l'image de la *Liberté* , allant arracher à des Démocraties pauvres , heureuses & ignorées , le droit de conserver leurs institutions .

Le Ciel, cette fois, ne permit pas le triomphe de l'iniquité. Conduits par deux officiers distingués, MM. de *Paravicini* & de *Reding*, ces intrépides montagnards bravèrent l'insolence, les commandemens & les cohortes de *Schawenbourg*. Dans une guerre de trois semaines, ils lui tuèrent trois mille hommes, & le forcèrent à la retraite, par un traité qui lui ferma l'entrée des petits Cantons.

Là fut posée une barrière au déluge d'extorsions, de violences, & de despotisme qui ravageoit la Suisse. Là l'uniforme d'un soldat François n'à point souillé les regards de l'innocence & de la liberté.

Cette campagne honteuse de *Schawenbourg* fut, d'ailleurs, marquée par le débordement & la ferocité ordinaires de son armée. Lui-même, pour se dédommager de son impuissance, alla profaner, spolier & démolir l'Abbaye de N. D. des Hermites, ou d'Ensielden, sur les confins du Canton de Schwitz.

Une oppression si effrénée aliénoit cependant jusqu'aux Jacobins les plus immoraux : le Directoire Helvétique, les Conseils d'Aarau, perdoient tout crédit ; les desseins futurs du Gouvernement François ne pouvoient s'accomplir, sans ramener cette autorité effarouchée qui lui

devoit naissance. Pour conserver donc les profits de la tyrannie , sans courir les risques de son châtimement , il feignit de désavouer & de rappeler *Rapinat*.

Ce Visir , fatigué des remontrances & de l'opposition de l'Assemblée d'Arau , venoit de déposer deux de Directeurs Helvétiques , de menacer les représentans d'un pareil ostracisme , & de lancer un torrent d'ordonnances qui équivaloient à une proscription de la Suisse entière. Personne n'est assez simple pour supposer que ce Délégué outrepassoit ses instructions : le Directoire de Paris en avoit prévu l'effet ; ses projets subsequens y étoient liés.

Ici l'hypocrisie vient au secours de la barbarie épuisée. L'on s'attendrit sur les calamités de la Suisse ; son oppresseur est destitué ; on promet d'adoucir des rigueurs désormais insupportables. Aussitôt la crédulité saisit cette espérance ; les autorités Helvétiques , pupilles du Directoire , embrassent l'occasion d'un raccommodement ; elles détestoient *Rapinat* moins comme un tyran , que comme leur rival ; l'annonce de sa retraite facilite le retour d'une soumission servile .

Par ordre de *Rewbell*, *Ochs* & *La Harpe* exclus deux fois du Corps Exécutif d'Arau , y

sont nommés, installés, harangués. On scelle la réconciliation par des fêtes, des complimens, des sermens; on s'engage auprès du Gouvernement François, de sanctionner sans délai le Traité d'Alliance qui doit unir les deux Nations.

A cette dernière catastrophe devoit aboutir la tragédie. Après avoir écarté, par des démissions volontaires ou forcées, ceux des fonctionnaires Helvétiques dont il éprouvoit l'indocilité; après s'être assuré du pouvoir exécutif en y introduisant les deux auteurs de la Révolution, le Directoire François maintint *Rapinat* dans ses fonctions; puis il dit à ce peuple flétri, consterné & abusé: “ Ma justice ne réparera aucune iniquité; je retiens le fruit de
“ l'oppression infâme dans laquelle je t'ai plongé; mais ma clémence en suspendra le cours.
“ Sois l'esclave de mes intérêts, allies-toi à
“ mes passions; souffre tes maux sans murmure; baise les chaînes que je te présente, &
“ j'en adoucirai le poids. ”

C'est à ce langage, néanmoins, que les Directeurs & les Représentans d'Aarau, satisfaits d'avoir recouvré un simulacre d'autorité, ont adressé l'hommage de leur reconnoissance: couvrant de pavots les blessures de leurs concitoyens,

yens, ils travaillent à en assoupir les douleurs, sans les ressentir, ni sans les venger. Déjà leur servilité se traîne sur les imitations révolutionnaires de leurs maîtres ; déjà ils annoncent qu'ils perpétueront la servitude & les infortunes de leur pays, plutôt que de le voir revenir aux anciennes autorités. Si de grands scélérats, protégés par de grands talens, ont quelquefois surpris l'admiration, l'œil observe avec dégoût la caricature d'une Représentation Nationale élue malgré la nation, de révolutionnaires subalternes commandés par d'autres révolutionnaires, réunissant l'incapacité à la prétention, & l'abjection de l'impuissance à l'orgueil d'un pouvoir de quatre jours, organes de volontés esclaves, puisant dans le *Moniteur* leur éloquence de collège, & plaçant leur dignité à ramper sous la grande Nation.

La Constitution nouvelle, imposée à la Suisse par le Directoire François, n'est point entrée dans notre examen. — Numa l'eût dictée, qu'elle seroit encore un objet d'épouvante, apportée le fer à la main, entourée de meurtriers, de concussionnaires, de suborneurs & de bourreaux. Assurément il faut peu de génie, pour transporter de Paris à Arau par la poste,

un Directoire, un Conseil des Anciens, & un Conseil des Jeunes. Cette institution, réprouvée par son origine & par les crimes de ses fondateurs, tend à démoraliser & à dénaturer très-promptement la Suisse : elle en éveille toutes les passions, elle multiplie les ferments, elle introduit une superfétation d'autorités dont le choc inévitable amènera l'oligarchie ou l'anarchie ; elle va faire connoître aux peuples appauvris le fardeau des taxes publiques.

Toujours séduits par les idées d'uniformité & de symétrie, les petits esprits ont admiré cette conversion de vingt Républiques en un seul Gouvernement. Quelque jour nous serons appelés à discuter cette admiration : deux mots suffiront en ce moment.

Cette réduction politique met dans les mains de quelques hommes les destinées de la Suisse ; au Corps fédératif succède une Puissance unique, qui réunit la force de la Ligue entière, & propre à lui imprimer un mouvement, indépendant des volontés & des intérêts de chacun de ses membres. Ajoutez à ce régime une situation telle, que l'Etat ainsi gouverné se trouve maîtrisé par 40 mille soldats étrangers, & sous l'influence absolue d'une grande Puissance qui domine ses Conseils, vous aurez le

secret de la Révolution Helvétique, son but définitif, & les décrets du Directoire.

Il vient d'enchaîner la Suisse par une alliance offensive & défensive, qui met à ses ordres toutes les ressources, toutes les forces de la contrée: les représentans, les magistrats de cette nation dévouée, trahissant les maximes de leurs pères, les traditions des sages, les premiers intérêts du Peuple, ont osé consommer ce pacte désastreux. *Une alliance offensive!* Pour la première fois, la Suisse entend prononcer ce mot. Que diroit à la vue d'une démente si coupable, ce vénérable *Nicolas de Flue*, qui, en 1481, réconciliant à Stanz les Cantons divisés, leur dit ces paroles mémorables: *Gardez-vous des influences étrangères, qui vous immisceront, malgré vous, dans les guerres & les projets de vos voisins.*

C'est après avoir dérobé leurs richesses, que le Directoire impose aux Suisses de lui faire un rempart de leurs vallées spoliées; c'est couvert de leur sang qu'il exige celui de leurs enfans! Et il se trouveroit un Helvétien assez abruti pour se ranger sous le drapeau de ses oppresseurs, pour leur vendre la cendre des martyrs égorgés par leurs satellites, pour aider leur ambition impie à dévorer de nouvelles races humaines!

Législateurs Helvétiques , tristes jouets de vos passions & d'usurpateurs plus raffinés que vous , rappelez à votre mémoire la réponse de *Phocion* au Démagogue *Léosthenes* , qui venoit de plonger Athènes dans une guerre funeste. *Quel bien as-tu fait à la République par ton généralat ?* demanda l'arrogant démagogue au vertueux *Phocion*. — *Le bien que j'ai fait n'est pas moindre* , répondit ce grand citoyen ; *car , durant mon commandement , les Athéniens ont été ensevelis dans la sépulture de leurs pères.*

Espérons-le , la Suisse unanime repoussera cette fraternité de Caïn & d'Abel ; elle en laissera la honte à ses pusillanimes Députés. Déchirée , appauvrie , exténuée par la Révolution , elle verroit crouler jusqu'à l'espérance de recouvrer sa prospérité , si elle se précipitoit dans le gouffre que lui ouvre le Directoire : sa population , sa culture , son économie publique , son aisance inséparable de la tranquillité , y seront englouties ; elle rétrogradera de quatre siècles. Oui , sans doute , elle a besoin de guerre ;

Si le Ciel le permet , c'est pour la liberté .

Mais c'est à la poitrine de ses tyrans qu'elle doit diriger ses coups. Qu'elle s'arme , non du

couteau des Vêpres Siciliennes, mais du premier fer qui lui sera présenté pour combattre. Tout ennemi du Directoire est ami de l'Helvétie ; toute Nation opprimée par les François est son alliée. Qu'elle tourne son espoir vers ce Monarque dont les armées inépuisables protégeront ses efforts, sans exposer son indépendance. Là est son salut & sa gloire.

Mais, si de perfides déceptions égardoient sa simplicité, si elle pouvoit se consoler de son joug, de sa ruine, & de l'ignominie ; si ses dévastateurs parvenoient à la réconcilier avec ses souffrances, à corrompre son instinct, à la ranger parmi ces troupeaux de propriétaires efféminés, à qui tout est indifférent hors la perte de leur repos, qu'elle sache à l'avance que ce repos même lui échappera ; on ne dort jamais sur l'oreiller d'une Révolution dont un trouble éternel est le principe, & toutes les fureurs humaines le résultat.

Voyez où ont conduit par-tout la patience, la soumission, les sacrifices, les constitutions rapides & forcées. Ce sont les riches qui, au milieu de vous, ont contraint les pauvres à la sanglante servitude sous laquelle vous gémissiez : demandez-leur quelle a été la rétribution de leur docilité ; demandez à ces Révolutionnaires,

froissés comme vous par le fléau qu'ils ont provoqué, ce que vaut cet *affranchissement populaire* promis par vos *libérateurs*. Votre liberté est celle que *Démétrius Poliorcetes* rendit à Mégare, dont il déroba tous les esclaves. *Je vous laisse votre ville affranchie*, dit-il à *Stilpon*.—
 “ Tu dis la vérité, reprit le Philosophe, car
 “ tu n’y as pas laissé un seul esclave.

Où, d’ailleurs, est la garantie que vos Provinces, ou une partie d’entr’elles, ne seront pas, tôt ou tard, aggrégées à cet Enfer dont le Directoire recule chaque jour les limites? Reconnoît-il sur la terre d’autre droit que sa convenance? Qui vous dit que, par celui *de la nature*, il ne reculera pas aux Alpes cette barrière qu’il affecte un moment de placer au Mont Jura? Les loix physiques ne sont-elles pas aux ordres de ses jurisconsultes? Mais, je vous entends; les *traités! la foi, les sermens!* Les *traités!* où est celui qui garantissoit à vos deux Alliées, Bienne & Mulhouse, la sauvegarde de la neutralité?

Les *traités!* regardez Genève. Le Gouvernement François n’avoit-il pas protesté vingt fois, à la face de Dieu & des hommes, qu’il respecteroit à jamais la liberté de cette malheureuse République? Son Agent *Adet* n’avoit-il pas

proféré ce discours de mensonge ? “ Je vous assure que le Peuple François ne fera jamais rien de contraire à votre indépendance. Cette parole que je vous donne , la République Française la tiendra ; les tyrans seuls ont la prérogative d’être parjures ,” Et , lorsque la Convention suspendoit aux voûtes de son enceinte le drapeau des Gênois ; lorsque son résident , *Resnier* , leur portant en signe d’alliance un pareil gage de fraternité , s’écrioit , “ Que le drapeau tricolore soit le sceau de la preuve éclatante que le Peuple François est le partisan le plus déclaré de votre indépendance ; ” ces crédules Gênois citoient comme vous les *traités & les promesses* .

Eh bien ! vous avez vu cette République votre amie , tourmentée de vexations , mise à l’interdit , coupée dans ses communications , bloquée , affamée , envahie en pleine paix , & les soldats du Directoire terminer par leur intrusion les douloureuses délibérations de la communauté * ,

*J’invite ceux qui desirent constater le caractère du Directoire , à lire un écrit aussi fidèle qu’intéressant de *M. Chauvet* , mon compatriote , sous le titre de *Conduite du Gouvernement François envers la République de Genève* .

Non, tant d'exemples ne seront pas perdus ; l'imposture est usée par ses victoires : la République Française peut se faire des complices , elle n'aura désormais pas plus de dupes que d'amis. Que des Nations tyrannisées souscrivent à un pire esclavage, on le conçoit ; mais un peuple libre est comptable d'en supporter aucun. Ou la Suisse doit briser ses monumens & déchirer son histoire , ou elle nous répond qu'elle vengera sa flétrissure.

F I N.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(A)

*Aux Magnifiques & Puissans Seigneurs , l'Avoyer & le
Petit Conseil de la Ville & République de Berne .*

FRANCFORT , 22 Novembre , 1797.

Magnifiques & Puissans Seigneurs ,

QUOIQUE vos Seigneuries ne m'aient fait aucune notification de la demande que le Directoire Exécutif de France vient de leur faire , relativement à ma mission , je n'ai pu cependant ignorer ce qui étoit notoire à toute la Suisse , & j'ai cru de mon devoir de la communiquer à ma Cour , en lui faisant part en même tems de la manière insultante dont elle vous a été transmise .

Le Roi a vu dans toute cette démarche , qui attaque également le droit des gens & votre ancienne dignité & indépendance , le desir perfide de rompre les liens qui l'ont de tout tems attaché à vos Etats , & le projet formé de sapper les fondemens même de l'Union Helvétique .

Persuadée de cette vérité , Sa Majesté , qui , en envoyant son Ministre en Suisse a voulu donner une preuve de sa bienveillance & amitié envers vos Etats , ne permettra pas que la prolongation de sa résidence auprès de vous , puisse servir de prétexte aux projets hostiles d'un voisin dont l'ambition ne respecte , ni la justice , ni les droits de souveraineté , & qui

ne cherche qu'à étendre à vos heureuses contrées un système destructeur, duquel, à l'aide de la Providence Divine, vous avez su, jusqu'ici, vous garantir. Le Roi a en conséquence ordonné à toute sa Légation de se retirer, sans délai, du territoire Helvétique.

En communiquant cette résolution à vos Seigneuries, le Roi m'ordonne de les assurer qu'elle n'est dictée que par son extrême sollicitude pour la conservation de votre tranquillité, & que vos Seigneuries peuvent compter sur la continuation de la bienveillance & de l'amitié qui ont toujours dirigé Sa Majesté dans ses relations avec votre Etat.

Je saisis avec empressement, Magnifiques & Puissans Seigneurs, cette occasion de vous témoigner en mon particulier, toute ma sensibilité de la manière gracieuse dont j'ai été reçu de vos Seigneuries, & mes regrets de n'être plus auprès d'elles l'organe des sentimens de mon Souverain.

Qu'il me soit permis, Magnifiques & Puissans Seigneurs, d'ajouter à Votre Gouvernement en particulier l'expression de ma reconnoissance la plus sincère pour toutes les bontés dont vous m'avez comblé pendant mon séjour dans votre ville.

Quelque part que je me trouve, je ne cesserai de faire des vœux pour votre prospérité, & pour qu'à l'aide de Dieu votre Peuple puisse continuer de jouir, sous votre sage Gouvernement, des avantages inappréciables que vous avez su jusqu'ici lui procurer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) WM. WICKHAM.

(B)

PAIX ET SALUT A TOUS SES AMIS.

MENGAUD *Commissaire du Directoire Exécutif, aux Habitans de tous les Pays non encore occupés par la République Française, des dépendances du ci-devant Evêché de Basle, sur la Rive gauche du Rhin.*

CITOYENS !

LA réunion d'une partie de la ci-devant Principauté de Porrentruy, décida également l'incorporation de vos contrées à la République Française.

Cette démarche de la France est celle d'un Peuple libre, substituée aux droits du Gouvernement, contre nature, qui vous accable. Et de ce que l'exercice de ces droits, devenus les nôtres, n'a pas eu lieu plus tôt, en les épurant de tout ce qui est incompatible avec la dignité de l'Homme, il ne s'ensuit pas que nous ayons oublié que vous êtes encore dans les fers. Nous venons les briser.

Plus heureux que vos pères, dont le sang coula dans les guerres qui fondèrent les différentes espèces de Gouvernemens de la Suisse, qui ne vous ont procuré qu'une existence onéreuse & dégradante ; vous allez enfin jouir des bontés de la Providence, qui ne créa les hommes que pour en faire les membres d'une seule & même famille.

Vous ne connoissiez que les dixmes, les corvées, &c. Vous n'aviez que des prêtres, des nobles, des privilégiés ; votre commerce, votre industrie, vos arts, jusqu'à vos subsistances enfin, tout portoit l'empreinte du despotisme sacerdotal, si habilement amalgamé à une tyrannie non moins odieuse. Aujourd'hui vous êtes des hommes ; la Liberté & l'Egalité ne souffriront plus parmi vous d'autre distinction, que celle du mérite, des talens & des vertus. Appelés tous indistinctement au gouvernail de la société, à l'entretien & à la sûreté de laquelle vous êtes aussi tous également intéressés, vos sub-

sistances se trouveront désormais assurées , les greniers de la République Française étant la propriété de tous ses enfans . Votre commerce , favorisé au dedans , protégé au dehors , n'éprouvera plus d'entraves . L'industrie , les arts , l'agriculture , recevront les encouragemens qu'ils ne peuvent attendre que d'une Nation victorieuse , libre , puissante & généreuse , éclairée sur la nature de ses droits & sur la manière de les exercer .

Sachez apprécier ces avantages , & méritez-les , en fermant l'oreille aux insinuations intéressées & perfides des malveillans & des sots , qui chercheroient à en affaiblir le prix à vos yeux , & à vous égarer .

Nous venons chez vous en amis . Nous sommes vos frères . Ne redoutez aucun mauvais traitement . Les propriétés & les personnes seront protégées , autant que les ennemis de la liberté seront comprimés . La discipline la plus exacte & la plus sévère sera observée par des guerriers , qui jusqu'ici n'ont eu d'autres ennemis & n'en auront jamais que ceux de la liberté . Tels sont les ordres du Directoire Exécutif .

MENGAUD ,
Commissaire du Directoire Exécutif .

(C)

Les Députés du Peuple Bernois à leurs Concitoyens .

LORSQUE , ces jours passés , nous fûmes appelés de vos assemblées pour siéger au milieu du Gouvernement , vous étiez dans la juste confiance qu'il devoit en résulter de grands avantages , & que l'union plus intime des Citoyens à l'Etat seroit le vrai moyen de nous défendre avec succès des dangers qui s'accroissent d'un moment à l'autre , & menacent de plus en plus notre patrie . Votre espoir ne sera point trompé , chers concitoyens ; & , quoiqu'en si peu de tems il ne nous ait pas encore été possible de dissiper nos craintes sur les dispositions du dehors , nous avons fait cependant un grand pas vers le triomphe que nous devons désirer ; c'est d'avoir

l'augmenté nos forces par la réunion la plus sage & la plus nécessaire, tels qu'un millier de petits ruisseaux qui couloient isolés, & qui, par une pente heurtée, tombés dans un même lit, forment un fleuve puissant & majestueux, nous allons devenir une masse imposante & redoutable dont le courage & le sentiment d'une bonne cause ne peuvent manquer d'assurer les succès.

La destination de l'homme est de s'améliorer; c'est un des grands bienfaits attachés à sa nature. Toutes les dispositions humaines doivent se perfectionner avec les circonstances; mais la plus importante de toutes est la réunion des hommes sous les loix & le Gouvernement, que nous appelons l'Etat.

L'édifice de notre Constitution, subsistant depuis des siècles, son antiquité même seroit en sa faveur un témoignage imposant, quand nous n'aurions pas pour preuve plus parfaite encore la prospérité générale que le peuple a trouvée jusqu'à présent sous son appui. Cependant, comme rien de ce qui est l'ouvrage des hommes ne peut être parfait, notre Gouvernement avoit peut-être besoin de quelques réformes; & les pères de la patrie s'occupoient depuis long-tems des moyens de les opérer sans secousses & sans agitations; car rien n'est plus dangereux que de toucher, même le plus légèrement, aux loix constitutionnelles d'un Etat. Il sembloit donc que le moment actuel n'étoit pas propre à cette grande affaire, & sûrement elle eut produit de bien plus précieux avantages s'il eut été possible de la renvoyer à des tems plus heureux. Cependant, faites-en l'aveu, chers concitoyens, un vif désir d'innovation s'est manifesté de votre part. Ce vœu étoit celui d'un petit nombre, il est vrai; mais il étoit imprudent, s'il émanoit de vous-mêmes; il étoit contraire à ce noble orgueil qui doit animer un peuple libre, s'il étoit le résultat d'une impulsion étrangère.

Ce fut pour remplir vos vœux, que, dès notre entrée à l'Assemblée du Gouvernement, on nous a proposé d'abord les changemens qui paroissent être utiles au bien général du pays & conformes aux circonstances. Nous avons appuyé avec fermeté ces propositions, puisque vous nous aviez confié le soin de coopérer ce que nous jugerions nécessaire au salut de la patrie.

S'il est vrai que notre Constitution ne fut pas exempte des abus que la faiblesse & même rend presque inséparables des Gouvernemens , combien n'en a-t-on pas déjà fait disparaître par une sage & prudente administration ? N'avions-nous pas , dans toute l'étendue qu'elle peut avoir , la sûreté des personnes & des propriétés , les deux plus précieux avantages de la société civile ? Est-il un seul éparèment dont on puisse accuser l'administration de la justice ? Peut-on reprocher aux membres de notre Gouvernement le plus faible penchant à ce qui pourroit caractériser la corruption ? Le trésor de l'Etat pourroit-il être administré avec une comptabilité plus exacte , avec une économie plus parfaite ? Et si la fécondité d'une terre aride & pierreuse , si la prospérité d'un peuple loal qui a conservé l'antique pureté de ses mœurs , est la preuve la plus certaine de la bonté de son Gouvernement , n'est-ce pas vous-mêmes qui rendez à votre Souverain ce témoignage glorieux ? Malheur à vous , si jamais vous pouviez l'oublier !

Aussi les droits dont à l'avenir vous jouirez , n'ont point été demandés , mais accordés librement ; car le vœu de la majorité ne s'étoit point encore manifesté parmi vous ; il vous reste , chers concitoyens , à vous rendre dignes de ces bienfaits . Si la liberté est pour le peuple le plus grand de tous les biens , la base qui la lui garantit doit en être d'autant plus sacrée , il n'est rien de grand , ni de sublime , qui ne puisse s'élever encore sous son auspice ; mais une bonne Constitution ne peut être que l'effet d'un profond discernement & le résultat d'un travail tranquille , dirigé par la sagesse & l'expérience . Pressée au contraire par la fougue des passions , elle est étouffée dès sa naissance ; l'élévation d'un tel édifice est l'ouvrage du tems : qui seul fait mûrir les choses . Commencer par démolir ce qui vous donnoit un refuge assuré , seroit nous exposer nus aux injures d'une violente tempête . Lorsqu'un orage menaçant se rassemble sur l'horison , le pilote qui porte en son cœur le sentiment de son devoir , saisira bien avec plus de force le gouvernail ; mais il déploiera en même tems ses voiles pour faire mouiller d'autant plus vite son navire .

Le salut de notre patrie , chers frères , le vôtre , celui de

vos enfans , est entre vos mains . Vos vœux sont maintenant satisfaits . On vous a concédé généreusement tout ce qui pouvoit s'accorder avec le bien général . Quiconque , dans ce moment , oseroit exiger davantage , ne pourroit demander que pour soi-même , & non pour la patrie ; il n'auroit , pour but que de la détruire , & non de la conserver . Nous n'avons que le choix entre deux choses : ou une obéissance entière à la loi & au Souverain , qui seul peut soutenir notre Etat menacé ; ou le débordement de toutes les passions féroces & indomptables , la ruine d'un pays florissant , l'anéantissement de la prospérité publique , le ravage qu'occasionne la corruption des mœurs , enfin la perspective des désastres & des malheurs les plus effrayans pour nous & notre génération . -- Qui oseroit douter de notre résolution ? -- Oui , chers concitoyens , vous nous avez honoré de votre confiance ; vous nous avez imposé la tâche bien précieuse pour nos cœurs de soutenir vos droits & vos intérêts les plus chers . C'est donc pour vous , c'est en votre nom , c'est du fond de vos cœurs , que nous jurons de sauver la patrie ; & vous ne sauriez nous démentir .

Si cet acte d'union que nous vous annonçons aujourd'hui n'étoit pas capable de désarmer tous nos ennemis & d'anéantir leurs intentions ; s'il nous en restoit encore un seul qui voulût nous imposer des loix , violer le sanctuaire de notre liberté , rendre inutiles enfin les sages réformes que nous venons de faire à notre constitution ; alors la patrie appellera tous ses enfans , ils se réuniront , se presseront autour d'elle ; & si vous êtes forcés au malheur de combattre , la connoissance parfaite que vous aurez de votre cause , affermira votre courage , en même tems qu'elle garantira vos succès . L'assurance solennelle de vos droits sera l'étendart sous lequel vous formerez un mur impénétrable ; elle sera la bannière que vous porterez contre un ennemi puissant qui dès-lors ne sera plus à craindre pour vous ; nous nous placerons à vos côtés & dans vos premiers rangs ; elle flottera sanglante dans les airs ; mais nous ne la quitterons point ; nous la rapporterons , ou nous ne reviendrons jamais ; & à la dernière extrémité nous sommes résolus de mourir , mais en rappelant encore à la postérité le

souvenir du beau nom de nos ancêtres . Nous nous laisserons ensevelir sous les ruines de notre patrie , plutôt que de courber nos fêtes sous un joug ignominieux . Nous pouvons cesser d'être : *mais notre honneur ne doit point s'anéantir .*

BERNE , le 5 Février , 1798.

(D)

*Noms des Membres du Gouvernement de BERNE qui ont voté
contre l'Ultimatum des François.*

Senateurs.

MM.

De Steiguer, Avoyer en e-
xercice.

De Frisching, ancien Trésorier.

Fischer, } Bannerets.

De Watteville, } Bannerets.

Kirchberguer,

De Diesbach.

D'Erlach de Spiez.

Effinguer, tué.

Herbort, tué.

May.

De Muralt.

Membres du Grand Conseil.

Benoit de Brandis.

Berseth.

Bucher de Schenkenberg.

Bucher, Capitaine, tué.

Daxelhofer id.

Daxelhofer, Secrétaire.

Diesbach de Bonmont.

Diesbach, Major.

Effinguer de Nidau.

Effinguer, Colonel.

Enguel d'Oron.

D'Erlach de Berthoud.

D'Erlach, Général, tué.

Ernst, Maréchal de camp.

Ernst, Major.

Fischer d'Yverdun.

Fischer d'Obrietz.

Fischer, Capitaine.

Ch. Victor Fischer.

Freudenrich de Thorberg.

Gattscher, Secrétaire.

De Gumoëns, Général.

De Gumoëns, Colonel, tué.

MM.

De Gumoëns.

Grafenried de Berthoud.

Grafenried de Soumiswald.

Grafenried de Vilars, tué.

Grafenried, Lieut. Col.

Grafenried de Blonay,

Grouber, Capitaine, tué.

Grouber, Secrétaire.

Haller, Intendant des Gre-
niers publics.

Haller (Albert).

Herbort, Secrétaire.

Herbort, Directeur des Hô-
pitaux.

Jenner de Könitz.

Jenner, Greffier.

Jenner, Secrétaire.

Jenner, Lieut.-Colonel.

Jenner, Capitaine.

Kirchberguer, Capitaine.

Manuel, Commissaire-gen.

Manuel, Colonel.

Manuel, Intend. de l'armée.

Morell.

Morlot, Chancelier.

Morlot, Colonel.

Muller d'Arwangen.

Muller de Carlier.

De Muralt, Major.

Moutach, Colonel.

Ris.

Rodt de Nyon.

Ryhiner, Colonel, tué.

Sinner d'Arberg.

Steiguer de Wimmis.

Steiguer d'Interlachen.

Steiguer, Intendant des Sels.

Steiguer, Colonel.

De Steiguer de Thorberg.

MM.

De Steiguer, Major.
 De Steiguer, Capitaine.
 Stettler du Stift.
 Stettler, Colonel. *tué*.
 Sturler, Amman de l'Hôtel
 de Ville.
 Thorman, Secrétaire d'Etat.
 Thorman, Secrét. substitué,
 Thorman, Séc. des Finances.
 Tscharner de St. Jean, Col.
 Tscharner d'Aigle.
 Tscharner, Profes. de Droit.
 Tscharner, Major.
 Tschuffeli, Capitaine.

MM.

Wagner de Landshout.
 Wagner de Biberstein.
 Watteville de Belp.
 Watteville de Lentzbouurg.
 Watteville d'Yverdon.
 Watteville de Bursinel.
 Watteville, Lieut. Colonel.
 Watteville, Major.
 De Werdt d'Echalns.
 De Werdt d'Arberg, *tué*.
 Wourstenberguer, Colonel.
 Wyss, Commiss. Général.
 Wyss, Capitaine.



M E R C U R E B R I T A N N I Q U E.

N.^o IV.

10 OCTOBRE, 1798.

*Coup-d'œil comparatif sur le Continent & la
Grande Bretagne.*

IL est pénible d'observer que le tableau de la Baisse, tel que nous l'avons décrit dans les Numéros précédens, peut d'un jour à l'autre devenir celui de la plus grande partie de l'Europe. Placée entre une paix contrainte & une guerre nécessaire, elle participe aux dangers de l'une & de l'autre, sans jouir des avantages ordinaires de la première, ni des chances qui pourroient naître de la seconde.

Qu'est un état de paix qui exclut le principe conservateur de notre indépendance & de notre tranquillité? Après la convulsion de trente années

que terminèrent les Traités de Munster & d'Osnabrück, du moins le droit public de l'Europe demeura fixé par des stipulations, précédées d'un long arbitrage entre des pouvoirs plus ou moins égaux, & garanties par la balance que conserva entre eux cette solennelle transaction.

Aujourd'hui tout équilibre est renversé : chaque traité avec la République Française consacre ce renversement ; de nouveaux envahissemens par les armes ou par la force révolutionnaire en sont la conséquence, &, cependant, par-tout se font entendre des invocations à la paix. Tel est l'empire des mœurs & des habitudes, que nombre des Puissances & d'individus se croient encore en 1748, qu'ils attendent de leurs conventions avec le Directoire les effets de celles d'Utrecht ou d'Hubertsbourg, & en sont à penser que tout démêlé entre la France & eux disparaîtra, le jour où le Citoyen *Talleyrand* en aura signé l'assurance.

C'est un spectacle digne d'attention, que l'angoisse où l'incertitude de leur position plonge la plupart des nations & des gouvernemens : Jamais les malheurs de la guerre ne présentèrent un aspect plus effrayant, jamais les dangers de la paix ne furent plus manifestes : en négociant sa réconciliation avec la République Française, nul Etat ne peut décider si cette démarche est

une faute ou un acte de prudence, s'il y a moins de risques à braver la haine du Directoire qu'à solliciter son amitié.

Les effets de celle-ci ne sont plus un problème : chacun sait aujourd'hui ce qu'il en coûte de se rapprocher d'une Puissance qui opprime par ses traités tout autant que par ses armes , & qui n'accorde jamais la paix qu'avec l'intention de revenir sur son ennemi , aussitôt qu'il l'aura désarmé & désorganisé.

Qu'ont valu aux Puissances pacifiques ou pacifiées, leur désertion de la cause générale ? S'il est un Souverain qui mérita quelques égards , c'étoit le Roi de Sardaigne : en livrant , au premier revers , ses forteresses , son pays , sa sûreté , il avoit livré l'Italie ; il s'étoit rendu à discrétion , mis sous la sauvegarde du vainqueur , confié dans la foi d'un traité signé sur la ruine de ses ramparts , & où sa souveraineté se trouvoit dépouillée de toutes les ressources de défense.

Un pas de plus , & il tomboit du trône : le Directoire l'y a conservé , afin d'en dissoudre jour à jour les derniers fondemens , prolongeant ainsi les douleurs de son agonie , & ne lui réservant l'existence que pour l'empoisonner d'outrages & de dangers . Après l'avoir enfermé dans un cercle de républiques révolutionnaires ,

il à armé contre lui , leur turbulence & leur ambition : désavouant ensuite les entreprises de ses élèves , il s'est présenté au Roi de Sardaigne comme son *protecteur* , & , pour prix de cette *protection* , lui a arraché encore quelques lambeaux de sa couronne . Ces usurpations ne suffisant pas , on a lâché sur le Piémont des hordes de bandits Italiens & François , pour y soutenir à main armée quelques centaines d'insurgens mercenaires ; mais la fidélité du peuple & des troupes , mais la fermeté du Général Comte d'Osasco , & celle des tribunaux , ayant déconcerté ces mouvemens , les Agens Directoriaux sont venus au secours des rebelles battus , dispersés , saisis & fusillés . A deux reprises , ces derniers ont reçu & enfreint leur amnistie . Enfin , au moment où cette tourbe de malfaiteurs , & les Génois leurs auxiliaires , succomboient sous le fer des troupes Piémontoises , remplissoient les prisons & alloient recevoir leur dernier châtimement , le Directoire a réclamé leur impunité . On l'a vu d'une main soulever contre le Roi de Sardaigne ses sujets , les Liguriens , les Cisalpins , & de l'autre asservir ce malheureux Prince au besoin comme aux conditions d'une nouvelle capitulation . C'est en lui promettant de contenir les ennemis dont on l'avoit entouré ,

& de le laisser vivre dans sa servitude , que le Gouvernement François l'a condamné à disgracier ses plus fidèles serviteurs , à éloigner le Comte de *St. André* Commandant de Turin , son fils le Chevalier de *Revel* , le Président du Sénat , le Comte & le Chevalier d'*Osasco* punis de leurs victoires sur les rebelles , à pardonner aux scélérats ; enfin , à lui livrer sa citadelle , & une des portes de sa capitale .

Roi sans autorité , prisonnier de ses ennemis , jouet de leur arrogance , frappé dans toutes ses affections , témoin impuissant du désespoir de son peuple , des larmes de sa famille , de l'anéantissement de sa puissance politique & militaire , ce Monarque n'a conservé du sceptre de ses pères , que la faculté de signer sa décadence & son déshonneur . Si la guerre éclate entre l'Empereur & le Directoire , ses oppresseurs considéreront le Piémont comme un département François , & son Souverain comme un otage . Si les hostilités entre ces deux Puissances sont ajournés , ils républicaniseront de force cette Monarchie démantelée . En supposant que le Roi de Sardaigne eût préféré , en 1796 , la guerre à la soumission , est-il probable qu'elle eût entraîné de pires conséquences ?

A peine le Pape eut-il acheté la paix au prix de ses trésors, de ses galeries, & du tiers de ses états, que sa perte définitive fut tramée au milieu de Rome même, par l'Ambassadeur de ses nouveaux amis. Rectifiant les circonstances qui avoient interdit à Buonaparte de précipiter sur-le-champ ce Pontife de la chaire de St. Pierre, le Directoire tenta de la briser par une insurrection populaire, qui eût masqué sa perfidie : il n'avoit fait que changer de moyens ; son but restoit inaltérable, & il accomplissoit, à la faveur de la paix, ce qu'il avoit commencé par des hostilités aussi infâmes que gratuites. Sa conspiration ayant échoué, il punit le Pape de l'avoir prévenue, s'empara de Rome, de ses richesses, du Pontif, du Collège des Cardinaux, surpassa *Genserik*, & envoya les Princes de l'Eglise pleurer dans l'exil ou la captivité, la duperie de leurs premiers sacrifices, & leur confiance dans les traités de paix.

Le Grand Duc de Toscane, la République de Lucques, le Duc de Parme, nonobstant les contributions successives auxquelles ils se sont soumis, nonobstant les humiliations sans nombre par lesquelles il ont suspendu leur ruine, n'ont pu obtenir ni deux jours de sécurité, ni se reposer

un moment sur la foi de leurs transactions avec la République Française.

Le Roi de Naples a-t-il gagné plus de tranquillité & de sûreté, en se détachant de ses alliés, qu'il n'eût conservé en continuant de combattre ? Avec ce que lui a coûté la paix, on entretiendrait vingt mille hommes pendant un an.

Il a maintenant sur ses frontières cet ennemi qu'il crut en écarter : plus d'intermédiaires entre ses Etats & cette Italie démocratisée, Paganisée, asservie à quelques milliers de Gaulois insatiables : sans tirer l'épée, sans craindre son ressentiment, ils lui ont donné pour voisins immédiats des Consuls & un Sénat Romain, ministres de leur avarice, instrumens dociles de leur ambition. Jusqu'au rocher de Malte est devenu une terrasse, d'où le Directoire bat en brèche l'indépendance du Souverain de la Sicile.

Ainsi dominé sur terre & sur mer, ce Prince en butte aux entreprises des François, l'est depuis long-tems aux affronts de leur insolence, & aux complots de leur déloyauté. En attendant le moment facile à prévoir où ils franchiront sa frontière, ils ont substitué la ruse à la force, & la mine à l'explosion. Sans relâche ils ont travaillé à armer contre sa couronne les intrigues de sa cour, la pusillanimité de ses politiques,

les passions des grands , les conspirations des mécontents , des méchans , & des novateurs . Jusqu'au pié de son trône , des Ambassadeurs du Directoire sont venus l'insulter de leurs commandemens , exiger l'impunité de leurs complices , arrêter le bras de la justice , faire entendre leurs menaces & l'injure de leurs préceptes . On a vu un descendant de *Louis XIV* , une fille de *Marie Thérèse* , obligés de recevoir les leçons oratoires & philosophiques d'un *Garat* , d'un *Garat* prêt à répéter dans le Palais de Naples , l'arrêt de mort qui sortit de sa main au Temple en 1793 .

C'est à ce prix que le Directoire permet encore au Roi des deux Siciles de conserver la couronne . C'est en l'entourant de dangers , & en l'abreuvant d'amertumes , qu'il le fait jouir des douceurs de la paix .

Madrid nous offre le même tableau ; un trône suspendu entre une révolution journallement travaillée , & le fardeau d'une guerre honteuse , sans objet comme sans motifs , dont les succès avanceroient la ruine du Monarque , & dont les revers méritent des *Te Deum* . C'est dans cette fausse position , c'est dans les bras des assassins de sa Maison , que le Roi d'Espagne traîne son existence , déchirée par les troubles de son intérieur , par les divisions de son ministère , par les

les plaintes de ses sujets , les inquiétudes du présent & la terreur de l'avenir. Dormant sous une voûte de poignards , ce Monarque , serré dans les liens d'une alliance dénaturée , ne peut les rompre ni les maintenir sans péril , ni faire la paix , ni supporter la guerre : ses alliés sont ses fléaux , ses ennemis sont ses protecteurs ; il cesseroit d'être Roi le jour que les Anglois cesseroient d'être victorieux.

Si du Midiles regards se portent vers le Nord , ils retombent sur une multitude de Princes & de Républiques Germaniques , qui épuisent le problème de la somme de moyens nécessaires pour abrégier leur existence . En vain , depuis plusieurs années , nombre d'entr'eux ont-ils abandonné l'Empire & l'Empereur à leur destinée ; en vain ont-ils séparé leur cause de celle de leurs associés , & leurs devoirs de leurs intérêts ; en vain ont-ils espéré que leur défection arrêteroit la verge & la rapacité de l'ennemi commun : ni ces traités furtifs & séparés qu'ils ont eu le courage de solliciter & le malheur d'obtenir du Directoire , ni leurs députations clandestines , ni leurs rançons , ni leurs suppliques , ni l'exorbitance de leurs sacrifices , n'ont pu leur assurer *l'amnistie*.

L'Allemagne se battit trente ans pour établir son équilibre politique ; pendant quarante années on défendit contre *Louis XIV* la rive gauche du Rhin. Aujourd'hui cette possession a été abandonnée d'un trait de plume ; & l'indépendance de la rive droite disputée par notes & contre-notes, sans qu'un soldat entrât dans le différend. Des antichambres du Directoire, le procès de l'Empire a passé à Rastadt. Là s'est établi une lutte d'insolence & de modestie, de menaces & de frayeur, d'écritures incompréhensibles pendant huit mois, pour arriver à ce résultat, qu'afin d'éviter la guerre en 1798, il est nécessaire de livrer à l'ennemi tout ce qui peut lui assurer l'Allemagne en 1799, sans combattre.

Les plus intrépides partisans de la paix ont été ceux qui en deviendront les premières victimes : mais le tort consiste moins à avoir éloigné une invasion subite & inévitable, par des concessions qui la produiront dans six mois, qu'à avoir placé antérieurement sa confiance dans un raccommodement avec la République Française, & d'avoir compté sur aucune équité dans ses prétentions, sur aucune sincérité dans ses prétendus engagements.

Je ne sais s'il existe en Europe un particulier qui, sur la foi du Traité de Rastadt, se hasardât à acheter pour dix mille livres sterling la Souveraineté des Cercles du Haut Rhin, de Souabe, de Westphalie, & de Franconie?

Il est difficile de concevoir une situation plus déplorable que celle où l'Empire s'est réduit par sa désunion, par son égoïsme, par ses bassesses inutiles, par sa recherche persévérante de la paix, par l'étalage de ces éternelles négociations qui ont donné la mesure de sa foiblesse.

L'Empereur lui-même, un moment entraîné par des circonstances impérieuses dans le précipice des Traités, n'a pu long-tems s'en dissimuler la profondeur. Tout a changé autour de lui depuis la transaction de Campo Formio.

Ce *Buonaparte* que les Plénipotentiaires d'Udine considéroient comme un chef de révolution, n'étoit pas même un chef de parti. Signataire du traité, il n'avoit l'intention ni le pouvoir d'en être le garant. Quelle confiance plus gratuite que celle qu'on pût prendre dans sa parole ou dans son influence, dans ses diplômes ou dans ses commettans?

De cette convention il n'est résulté que la preuve de son inutilité. A peine étoit-elle ratifiée, que ses principaux articles ont été élu-

dés avec dérision, ou enfreints avec audace. L'armistice promis à l'Empire violé sans ménagement, & réclamé sans fruit; les Belges expatriés, frustrés par l'avarice & l'infidélité du Directoire, de la restitution de leurs propriétés; le Comté de Falckenstein, possession Autrichienne sur la rive gauche du Rhin, envahi par les traitans de la République Française; ses magasins, ses caisses publiques dérobées, à la vue des Ambassadeurs Impériaux dînant à Rastadt avec un *Treilhard* & un *Bonnier*; l'un de ces Ambassadeurs, le Comte de *Metternich*, voyant vendre ses domaines sur l'autre rive du fleuve, par les vampires du Directoire, sans égard pour sa dignité, pour sa vocation, pour le droit des gens, pour la justice; un Sergent François devenu Général, à peine installé à Vienne en qualité d'Envoyé public, & insultant le Souverain & la Nation par une scène de scandale & d'outrage, dont l'Empereur eut la générosité de prévenir la juste punition; les corruptions révolutionnaires, tentées avec effronterie jusqu'au sein de Vienne même; la cession du Frickthal exigée du Congrès de Rastadt, comme une dette de l'Empire, sans considération pour les droits de son possesseur; enfin, l'Etat Ecclésiastique renversé & envahi, la Suisse bourlevée & sub-

jugée, le Roi de Sardaigne captif dans sa capitale, le Roi de Naples opprimé & menacé; toutes ces violences exécutées au mépris des articles d'une pacification si récente, ont convaincu la Cour de Vienne qu'il ne suffit pas de la pompe des Congrès & de la solennité des conférences, pour vivre en harmonie avec des philosophes, dont la politique n'a d'autre élément que de diviser pour conquérir, d'autre but que d'arriver à la domination universelle par de bouleversement universel, & d'autre frein que la crainte à laquelle ils ont réduit tous les mobiles de gouvernement.

Ce fut sans doute dans l'espoir d'échapper au naufrage général, que la Prusse y abandonna ses alliés, en signant à Basle un acte de neutralité qui devoit être le terme de ses inquiétudes, de ses dépenses & de ses dangers; mais dans les conjonctures présentes, reculer la difficulté ce n'est pas la résoudre, c'est au contraire l'aggraver. L'Empereur n'a pas perdu une bataille, sans que le contre-coup ne portât sur le trône du Roi de Prusse; le Directoire n'a pas obtenu une conquête ou une concession, sans ébranler les colonnes de toute souveraineté. Le Ministère de S. M. P. est trop éclairé pour méconnoître cette vérité; les événemens

lui en ont appris les conséquences. La neutralité de cette Puissance a concouru à étendre sur le Continent le progrès des conquêtes & des subversions révolutionnaires. Elle a accru l'audace du Directoire, & fécondé son ambition. A quelle cause la Prusse doit-elle son calme passager? A son indifférence sur les ravages d'une tempête qui s'approche d'elle dans une rapide progression. Occupé de détruire l'Europe en détail, le Gouvernement François ne trouble point ce sommeil précieux d'un Souverain intimidé, tandis qu'il abat Républiques & Monarchies. Bientôt, armé de leurs débris, de leur population, de leurs richesses, il écrasera la Puissance isolée qui aura vu de sang-froid emporter tous les bastions de sa sûreté.

Le Cabinet de Berlin prévoit cette catastrophe aussi bien que le public: ce seroit le supposer dépourvu d'entendement, que de le croire encore livré à des illusions. Mais le tourment de cette prévoyance est l'effet nécessaire de l'état de paix: j'ose dire plus, elle en est le châtiment. Ses trois cent mille soldats, ses neuf millions de sujets, la fidélité des uns, la valeur des autres, les talens de ses Généraux, la sagacité de ses Ministres, ajouteroient un poids décisif dans la balance d'une Ligue de

sûreté; ils n'auront pas celui d'un grain de sable, le jour où la Prusse verra la République & la Révolution Française se présenter de front contre sa tardive résistance, qu'aucun secours ne soutiendra.

Elle repousse des alliés naturels, rougiroit de s'unir aux oppresseurs des Peuples & des Rois, n'ose les combattre ni s'en aider, trace des lignes de démarcation contre l'hydre qui engloutit l'Empire & l'Italie, s'égare dans des craintes chimériques, s'aveugle sur la proximité de ses dangers, ne satisfera le Directoire qu'en s'unissant à ses attentats, & périra victime de ses incertitudes, si les Puissances qu'elle refuse d'assister le sont elles-mêmes de son immobilité.

Entouré d'ennemis maîtres de sa Capitale; *Frédéric le Grand* réduit aux ressources de son génie, fut moins malheureux, moins exposé que ne le sont ses successeurs, par les conséquences de la paix. Elle leur a coûté deux provinces sur la droite du Rhin; la Hollande, que les traités, le devoir, la raison, leur disoient de défendre; toutes leurs alliances, une partie de leurs barrières, des efforts humilians pour retarder une nouvelle agression, & le système entier de leur politique. Et où vient aboutir ce cercle de sacrifices? A une situation cent

fois plus orageuse que celle dont on crut se délivrer en posant les armes.

“ Attila, ” dit *Montesquieu*, “ faisoit un trafic continuel de la frayeur des Romains. ” Si l'on énuméroit ce que la lâcheté coûte au Continent de contributions, de vols, d'exactions, d'emprunts, de gratifications, de rédemptions pécuniaires, de dépenses inutiles pour conserver & acquérir la paix, on trouveroit les fonds de dix campagnes. Lorsqu'on rapproche des notes de Rastadt, six cents cinquante mille soldats que l'Allemagne compte sous les armes, on voit bien que ce ne sont pas les François qui subjuguent l'Empire, & qui ont asservi l'Italie.

Et qu'ont produit ces largesses de la peur, ces calculs aussi déraisonnables que ridicules, par lesquels tant de Puissances soldent au Directoire les moyens de leur asservissement? Dix d'entr'elles sont déjà subverties avec l'argent qu'elles ont livré pour racheter leur conservation. Le même sort les attend toutes. Aucune d'elles a-t-elle recouvré quelque sécurité? Où est le point d'appui qu'elles se flattent d'acquérir par des conventions? Fit-on jamais des accords avec les tremblemens de terre? Quelque avantage a-t-il compensé l'avilissement & la ruine de ces intercessions à la paix? Est-ce en provoquant
le

le mépris de son ennemi qu'on parvient à s'en défendre? Est-ce avec des chiffons diplomatiques qu'on repousse une Révolution armée de principes, de séducteurs & de canons?

Il faut dire le secret du Continent. Les classes supérieures de la société, des Dignitaires, des Propriétaires opulens, des Prélats, des Généraux, des Ministres, plus d'un Souverain même, en ont à redouter moins l'anarchie & la spoliation républicaines, que le risque de leur résister. Ils s'y abandonnent comme à une destinée irrésistible; la mollesse & l'inactivité s'accoutument de ce dogme qui dispense de tout effort. Ce sont les Grecs de Constantinople. Lorsqu'en 1453 Mahomet II s'approcha de leurs murailles, ils désertèrent leur Empereur, lui refusèrent les secours de leurs richesses, conservèrent aux Ottomans des trésors avec lesquels on eût soudoyé des armées de défenseurs, & se querellèrent entre eux sur les deux religions.

C'est à ce fatalisme continental, bien autrement qu'aux *Illuminés*, qu'on doit attribuer une léthargie si extraordinaire. On s'est lassé de penser, de prévoir, de réfléchir, de disputer & d'attendre. Fatigués de leur indécision, des Sybarites se sont résignés. — Chacun place quelque espérance de salut personnel à côté du mal.

heur général. On suppose froidement les tributs, les privations, le déshonneur, auxquels on va être condamné. J'ai entendu un Prince ecclésiastique d'une maison illustre m'assurer qu'il se consoleroit des événemens, s'il lui restoit trente mille florins de revenu.

Mais les alarmes & les angoisses surpassent encore ce stoïcisme. Au tourment de l'incertitude se joint un affaissement moral qui éteint jusqu'à la volonté de s'en délivrer. Les illusions & les terreurs se succèdent dans la même journée. Sans douleur comme sans mouvement, on voit fondre les Empires au creuset de la Révolution, renverser religion, trônes, sénats, dignités, mœurs, société, propriétés. On s'interdit le moindre cri, dans la crainte qu'il ne soit entendu de l'autre côté du Rhin: la prudence dicte de dévorer les humiliations, les outrages, les énormités les plus révoltantes; toute l'énergie consiste à ensevelir sa tête comme l'autruche, & à détourner la révolution en évitant de la regarder en face. Des Représentans des Rois, solennellement assemblés, sanctionnent par leur présence jusqu'à l'almanach républicain; des insultes qui, autrefois, eussent fait courir aux armes & les Cours & les Nations, sont tolérées, dissimulées, quelquefois même revêtues d'assentiment.

Loin d'ajourner de misérables différends, loin de se réunir contre l'ennemi commun, & d'appeler l'univers à son secours pour s'en défendre & l'écraser, des Souverains tendent la main à leurs assassins, soumettent leur autorité aux décrets des destructeurs de toute autorité, envient leur bienveillance, & cherchent leur salut dans l'insensibilité avec laquelle ils considèrent ce déluge, où vont se perdre tous les six mois quelque République ou quelque Monarchie : sans pitié, & en silence, on voit les dépouilles de la foiblesse & de l'innocence aggrandir périodiquement le spoliateur.

Quelque repos, du moins, quelque sécurité, quelque espoir, sont-ils la récompense de cette inertie ? Non ; on ne se rassure aujourd'hui, que pour trembler demain : une prétention injuste est-elle satisfaite, il en renaît de plus iniques encore ; la mesure de la tyrannie dépasse toujours celle de la lâcheté. Ni gouvernement ni particuliers ne sont assurés de leur sort un mois durant ; on éprouve la honte des affronts, sans éprouver la consolation qu'ils diminuent les dangers. L'expérience à tout dit, tout révélé ; c'est l'évidence même que l'inutilité complète de ce système d'égoïsme, de servitude & de circonspection.

L'inquiétude se lit sur les visages, l'effroi trouble les jouissances de la frivolité. Tous les sentimens sont pénibles, & leur expression concentrée. L'oppression directoriale pèse du Rhin à Stockholm, & du Danube au détroit de Gibraltar. On diroit que sa police espionne au dehors les actions & les pensées: ce n'est qu'au sein d'une étroite intimité que les habitans des deux tiers du Continent osent avouer leur horreur & leur indignation. Tel est l'état déplorable dans lequel on s'est précipité, qu'au milieu de cent papiers publics, & de mille écrits journaliers, consacrés à excuser les forfaits du Gouvernement François, à préconiser ses plans, à vanter sa puissance, à insulter ses ennemis, à favoriser le succès des inepties philosophiques du moderne Republicanisme, à peine une plume ose s'élever pour la défense de l'ordre social. — On a vu des journalistes punis d'avoir tenté de désabuser la crédulité publique, de venger les droits de la souveraineté, & de rendre guerre pour guerre au Directoire.

La terreur de ses plaintes fait baillonner toutes les bouches & sceller toutes les vérités.

Aussi l'audace des lettrés révolutionnaires en Allemagne se proportionne à la dépendance où se réduisent les Gouvernemens. Il n'y a pas

long-tems qu'une réunion de Théologiens, de Professeurs, & de Philosophes du Holstein, connue sous le nom de *Paëte du Nord*, a osé demander au Gouvernement Danois, l'autorisation de se former en Assemblée Centrale, ayant sous elle des Comités subordonnés, pour former & diriger l'éducation publique, avec une entière indépendance du Gouvernement, des loix, de la religion, des coutumes & des opinions reçues, afin de parvenir plus promptement à la connoissance de la vérité, & à la réformation du genre humain.

C'est donc pour éviter une guerre ouverte & perpétuer une isolation désastreuse, que le Continent laisse verser sur lui le mépris à pleines mains, qu'il habitue les sujets à ne plus craindre, à ne plus respecter l'autorité, & qu'il laisse démolir l'édifice de la sureté, de la propriété, de la raison publiques. C'est dans la crainte de périr par la résistance que l'on périt sans résister. Dans une crise semblable, les Romains se fussent armés avec la résolution de mourir ou de vaincre: les premiers Chrétiens eussent chanté des hymnes à la Providence, & couru au martyre: leurs successeurs ne meurent ni ne combattent; ils souscrivent à attendre leur dernière heure, & comptent les journées de leur

existence à l'exemple des malheureux dévoués au dernier supplice.

Les représentations sont repoussées comme indiscrettes, l'esprit & le courage comme des importuns, les peintures du danger comme des fables de l'humeur. Plus d'un Etat imiteroit *Tigranes* faisant trancher la tête de l'informateur qui venoit l'instruire de l'entrée de *Lucullus* en Arménie; de sorte que, personne n'osant plus le tirer de son étourdissement, les Romains arrivèrent sous les murs de sa capitale, avant que l'avis de leur marche lui fût parvenu.

Cette convulsion d'agonie dans laquelle se trouve le Continent, ne peut être de longue durée: ou les principales Puissances reprendront les armes, ou il croulera pièce à pièce par des invasions successives, auxquelles les pionniers révolutionnaires & la paix frayeront la route.

En attendant sa décision, chaque jour perdu aggrave les périls, multiplie les embarras, & diminue les ressources: on n'a plus le choix des momens.

Toutes les propriétés, tous les établissemens, tous les états demeurent incertains. L'industrie, le commerce, les arts dépérissent & rétrogradent: l'anxiété est dans toutes les familles, la ruine à leur porte, la consternation dans les cœurs.

Par une singularité digne du tems étrange où nous vivons, au revers de ce tableau des conditions supérieures & intermédiaires dans la plupart des Etats du Continent, on observe celui des Souverains les plus irréprochables par leur conduite publique & privée, & des Peuples les moins enclins à désertir leur gouvernement. C'est dans les campagnes sur-tout que se sont réfugiés le courage, le bon sens, & la fidélité: là on trouve des patriotes, c'est-à-dire des hommes qui défendront leur patrie, leurs foyers, & leurs coutumes; qui, dans une situation peu fortunée, considèrent comme la pire de toutes, l'approche des *libérateurs* du genre humain, & dont la vanité, l'ambition, l'avarice, & le *Moniteur*, n'ont pas encore dérangé l'entendement.

Qu'attristé de ce deuil du Continent interdit, qu'effrayé de sa stupeur, de ses irrésolutions & de son effroi, l'observateur traverse l'océan, & vienne contempler l'Angleterre. Ce n'est pas la mer seule qui la sépare de l'Europe, c'est un contraste digne d'étonnement; jamais on n'a pu dire avec plus de vérité,

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Toutes les fureurs du Directoire François, ses efforts, ses conspirations, ses complices, ses

vic-times, ses bataillons, ses brigandages, sont dirigés contre ce point du globe : il le poursuit avec les forces réunies de la guerre révolutionnaire, & des ressources militaires que lui acquiert une continuité de tyrannie, d'exactions, de dépopulation & d'épuisement publics. Il a proscrit la Grande Bretagne comme il proscrit un émigré ou un représentant du peuple : ses tributaires Bataves, Italiens, Suisses, Espagnols, ont, à sa voix, fermé leurs ports, leurs magasins, leur commerce à l'Angleterre : il s'est flatté de la mettre à l'interdit d'un bout de l'Europe à l'autre : il embrâseroit les deux mondes, pourvu que l'incendie engloutît son ennemi.

Eh bien ! cette Isle a soutenu, plus que jamais elle soutient avec gloire ce choc épouvantable : sa dignité est intacte comme ses armes : ses escadres pressent de toutes parts ce Colosse de boue qui foule sous ses pieds sanglans tout ce qui le craint, le sert & le caresse. C'est au milieu de leur navigation marchande anéantie, de leurs ports enchaînés, de leurs rades vides, de leurs vaisseaux ruinés, chassés, n'osant plus aborder l'océan qu'à la dérobée, que les Sultans de la *Grande Nation* évaporent leur rage en forfanteries, & en imprécations.

Tandis

Tandis qu'ailleurs on les combat par des gémissemens, par des prières, des conférences & du galimathias diplomatique, cette Isle les méprise, les bat, surmonte les dangers, prospère, & ne calcule aucun sacrifice nécessaire à son honneur & à sa sûreté.

Ici on ne connoît ni ces rêves mélancoliques de l'irrésolution, ni cet abattement léthargique, ni la perplexité, qui tourmentent le Continent : la sécurité, le repos, l'espérance, ne s'y fondent point sur la *justice* du Directoire, ni sur la parole de ses traités. A peine a-t-on touché ce sol, qu'un autre atmosphère moral vous pénètre de son influence : revînt-il de la Chine, le voyageur seroit moins frappé qu'il ne l'est en passant d'Hambourg à Yarmouth.

De l'autre côté de la mer, l'étranger suspect d'inimitié pour la Révolution Française, ou persécuté par ses ministres, est l'objet des inquisitions & des rebuts ; on y déteste un Jacobin, & on l'accueille : le passeport directorial, timbré *Egalité & Liberté*, ouvre toutes les barrières. Ici l'honnête homme reconnoît son asyle & sa patrie : on le respecte assez pour ne pas le confondre dans une tolérance absurde avec les vagabonds du républicanisme & les suppôts du Directoire. Plus de nécessité de dissimuler des opinions salutaires : plus d'embarras, d'inquié-

tude & de pâleur chez vos auditeurs, si vous manquez de respect à *Buonaparte* ou à *Treillard* ; on n'a besoin ni de réticences étudiées, ni de contours pour épancher des sentimens qui débordent de tous les cœurs. Ici l'on reçoit des leçons d'énergie, de philosophie & de liberté ; le conjuré & le coupable seuls sont condamnés à porter le masque qu'ils déchirent par-tout, avec le rire de l'insolence & l'approbation des poltrons.

J'ai laissé le Continent, persuadé que l'Angleterre touchoit à sa perte, & que la France alloit l'engloutir dans ses chaloupes canonnières. Les plus courageux, en lui accordant la possibilité d'une résistance extérieure, la livroient aux fléaux d'une Révolution interne : l'un gémissoit sur la ruine de son commerce, l'autre sur celle de ses finances ; & si l'on admiroit son héroïsme, on en plaignoit l'inutilité.

Quelle surprise d'observer, en débarquant, que la guerre la plus terrible à laquelle aucun Empire ait été exposé, produit mille fois moins de risques, de trouble, de tristesse, & de crainte, que les charmes de la paix dans lesquels se bercent en frissonnant tous les concurrens à la concorde avec la République Française !

C'est avec 800 vaisseaux de guerre, 150 mille matelots, trois cent mille hommes sous les armes, 50 millions sterling versés annuellement

par le patriotisme, l'opulence & la libéralité publiques, dans la balance des ressources; c'est avec des victoires périodiques, dont les annales de la marine d'aucun peuple n'avoit encore présenté l'éclat; c'est en affermissant tous les ancres d'une admirable Constitution, à mesure que l'ennemi tente de les soulever, que l'Angleterre attend sans crainte comme sans impatience, l'issue de ses dangers.

Lorsqu'on voit des flottes innombrables apporter à l'Angleterre les tributs de l'univers, & renouveler sans interruption la richesse nationale, sous la protection d'une force devant laquelle les François osent à peine aujourd'hui hasarder quelques pirates; lorsqu'on contemple ces merveilles d'industrie, de travail, & d'activité, toutes les sources d'opulence & de grandeur maintenues & augmentées, à côté des obstructions, de la langueur, du découragement, des désastres, qui ont ruiné depuis six ans le commerce & la richesse des nations les plus florissantes; lorsque de Londres aux montagnes d'Ecosse, du Trône à la chaumière, du Parlement à la plus chétive Municipalité, dans les comptoirs comme dans les palais, chez le citadin le plus obscur comme chez le Pair de la Grande Bretagne, on observe un sentiment & un dévouement uniformes; tant de lumières

unies à un attachement si enthousiaste à la Patrie & à ses loix, un accord si heureux entre le Gouvernement & la Nation, & toutes les conditions en harmonie, repousser d'un commun effort le féroce étranger qui menace leur liberté & leur bonheur, on s'agenouille devant la Providence, transmettant cette leçon vivante à tous les Peuples, comme un phare de secours & de préservation.

Loin de nous l'intention de vouloir mortifier, par cette esquisse comparative, aucun des Etats qui se débattent entre les pièges & les serres du Directoire. Il seroit absurde de méconnoître les causes & les différences qui les ont privés du ressort conservateur, auquel la Grande Bretagne doit l'intégrité de sa puissance & la fermeté de son attitude. De bonne heure ses Conseils & la majorité de la Nation ont jugé cette révolution exterminatrice, son hypocrisie & ses effets, méconnus opiniâtement dans le reste de l'Europe. Mieux que l'Europe elle a pénétré les préservatifs & les remèdes; elle n'a point sacrifié ses moyens de défense à l'espoir d'une paix funeste; elle est restée impénétrable à l'égoïsme, aux divisions, à la crédulité qui ont porté l'Europe sur l'abîme.

Mais si ce malheur a résulté d'un concours de mobiles & d'événemens qu'il fut aisé de pré-

voir & de prévenir, il n'est plus tems d'ouvrir le livre des reproches. Le présent nous opprime, l'avenir menace, le passé doit disparaître.

Si le Continent persistoit dans son aveuglement, s'il achevoit de perdre cet instinct de défense dont la nature a pourvu les plus vils animaux; si l'expérience, la raison, l'intérêt, & les faits, ne parlent pas assez haut pour le détromper, ce seroit une tâche accablante que celle d'annaliste du tems présent.

En ce moment l'Europe est suspendue entre la guillotine & le canon François. Il va être décidé si des barbares plus impitoyables, plus démoralisés, & bien moins redoutables que leurs ancêtres, resteront les maîtres de la société humaine, pour la repaître de sang & de fange. Aucune époque de l'histoire ne présenta de plus grands intérêts : aucuns dangers plus grands n'offrirent des ressources plus multipliées au courage & au génie.

C'est dans la description des vues, de la conduite, & de l'état actuel des principales Puissances, que nous allons chercher le thermomètre des événemens, pour en suivre la marche & le caractère dans le cours de cet ouvrage.

ALLEMAGNE.



PRUSSE.

AL'AVÈNEMENT du Roi actuel, le public présagea un changement de Ministère & de système. Le public avoit tort: l'expérience décida si Sa Majesté Prussienne a eu raison. Ce Prince a hérité de son père sa probité & sa valeur: digne de commander une Nation militaire dont la gloire est toute entière dans les armes, Chef d'un peuple qu'il gouverne avec bonté & dont la sureté fait son premier devoir, il monta sur le trône au moment où l'Empire ébranlé & l'Europe interdite cherchoient un salut imaginaire dans les négociations: il est simple qu'à cette époque il ait persévéré dans le plan de conduite que lui laissa son prédécesseur.

Mais, dès l'hiver dernier, l'horison se couvrit; le Directoire se démasqua, & la position de la Prusse varia avec celle de l'Allemagne. L'invasion de Rome, celle de la Suisse, les scènes de Rastadt, le pavillon de *Bernadotte*, la

mission de *Sieyes*, cet acharnement de la République Française à placer ses barrières sur la rive droite du Rhin, l'arrogance de ses prétentions, & la notoriété de ses desseins de subversion, éclairaient la Cour de Vienne, armoient celle de Pétersbourg, & proclamoient sur les deux hémisphères, à quel genre de pacification aspirait le Directoire.

C'est dans ces conjonctures que la Russie & l'Autriche, pénétrées de la nécessité d'une alliance générale, proposèrent à la Prusse une alliance défensive. L'Empereur en écrivit lui-même à S. M. P.; son Ministre à Berlin reçut des instructions, & entama des conférences dont l'insuffisance fut bientôt évidente. A peine une difficulté étoit-elle applanie, qu'on en élevoit une nouvelle.

Le Prince *Repin* étant venu appuyer ces ouvertures, dissiper les défiances, & promettre des secours, le Cabinet de Berlin demeura inébranlable; enfin, après un passage de huit jours à Vienne, le Comte de *Cobentzel*, revenu de Rastadt, parut à Berlin.—Personne ne méritoit plus de crédit que cet Ambassadeur; nul témoignage n'étoit plus digne d'attention. M. de *Cobentzel* s'étoit confié dans les promesses des François; il avoit concouru à entraîner sa Cour dans une

paix précipitée, avec l'opinion qu'elle éteindroit les différends; tous les efforts, tous les biais nécessaires pour en maintenir l'esprit & la lettre, il les avoit épuisés à Rastadt, renouvelés dans les conférences de Selz; l'intérêt de son Souverain, un dernier espoir de ramener l'harmonie, l'avoient conduit en Alsace, & fait tolérer le grimoire insidieux d'un versificateur François, d'un petit révolutionnaire de collège, chargé d'humilier & de tromper le Ministre d'un Empereur.

On ne pouvoit objecter au Conte de Cobentzel ni sa roideur, ni l'inflexibilité de ses principes, ni son aversion pour la paix; c'est une suite de faits récents, une expérience indisputable, & non des raisonnemens qu'il apportoit au Roi de Prusse.

Mais ni ses révélations, ni ses assurances, ni les instances, ni les représentations sur l'évidence du danger général, ni les déclarations franches & positives de l'Ambassadeur Russe, ni la certitude acquise que son maître interviendrait activement dans la guerre, & sur-le-champ par un premier secours de 16,000 hommes, n'ont altéré les premières résolutions du Ministère de Berlin.

Il a persévéré dans le maintien de la neutralité, & dans la confiance qu'il soutiendrait seul les attaques de la France victorieuse du reste
de

de l'Europe , sans secourir jamais ses attentats, mais sans s'occuper de les prévenir.

L'éclat de ces conférences & de leur dénouement a augmenté sans doute les dangers de l'Empereur & de l'Empire , en donnant un nouveau titre aux passions du Directoire , & la certitude qu'attaquée de nouveau , la Maison d'Autriche resteroit abandonnée de ses voisins , de ses associés à la défense de l'Allemagne.

Comme le résultat de cette isolation seroit , qu'à la suite de leurs succès dans une nouvelle guerre , l'Empereur & la Russie pourroient se ressentir de cet abandon , & que le salut de l'Europe feroit perdre à la Puissance qui refuse d'y concourir , sa considération , son influence , & peut-être sa tranquillité ; tandis que les revers de la Maison d'Autriche , combinés avec le révolutionnement d'une grande partie de l'Empire , en faisant succomber son Chef , entraîneroient six mois après le Roi de Prusse dans cette catastrophe ; on a plus déploré qu'expliqué la politique secrète qui détachoit ainsi la Cour de Berlin de ses premiers intérêts , & d'une union sans laquelle la Prusse périclité autant qu'aucune autre Puissance.

Sa conduite depuis quelques années atteste son insuffisance . Recherchée par les deux partis ,

elle a mécontenté l'un, sans pouvoir se fier à l'autre. C'est à force de dextérité, d'attentions, de concessions, qu'elle a maintenu ses relations avec la République Française: elle n'ignore aucune des propositions de démembrement, dont la *justice philosophique* du Directoire a fatigué sans fruit la Cour de Vienne. Au premier besoin, à la première défaite ils les reproduira. Qui peut méconnoître le but de ces ménagemens hypocrites & momentanés pour une Puissance qu'il sacrifiera demain s'il est vaincu, qu'il renversera s'il est vainqueur, dont il énervera l'autorité par les corruptions & les prestiges de l'esprit révolutionnaire?

Ces considérations sont des lieux communs; mais s'ils ont l'ennui des proverbes, ils en ont aussi le poids & l'évidence. Certainement le Roi de Prusse, & tout ce qui l'entoure, en sont pénétrés, tout autant que cette foule de précepteurs qui, la plume à la main, s'étonnent tous les jours d'être les seuls au monde auxquels il reste de la pénétration & du génie, & parfaitement surs que si le genre humain périt, c'est par le mépris de leurs avertissemens.

C'est donc une absurdité impertinente d'attribuer au Ministère Prussien, un aveuglement aussi monstrueux sur des vérités rebattues, & ses refus à sa fausse sécurité.

A défaut d'autres notions , on a imputé aux talens & au crédit de l'Abbé Sieyes , cette victoire passagère d'une Puissance anti-monarchique , sur le conseil d'un Monarque absolu . Ce préjugé est sans fondement . Sieyes n'a point laissé ignorer au Directoire , l'horreur & le mépris dont il est l'objet à Berlin dans toutes les conditions . Si le Gouvernement lui a rendu ces égards de forme qu'obtient un caractère public , il s'est trop respecté pour passer la mesure de l'étiquette . Ni la Cour ni la ville n'ont dissimulé leur opinion sur ce prêtre : chacun le tient dans l'éloignement ; il inspire à peine la curiosité . Comme ministre , comme philosophe , comme auteur , comme artisan de révolutions , il s'attendoit à un tribut d'hommages & d'empressements ; on lui a refusé jusqu'à des visites . Un Feld-Maréchal Prussien étant sollicité par Caillard , prédécesseur de Sieyes , de faire connoissance avec cet Ambassadeur , & de se faire présenter , répondit séchement : Non, Monsieur , sans phrases . (1)

Jamais homme , d'ailleurs , ne fut moins séduisant que ce Provençal , dont le pédantisme orgueilleux ne respecte l'orgueil de personne , dé-

(1) On se rappelle qu'en votant la sentence de Louis XVI, Sieyes dit ; *La mort , & sans phrases* .

daigne les bienséances , se croit dispensé d'adresse , & imagine que ses semblables doivent s'abaisser devant les hauteurs de son intelligence . Avec le masque de la fausseté , il repousse lorsqu'il est de sang-froid , il fait peur dans les accès fréquens de sa colère . On peut deviner l'espèce de succès auquel a dû arriver dans une Cour polie , un métaphysicien obscur , aussi ignoble dans sa figure que tranchant dans sa conversation , étranger aux formes comme à l'esprit des négociations , dépourvu de toutes les qualités conciliatrices , fait pour épouvanter la probité , pour étonner la raison , & inspirer la plus juste défiance .

C'est à ce dernier sentiment que la Prusse s'en est tenue envers ce missionnaire d'anarchie ; elle le surveille , ne le croit point , & le haït . Sa présence à Berlin a plus servi l'Europe que la République Française : il a totalement aliéné le Ministre des affaires étrangères , Comte de *Haugwitz* , qui passe pour le plus invincible promoteur de la neutralité .

On a cherché encore les motifs du Cabinet de Berlin , dans les sentimens personnels de quelques-uns de ses membres , dans leur faveur pour la Révolution Française , dans leur attachement à quelques-unes des sectes auxquelles on fait honneur des événemens , & qui servent de clef à tous les ar-

spices dont la sagacité fait de l'histoire du tems un mystère apocalyptique . Des insinuations plus odieuses se sont mêlées à ces interprétations aveugles .

Toute sorte de raisons autorisent à les démentir . Il est possible que des préventions particulières , de l'aigreur , & quelques ressentimens frivoles , influent sur des déterminations d'Etat ; mais lorsque l'Etat lui-même se trouve dans un des bassins de la balance , conjointement avec la fortune , le repos , l'autorité , l'existence de ceux qui gouvernent , on ne peut les supposer assez peu maîtres de leurs passions , pour enfoncer eux-mêmes le fer rouge dans leurs entrailles .

Nombre d'indices semblent décèler que , l'imprudent éloignement dans laquelle la Prusse persévère , résulte d'un système auquel on se croit forcé par les conjonctures antécédentes .

Le jour où cette Puissance mutila la Coalition par le Traité de Basle , elle s'enferma dans un cercle de dangers ; tous ses rapports politiques furent ébranlés ; elle brisa l'obligation des ses alliances sans pouvoir en former aucune , s'offensa des reproches , revint à cette haine nationale que la sagesse de l'Empereur *Léopold* & le patriotisme de *Frédéric Guillaume* avoient abjurée , & oublia la France révolutionnaire , pour redouter l'Autriche & la Russie . A la faveur de ces funestes

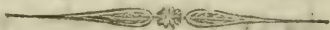
dissensions, le Directoire a poursuivi ses désorganisations, ses complots & ses envahissemens.

Mais en admettant la vraisemblance des soupçons accrédités à Berlin contre la sincérité des deux Cours Impériales, y a-t-il la moindre égalité entre les risques dont leur alliance & leurs succès peuvent menacer la Monarchie Prussienne, & la conséquence de leurs revers ? D'un côté, une ou deux Provinces menacées, peut-être envahies, & peut-être encore restituées ; de l'autre, tous les fléaux de la Révolution unis à ceux d'une guerre désespérée, l'existence du Roi, de sa Maison, de ses serviteurs, de sa Noblesse, de son Gouvernement, de son Peuple, des calamités sans remèdes, des misères qui verront blanchir les cheveux du jeune Souverain, pleurant dans l'exil la chute de son trône, ou porté au tombeau sur un sol étranger.

Il est d'ailleurs si peu naturel d'augurer, que pour prix d'une alliance contractée dans de semblables conjonctures, par des motifs si impérieux, les Cours Impériales puniroient un jour la Prusse de son assistance, & feroient servir le salut de l'Europe à la spoliation de leur allié, qu'on seroit tenté d'imputer une défiance si romanesque à des vues plus dissimulées.

Sans doute la Prusse n'écouterà pas long-tems de pareilles hypothèses , ni les conseils d'une prudence inutile : sans doute ses refus tiennent moins à la crainte , & à un système insensé d'isolation , qu'aux incertitudes dans lesquelles se balance la Cour de Vienne. Si seduite une seconde fois par l'hypocrisie & les tentations du Directoire , celle-ci venoit à terminer ses démonstrations de résistance , par un nouveau traité de paix , que deviendrait la Puissance assez imprudente pour s'être engagé dans un dessein de guerre , dont le Gouvernement François ne pardonneroit pas même l'intention ?

On aime donc à considérer comme seulement ajournée , comme soumise aux décisions dernières de l'Empereur , celle qui sépare encore la Prusse de la défense générale ; mais , la charge une fois sonée , la neutralité de cette Puissance deviendrait une erreur , dont le Directoire se chargeroit bientôt de venger l'Europe.



AUTRICHE.

TANDIS que la Prusse travailloit à conserver son repos , l'Empereur chercha inutilement à recouvrer le sien. Depuis dix-huit mois les hosti-

lités sont suspendues entre ce Monarque & la France ; cette trêve orageuse , obscurcie d'ombres , & prolongée par des négociations interminables , a été le seul dédommagement de la paix de 1797. On est aujourd'hui revenu au défilé où l'on se trouva après la signature des préliminaires de Léoben , & pressé entre la nécessité de reprendre les armes , ou de souscrire à toutes les usurpations consommées depuis un an , & à demeurer investi sur 180 lieues de frontière , par les arsenaux , les légions mobiles , & les Colonies de la Révolution .

Nonobstant les pertes qu'ont éprouvées les armées & la puissance territoriale de la Monarchie Autrichienne , cette crise accablante a prouvé l'étendue de ses ressources . Elle a soutenu la guerre onze ans consécutifs ; elle a fait face sur tous les points ; elle a sacrifié des armées à la défense de l'Empire ; si elle a eu à regretter deux Provinces détachées dont la distance & la position ne permirent plus de les sauver , le corps de l'Etat n'a reçu aucun dommage .

C'est un sujet d'admiration & de surprise , combien les moyens de soutenir des guerres si longues , si dispendieuses , si meurtrières , ont été doux & peu oppressifs . L'économie , outrée dans plusieurs occurrences , une habitude d'ordre ,
une

une comptabilité scrupuleuse, ont supplée à la modicité des emprunts, & à l'insuffisance des taxes ordinaires.

A la suite de campagnes dépopulatrices, sur un théâtre éloigné des pays héréditaires, l'armée Autrichienne se reproduit au grand complet de guerre, mieux organisée qu'elle ne le fut jamais, plus instruite, épurée, animée de zèle, & forte de 350 mille hommes.

Jamais les Peuples ne furent plus attachés à leur Souverain, plus disposés à le défendre contre les atteintes d'une Puissance spoliatrice & affamée qui porte sur tous les points de la terre les calamités & le désespoir. Nul Etat ne fut mieux garanti par la fidélité de ses habitans, par leurs habitudes, par leur caractère peu passionné, du ravage des nouveautés. L'Autrichien n'a connu de la révolution que ses effets; il l'a repoussée par sentiment & par instinct; il en méprise les principes. Les gens de lettres dans cette Monarchie ont moins méconnu qu'ailleurs leurs devoirs & leur honneur: elle renferme sans doute des mécontents; mais c'est une injustice & une erreur trop communes, de confondre des mécontents avec des démocrates & des factieux.

Cette Nation qui, dans le milieu du siècle, donna un si bel exemple de dévouement à la

maison de ses Souverains , se montre prête à le renouveler : on y observe un esprit national , & un mouvement d'enthousiasme . L'Empereur n'ayant point abusé de sa situation critique , pour forcer la mesure des sacrifices publics , ni pour les exiger avec despotisme , il recueille aujourd'hui le fruit de sa modération ; il en éprouvera l'effet , si la guerre se renouvelle.

Dans le nombre ineffable des attentats de l'audace directoriale , le plus révoltant peut-être est l'usage que ces arrogans dominateurs ont fait adopter aux Puissances , de renvoyer leurs ministres sur la demande de cinq démagogues absolus , habillés en costume de républicains , & de les renvoyer précisément pour des motifs qui prescrivent impérieusement de les conserver.

Une semblable épisode d'insolence a été dirigée contre M. le Baron de *Thugut* : sa retraite devoit expier l'échec de l'Ambassadeur Bernadotte : plus ce Ministre étoit nécessaire à la Monarchie , plus le Gouvernement François aspirait à le perdre ; il n'étoit plus permis à l'Empereur de lui donner sa confiance , sans l'aveu des meurtriers d'une Archi-Duchesse. Si l'espoir obstiné d'éloigner une rupture , a fait déferer un moment & pour la forme à une réquisition si outrageante , du moins la condescendance a eu son

terme ; M. de *Thugut* est resté à la Chancellerie, & l'Empereur sur son trône.

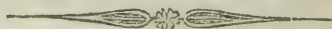
L'un & l'autre balancent en ce moment le destin de l'Etat & de l'Europe : des secours sont assurés & en marche, les armées à leur poste ; mais les négociateurs ont-ils quitté le leur ? Attend on que le Directoire rabaisse ses prétentions ? ou la Cour de Vienne rétractera-t-elle sa fierté, sa prévoyance, & ses mesures ?

Je ne pénètre ni n'inculpe , par conséquent , les raisons de ces temporisations ; mais leurs effets frappent tous les yeux. De jour en jour plus désolée , l'Italie est aussi plus asservie : elle offre des ressources qui s'affoibliront par des délais ; à son exemple, la Suisse abattue , n'espérant plus de libérateur, recevra le joug contre lequel elle se défend , & , d'auxiliaire abandonnée , deviendra dans un an le satellite de la France ; l'achèvement de cette conquête préparera des invasions prochaines dans les Provinces occidentales de la Monarchie Autrichienne : la seule position militaire qui lui promette des succès & des appuis sera perdue & pour toujours.

A la vue d'un corps Impérial de 25,000 hommes placé sur la frontière des Grisons , les François s'ouvrent la route du St. Gothard , les derrières des Alpes, l'intérieur des petits Cantons

Helvétiques. Peut-être, à leur réveil, les Autrichiens appercevront-ils le drapeau tricolor, érigé sur les cimes qui dominent le Tyrol ; une barrière insurmontable s'élèvera entre eux & la Suisse qui les appelle, la Suisse que le Directoire condamnera bientôt à se dédommager de sa ruine, en l'associant à ses brigandages extérieurs : l'expérience la plus mémorable aura été à pure perte ; encore une fois on se sera laissé prévenir, environner d'écueils, enlever des avantages décisifs.

Dans peu de jours, probablement, ce terrible problème sera résolu. Le Roi de Naples au midi, les Grisons à l'occident, voilà les deux premières victimes que se ménage le Directoire : à leur salut est attaché celui de l'Autriche, & le sort de la guerre dans laquelle elle se verra infailliblement enveloppée, aussitôt qu'elle aura déserté la défense de ces deux Etats.



S U I S S E .

S'IL pouvoit manquer un trait au tableau des forfaits exécutés par les François dans cette contrée, s'il reste encore à leur abominable Gouvernement, & à ce ramas de brigands en uni-

forme qui servent ses fureurs, un partisan ou un apologiste, qu'on jette les yeux sur le nouveau mémorial par lequel ils viennent de signaler leur *enthousiasme pour la liberté*, & leur tendresse pour le *Peuple*.

Nous avons rapporté dans les Numéros précédens, qu'au printemps dernier le féroce assassin qui, sous le nom de Général *Schawenbourg*, ensanglante, déchire & saccage la Suisse, tenta vainement de désarmer & d'asservir les Cantons Démocratiques. Quoiqu'il eut employé dans cette agression, toutes les barbaries capables de semer l'épouvante, & d'affoiblir ces intrépides montagnards par la perfidie de ses artifices, ils repoussèrent ses brigades, & le forcèrent d'abandonner leurs rochers ensanglantés, à la suite d'une Convention par laquelle ils se soumirent à joindre leurs Députés à ceux des autres Cantons réunis à Arau, sous la promesse expressément stipulée que nul François armé n'entreroit sur leur territoire.

Non moins atroce que son Général, mais peu inquiet de ses pertes & de ses échecs, le Directoire reçut avec humeur cette capitulation, & ne souscrivit à la ratifier qu'en se réservant d'en enfreindre l'engagement, aussitôt qu'il pourroit le faire avec succès.

Plus assurée de la servilité du Corps Législatif qui, au nom de la France, scelle à Arauc les chaînes de sa patrie; régnant dans le Directoire Helvétique par l'intrusion d'Ochs & de la Harpe, la Régence de Paris résolut de soumettre à son despotisme les démocraties des Alpes, ou de les exterminer.

En conséquence, Schawembourg reçut ordre de se délier de manière ou d'autre de son Traité du 6 Mai dernier, de pénétrer avant les neiges dans ce berceau de la Liberté Helvétique, & d'en désarmer les habitans.

Au commencement d'Août il disposa ses intrigues & ses préparatifs: il se fit aider par les Directeurs d'Arau. Pour obtenir un prétexte d'attaque & d'invasion, il falloit provoquer quelque soulèvement dans les petits Cantons: on le fit naître, en exigeant qu'à l'exemple de la plaine, ils prêtassent le serment civique à la nouvelle Constitution, imposée à la Suisse par 46,000 meurtriers François, professeurs de droit politique.

Il est aisé de prévoir l'effet de cette mesure sur des Peuples simples, profondément religieux, & dont la conscience jusqu'alors avoit été aussi libre que leurs loix. Des troupeaux d'esclaves sans morale & sans divinité, des législateurs deshonorés, des tyrans au-dessus des remords, de

la honte , & des supplices , peuvent dicter , recevoir , altérer , renverser toutes les armées les Constitutions *impérissables* auxquels ils promettent obéissance : mais ce trafic de faussaires étoit encore étranger au climat des Hautes Alpes . En plaçant leurs malheureux habitans entre le parjure & la mort , le Directoire , & son Général calculèrent que le choix ne seroit pas douteux .

En effet , nombre de Communautés , même dans la plaine , refusèrent ce serment tortionnaire . Les Cantons d'Appenzell , de Schwitz , d'Uri , d'Underwalden , de Zug , & une grande partie de celui de Lucerne , furent à-peu-près unanimes à y résister .

On employa pour les contraindre des proclamations foudroyantes ; on répéta pour les diviser & les pervertir , tout le système de machinations sous lequel la Suisse avoit succombé au mois de Mars . “ Si l'on ne se conforme pas complètement à l'arrêté du Directoire & au terme prescrit , ” écrivit *Schawenbourg* à ces Républicains de 500 ans , “ j'entrerai avec mon armée dans les *districts rebelles* , & je punirai sévèrement & exemplairement les *coupables* . ”

La monstrueuse insolence de ce barbare n'ayant pu intimider les généreux enfans de *Guillaume Tell* , il réunit 15 bataillons nouveaux aux troupes

qu'il avoit à Lucerne , arma sur le Lac de ce nom , des chaloupes canonnières , & suivi d'une forte artillerie , alla égorger , le 7 Septembre , des peuples , des pasteurs , défendus par leur désespoir & leurs rochers.

C'est sur la partie inférieure du Canton d'Underwald , qui confine au Lac de Lucerne , qu'a eu lieu cette scène de crime & de courage. Pendant que *Schawenbourg* se portoit en front sur les Suisses , il les tournoit au midi , en faisant traverser une colonne par l'Oberland immobile , & par le Mont Brunig . Réduite à ses seules forces , à quelques pièces d'artillerie , & à ses retranchemens naturels , le peuple d'Underwald repoussa le 8 Septembre les premières attaques de ses oppresseurs : mais le 9 ils pénétrèrent dans la Vallée de Stanz , en canonnant ce Bourg depuis le Lac : pendant treize heures , les habitans se défendirent en désespérés , avec une audace & une opiniâtreté que le carnage n'affoiblissoit point ; 1500 d'entr'eux tombèrent morts , plus de deux mille furent blessés : les vieillards , les femmes , les prêtres , les enfans , se jetèrent dans la mêlée , & combattirent avec fureur.

Plus de 2000 François , nombre d'officiers , attaqués corps à corps , pourfendus à coups de hâches , écrasés par les éclats de rochers , ont expié leur
infâme

infâme expédition. Il n'est pas d'horreurs que leur indigne Chef ait épargné à ces Vallées dépeuplées : beaucoup de leurs paisibles citoyens ont été égorgés , jusques dans les temples & dans leurs maisons , & les deux sexes enveloppés dans une destruction commune : tout le pays livré aux flammes & au saccagement , n'offre plus qu'un monceau de ruines , & un désert ensanglanté. Le bourg de Stanzstadt ; la ville de *Stanz* , célèbre dans l'histoire de l'Union Helvétique , ont été livrés aux flammes : les incendiaires ont enlevé ou tué les bestiaux , qui font la richesse de ces contrées. Un siècle de travaux ne réparera pas la désolation & la misère où le Directoire & ses bourreaux viennent de les plonger.

Le vil exécuteur de cette catastrophe , ce *Schawenbourg* qui peut trouver encore des officiers assez pervers pour lui obéir , s'est hâté d'inviter le Directoire Helvétique à partager l'allégresse de son *triomphe*. “ La victoire , leur “ dit ce misérable , est restée aux *Républi-* “ *cains*. ” On diroit qu'il est allé combattre des Marocains ou des Serfs. Quel Republicain qu'un Gentilhomme Alsacien , devenu l'assassin en chef de cinq oppresseurs , enrichi des biens de sa famille proscrite & expatriée , & portant

le fer & la flamme chez les peuples les plus indépendans de l'Univers ! Quels Républicains que ses maîtres & leurs tueurs à gage ! Quels trophées de *liberté* que ces exploits de cannibales contre un pays où tout comandoit le respect à l'ennemi de la tyrannie !

En massacrant les peuples, en leur apportant l'opprobre du joug François, les bandits du Directoire ont soin de détruire les monumens de l'indépendance & de la gloire nationales : ils ont renversé celui que la reconnaissance avoit érigé à *Guillaume Tell*, comme ils avoient renversé la chapelle commémorative de la victoire de Morat.

C'est la patrie, c'est la cendre d'*Arnold de Melchthal*, l'un des trois fondateurs de la Liberté Helvétique, que les guerriers philosophes de la République de Paris, viennent d'arroser du sang de ses compatriotes. Que diroit ce Héros, s'il venoit à revivre, de rencontrer ce sol heureux affranchi par son courage, aujourd'hui souillé & asservi par des histrions scandaleux, jouant depuis 9 ans, le fer à la main, la comédie de *l'égalité des droits* ?

Lorsqu'en 1307 *Melchthal* délivra son pays, il força *Landenberg*, Baillif Autrichien de *Sarnen*, de se rendre à discrétion. Peu d'années

auparavant, cet Officier avoit fait décapiter le père de *Melchthal*, pour avoir résisté à un commandement injuste; mais le fils ne vit dans *Landenberg* qu'un ennemi désarmé qui imploroit la vie; sans se permettre un outrage, il le fit embarquer, lui & sa garnison, sous la seule condition qu'il ne reparoîtroit plus dans les trois Cantons. Comparez ce paysan magnanime à des *Schawenbourg* & à des *Merlin*, à des *Brissotins* & des *Jacobins*, aux lanternes, aux guillotines, à deux cents mille assassinats civils, à tout ce que le dernier terme de la corruption morale peut enfanter de fraudes, de bassesses, de lâchetés, de crimes & de cruautés !

Dans sa relation digne du sujet, l'exterminateur des Bergers de l'*Underwald* avoue *n'avoir pas vu de journée plus chaude.* " Une grande " quantité d'habitans des différens Cantons, " ajoute-t-il, furent témoins du combat: leur " visage s'allongeoit à mesure que nous avan- " cions.—Si nous n'avions pas dompté ces hom- " mes aveuglés, dans peu l'insurrection fût " devenue générale. La victoire a coûté beau- " coup de sang, mais c'étoient des *Rebelles* " qu'il falloit soumettre. "

On ne sait si l'on doit rire, ou frissonner

d'horreur, en entendant des Révoltés couverts du sang de leur Monarque, & qui se vantent d'avoir ressuscité la liberté perdue, traitant aujourd'hui de *Rebelles* un Peuple Souverain, qui défend ses loix, sa religion, ses foyers, son indépendance, contre des Parisiens, des Lorrains, des Gascons, des Normands, qui viennent escalader ses montagnes ignorées pour le dépeupler, le voler & l'enchaîner.

Admirables résultats d'une Révolution faite par le Peuple & pour lui, pour les droits de sa souveraineté, pour la gloire de la philosophie, & pour l'exemple de l'Univers! Respectable Nation que ces compatriotes de *Montaigne*, de *l'Hôpital*, de *Sully*, de *Catinat*, de *Fénélon*, de *Malesherbes*, qui, pour dix fols par jour, vendent leur vie à cinq ordonnateurs de calamités, vont rendre au néant des sociétés florissantes, &, en attendant quelque nouvel Empire à désoler, se délassent à ensevelir de petites Démocraties innocentes, dans l'enfer dont ils sont les ministres!

Cet horrible succès a décidé la soumission momentanée des Cantons voisins: *Schawenbourg* a pénétré dans ceux de *Schwitz* & de *Zug*, sans résistance; il les désarme, comme il a désarmé ceux de la plaine, comme il les désar-

mera tous. C'est cette opération qu'il regrettoit d'avoir différée malgré lui : il redoutoit avec raison la juste exécration dont les Suisses sont pénétrés pour lui, pour ses soldats, pour son Directoire. Un autre but est entré dans les vues de ce dernier ; ce but regarde l'Empereur.

Soit qu'il amuse encore quelque tems ce Monarque par des démonstrations pacifiques, soit qu'il se prépare à l'attaquer incessamment, il profite de l'inaction que conserve la Cour de Vienne, pour la priver des avantages qui peuvent lui rester. L'assujettissement des petits Cantons donne aux François le passage du St. Gothard, & une nouvelle communication avec le Milanois : il les met en position de prendre à revers le pays des Grisons, d'y pénétrer par le sud-ouest, & de se rendre maîtres des vallées supérieures qui débouchent en Italie & dans le Tirol.

Jusqu'ici les Grisons, éclairés par leurs principales familles, avertis par le sort de la Suisse, & protégés par 25,000 Autrichiens postés dans le Vorlsberg, ont repoussé toute accession au nouveau Corps Helvétique. L'ascendant du Cabinet de Vienne, le crédit des grands propriétaires, l'expérience & la raison, l'ont

emporté dans leurs Communautés sur les manœuvres, les imprécations, & l'éloquence révolutionnaire du Résident directorial ; mais l'invasion des Cantons démocratiques va altérer leur sécurité : un corps François placé dans le comté de Sargans, les menace au nord de leur territoire, ne manquera pas de prestesse pour y pénétrer, & y pénétrera avant l'hiver, si les Autrichiens ne l'ont pas prévenu.

Quant au reste de la Suisse ; l'immobilité où elle est demeurée, à la vue des derniers événements, ce déplorable abandon où l'on a laissé Underwald, ces passages ouverts à l'ennemi pour faciliter l'invasion, disent assez à quel état de terreur elle est réduite. Sans doute la prudence proscrivoit tout soulèvement intempestif & partiel, sans liaison, sans ensemble, sans chefs, sans appui ; mais une crainte prolongée conduit à la dégénération. Si la Suisse est contrainte de persévérer dans sa situation actuelle, elle changera de face & de nature ; ces peuples honorés, sages, heureux, & belliqueux, ne seront plus que des tribus de Monténégrins, dont le Directoire soudoyera la valeur & la misère avec le pillage des Etats voisins ; c'est sur l'Autriche que tombera certainement le poids de cette Révolution.

Tel a été le but de la France en l'opérant, & en faisant signer à cette troupe de valets qui composent le Directoire & la Législature Helvétiques, un traité d'alliance *offensive*. Quoique ces actes passagers d'autorités révolutionnaires qui tôt ou-tard, disparoîtront avec leurs diplômes, méritent peu les honneurs d'une transcription, nous consignerons ici les articles essentiels de cette alliance, signée à Paris le 19 Août dernier, & dont les effets ne tarderont pas à se manifester, soit en Italie, soit en Allemagne, si l'Empereur est encore six mois durant en paix avec le Gouvernement de Paris.

IL y aura à perpétuité, entre la République Française & la République Helvétique, *paix, amitié, & bonne intelligence*.

Il y a, dès ce moment, entre les deux Républiques, *alliance offensive & défensive*. L'effet général de cette alliance est, que chacune des deux Républiques peut, en cas de guerre, *requérir la coopération de son alliée*. La puissance requérante spécifie alors contre qui la coopération est réclamée; & par l'effet de cette réquisition spéciale, la puissance requise entre en guerre contre la puissance ou les puissances désignées; mais elle reste en état de neutralité vis-à-vis de celles qui seroient en guerre avec la puissance requérante, & qui auroient point été particulièrement désignées par elle. Il est reconnu que l'effet de la réquisition de la République Française ne pourra jamais être d'envoyer des troupes Suisses outre-mer. Les troupes requises seront payées & entretenues par la puissance requérante; & en cas de réquisition, aucune des deux Républiques ne pourra conclure séparément aucun traité d'armistice ou de paix. Les effets particuliers de l'alliance, lorsque de part ou d'autre la réquisition aura lieu, la nature & la quotité des secours mutuellement accordés, seront

déterminées de gré à gré par des conventions spéciales basées sur les principes renfermés dans cet article.

En conséquence, la République Française garantit à la République Helvétique son indépendance & l'unité de son gouvernement ; & dans le cas où l'oligarchie tenteroit de renverser la Constitution actuelle de l'Helvétie, la République Française s'engage à donner à la République Helvétique, sur sa réquisition, les secours dont elle auroit besoin pour triompher des attaques intérieures ou extérieures qui seroient dirigées contre elle. Elle promet ses bons offices à la République Helvétique, pour la faire jouir de tous ses droits par rapport aux autres puissances ; & afin de lui procurer des moyens de rétablir promptement son état militaire sur le pied le plus imposant, la République Française consent à la remettre en possession des canons, mortiers, & pièces d'artillerie qui lui ont été enlevés pendant la présente guerre, & qui seroient encore à la disposition du Gouvernement François au moment de la signature du présent traité, moyennant que la République Helvétique se chargera de les faire rechercher & conduire sur son territoire.

Les frontières entre la France & l'Helvétie seront déterminées par une convention particulière, qui aura pour base, que tout ce qui faisoit partie du ci-devant Evêché de Bâle & de la principauté de Porrentruy, restera définitivement réuni au territoire François, ainsi que les enclaves Suisses qui se trouvent comprises dans les départemens du Haut Rhin & du Mont-Terrible ; sauf les rétrocessions ou échanges qui seront jugés indispensables pour la plus parfaite rectification des dites frontières depuis Bâle jusqu'à Genève, & qui ne contrarieront point les réunions déjà définitivement opérées au territoire François.

Afin d'assurer les communications de la République Française avec l'Allemagne méridionale & l'Italie, il lui sera accordé le libre & perpétuel usage des deux routes commerciales & militaires, dont la première passera par le Nord de l'Helvétie, en remontant le Rhin, & suivant les rives occidentales & méridionales du Lac de Constance ; dont la seconde, partant de Genève, & traversant le département du Mont-Blanc, traversera également le Valais pour aboutir sur le territoire de la République Cisalpine, suivant une direction qui sera déterminée ; & il est convenu que chaque Etat fera sur son territoire les travaux nécessaires pour l'achèvement de ces deux routes.

*GRANDE BRETAGNE.*

TANDIS que l'ouragan révolutionnaire balaie le Continent, & brise tous les jours quelque nouveau rouage de la machine sociale en décadence, veut-on savoir ce que peuvent un Gouvernement légal & un peuple, armés de cette liberté qui donne de la force sans violence, & de l'énergie sans atrocité? Résister seule à un ennemi devant lequel la moitié du Continent a posé les armes, combattre victorieusement la plus alarmante rébellion dans une de ses provinces; dompter, par le seul poids de la raison, de l'honneur national, de la confiance dans une autorité vigoureuse, les obstacles & les dissentimens; alarmer les côtes de France & de Hollande, enfermer les forces navales de l'Espagne, soutenir le Portugal, défendre ses établissemens extérieurs, faire presque exclusivement le commerce du monde, poursuivre les escadres ennemies jusqu'aux bouches du Nil; tel étoit le déploiement de ressources morales & militaires dont l'Angleterre étonnoit l'Europe.

Le Directoire lui a encore ménagé la gloire du triomphe le plus mémorable, dont les an-

nales maritimes aient conservé le souvenir, par cette expédition d'Egypte, dont il espéroit couvrir l'injustice & la deloyauté, par des succès faciles & par des romans *officiels*.

De tous les tems, la France fertile en imaginations turbulentes & en projets, enfanta l'idée de ces incursions, de ces déplacements, de ces vicissitudes politiques que le tems ne multiplie que trop, sans que la perversité humaine se mêle d'en accélérer la marche ; mais autrefois les Ministres, habitués à ces effervescences de l'inquiétude & de l'ambition, traitoient les auteurs de ces plans comme des fous, & leurs inventions méprisées alloient s'entasser dans les archives, & y mourir.

Le Directoire, & avant lui le Comité de Salut Public, ont fouillé ces dépôts, pour y trouver des matériaux d'incendie, des idées d'usurpation, & des matrices de malfaisance. La conquête de l'Egypte étoit au nombre de ces mémoires : vingt fois on en avoit occupé, & sans fruit, l'ancien Gouvernement : il falloit un régime tel que celui qui a succédé, pour ressusciter une entreprise si désordonnée, sollicitée par les philosophes & les savans, prônée par quelques voyageurs, rédigée par des brigands raisonnateurs, & digne, en tous sens, de l'ava-

rice comme de l'activité désorganisatrice du Conseil du Luxembourg.

Avant son exécution, elle avoit traînée dans ce tripot scientifique qu'on appelle *l'Institut National*, dans les porte-feuilles du Ministre *Talleyrand*, dans les sociétés confidentielles du *Républicanisme universel*. L'espoir de pénétrer dans l'Inde par la Mer Rouge, n'entra que secondai-
 rement dans ce projet ; il offroit trop de hasards & de lenteurs à des esprits aventuriers : mais le sac de l'Egypte, mais son usurpation durable, mais la conversion de cette contrée en une colonie, d'où, à loisir & à volonté, on embraseroit l'Asie & l'Inde, mais la domination sur la Grèce & l'Archipel, offroient des avantages plus immédiats.

On ne peut même se défendre de penser, que celui de se délivrer du *Héros de l'Italie*, des compagnons de sa fortune, & des inquiétudes que donneront toujours à la faction régnante, quelle qu'elle soit, des généraux qu'il faut annuler ou perdre le jour où ils rentrent dans leur patrie, est entrée dans les combinaisons de la gratitude directoriale.

Quoi qu'il en soit, la tête inflammable & romanesque de *Buonaparte* l'a précipité dans cette

expédition, conforme à son génie, & propre à charmer ses ennuis. Un cortège de Docteurs & de Sages a fait voile avec cette aile gauche de l'armée d'Angleterre, qui, pour abrégé, alloit conquérir la Grande-Bretagne sur les sables du Nil.

Malte enlevée & spoliée, par l'effet des mêmes trahisons, des mêmes divisions suscitées, des atrocités républicaines & du plan qui ont perdu la Suisse; Alexandrie surprise, la Basse Egypte parcourue, & Buonaparte au Caire; le Directoire, ses gazettes & ses orateurs, ne tarissoient pas en ridicules amers sur l'Amiral Nelson, en pompeux étalage de la rapidité & de la solidité de leurs triomphes. Ce nouveau prodige, s'écrioit le Directoire dans une amplification de rhétorique Cartouchienne, intitulée *Message*, & qu'il adressoit le 14 Septembre à ce Corps législatif dont il à fait son Conseil privé, ce nouveau prodige étoit réservé à la France République.—L'Egypte deviendra le poste le plus redoutable contre l'odieuse puissance des Anglois dans l'Inde, & leur commerce usurpateur.

Il venoit d'achever ce cours de sottises ampoulées, lorsque le bruit de l'anéantissement de son escadre a retenti du fond de la Méditerranée jusqu'au Pandæmonium du Luxembourg.

Transmis à Londres par les rapports inexacts du Continent, cet événement a été connu dans tout son éclat, & a acquis sa pleine certitude, à l'arrivée de M. *Capel*, Capitaine de la corvette la *Mutine*, dépêchée le 7 Août par l'Amiral *Nelson*, qui, de sa relâche momentanée à Syracuse, s'étoit reporté avec le vol de l'aigle sur Alexandrie, pour y attaquer, y combattre, & y anéantir l'escadre ennemie.

Non moins digne de sa victoire par sa modestie que par sa valeur, il en a mandé l'abrégé & le résultat dans une lettre adressée à Lord *St. Vincent*, & dont il a envoyé le duplicata aux Lords de l'Amirauté. Rien n'est plus éloquent que la simplicité de cette dépêche, qu'on pourra comparer avec les jactances de *Scipion-Bonaparte*, & les burlesques rodomontades dont les François républicains amusent l'Europe depuis six ans.

A bord du *Vanguard*, à l'embouchure du Nil,
le 3 Août 1798.

Milord,

Le Tout-Puissant a béni les armes de S. M. dans la bataille qui vient d'avoir lieu, par une grande victoire sur l'escadre de l'ennemi que j'attaquai au coucher du soleil le 1^{er} Août, à l'embouchure du Nil. L'ennemi formoit une forte ligne de

bataille à l'ancre pour défendre l'entrée de la baie où il étoit mouillé. Cette ligne étoit flanquée de quantité de chaloupes canonnières, de quatre frégates, & par une île qu'il avoit garnie, une batterie de canons & de mortiers : mais rien ne pouvoit résister à l'escadre dont V. S. m'a fait l'honneur de me confier le commandement. L'exacte discipline qui vous est si bien connue, le jugement des capitaines, leur valeur, unie à celle des officiers & des équipages, la rendoit irrésistible.

Si ma plume pouvoit ajouter quelque chose à la réputation des capitaines, je le ferois avec plaisir, mais cela est impossible.

Je regrette la perte de M. *Westcott*, Capitaine du *Majestic*, qui a été tué au commencement de l'action ; mais son vaisseau a continué de combattre si bien sous M. *Cuthbert*, son premier lieutenant, que je lui ai ordonné de commander le vaisseau jusqu'à ce que V. S. ait fait connoître sa volonté.

Les vaisseaux de l'ennemi sont presque totalement démâtés, exceptés les deux de l'arrière-garde : Je suis fâché d'ajouter que ces deux vaisseaux & deux frégates se sont échappés : je vous assure qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de l'empêcher. Le Capitaine *Hood* s'est efforcé de le faire très bravement ; mais n'ayant aucun vaisseau en état de soutenir le *Zealous*, j'ai été obligé de le rappeler.

Je ne puis assez exprimer l'aide & le secours que j'ai reçu du Capitaine *Berry*. J'étois blessé à la tête, & obligé de quitter le tillac ; mais le service n'a rien perdu par cet événement. Le Capitaine *Berry* réunissoit tout ce qui étoit nécessaire pour une occasion si importante, & je demande la permission de m'en rapporter à lui pour tous les détails relatifs à cette victoire. Il vous présentera le pavillon du second commandant, celui du commandant en chef ayant été brûlé avec l'Orient.

Je vous transmets ici la liste des tués & blessés, avec notre ligne de bataille & celles de François.

J'ai l'honneur d'être,

H. NELSON.

A l'Amiral Comte de St. Vincent, Comm.
en Chef, &c. à Cadix.

LIGNE DE BATAILLE.

1. Le *Culloden*, Cap. T. *Troubridge*, de 74 c. 590 h.
2. *Theseus*, Cap. R. W. *Miller*, 74 c. 590 h.

3. L'Alexander, Cap. *Alexander Ball*, 74 c. 590. h.
4. Le Vanguard, Cap. H. NELSON, Vice-Amiral, Cap. *Berry*, 74 c. 595 h.
5. Le Minotaure. Cap. T. Louis, 74 c. 640 h.
6. Le Leander, Cap. B. Thompson, 50 c. 443 h.
7. Le Swiftsure, Cap. *Hallewell*, 74 c. 590 h.
8. L'Audacious. Cap. *Davidge Gould*, 74 c. 590 h.
9. La Défense, Cap. J. Peyron, 74 c. 590 h.
10. Le Zealous, Cap. S. Hood, 74 c. 590 h.
11. L'Orion, Cap. J. Saumarez, 74 c. 590 h.
12. Le Goliath, Cap. T. Foley, 74 c. 590 h.
13. Le Majestic, Cap. G. B. Westcott, 74 c. 590 h.
14. Le Bellerophon, Cap. H. Darby, 74 c. 590. h.
Le brig La Mutine.

LIGNE DE BATAILLE FRANÇOISE.

1. Le Guerrier, de 74 canons, & 700 hommes, pris.
2. Le Conquérant, 74 c. 700 h. pris.
3. Le Spartiate, 74 c. 700 h. pris.
4. L'Aquilon, 74 c. 700 h. pris.
5. Le Souverain Peuple, 74 c. 700. h. pris.
6. Le Franklin, *Blanquet du Cheyla*, premier contre-Amiral, 80 c. 800 h. pris.
7. L'Orient, *Brueys*, Amiral & Comandant en Chef, 120 c. 1010 h. brûlé.
8. Le Tonnant, 80 c. 800 h. pris.
9. L'Heureux, 74 c. 700 h. pris.
10. Le Timoléon, 74 c. 700 h. brûlé.
11. Le Mercure, 74 c. 700 h. pris.
12. Le Guillaume Tell, *Villeneuve*, second contre-Amiral, 80 c. échappé.
13. Le Généreux, 74 c. 700 h. échappé.

Frégates.

14. La Diane, 48 c. 390 h. échappée.
15. La Justice, 44 c. 300 h. échappée.
16. L'Artemise, 36 c. 250 h. brûlée.
17. La Sérieuse, 36 c. 250 h. démantée & coulée bas.

Perte des Anglois : 16 officiers, 156 matelots, 46 de la marine, tués; 37 officiers, 562 matelots; 78 de la Marine blessés.
Total 895.

HORATIO NELSON.

En lisant cette relation , on regrette que l'admirable laconisme du vainqueur laisse à désirer les circonstances d'une victoire si étonnante. Le rapport du Cap. *Capel* , & quelques lettres , ont suppléé à ce silence .

C'est le 1^{er} d'Août , à cinq heures & demie du soir , que s'engagea la bataille , prolongée , avec des intervalles plus ou moins longs , jusques vers trois heures de l'après-midi du 2. Les Capitaines de l'Escadre Française prenoient le café à bord de l'*Orient* , lorsque l'Admiral *Nelson* parut , arrivant sur eux par un vent de nord-ouest. — Ils paroissent s'être jugés invincibles par leur position , que soutenoit la proximité de la côte , armée d'artillerie , qu'appuyoit la petite île sur laquelle ils avoient élevé des batteries de canons & de mortiers , & qui couvroit leur avant-garde ; enfin , par la fixité de leurs citadelles embossées , & flanquées de chaloupes canonnières .

Aucun de ces obstacles n'a arrêté l'intrépide *Nelson* . Pendant que six de ses vaisseaux se portoient directement sur la ligne Française , sept autres la tournèrent en passant audacieusement entre sa tête & l'île armée , au mépris des écueils , & du feu qui les foudroyoit. — Le

Culloden

Culloden toucha , & ne put se relever pendant la durée du combat ; les six autres vaisseaux , le *Zealous* , l'*Audacious* , l'*Alexandre* , le *Goliath* , l'*Orion* , & le *Léander* , parvinrent à gagner le dedans de la ligne , & à se placer en face des six premiers vaisseaux de l'escadre Françoisse , entre la côte & eux . La hardiesse de cette manœuvre étoit encore sans exemple , & passeroit pour fabuleuse , si l'événement ne l'avoit justifiée . Tandis qu'elle s'exécutoit , le *Léander* , de 50 canons , coupa à moitié la ligne ennemie , en se portant entre le cinquième & le sixième vaisseau de file , de manière à enfler celui-là de la poupe à proue , & celui-ci de la proue à la poupe .

C'est dans cette position que l'Amiral Anglois plia ses voiles , jeta l'ancre , & serrant les François entre ses bordées de bas-bord & de tribord , surmonta leur supériorité de nombre & d'artillerie , incendia l'*Orient* & le *Timoléon* , écrasa l'avant-garde & le centre , & réduisit ensuite l'arrière-garde restée inactive pendant 36 heures .

Il suffit de dénombrer les canons & les équipages , pour constater qu'en attribuant la défaite de sa flotte à son infériorité , le Directoire s'est

permis une de ces impostures matérielles qu'on ne remarque plus, & qui, bien plus que les revers, déshonorent un Gouvernement. C'est avec la même véracité historique, que ses journaux ont renouvelé la fable usée des boulets rouges, avec laquelle ils expliquent leur désastre.

Elle est due toute entière à la puissance de l'intrépidité, des talens, de l'expérience, de la discipline, sur des ennemis qui, de l'ancienne gloire de leur marine, n'ont conservé que le courage. Il est, d'ailleurs, un peu différent de combattre pour sa patrie, ou de combattre pour satisfaire les passions de cinq dictateurs odieux, dont la France, il y a dix ans, connoissoit à peine l'obscur existence.

On reproche au Chef de cette Escadre d'avoir laissé entre la côte & lui assez d'eau pour le mouillage, & de n'avoir pas raccourci son encablure: on s'étonne de même que l'arrière-garde n'ait pas coupé ses amarres & participé à une action si longue. Lorsqu'elle a été réduite à ses propres forces, quelques-uns de ses vaisseaux ont fait une défense honorable, entr'autres le *Tonnant*, que commandoit le Capitaine *Du Petit Thouars*, Officier de l'ancienne marine, rempli d'instruction, de valeur, & de

qualités personnelles, & mort victime de son dévouement, non à la cause de la Révolution, mais à la nécessité d'exister, & de la misère où son Gouvernement a réduit tous les officiers dont il suspecte la naissance, la probité ou les principes.

L'Amiral en Chef, *Brueys d'Aigalliers*, d'une ancienne & honorable famille du Languedoc, appartenant aussi à la Marine Monarchique, son Capitaine de pavillon, *Casa Bianca*, de la même catégorie, ont été tués. Le premier Contre-Amiral, *Blanquet de Cheyla*, également Gentilhomme & Officier de l'ancien tems, est dangereusement blessé & prisonnier. Des Chefs de cette Escadre, il n'est échappé que le Contre-Amiral *Villeneuve*, arrivé à Malte sur l'un des deux vaisseaux qui ont survécu à la catastrophe.

Sans doute il y a lieu de s'étonner de voir une expédition aussi injuste, un service si déshonoré, & les criminels intérêts d'une République à qui la France & l'humanité ont à reprocher tant de malheurs, servis par des hommes que leur nom, leur éducation, le cri du sang, & les devoirs les plus sacrés, devoient rendre étrangers à ces sacrilèges armemens. Quels regrets donner à la perte de gens qui s'associent

ainsi aux brigandages d'une troupe de conjurés heureux, épuisant le sang des autres Nations après avoir épuisé celui de leurs concitoyens? Que signifie aujourd'hui le patriotisme d'un serviteur du Directoire, qui, sous prétexte de la défense des frontières de la France, court exterminer des Suisses & des Egyptiens?

Cette escadre anéantie, dont neuf bâtimens vont porter à 57 le nombre des vaisseaux de ligne François qui, depuis l'origine de la guerre, sont entrés captifs dans les ports d'Angleterre, fut armée à Toulon avec les dépouilles de l'arsenal de Venise. La Providence n'oublie rien, & nous ne sommes pas au bout de ses vengeances. *Discite justitiam, moniti.*

Trois des vaisseaux de ligne Vénitiens, 2 frégates, quelques flûtes, & 280 bâtimens de transports, sont enfermés dans le port d'Alexandrie par une forte division de l'escadre Britannique, sous les ordres du Cap. Trowbridge, digne de remplacer son glorieux Amiral, que l'état de sa santé reconduit en Europe.

A tous les embarras, à tous les dangers dans lesquels Buonaparte se trouve enseveli, & dont ses dépêches interceptées ont confirmé la preuve, se joint maintenant la perte de sa flotte;

la suppression de ses rapports avec la France, la privation des secours, le discrédit que ce désastre jette sur ses armes, la confiance qu'elle inspire aux Beys, & la guerre avec la Porte Ottomane dont la déclaration a suivi la nouvelle de la victoire des Anglois.

Dans une de ces lettres surprises, *Buonaparte* écrivant à son frère *Joseph*, lui trace les difficultés & les périls de l'entreprise dans laquelle il s'est engagé, son dégoût de la vie, & son désir de revenir en France; il le prie de lui conserver un appartement à Paris. Valoit-il la peine de débutter par tant de rodomontades, d'avoir plongé des millions d'hommes dans le deuil, la misère, l'impiété, ou le tombeau; d'avoir rendu la France, il y a un an, à toutes les horreurs dont elle s'efforçoit de terminer la durée, pour arriver à un semblable résultat?

Toutes les lettres de ses officiers sont remplies des mêmes gémissemens sur leur sort, sur la sottise de leur expédition, sur l'issue dont elle les menace. On retrouve ces plaintes dans une lettre de Tallien, qui de Rosette, où il se trouvoit au jour du combat, alloit en porter le lugubre récit au Général, & qui verse

dans le sein de son épouse, son amertume & ses terreurs.

Il est faux que *Buonaparte* ait traité avec aucun des Beys, tous réunis au Pacha du Caire pour le repousser. Seulement il avoit gagné deux Cheicks d'Alexandrie ou des environs, dont l'un l'a abandonné depuis la destruction de l'escadre.

Son désespoir s'est converti en fureur contre la Porte Ottomane, dont il a fait saisir les galiottes dans le Port d'Alexandrie; c'est contre la Syrie qu'il songeoit à tourner ses armes affoiblies: sa troupe est réduite à 17 mille hommes par les divers combats qu'elle a eu à soutenir & par la mortalité. La retraite des eaux du Nil dans les premiers jour de Septembre l'aura désolée par les fièvres endémiques, que le chagrin & les privations des choses les plus nécessaires, entr'autres de vin & d'eau-de-vie, rendront irrémédiables. Vraisemblablement le péril de sa situation rendra *Buonaparte* féroce: il tentera de se défendre par la terreur, & de l'imprimer par l'extermination. Déjà une centaine d'habitans d'Alexandrie ont été suppliciés, pour s'être réjouis de la victoire des Anglois.

Les conséquences de cet événement dans les conjonctures où se trouve l'Europe, ont une gravité que n'offrit peut-être, au même point, aucune époque antérieure de la présente guerre. Quoique des esprits chagrins & difficiles affectent de les méconnoître, nous oserons en examiner quelques-unes dans quinze jours. Les plus immédiates sont, que la Marine Française se trouve réduite à 26 vaisseaux, de plus de 80 qu'elle avoit en 1779; savoir, 8 à Toulon, 16 à Brest, & 2 échappés de la Baïe d'*A'Bekir*; que la Porte a franchi le Rubicon, déclaré la guerre, enfermé le Ministre François aux Sept Tours; que la Méditerranée reste aux Anglois, ainsi que le commerce du Levant; que le Directoire a perdu un allié éternel, & avec lui tous les avantages qu'en tiroient les provinces méridionales de France; enfin, qu'au milieu de ses bravades, de ses inepties, & des belles élucubrations de son *Rédacteur*, ce gouvernement, brisé de rage, a ordonné à ses Conseils de lui lever 200 mille hommes, & un subside de 125 millions tournois.

L'Amiral *Nelson* a été créé Pair de la Grande Bretagne, sous le titre de *Baron du Nil*. C'est le quatrième Amiral que des victoires ont

élevé depuis cinq ans à cette dignité. Et le Général *Pichegru*, sauveur de la République Française, conquérant des Pays Bas, & de la Hollande, arrive malade, exténué, proscrit, des marais infects de Sinamary, où la générosité de la Grande Nation l'avoit relégué!

M E M O I R E S B R I T A N N I Q U E S.

N.º V.

25 OCTOBRE, 1798.

I T A L I E.

QUOIQUE cette contrée semble effacée de la balance politique, elle peut y rentrer, & y porter même un poids très-important. Ou une nouvelle guerre la tirera de la servitude & de la confusion où elle se trouve ensevelie ; ou, de nouveau, elle effrayera l'humanité par une série de révolutions plus ou moins violentes. Dans cette alternative inévitable, il n'est pas indifférent de reconnoître le caractère actuel de l'Italie, le degré de sa dissolution, les espérances ou les craintes qu'elle justifie, & ses rapports avec la situation politique des autres Puissances Continentales.

De toutes les parties de l'Europe, c'est peut-être celle dont l'Etranger connoît le plus impar-

faitement les misères, l'esprit, les ressorts étranges qui en prolongent le bouleversement. Le Gouvernement François, ayant épuisé sur elle la fécondité de ses rapiñes, de ses charlataneries & de ses fureurs, la tient en quelque sorte en charte privée : il s'est rendu maître de ses communications, & se réserve d'en être l'historien périodique. Nous ne savons de l'existence de ces pays désolés, que les éruptions fréquentes d'une tyrannie sans pitié & d'un désespoir impuissant.

Voici l'abrégé de la prospérité que la France a versé sur eux, & de la bienfaisance *paternelle* avec laquelle elle les gouverne, pour l'avancement de la *philosophie* & de la *liberté*.

Nous n'avons touché qu'imparfaitement, il y a quinze jours, la déplorable condition à laquelle le Roi de Sardaigne est asservi. Pour s'en former une idée juste, il suffit de savoir que son trône, sa personne, & son peuple, sont sous la tutelle de ce Général *Brune* dont la Suisse a éprouvé la *générosité*, aujourd'hui dispensateur en chef des volontés, des châtimens, des pillages républicains en Italie, & Commandant général de l'Armée Française au-delà des Alpes.

L'associé de ses conjurations à Turin, est un nommé *Ginguené*, tiré de cette classe que *Voltaire* désignoit avec justesse par l'épithète de

basse littérature: la protection de *Marmontel* le fit recevoir autrefois en qualité de copiste chez *Madame Necker*; il se fit connoître depuis, des oisifs de Paris, par quelques opuscules en vers & en prose; trois ou quatre journaux parlèrent de ce fatras & de son auteur; il fut accueilli de quelques femmes à prétention, il prit le ton & le maintien d'un personnage. Telle est sa trempe d'esprit, qu'incapable de rien produire, il accablé le public de commentaires sur le mérite de deux écrivains qui ont produit beaucoup, & qui, quoiqu'en contraste de caractère, de mœurs & de talens, ont absorbé l'estime & les éloges de *Ginguené*: le malheureux & sensible *J. J. Rousseau*, le méchant & immoral *Champfort*, ont partagé son culte à degré égal. Il étoit simple qu'un petit poëte vaniteux, pauvre, obscur, & frotté d'Encyclopédie, s'indigna de n'être pas un Duc & Pair ou un Conseiller d'Etat. La Révolution survenue, il s'en est fait un des enfans perdus: spadassin de *Mirabeau*, Constitutionnel, puis Républicain, puis Dantoniste, puis Jacobin du premier grade, enfin Directorial, il a prêté sa plume à toutes les circonstances & à tous les partis.

Personne ne lisant ses pamphlets ignorés, il devint l'éditeur du Journal intitulé la *Décade*

Philosophique, magasin d'impiétés, d'injures aux prêtres & aux Rois, d'hommages à tous les oppresseurs qui parcourent le cercle de la Révolution, & sur-tout de flatteries envers le Directoire, telles qu'autrefois les gens de lettres en adressoient aux plus pervers ainsi qu'aux plus sages des ministres.

Pour récompenser les bassesses de ce périodiste, le Gouvernement en avoit fait un *Directeur de l'Instruction publique*, dans un pays où il n'y a plus d'instruction. *Bacon* ou *Leibnitz* eussent récusé un semblable ministère : le Citoyen *Ginguené* saisit ce département, & l'exerça avec gratitude. L'*instruction publique* sous sa direction devint un cours d'athéisme, de bavarderie révolutionnaire, & d'inquisition contre les efforts de la raison pour tirer la France de sa barbarie; mais l'odieux & le ridicule de cette préfecture, mais le mépris public pour le *Directeur en chef* de l'esprit humain, tournèrent les vues de *Ginguené* vers une destinée plus éclatante. En conséquence ses maîtres l'ont travestien Ambassadeur de la République Française; après avoir regenté la France, il est allé regenter le Roi de Sardaigne; & pour gage de sa nouvelle alliance, ce Monarque a dû supporter la présence & les harangues insolentes d'un pé-

tant bel-esprit, diffamateur périodique de tous les Souverains, & présenté à l'auguste sœur de Louis XVI, dont à vingt reprises il a préconisé l'assassinat.

On pardonnera cette digression personnelle à la nécessité de faire connoître l'espèce d'hommes qui ont chassé des emplois publics tout ce qui méritoit en France quelque considération ; & l'espèce de *talens* qu'emploie cette Révolution rémunératrice, qui ne doit porter aux places, que le génie, les lumières & les vertus.

Brune & *Ginguené* sont les deux ouvriers chargés de démolir la monarchie en Piémont ; mais d'y procéder par complot, & non à force ouverte. Cette dernière eût été prématurée ; tant que le Directoire négocioit encore avec des Rois, & qu'il leur vantoit la sincérité de ses engagements : ce n'est ni un ennemi, ni un Souverain neutre qu'il précipiteroit du trône, c'est un ALLIÉ ; on a donc combiné graduellement la chute de ce Prince infortuné, de manière à sauver quelques apparences, à faire glisser la couronne de dessus sa tête, en feignant de la retenir, & sans mettre au jour l'intention préméditée de la renverser ; en sorte que cette catastrophe paroisse purement occasionnelle.

Dans ce dessein , le Directoire a eu recours à ses deux leviers ordinaires . D'abord il a tenté de travailler quelque soulèvement populaire en Piémont , à l'aide duquel il fut permis de présenter la voix de quelques pelotons de séditieux , comme l'expression de la volonté publique . Cette insurrection de commande eût été protégée par le Général & l'Ambassadeur républicains ; elle auroit réclamé la convocation d'une Assemblée Nationale , dont le premier décret eût été la déchéance du Roi , & l'abolition de la Monarchie . Cette mécanique court aujourd'hui les rues ; il n'est pas d'enfant qui ne connoisse maintenant ces mystères usés de la Démagogie révolutionnaire .

L'inébranlable , l'universelle fidélité des Piémontois , & leur horreur pour les François , ont fait avorter ce premier plan . On avoit espéré entraîner ce peuple à quelque mouvement , en glissant successivement dans les Provinces frontières des bandes de coquins gagés & armés , pour donner le signal , surprendre quelque ville , intimider le Gouvernement , & former un centre de rassemblement (*); mais les troupes du Roi ayant

(*) Les François poussèrent l'atrocité jusqu'à exiger non seulement qu'ils pussent librement ; & temerairement séjourner dans la Capitale , paroître impunément par tout , dans les salles mé-

tué, pendu & chassé ces *Citoyens*, on les a fait soutenir par des *Cisalpins* & des *Liguriens*. *Brune* & *Ginguéné* attendoient en silence l'événement. Lorsqu'ils ont vu leurs disciples battus, ils ont offert leur médiation pour terminer ces troubles ; & quelle médiation ! En s'armant d'une liste de griefs imaginaires contre le Roi & son gouvernement, *Brune* a menacé de secourir les perturbateurs, à moins qu'ils n'obtinsent l'amnistie, que la *Cittadelle* de Turin ne reçut garnison Française, & que l'élite des serviteurs de l'Etat ne fût disgraciée & éloignée.

Cent quinze de ces malfaiteurs dirigés par la France se trouvoient alors dans les prisons, & , au lieu des supplices qui les attendoient, recouvrèrent la liberté de les mériter par de nouveaux attentats. On découvrira le premier mobile de ces hostilités, en apprenant que, de ces 115 détenus, 66 étoient François, 7 seulement Piémontois, & le reste des bandits de l'Italie. (*)

me de la Cour, ou le Peuple avoit accès, & sous les yeux du Roi ; mais accueillis, caressés par *Ginguéné*, dont ils formoient la Société la plus intime, il leur donna des brevets, & des uniformes, comme attachés au service de la République afin de les rendre d'autant plus inviolables. *L'Editeur*.

..(*) Il est bon à remarquer que parmi ces malfaiteurs dont les François exigent impunement soit la sortie des prisons,

Soit les troupes réglées, soit les milices, soit le peuple, se sont maintenus sur la ligne de loyauté la plus prononcée. Telle est la force de ce sentiment populaire en Piémont, & de l'aversion des sujets pour le régime de leurs oppresseurs, qu'on a vu le Souverain réduit à rendre des proclamations journalières, pour prévenir le rixes & les vengeances, pour désarmer le zèle, pour menacer même du châtiment ceux qui lui témoigneroient un attachement trop actif, ou qui se ressentiroient des outrages dont les François accablent le Prince & la Nation.

La voie des insurrections artificielles se trouvant fermée, les désorganiseurs directoriaux sont revenus aux expédiens qui ont anéanti la Cour de Rome, que *Garat* & son successeur *La Combe St. Michel* devoient renouveler à Naples, & qui se reproduiront tôt ou tard, par-tout où seront admis ces incendiaires que la France appelle ses Ambassadeurs.

On

soit la libre rentrée dans les Etats du Roi, il y en avoit plusieurs condamnés par les Tribunaux à être pendus en effigie comme absens, d'autres dont une fausse indulgence avoit retardé la mort, convaincus tous comme chefs, ou Complices de trames qui avoient pour base l'assassinat du Roi, & de toute sa Famille. *L'Edit.*

On a remis en mouvement les provocateurs de sédition , amnistiés ; non dans l'espoir d'ébranler un soulèvement , mais afin de trouver dans leur répression le motif d'un grief & le titre d'une intervention militaire . Les troupes & les agens François ont aussi l'instruction d'élever des incidens par des querelles & des violences . Si le Gouvernement Piémontois s'intimide & laisse impunies ces voies de fait , on les poussera à outrance ; *Brune* est là pour les soutenir . Si , au contraire , on les réprime & les châtie , nous entendrons le Ministre & le Général du Directoire s'écrier , & tonner sur la violation du droit des gens , sur l'insulte faite à la *Grande Nation* , sur l'ingratitude du Roi qu'elle a traité avec tant de clémence & de magnanimité . De ce manifeste à l'assaut , de la citadelle de Turin au Palais du Prince , le trajet sera immédiat ; & le Directoire nous apprendra dans un beau message à ses 500 , que c'est le Roi de Sardaigne détrôné qui conspiroit contre la France . — On peut s'en reposer sur le Général *Brune* pour la préparation de ce coup de main .

Cependant , jusqu'ici , la vigilance & la fermeté de la Régence Piémontoise ont fait échouer les premiers essais , tentés dans le mois de Septembre dernier .

Les insultes de quelques officiers & soldats François ayant ému la multitude de Turin, il s'ensuivit un engagement; mais les provocations avoient été si évidentes, & la protection armée, accordée par le gouvernement à ces boute-feux en uniforme, si prompte & si efficace, qu'il a fallu ajourner encore la conclusion du drame.

Une autre raison concourt à inspirer quelque mesure momentanée aux hypocrites alliés de S. M. S. A la veille d'une rupture avec la Maison d'Autriche, ils ont requis le bénéfice de l'union offensive & défensive à laquelle ils ont condamné, il y a deux ans, ce Monarque abusé. Pour réunir le contingent de neuf mille hommes, dont il s'est rendu tributaire, on a concentré les troupes dans le voisinage de Turin: or, les François ne sont pas assez nombreux en Piémont pour briser ce bouclier. On ne peut à la fois contenir la Cisalpine, désoler l'Etat Ecclésiastique, menacer Naples, veiller sur l'Empereur, & traiter comme *Louis XVI* le Roi de Sardaigne gardé par des troupes, des milices, & un peuple unanimes dans leur indignation contre ces rapaces étrangers.

Cette circonstance explique l'attitude plus virile qu'à pris la Cour de Turin à la suite des

mouvemens dont nous avons parlé. Le 7 Septembre elle a rendu un Edit, dans le préambule duquel elle s'exprime sans crainte sur les trames des François; c'est la preuve historique de la situation du Piémont, telle que nous venons de la décrire.

“ Nous apprenons avec la plus grande amertume de notre cœur, dit le Monarque, que de nouvelles trames s'ourdissent contre le Gouvernement, & que ceux-là même y ont une part très-active, qui, rappelés dans le sein de la patrie par l'amnistie pleine & générale qui leur a été accordée, auroient du maintenant sans doute se montrer reconnoissans & affectionnés envers lui. Les desseins pervers de ces hommes ne peuvent plus demeurer cachés; & nous eûmes occasion de les découvrir, quand, sur les plaintes qui nous furent faites par les agens de la République Française, qu'il se tenoit des concilia-bules, qu'il se formoit des correspondances, & que l'on machinoit contre les troupes Françaises stationnées dans nos Etats, nous en fîmes faire les plus exactes recherches; nous nous assurâmes par des informations prises par nos soins, & par les nouvelles les plus certaines qui nous survinrent de toutes parts, que bien loin qu'il existât des trames contre les François au milieu de nos sujets, elles s'ourdissoient & s'ourdissent encore aujourd'hui contre le Gouvernement par ceux même qui y prirent part autrefois, & par les malveillans qui se sont faits les complices de leur intentions perverses. Nous ne pouvons donc plus douter que les bruits perfidement répandus dans cette vue sont l'ouvrage de ces malveillans, qui désirent d'arriver plus miséaent à leurs fins en semant les défiances, le désordre & le bouleversement. ”

Des dispositions de police très-sévères , & conformes à celles qui furent prises en 1794 contre l'introduction des étrangers , ont été prescrites par ce règlement , & sûrement elles seront exécutées. Ce sont les conjurations , les artifices , tout ce système de crimes ténébreux qui soutiennent la Révolution , & font la fortune de ses armes , que le Gouvernement Piémontois doit surveiller & confondre ; car le Directoire , probablement , met son espérance dans cette guerre infâme , au défaut de celle que lui interdisent la situation & la dispersion actuelles de son armée Italique.

Si la paix se raffermissoit entre l'Empereur & la France , l'équilibre de circonstances qui soutient encore cette Monarchie , seroit détruit : autant qu'une autre , elle a besoin de la guerre pour respirer ; & nonobstant les dangers qui naîtront pour elle des défaites comme des victoires de l'ennemi du genre humain , cette nouvelle position fourniroit quelques chances de salut.

Si l'épuisement de ses finances a forcé le Roi de Sardaigne de réduire considérablement son état militaire , il lui reste encore dans un petit corps de troupes de ligne & dans ses excellentes milices , un noyau d'armée à ressusciter :

Turin renferme plusieurs hommes courageux, & du dévouement desquels le Monarque est assuré. Jamais un serviteur infidèle n'a trahi la Maison de Savoie depuis son origine : on a besoin de contenir les peuples, irrités des vexations, des débauches, de l'arrogance despotique, & des brigandages des François ; enfin, quoique fracturé & porté sur des écueils, l'état du Piémont n'est pas absolument désespéré.

On entend quelquefois & dans tous les pays, des admirateurs de la subtile habileté du Directoire. Tout en détestant sa politique, nombre de gens sont enclins à chercher dans la profondeur de ses méditations, & dans la fécondité de ses talens, le secret de ses opérations & de ses succès.

Pour détromper ses dupes, il suffiroit d'ouvrir l'histoire d'Italie, depuis trois ans. Nul empire n'offroit à un Conquérant plus de moyens de le conserver : nulle part une Révolution modérée n'eût rencontré plus d'élémens ; aucun autre Etat ne fournissoit autant de mobiles de stabilité à l'ouvrage d'un Réformateur intelligent, une fois maître, par la conquête, des gouvernemens & des peuples.

Mais si quelque chose démontre l'incompatibilité des extravagances Françaises avec aucun établissement fixe & régulier, la démenée pré-

somptueuse des novateurs qui vont les propager de proche en proche, à la pointe de leurs baïonnettes, & le triomphe des passions basses & féroces sur la raison politique la plus vulgaire, c'est la conduite du Gouvernement François envers l'Italie.

Rien de plus borné que les Ordonnances martiales de *Buonaparte*, baptisées du nom de *Constitutions*; rien de moins analogue à l'état civil, politique & physique du pays, que ces aggrégations forcées de corps dissemblables; que ces Républiques en marqueterie, formées de pièces sans ciment, & dont l'hétérogénéité repoussoit le compas ensanglanté & sans génie, qui traçoit des corps sociaux, comme on trace des cartes géographiques.

Au lieu d'exécuter le plan plus raisonnable, conçu autrefois par *Rienzi*, d'écarter les étrangers de l'Italie, de respecter les différences & l'indépendance respective de ses divers Gouvernemens, & de les unir par un Gouvernement fédératif, les chymistes révolutionnaires ont jeté dans leur creuset 7 ou 8 millions d'hommes, d'espèces fort distinctes, pour en former malgré eux, & malgré la nature, des groupes d'anarchistes unis par des réglemens provisoires, divisés de mœurs, d'habitudes & d'intérêts.

Le Gouvernement Monarchique peut comporter de semblables amalgames; mais l'état républicain les proscriit, parce que le principe d'unité y est déjà si foible, qu'on l'anéantit en étendant le cercle de son action, & parce que, sans l'accord des caractères, des besoins, des usages antérieurs, une République ne sera jamais qu'une matrice de désordres & des révolutions. Voilà pourquoi, entre autres causes, l'Etat populaire sera éternellement en raison inverse des surfaces. Placer la puissance du Peuple dans celle de ses représentans & de son Directoire, c'est changer le théâtre & les mobiles de l'anarchie; mais ce n'est pas la prévenir. Ainsi, tandis que des jongleurs symétriques s'amuseut à nous entretenir de grandes Républiques *unes & indivisibles*, l'expérience, le jugement, l'étude de nos semblables, nous apprennent que de telles sociétés sont des êtres de raison, précisément à cause de cette *unité & de cette indivisibilité*.

Mais ces remarques deviennent hors de saison; car personne ne soupçonnera ni les Chefs de la France, ni *Buonaparte*, ni la horde des Représentans du peuple & des Commissaires du Pouvoir Exécutif, délégué en Italie, d'avoir réfléchi cinq minutes sur des questions de ce gen-

re. C'est le meilleur système d'oppression, & non des loix qu'ils ont entendu donner à leurs frères ultramontains.

Ce seroit une erreur de présumer que les artisans législatifs de l'Italie organisée ont aperçu ces vérités, lorsqu'ils ont divisé en trois souverainetés l'arrondissement frappé de leur philosophie & de leur rapacité, depuis la rivière de Gênes à l'embouchure du Pô, & de l'Évêché de Trente aux frontières de l'Abbruzze.

Certes, le beau modèle de la République Française, aggrandissant son rayon sans mutiler son indivisibilité, s'appliquoit également à l'autre côté des Alpes; & s'il y a convenance de rigueur à réunir 32 millions d'hommes sous le même Gouvernement, il y a surement disconvenance à en régir 7 ou 8 millions par trois souverainetés distinctes. Le principe de cette inconséquence, il faut le chercher dans la défiance: le Directoire a craint une association unique entre des peuples qu'il vouloit gourmander, piller, métamorphoser sans ménagement. Leur division sert de garans de leur impuissance; la France peut tout contre eux, & ils ne peuvent rien contre elle.

Mais cette sureté précaire & momentanée disparoîtroit aussi vite que les racines vermoulues

lues sur lesquelles elle repose , le jour où quelque circonstance extérieure viendrait coaliser les ressentimens & les vœux des trois Républiques. Ce n'étoit pas le tout d'en construire la charpente à coups de hâche révolutionnaire ; il importoit encore de pourvoir à la durée de ces établissemens , de les faire aimer des habitans , d'y lier la majorité des intérêts , de les calculer sur les rapports locaux & nécessaires , & non sur l'imitation incohérente des chimères constitutionnelles de Paris ; il falloit ménager ces républicains naissans , les protéger sans les asservir , s'assurer enfin des alliés au lieu d'esclaves , des peuples libres & reconnoissans au lieu de jouets ridicules de la verge d'un *Buonaparte* & des fantaisies d'un *Trouvé*.

Non-seulement le Directoire a manqué cette Révolution par l'instabilité , par le régime absurde , & par la violence auxquelles il l'a assujettie ; il en a de plus compromis l'existence , laissé échapper la clef , & perpétué les troubles , en livrant à l'Empereur la partie septentrionale de l'Italie. A ce foyer étranger viennent aboutir les regrets , les désirs , les espérances de cette contrée au désespoir.

Surement , le Directoire s'est réservé de l'éteindre , & de reprendre au premier moment

favorable, les Provinces dont il à vendu l'indépendance & les ruines à son ennemi, contraint de les accepter : surement son travail sur l'Italie n'est pas accompli ; il considère comme des jeux provisoires cette *organisation* passagère de ses conquêtes. Lorsqu'il aura dévoré les trois Monarchies qui forment encore une lacune dans ses usurpations, il façonnera une seconde fois l'Italie , & la tourmentera dans un nouveau moule.

Jusqu'à cet événement, sa conduite n'aura offert qu'un alliage d'avarice & de démente : en épuisant les infortunes de l'Italie, il à épuisé les moyens de l'aliéner, de la perdre, d'en retirer les avantages politiques qu'un conquérant moins féroce & plus éclairé n'eût point méconnus.

On ne découvre dans les opérations Françaises sur ce théâtre, qu'une seule pensée ; celle de vaincre pour spolier, & de fonder sa domination sur la violence. L'Italie est pour le Directoire une ville dont on fait sa place d'armes, après en avoir dérobé les richesses. L'histoire est pleine de ce genre de *régénérations* ; mais , de grandes conquêtes, mais l'établissement de souverainetés nouvelles, furent constamment précédés ou suivis de révolutions re-

ligeuses, ou d'institutions publiques, qui remplaçoient un culte par un autre, & un Gouvernement par un Gouvernement.

Les invasions Françaises, au contraire, ont le privilège de se faire suivre du néant en matière de religion, & d'abstractions chimériques en législation. Lorsque *Mahomet* eut triomphé, il soumit ses peuples & ses successeurs à l'obéissance du Coran; mais quel lien, quelle sujétion, quelle autorité, quelle permanence, dérivent des cent mille applications possibles du dogme de la souveraineté du Peuple? Tout ce Code révolutionnaire sorti des boues de Paris, n'aboutissant qu'à l'anarchie, il a fallu comprimer celle-ci par le despotisme, & parcourir en cinq ans les deux extrémités du système social.

C'est à cette rotation que les armes directoriales avoient conduit l'Italie; mais, telle est l'activité des principes anarchiques, que, nonobstant le bras d'acier étendu sur ces embryons républicains par le Directoire, par ses Généraux & ses Commissaires, la confusion s'ouvroit mille issues. Pour en arrêter les progrès, le Directoire a substitué son autorité à celle de ces corpuscules en dissolution, & sa tyrannie

impitoyable aux réglemens qui déterminoient l'exercice de leur indépendance.

Quiconque , non désabusé par l'expérience , chercheroit encore à révolutionner sa patrie , aux incitations & avec l'assistance de la République Française , doit traverser la Suisse , & aller contempler le tableau de l'Italie .

Qu'il y interroge les premiers partisans , les promoteurs , les bénéficiers même de son régime républicain ; qu'il consulte les savans & les ignorans , les nobles & les roturiers , les têtes ardentes & les hommes de sang-froid , les bourreaux & les victimes ; il n'entendra que des regrets , des repentirs , & des gémissemens .

Domandaro aqua non tempesta , lui répondra le Révolutionnaire modéré . “ Les François n'ont
 “ brisé notre joug , que pour nous en imposer
 “ un plus affreux , ” s'écrieront les Républicains systématiques . “ Que nous importe cette
 “ indépendance dérisoire , ces sénats , ces éle-
 “ ctions , puisque nos *Libérateurs* envahissent
 “ les scrutins , les collations , les fortunes , &
 “ nous enchaînent comme les Aristocrates ? ” ainsi parlera la pluralité des Jacobins Romains & Lombards .

Tout ce qui pouvoit rendre ces Républiques

odieuses & méprisables , le Directoire & ses agens l'ont accompli : tout ce qui pouvoit faire abhorrer l'influence & la domination Françoises , les François l'ont exécuté.

Leurs contributions ont été un saccagement ; l'encyclopédie de leurs vols forme un monument de curiosité. En instituant ces Républiques , ils eurent soin d'en saisir ou d'en ruiner toutes les propriétés publiques ; il créoit des Etats en leur enlevant les ressources d'existence. Pour les indemniser , ils leur proposèrent l'exemple de la France , c'est-à-dire de spolier les Citoyens : la fortune des propriétaires devint le trésor commun des ravisseurs directoriaux , & des élèves qu'ils avoient installés dans les autorités républicaines : non contents d'appauvrir la contrée & ses habitans , ils ont redoublé d'avidité jusqu'à la consommation de leur ruine.

Lorsqu'on parcourt le registre des tributs en argent , en marchandises , en métaux , en réquisitions de tout genre , arrachés d'abord par les Généraux pour le compte de la fiscalité Française , & ensuite par les administrations révolutionnaires qui glanent les récoltes des pillards en cocarde tricolor ; lorsqu'on observe qu'indépendamment de la dépense démesurée de leur

propre établissement civil & militaire , ces qu'elles républicanisés sont contraints de supporter l'entretien de 50 mille soldats étrangers , & d'alimenter la nuée de vampires qui accompagnent cette armée , on se convaincra qu'aujourd'hui la *liberté* ne se donne plus pour rien.

C'est une chose rare que la fécondité des expédiens de rapine qui se renouvellent en Italie depuis trois ans. Survient-il un besoin d'argent ? on invente une conspiration , & les prétendus conspirateurs sont forcés de racheter leur vie par des rançons. Je ne citerai qu'un trait de cette industrieuse rapacité. (*) L'année dernière , on découvrit à Milan que le Comte *Antoine Litta* , écrivant à son père : *M. Pompée Litta* , mort quelque tems auparavant , l'avoit titré de *Marquis* sur la subscription de la lettre. Aussitôt il est arrêté & condamné à cent sequins d'amende : la sentence ayant été portée au Commandant François , nommé *Sagot* , il la confir-

(*) Le fait est dans ces termes. Le Marquis Litta fils en écrivant à ses parens hors de la Cisalpine pour leur donner la nouvelle de la mort de son Pere , le qualifia du titre de Marquis , en vertu de quoi il fut , non arrêté , mais bien condamné à une amende de cent sequins , doublée ensuite par le Comandant François. *L'Espr.*

ma en doublant l'amende. On rempliroit des volumes de générosités de cette espèce.

A ces plaies sur lesquelles les François & leurs complices versent journellement de l'arsenic, il faut ajouter celle qu'ont essuyé les Arts. Les Barbares autrefois méprisoient ces chefs-d'œuvres, & négligeoient de s'en emparer; le fanatique Musulman les brisoit comme des monumens d'idolatrie; mais, aujourd'hui, ce sont des académiciens, des orateurs, des philosophes, qui viennent démeubler la patrie des talens, lui ravir les travaux de ses enfans, l'illustration la plus sacrée, une propriété que le droit de la guerre rendit inviolable chez les Nations civilisées, jusqu'à l'époque où des sauvages ergoteurs ont réplongé l'Italie dans des ténèbres, pires que celles du moyen âge.

Nulle offense ne fut plus atroce; car elle a frappé les Peuples encore plus que les Gouvernemens; car ce vol infâme s'est exécuté, à main armée, contre des Etats foibles & paisibles; tous, excepté le Milanois, protégés par leur neutralité. Les François expieront un jour, & chèrement en Italie, les célébrations théâtrales par lesquelles le Directoire a solennisé le scandale de ces spoliations, & les prosopopées

dont le Citoyen *Daunou* a enrichi cette fête triomphale.

L'Italien violent ne dévore point en silence ces outrages & sa servitude. C'est le festin d'Atrée & de Thyeste, que ces embrassemens d'alliance entre des auteurs hypocrites & leurs pupilles foulées aux pieds.—*Sensit vetus regnandi ; falsos in amore , odia non fingere*. Le Directoire a vu cela ; comme l'avoit vu *Tibère* ; & inquiet de l'indocilité de ces Républiques enfantines, il s'est décidé à les garotter dans leur berceau.

Par le caractère passif des habitans, & par l'antériorité de sa naissance, la Cisalpine s'étoit montrée la plus long-tems soumise. Une nation asservie par une force permanente, applaudit à la clémence de son tyran, quand l'injustice & l'oppression n'atteignent pas la dernière extrémité. Fiers de leurs deux Conseils, de leur Directoire, de leur Comédie populaire, de leurs Ambassadeurs à Paris, en Suisse & à Rastadt, les Cisalpins déclamant, délibérant, prenoient déjà les airs de l'émancipation.

Ils renoueloient de bonne foi la fable du Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.

Associés

Associés à un Lion qui leur offroit si poliment de faire route ensemble, ils s'étoient chargés de porter une partie de son fardeau, sans se douter qu'il alloit leur dérober le sien & le leur. Le traité d'alliance que le Directoire leur imposa, commença à ouvrir les yeux. Des débats impétueux s'élevèrent sur cette étrange connexion; l'Opposition, victorieuse, se préparoit à en modifier les articles accablans, lorsque les cinq Pontifes de la Religion révolutionnaire terminèrent la querelle, en faisant enregistrer l'alliance par leurs soldats, & en reformant le Directoire Cisalpin.

Dans le nombre des *Réformés* se trouvoit le Docteur *Moscatti*, connu de l'Europe savante, médecin de la première classe, favorisé sous le Gouvernement Autrichien, & des salons de l'Archiduc *Ferdinand* ayant passé dans les bras de *Buonaparte*, dont il se fit le client & l'ami. Ce que la Législature de Milan pouvoit renfermer de Révolutionnaires sincères, d'hommes d'esprit, ou indépendans, se soulevoient secrètement contre la dictature de tous les garnemens que Paris envoyoit porter ses ordres en Lombardie. “ Il est trop honteux, a fort bien “ observé *Voltaire*, d'asservir son ame à la bête.

“ tise & à la démence de gens dont on n’au-
 “ roit pas voulu pour ses palefreniers. ”

A cette première défection , se joignit celle de Jacobins violens & de Républicains exaltés , dont l’arrogance Françoisé révoltoit la vanité , ou croisoit les espérances. Dans le Directoire , comme dans les Conseils Cisalpins , la désobéissance , l’humeur , & l’effervescence , croissoient : la généralité des Citoyens , depuis la Romagne à l’extrémité du Comasque , détestoient la République , & pour ceux qui l’avoient donnée , & pour ceux qui s’en faisoient les Ministres. Jusques dans les cafés publics on invoquoit l’Empereur ; la probabilité d’une rupture entre ce Monarque & la France , rendoit la conjoncture plus urgente ; le Directoire y a pourvu. D’un coup-de-main il leur avoit donné une *Constitution parfaite & impérissable* ; d’un nouveau coup-de-main , il l’a renversée , en démontrant qu’elle étoit inexécutable. On sait que ce cahier de réglemens fut l’ouvrage de *Buonaparte* , qui , pour s’épargner les frais de la composition , fit transcrire à Milan la Constitution de l’an 5 , distribua les pouvoirs comme ils l’étoient en France , alligna le territoire Cisalpin , divisa , subdivisa , symétrisa la re-

présentation nationale peupla les autorités de se créatures, & proclama l'immortalité de ce beau travail.

Le Directoire, ses journalistes, ses harangueurs, le célébrèrent à leur tour, comme une conception de génie, sous l'égide de laquelle la Cisalpine alloit fleurir, étonner l'univers par les miracles de sa liberté, & bénir jour & nuit la sagesse de ses fondateurs. Ils *garantirent* ce code; cette garantie fut même une condition d'alliance.

Ainsi le décidoient les suprêmes dispensateurs de la raison humaine, en 1797; mais en 1798 ils ont révoqué leurs oracles. Les semences de mutinerie découvertes dans les Conseils Cisalpins, l'anarchie, les déprédations, les vices de ce régime, proclamé invariable un an auparavant, & plus que cela encore, le dessein de réduire absolument la Cisalpine à la condition d'un département François, ont dicté au Directoire une *majestueuse* inconséquence.

Un petit grimaud de Paris, nommé *Trouvé*, employé à minuter des paragraphes dans le *Moniteur*, ensuite Secrétaire de Légation à Naples, nommé Ambassadeur de la *Grande Nation* à Milan, a été l'ouvrier de cette métamorphose constitutionnelle de la Cisalpine. Pendant qu'il

amusoit cette République par des mensonges & des protestations, il fabriquoit avec le concours du Général *Brune*, & d'un estafier du Directoire, nommé *Faypoult*, ci-devant employé à Gênes, une nouvelle expérience législative sur la République auprès de laquelle il se trouvoit délégué.

Cette entreprise, tramée dans la maison même de M. l'Ambassadeur, avoit contre elle la grande majorité des autorités constituées & des révolutionnaires Cisalpins. Quant à la Nation, souverainement indifférente à ces transmutations, elle prodiguoit un mépris égal aux Novateurs & à leurs adversaires ; & ne donna des regrets qu'à la perte de son légitime Gouvernement.

Au moment où l'arrangement de la scène a eu reçu la sanction du Luxembourg, son Ministre & son Général à Milan ont préludé par faire incarcérer 400 individus, les plus marquans dans la Faction constitutionnelle ; menacé du même sort quiconque oseroit désobéir, & intimé leurs volontés aux deux Conseils à-peu-près vides, en leur ordonnant de sceller le nouveau règlement de leur *organisation sociale*. *Recevez-le*, leur a dit ce *Justinien moderne*, *comme un gage de l'amitié de la République Française*.

La lettre-de-cachet par laquelle il a notifié ses ordonnances au Corps Législatif, est une satire

Continue de leur première constitution, & par conséquent de celle de France, sur laquelle elle fut littéralement calquée. *Elle vous a conduit, leur ajoute-t-il, à la plus complète, à la plus épouvantable anarchie.* L'année dernière, au contraire, elle leur fut présentée & garantie comme un chef-d'œuvre de sagesse & un trésor de prospérité. La République Françoisse ressemble à ces Juges, auxquels un avocat dont ils venoient de condamner le client, disoit: " Le mois dernier vous m'avez donné gain de cause dans la même question; aujourd'hui vous décidez le contraire: vos Seigneuries ont toujours très-bien jugé."

Comme dans un semestre, probablement, cette nouvelle Constitution perfectionnée aura subi une autre métamorphose, il seroit ridicule de consacrer cinq minutes à sa transcription & à son examen. Elle a pour objet essentiel de réduire à 120, les 240 Représentans qui formoient le Corps Législatif: le ciseau Directorial découpe les Législatures comme on taille les dimensions d'un caillou: cette fois, il a découvert avec une sagacité ingénieuse, que l'ordre social acqueriroit sa perfection en Lombardie, le jour où cinq habitans de Paris auroient retranché la moitié

du corps à cette fille chérie, sortie depuis trois ans des fumées de leur cerveau.

Aujourd'hui les Conseils ne seront recrutés par tiers que tous les deux ans, & ne siégeront que quatre mois & demi dans l'année; mais le Directoire est traité avec magnificence. Ses confrères de Paris lui attribuent l'initiative des loix, la disposition absolue du trésor, de la force armée, de la garde même des Conseils, le droit de moriginer à discretion la liberté de la presse, & la nomination aux emplois militaires. Le citoyen *Trouvé* a donné pour raison de la réduction du Corps Législatif, l'économie; c'est encore par économie qu'il a augmenté le traitement des Directeurs & des Représentans: ainsi, voilà un peuple essentiellement soulagé.

Ces caricatures législatives sont tout au plus bonnes à divertir des écoliers sur un théâtre de la foire; mais on ne doit pas se méprendre touchant les vues du Gouvernement François dans ce baladinage. En raccourcissant la Législature Cisalpine, il s'assure la facilité de la corrompre & de la gouverner, sans rencontrer l'obstacle d'une cohue passionnée, & plus indépendante qu'un petit nombre de valets qu'il fera choisir par ses Commissaires. En réduisant la compé-

tence & les attributs des Conseils , il fait du Directoire la seule autorité dirigeante ; or , il est plus aisé de maîtriser un comité de cinq créatures , que 240 Représentans du Peuple. Nul Directeur ne sera nommé que sur la présentation impérative des agens François à Milan ; ainsi la République Cisalpine demeure dans les mains de cinq poupées , dont la France fera mouvoir les fils à volonté.

A Milan comme à Paris, ce que les usurpateurs ont à redouter , c'est l'exercice d'aucune liberté ; car le jour où la Constitution seroit ponctuellement exécutée , on tomberoit dans le cahos , & tous les Directeurs du monde seroient conduits aux galères. De plus , il n'y a aucun doute que le Gouvernement François n'ait essayé sur la Cisalpine , ce qu'il projette pour la France même : les Jacobins clairvoyans ne s'y sont pas trompés. On a entendu , il est vrai , le Directoire & ses organes se récrier contre l'injustice de cette calomnie ; mais ces clameurs même fortifient la conjecture . Toutes les fois que le Directoire nie un complot , on doit le regarder comme constaté.

Croiroit-on qu'en jetant l'Opposition dans les cachots , en chassant arbitrairement de leurs fonctions 120 Députés nationaux & cinq Directeurs,

en forçant les débris de cette Législature à promulguer sans examen ni contradiction les mandemens du Gazetier *Trouvé*, ce nouveau *Minos* a frappé d'anathème la première Constitution, comme ayant été dépourvue de la sanction du Peuple ? Jamais des hommes n'ont montré à d'autres hommes un mépris plus insultant ; jamais l'abus de la force ne fut accompagné d'aussi sanglantes dérisions.

Les 120 Députés échappés à l'Ostracisme ont été triés parmi les plus lâches, les plus insignifiants, & les plus vils : le Directoire se trouve composé dans le même esprit : le plus honorable de ses membres est un nommé *Lamberti*, connu de tout Milan pour exister, avant l'invasion, du produit d'une maison de jeu & de débauche, dont il avoit forcé la femme d'être la principale actrice. En se promenant sur les lieux quelconques infectés par la Révolution, les regards sont par-tout souillés du spectacle de l'opprobre & du crime récompensés.

Mais le Directoire multiplie en vain ses loix, ses Constitutions, ses renovations ; la Cisalpine n'en respectera plus qu'une seule ; c'est le canon & les bourreaux François. Il y règne par la terreur, & par la terreur seulement ; l'opinion opprimée se soulève contre lui jusques dans l'ame

l'ame des plus ardens révolutionnaires. Il à détruit le principe élémentaire de ces Républiques, en leur ravissant leur seul attrait, celui de l'indépendance. Du Jacobin féroce au propriétaire paisible, des villes aux campagnes, dans tous les états, chacun invoque la ruine de ces despotiques étrangers. Il ne leur reste pas un cœur ; pas un intérêt, pas un appui moral, excepté celui d'une clientèle de malfaiteurs sans patrie, & de créatures sans crédit.

Des motifs analogues à ceux que nous avons développé, ont fait étendre à la République Ligurienne l'amputation subie par la Cisalpine. Ce Consultat Romain, ressuscité avec tant de pompe l'hiver dernier, a été cassé de même, comme une administration de Canton François. Le Directoire se charge ainsi de punir ses propres complices, ses premiers coopérateurs, & ces *Brutus* de cabaret qu'il avoit fait monter au Capitole : d'autres marionnettes à révolution leur succéderont, & auront le même sort. Il n'y a de fixe dans ces orgies républicaines, que l'instabilité.

Des trois Anarchies Italiques, celle de la Lombardie, sans appui, & comprimée par les garnisons directoriales, souffre & demeure immobile ; la Ligurienne offre les mêmes caractères ; la Romaine, qui depuis neuf mois supporte le

principal fardeau des brigandages & des atrocités, plie sous le poids , mais non sans avoir arrosé ses chaînes de son sang , & répandu celui de ses oppresseurs.

Le sort de Rome & de l'Etat Ecclésiastique peut faire envier à leurs habitans celui , dont les Barbares affligèrent leurs ayeux.

Au premier butin ravi par les Généraux & les Officiers , a succédé celui des Commissaires Financiers ; des Académiciens sont venus ensuite en qualité d'Amateurs *constitués* , dérober , au nom du goût , les richesses des arts , les bibliothèques , les collections publiques & privées , les raretés accumulées dans cette métropole du Catholicisme . Rome a présenté l'image de Constantinople , lorsqu'elle fut prise par les Latins. Bientôt les tributs , les rédemptions , les impôts , les emprunts , la saisie de la vaisselle , ont converti le saccagement en pillage *organisé* . Tout propriétaire en fuite a été confisqué , tout propriétaire résident livré aux exacteurs ; les dépouilles des Eglises sont entassées avec celles des Citoyens . L'avarice Française enrichie , sans être rassasiée ; il a fallu pourvoir à la voracité des nouveaux Consuls , aux besoins de la République ruinée , à son éducation démocratique , à la fortune de ses chefs , à la subsistance , à la solde ,

à toutes les réquisitions de l'armée *libératrice* .

Du moins les Goths d'*Alaric* se retirèrent après six jours : du moins ce Barbare , en fondant les vases & les statues , respecta la religion : Chrétien lui-même , il ne fut pas étranger à la commisération & à l'équité . Dans le second siège de Rome en 409 , il consentit à s'éloigner , en imposant aux assiégés une rançon de cinq mille livres pesant d'or , & de trente mille livres d'argent . Tel Commissaire Directorial en a volé autant ; & la Rome d'alors surpassoit trois fois en opulence la Rome d'aujourd'hui .

Le Vandale *Genserik* livra cette Cité à un pillage de 14 jours ; on frémit au tableau de ses cruautés : mais lorsque le vénérable *St. Léon* , vint , à la tête de son clergé , adoucir la férocité du devastateur , *Genserik* n'osa attenter à la liberté du Pontife ; il ne l'emprisonna point dans son palais , il ne déchira point sa tiare , il ne l'accabla pas d'outrages ; il ne saccagea ni sa demeure , ni ses propriétés privées ; il ne la chassa point de Rome , en le reléguant en Toscane sans une escorte de hussards ; en montrant le vertueux Chef d'une religion professée par 60 millions d'hommes , dans la condition d'un pèlerin détroussé sur le désert , & réduit à recevoir une

aumône de deux mille écus Romains, des spoliateurs de ses palais, de ses musées, de ses bibliothèques, de ses écrains, & de ses Etats.

Peu sensibles aux devoirs de la justice, les Arabes le furent à la générosité & à la pitié. Mille traits de leur grandeur d'ame nous ont été conservés avec l'histoire de leurs déprédations. Enfin, ces désastreuses invasions s'écoulèrent comme un torrent, & l'Italie désolée respiroit au moins après un malheur rapide.

Maintenant l'infortune est permanente; c'est à la roue d'Ixion que les François ont attaché Rome & ses campagnes; ils leur ravissent jusqu'à la consolation qu'elles recevoient autrefois de leurs pasteurs, & qu'elles rencontroient au pied des autels. Quiconque invoque la Divinité est un homme suspect à la République Française; tout Citoyen religieux est pour elle un conspirateur. L'arbitraire d'une autorité captieuse & hypocrite s'unit à la tyrannie militaire: l'oppression se diversifie tantôt par des violences, tantôt par des déceptions; c'est avec des loix républicaines, des municipalités, des adages philosophiques, des préambules oratoires, & des singeries populaires, que des profanateurs insatiables dévorent les Romains.

Tant d'excès, renouvelés, aggravés sans intermittence, ont enfin lassé la patience des victimes : leur désespoir a fait explosion d'abord dans le Perugin, ensuite dans la Campagne de Rome ; des rassemblemens hardis & nombreux s'y sont formés au mois d'Août, les armes à la main ; sans chefs ni conduite ils ont chassé ou massacré plusieurs postes de François, & porté l'épouvante jusques sous les murs de la capitale. Cette insurrection a fini comme celle d'Underwalden, par une intrépide résistance de la part des insurgens, & par leur extermination. Forcés dans Terracine & Frosinone, ils y ont été égorvés sans pitié, & les deux villes saccagées. Au fer des soldats a succédé celui des bourreaux, & le supplice au carnage.

La résistance à l'oppression est une vertu, chez les séditiens que la France arme contre les loix de leur pays ; elle devient un crime lorsqu'elle a des François pour objet. Les sujets qui de tems immémorial obéissent à un Gouvernement légal sont en droit de se révolter ; mais les républicains que régénère le sabre révolutionnaire, sont des conjurés & des rebelles, lorsqu'ils défendent leurs coutumes, leur religion, leurs femmes, leur conscience, leurs propriétés, contre la soldatesque du Gouvernement.

François . Ces maximes sont l'extrait du catéchisme républicain du Directoire , & de tous les écrits publiés depuis 1789 en faveur de la liberté.

C'est à la bouche de ce volcan du Capitole , que sont placés le Grand Duc de Toscane & le Roi de Naples . Telle est la condition du premier de ces Souverains , que frère du Protecteur suprême de l'Eglise Catholique , il n'a osé recevoir dans sa capitale un Pape détrôné , octogénaire , agonisant & vénéré , le modèle des pasteurs , le meilleur des Souverains , traînant sa vieillesse dans les souffrances , l'exil & la misère . Il faudroit un concours de miracles pour soustraire la Toscane à la Révolution armée , si une nouvelle guerre ne change pas la face de l'Italie .

Du moins le Roi de Naples paroît conjurer sa destinée : soixante mille hommes de troupes réglées & de milices défendent ses frontières . Avec un Chef tel que le Général *Mack* , parti de Vienne dans les premiers jours de ces mois , pour se rendre à Naples , cette armée peut au moins disputer le terrain . La victoire de Lord *Nelson* , & le blocus très-prochain de Malte , permettront de retirer une partie des troupes de la Sicile , & de concentrer des forces respec-

Étables; elles ne resteront pas sans auxiliaires; la Méditerranée est fermée à l'ennemi.

Mais cette irruption, dont les François menacent le Royaume de Naples, demeure encore incertaine. Le Directoire, il est vrai, ne dissimule pas sa colère : lorsqu'une Puissance arrive, dans ses imprimés, au point de traiter un Souverain, de *Lazzaroni*, de *Roitelet*, & d'user à son égard d'une langue jusqu'ici réservée aux ivrognes de la populace, on peut la croire décidée à un pire genre d'hostilités. Cependant, il n'est pas déraisonnable de conserver des doutes sur la promptitude de cette agression, qui généraliseroit une guerre dont, au milieu de ses forfanteries, le Directoire considère le retour avec terreur.

Le tems n'est plus où il pensoit abattre d'un coup de sceptre l'Europe divisée, contenir un Empereur intimidé, se moquer de l'intervention de la Russie, renverser l'un après l'autre des Etats sans défense, creuser en Irlande le tombeau de la Grande Bretagne, soulever les peuples contre leurs Souverains, & planter sa bannière au trois couleurs de Gibraltar à Archangel. Ses fautes, ses iniquités, & ses revers, ont fait baisser l'ascendant de sa fortune. Choisira-t-il pour la relever les ressources de l'au-

dace, ou celles de l'hypocrisie? Attaquera-t-il le Roi de Naples & l'Empereur par des armées, ou par des négociations?

Il n'est pas difficile de présumer, laquelle de ces deux guerres seroit la plus funeste à l'un & à l'autre de ces deux Souverains.

Une prolongation de trêve (car le mot de paix ne peut être aujourd'hui profané dans de semblables conjonctures) affermira le despotisme François en Italie. Le découragement remplacera le désespoir, la lassitude amènera la soumission & l'indifférence; les mœurs y redeviendront ce qu'elles furent au quinzième & au seizième siècle; on reverra des *Borgia*, des *Alexandre VI* sous l'écharpe municipale, & l'athéisme, combiné avec la licence politique, couvrir cette terre classique de rapines, d'assassinats & d'empoisonnemens. Il n'existe plus en Italie qu'un seul appui à la morale, savoir, la haine pour les François & l'abomination de leurs exemples.

Dejà ils ont dissout tous les liens de la foi publique: aucun traité, aucun titre, ne sont respectés; tous les devoirs s'écrouleront sous leur domination. De la superstition, de l'abattement, les peuples passeront à la pratique ouverte des forfaits; cette révolution se mûrit, & commence à se développer.

Mais,

Mais, lorsqu'on rouvre l'histoire d'Italie ; lorsqu'à l'arrivée des François sous *Charles VIII*, on voit le Roi de Naples *Ferdinand* expirer de frayeur, son successeur *Alphonse* quitter son trône & s'enfuir, son fils *Ferdinand II* abandonné de ses sujets & chassé, les *Medicis* expulsés de Florence, Pise révoltée, le Duc de Milan unissant ses trahisons aux armes étrangères pour perdre l'Italie, & *Néron* ressuscité siégant sur la chaire de *St. Pierre*, on se résigne & l'on espère ; car le pays qui a survécu à ce déluge, peut refouler encore celui qui l'inonde depuis trois ans.

La Providence a permis ce terrible leçon aux Gouvernemens & aux Peuples. Qu'ils méditent les causes de leur malheur, pour en connoître le remède. Il y a deux siècles que *Machiavel* a peint l'Italie de 1796.

“ Nos Princes & nos Grands, dit cet écri-
 “ vain, avant d'avoir éprouvé les armes ultra-
 “ montaines, croyoient suffisant de savoir écri-
 “ re une belle lettre, d'avoir la répartie bon-
 “ ne, de montrer de l'esprit, de tramer une
 “ intrigue, de vivre dans l'oisiveté, de dormir
 “ & de manger avec splendeur, de donner les
 “ grades militaires selon la faveur, & de vou-
 “ loir faire passer ses caprices pour des ora-

“ cles. Ils ne sentoient pas, ces malheureux,
 “ qu'ils travailloient à devenir la proie de qui-
 “ conque les attaqueroit. De-là ont résulté en
 “ 1484 les grandes terreurs, les déroutes su-
 “ bites, & des catastrophes épouvantables. ”

Arte della Guerra, Liv. VIII.



M A L T E.

NOTIONS SUR LA PRISE DE L'ISLE PAR LES
 FRANÇOIS.

AUCUN événement parmi tant de faits extra-ordinaires dont nous sommes témoins depuis quelques années, n'a excité plus de surprise que la reddition paisible de cette forteresse. Les gens de guerre se sont échauffés à dénombrer les bastions, les citadelles, les batteries, les défenses impénétrables sous lesquelles l'art avoit enseveli ce rocher; mais aujourd'hui ce genre de raisonnement a perdu toute sa valeur. Il y a plus de *Philippes* que d'*Alexandres* dans cette République de corrupteurs, où les armées sont les auxiliaires de la trahison, & les témoins de ses succès encore plus que ses coopérateurs. Ce

n'est plus le nombre de canons ou de soldats à lui opposer qu'il s'agit de calculer : avec ses ailes empoisonnées elle franchit les retranchemens, par-tout où la police la prévoyance, la fermeté, la rigueur de la discipline civile, n'en ont pas fermé l'entrée ; c'est dans l'administration beaucoup plus que sur les remparts qu'il faut placer les sentinelles.

Si, après trente exemples antérieurs, il falloit encore une preuve que tout Etat assez fort pour résister aux armes de la République Française est impuissant à prévenir l'effet d'une libre communication avec ses agens, Malte nous le fourniroit.

Depuis long-tems cette célèbre Association, militaire & religieuse, étoit tombée en décadence ; elle avoit besoin d'un de ces réformateurs qui ramènent à l'austérité de la règle, & aux principes de l'institut, des congrégations dégénérées. Les désordres d'une administration vicieuse s'étoient accrus sous le dernier Grand Maître, *Ferdinand de Rohan* ; l'incurie & la mollesse, les abus & l'insouciance sur leurs suites, s'étoient emparés des principaux départemens.

On est à concevoir, sur-tout, l'étrange politique adoptée par l'Ordre de Malte, depuis 1792

jusqu'au moment de sa ruine. Il eut assez bonne opinion des premières Législatures Françaises, pour espérer qu'en achetant leur *équité* il raccourceroit leurs griffes, étendues sur ses propriétés. Il ignoroit que si ces magnanimes Républicains se vendent, ce n'est pas avec la fidélité de ces brigands Siciliens dont la protection mercenaire ne trahit jamais. La conscience des sénateurs de Paris peut mettre à prix d'argent les devoirs de la justice; mais elle ne les remplit qu'autant qu'ils sont légalisés par la conscience révolutionnaire.

Après avoir perdu une somme considérable dans ce malheureux trafic, sans sauver une commanderie, Malte avoit maintenant le vénal Constituant dont elle soldoit la bienveillance, présidant à la confiscation de ses *clients*, & faisant le dictateur dans leurs murailles dépouillées. (1)

(1) Cet honnête *Citoyen* est un avocat de Saintonge, nommé *Regnault*. Tant que la Cour de France eut une liste civile, il fut royaliste. Il a rédigé le Journal de Paris en intrépide Constitutionnel de 1791, & une Gazette à Milan, sous les auspices de *Buonaparte*, en Républicain déterminé. D'un emploi dans le Commissariat de l'armée d'Italie, il est passé à Malte en qualité de Commissaire directorial. Il régit l'administration du pillage, & compose une gazette révolutionnaire pour les Isles de l'Archipel.

La République avoit beau poursuivre l'Ordre, & s'emparer de ses domaines dans tous les lieux qu'envahissoient les troupes de la Révolution; Malte s'assoupit sur son trésor vidé, & considéra la guerre actuelle comme étant la prolongation de son repos. Elle pouvoit réunir ses chevaliers, proscrits de leur patrie natale & dispersés oisifs sur la surface de l'Europe; armer en course contre ses spoliateurs, désoler leurs convois & s'en enrichir; remonter l'esprit de l'ancien tems, ranimer sa marine, discipliner ses troupes de terre, intéresser la Russie & l'Angleterre à sa sûreté.

Mais l'éternelle chimère de *la paix*, le balancement entre la crainte & la sécurité, cette prudence paresseuse qui pousse les Etats dans l'abîme des illusions, l'emportèrent à Malte comme ailleurs. En négligeant tout moyen de défense, on ne s'assura d'aucun appui étranger; on demeura dans l'indécision sur ceux qui étoient offerts; l'armement de Toulon, traîné quatre mois consécutifs, ne mit en mouvement à Malte ni une estafette ni un pionnier. L'ennemi s'est présenté; des conjurés lui ont ouvert les portes, & le successeur des *L'Isle Adam* & des *La Valette* est allé pleurer à Trieste le dés-honneur & la ruine de la Religion.

Le retour de plusieurs Chevaliers sur le Continent, a expliqué les véritables causes de cette capitulation sans siège; mais, la passion, le ressentiment, le désir d'excuser ses propres torts, & les préjugés nationaux, influent sur la plupart de ces récits.

Parmi ces relations, on en a distingué une adressée de Malte même, quelques jours après sa reddition, à M. le Baillif de *Litta*, Ministre de l'Ordre à Petersbourg, par le Bailli de *Tignié*, François, témoin oculaire, & dont les glaces de l'âge n'ont pas affoibli l'indignation. Sa lettre, publiée dans le *Courier de Londres*, est un greffe criminel, où le Grand Maître est assez clairement accusé de collusion & de vénalité. Des reproches non moins sanglans, des apostrophes non moins vives, ont pour objets plusieurs Dignitaires, jusqu'ici d'une réputation intacte.

On conçoit cette chaleur dans un vieillard généreux, à qui la négligence des devoirs peut paroître une trahison; mais l'histoire doit respecter davantage la différence qui se trouve entre le crime & la foiblesse, entre l'incapacité & la perfidie. Le défaut de talent, de courage, d'esprit & d'intelligence, appartient quelquefois aux hommes en place, tout comme au

reste de nos semblables ; mais une vile scélératesse est heureusement plus rare. Qu'auroit gagné le Grand Maître, Baron de *Hompesch*, à se faire destituer, à perdre l'honneur avec l'autorité ; à se rendre l'objet de l'opprobre & de l'exécration universelles, pour une pension de 300,000 francs, assignée sur la candeur du Directoire *François* ? Lorsqu'on se permet des bassesses aussi stupides, on ne revient point en Allemagne ; on va vivre à Paris, & y recevoir sa récompense.

M. de *Hompesch* a été obligé d'envoyer à Vienne une justification ; mais ce n'est pas aux Conseils seuls de l'Empereur, c'est à toutes les Cours, à ses accusateurs, à son Ordre, à l'Europe, qu'il doit le compte de ses actions : en prolongeant son silence, il autoriseroit sa diffamation.

Quant aux vrais coupables, ils sont accusés par l'uniformité des rapports. Tous sont *François*, & la plupart *Gentilshommes*. Si l'honneur avoit dû se réfugier quelque part, c'étoit dans le cœur de Chevaliers qui, à leurs engagements sacrés envers leur Ordre & le Catholicisme, unissoient le poids des devoirs particuliers que les forfaits de la Révolution *Françoise* imposent à quiconque ne veut pas être confondu avec

des hordes d'athées, de spoliateurs & de meurtriers, qui souillent aujourd'hui de leur autorité le Royaume de *St. Louis* & d'*Henri IV.*

On peut lire avec confiance la lettre suivante, qui renferme le précis authentique des particularités relatives à la honte de Malte. Elle est écrite avec la mesure & l'exactitude nécessaires, par un Commandeur de l'Ordre non moins distingué par ses mœurs & sa probité, que par son zèle & ses talens.

Livourne, 15 Août, 1798.

“ MALTE étoit minée depuis long-tems par la pénurie où l'avoient jeté ses pertes depuis la Révolution, & les dilapidations protégées par la foiblesse du dernier Grand Maître.

“ Le Secrétaire du Trésor (titre du chef des finances), le commandeur de *Boredon de Ransijat*, après avoir pendant 20 ans travaillé à notre épuisement, étoit devenu le chef connu des principes nouveaux qui devoient tôt ou tard consommer notre ruine. Bien des gens avoient prévu le danger; & il étoit d'autant plus grand, que l'argent nous manquoit de plus en plus chaque jour, qu'on ne s'en procuroit que par des moyens précaires & ruineux, & que par cela même on avoit dû réformer plus de la moitié des forces de terre & de mer. ”

“ Il se préparoit donc depuis quelque tems un orage bien noir; des Chevaliers zélés en avoient souvent averti. Ils auroient désiré qu'on fondoit le trésor de l'Ordre de *St. Jean*, & que n'ayant pas une personne capable de commander en cas de siège, on attirât à Malte un Général expérimenté & connu, pour la défendre. Ainsi, l'on manquoit de tout ce qu'il

falloit pour se défendre , & même pour vivre ; car , les bleds exceptés , on n'avoit ni bois , ni charbons , ni bestiaux , & sur tout point de toutes ces espèces d'agrets indispensables pour soutenir un siège , comme affûts de canons , &c. &c.

“ Telle étoit la position de l'isle , quand en Janvier dernier on vit arriver de Gènes un secrétaire de *Faipoult* , le Sieur *Pussielque* , qui sous prétexte d'une vaine mission , y vint habiter pendant cinq semaines chez un banquier de son nom , gardien du port , & déjà très connu par ses sentimens patriotiques . Ce secrétaire apportoit des lettres de recommandation pour tous ceux qui pouvoient servir ses projets ; il donna des banquets scandaleux aux principaux amis de la révolution , se lia étroitement à tous ses coopérateurs , enfin arrêta tous ses plans . Tout étoit donc préparé ; lorsque le 6 Juin on vit entrer dans le canal de Malte la première division de cette flotte fameuse , en armement depuis long-tems : alors des lettres tranquillisantes & perfides de l'ex-commandeur *Dolomieu* , embarqué sur l'escadre , & d'autres communiquées à propos par son ami le Commandeur de *Boredon de Ransijat* , parurent assoupir les inquiétudes . Cependant on fit des préparatifs , des affûts , des cartouches , &c. &c. mais au lieu de faire sortir de la ville , ou d'enfermer les gens suspects , d'y faire entrer avec leurs provisions tous ceux de dehors qui pouvoient la défendre , & au lieu de s'enfermer dans les murailles , on divisa , on dispersa tous nos meilleurs Chevaliers (sur-tout les François) dans les insuffisantes batteries & tours de la côte , à la tête des régimens des milices de la campagne , & dans tous les postes d'artillerie sous la direction du Commandeur de cette arme , le Commandeur de *Bardonenche* , ami & allié des conspirateurs . Lui & les autres chefs des ateliers avoient fait manquer les vivres & munitions de toute espèce ; ensorte que quelques émissaires mêlés dans les milices leur persuadèrent sans peine qu'elles étoient trahies , & bien plus , que c'étoit les Chevaliers envoyés à leur tête pour les commander , & sur-tout les Che-

*valiers François qui , d'intelligence avec leurs assaillans , vou-
loient les livrer à l'ennemi .*

“ Jamais la perfidie & la machination ne furent mieux ourdies : aussi , dans tous les postes , & même dans les forts de la ville , la méfiance vraie ou simulée de tous les soldats Maltois devint générale . Au dehors tous les jeunes & braves Chevaliers vouloient rassembler leurs troupes , & s'en voyoient abandonnés ; d'autres tentoient de les porter en avant , & l'on crioit qu'ils alloient les livrer , les réunir à l'ennemi ; bientôt , sous ce prétexte , quatre Chevaliers périrent , par leurs propres milices , & neuf autres furent aussi fusillés , mutilés , blessés , & entraînés par leurs soldats , liés & garrottés à la ville , & jusques dans le palais du Grand Maître , gardés à vue par plusieurs factieux qui signoient les ordres , & qui s'étoient rendus maîtres absolus . ”

“ Cependant la descente étoit déjà effectué sur sept points différens . Buonaparte escorté , dirigé par l'ex-Chevalier *Picot de Molas* , Capitaine de génie , qui nous avoit quitté depuis deux ans pour l'aller joindre , par l'ex-Chevalier de *Barras* , & autres Maltois bannis , étoit débarqué à la calle *St. Georges* , d'où le brave Chevalier de *Preville* , commandant de la mauvaise tour sans munitions ; sans vivres & abandonné des siens , avoit été obligé de se retirer . ”

“ J'ai omis de dire que le 9 Juin , à l'arrivée des deux autres divisions de la flotte , Buonaparte envoya le Consul François demander verbalement de sa part au Grand Maître , l'entrée de tous nos ports pour sa flotte entière . Le Conseil s'assembla , & répondit que par ses traités avec les Puissances , par sa neutralité , & pour sa propre sûreté , on ne pouvoit recevoir plus de quatre bâtimens de guerre à la fois . Le Consul porteur de cette réponse ne revint point ; & le lendemain , dès la pointe du jour , on vit toutes les chaloupes effectuer le débarquement . ”

“ Quoique le *Bailii de la Tour-du-pin* , Chevalier très-zélé , très-actif , & membre ainsi que moi de la Congrèga-

tion des guerres, eussions sollicité depuis long-tems de prendre des mesures de précaution très-nécessaires, entre autres le rétablissement de certaines batteries enlevées non sans cause, & aussi le transport de 10 mille barils de poudre du magasin général de la Cottoner, qui, par le succès d'une descente au port de *Marsa Scirocco*, devoient aisément tomber au pouvoir des ennemis ; ce ne fut que le jour du débarquement même, qu'on obtint des ordres pour le second objet, devenu bien plus difficile par les circonstances. Le Bailli de la Tour-du-pin demanda le Commandeur de *Thuisy* pour son second ; on leur donna des soldats pour faire la chaîne de-là jusqu'à la mer, & 15 Chevaliers pour escorter les poudres jusqu'aux différens forts ou magasins ; mais quel fut leur embarras, en arrivant au magasin général, lorsqu'ils virent qu'à dessein ou autrement on y faisoit manquer les mulets, les charettes, & tous les moyens de transport !

“ Cependant le Bailli de la Tour-du-pin alimenta de provisions les différens forts, mais non sans péril ; car il falloit faire filer des barques à travers des coups de fusils que les Maltois déchainés contre les Grecs (il y en a beaucoup à Malte) tiroient contre eux sur le rivage. Le lendemain nous eumes bien plus de peine encore ; car on avoit si bien persuadé aux habitans des parties enceintes par la Cottoner, qu'en enlevant ces poudres, nous voulions leur ôter les moyens de se défendre, que personne ne voulut plus concourir au transport, & que le Bailli de la Tour-du-pin, le Commandeur de *Thuisy* & un troisième, furent obligés d'exécuter tout seuls & partiellement cette mesure nécessaire. ”

“ La nuit du 10 ou 11 vit semer dans la ville tous les bruits, toutes les terreurs. Les femmes, les enfans, les fuyards accourus du dehors, y accrurent l'embarras & la confusion. Au bruit de coups de fusils tirés dans la rue de France par l'effroi d'une escalade de ce côté, je me rendis au palais ; mais quel fut mon étonnement d'apprendre que, d'après une députation des *Barons*, des *Jurats*, & d'autres lâches

Forcenés, qui étoient venus représenter l'urgence de la capitulation, le Conseil alloit s'assembler au milieu de la nuit ? Nos meilleurs Baillis étoient absens, employés ailleurs, cependant, le Conseil s'assemble, & la surprise augmente quand on y voit entrer *cinq de ces fougueux Maltois*, osant assister aux délibérations, & exiger même de voir la lettre écrite à *Buonaparte*. Bien plus ; on les voit chercher, amener des *trompettes*, leur donner l'ordre d'aller avertir les forts & les ennemis, de la trêve, & timpaniser au milieu de la nuit notre précocité déshonneur. Simples sujets dans l'isle, ils exigent que pour dresser les articles de la capitulation, on députe *quatre d'entre eux*, avec deux seuls membres de l'Ordre, sous la médiation du *Ministre d'Espagne* ; & l'on fait sortir le Commandeur de *Boredon de Ransijat* du fort St. Ange, où il avoit demandé d'être enfermé *plutôt que de se battre*, pour être le chef, l'organe de cette déshonorante députation."

"Ainsi la fameuse place de Malte est livrée au dedans & au dehors à ses ennemis ; ainsi l'Ordre abandonne, commet son sort au plus ancien, au plus dangereux des conspirateurs. On les voit capituler lâchement avant que le siège même soit commencé, & recevoir en vingt quatre heures la loi d'un ennemi qui n'a pas encore attaqué ses remparts. Mais comment s'opposer à ce Conseil, à cette capitulation ? C'est au milieu de la nuit qu'elle se décide : tous les Chevaliers sont éloignés & dispersés ; les Baillis les plus fermes, les plus inébranlables dans le sentier de l'honneur, sont absens ; la trahison environne le chef, & le destin de cet Ordre illustre est prononcé."

"Buonaparte, entré le 11 au soir dans la ville, fut occuper le palais du Marquis *Parisi* (noble Maltois) : on croyoit qu'il iroit rendre visite au Grand Maître ; mais, au contraire, il attendoit que le Grand Maître à notre tête fût lui rendre cet hommage ; le Grand Maître s'y refusa : aussi, dit-on, que ce fut alors que Buonaparte, peu content, intima à tous les membres de l'Ordre de partir sous trois

jours ; il n'en donna que deux aux Chevaliers Portugais , & que trois heures au Chevalier O'Hara , *Ministre de Russie*.

“ *Boredon de Ransijat* , nommé Président de la Commission du Gouvernement provisoire , commandoit au Grand Maître , avec *Regnault de St. Jean d'Angeli* . Il étoit sous *Buonaparte* le Souverain de l'Ordre & du pays dont il avoit organisée la perte . *Regnault de St. Jean d'Angely* avoit été membre de l'Assemblée nationale , & l'avocat payé de l'Ordre pour l'y défendre . A Malte il étoit Commissaire du Directoire .

“ En peu de jours on a effacé , ou renversé par-tout , dans les auberges , & jusques dans le palais du Grand Maître , présent , jusqu'aux moindres vestiges des armes de la religion , de ses chefs , &c. &c.

“ Les François trouvèrent intacts le trésor de *St. Jean* , de même toute l'argenterie de l'hôpital & des églises de l'Ordre , qui furent dépouillées aussitôt de leurs richesses . Toutes les pièces brisées devinrent des lingots . Le Prieur & les Chanoines conventuels furent expulsés de l'église de *St. Jean* . Elle devint la cathédrale de l'isle , & l'on vit , le jour de *St. Jean* même , l'Evêque y officier sous le daïs du Grand Maître , assisté des chanoines mitrés de la cité vieille . Mais la vraie richesse de l'Ordre , le trésor qu'a perdu avec Malte toute la Noblesse Française & celles des autres Etats , ce sont les archives . Elles sont tombées dans les mains de *Buonaparte* , sans qu'aucune prévoyance ait songé à les préserver . ”

“ Le second jour , *Buonaparte* fit publier , afficher l'ordre d'une presse générale , & embarquer sur la flotte tous les matelots de l'isle , les gardes du Grand Maître , & tous les soldats enrégimentés : en même tems il amena avec lui quelques-uns de nos plus jeunes Chevaliers , qui sans savoir où donner de la tête , n'ayant aucun espoir de rentrer en France , ni aucune ressource pour aller ailleurs , se sont livrés au désespoir . Ah , malheureux jeunes gens !

“ Si *Buonaparte* nous a traités avec une si grande rigueur ,

ce fut, dit-on, à cause de notre malheureux Grand Maître, dont il étoit mécontent. Cependant nous eumes à nous louer du Général Vaubois, son second; & tous les officiers de la flotte & de l'armée nous plaignoient, & partageoient nos malheurs. ”

“ Nous connoissons mieux que vous-mêmes, nous ont-ils dit, tous vos moyens; nous savions que vous ne pourriez pas vous défendre. Cela s'est passé à Malte comme en Suisse où nous étions; & vous ignoriez peut-être que tous *les conjurés avoient fait serment de vous massacrer tous au signal de la première bombe.*

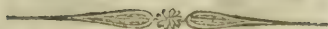
“ Le Grand Maître est parti pour Trieste le 17 Juin, c'est-à-dire le premier de nous tous, en menant avec lui une douzaine de membres de l'Ordre, dont quelques-uns étoient de sa maison.

“ Le 24 la Municipalité fit afficher l'ordre à tous les ex-chevaliers ou membres de l'Ordre de quitter Malte sous 48 heures; & en effet nous partîmes entassés sur les premiers bâtimens Ragusois qui se trouvèrent dans le port.

“ Nous avons vu placer, installer & récompenser, comme de raison, tous ceux qui avoient contribué à notre perte. (*)

“ Les passeports de tous ceux qui ont quelques droits de rentrer en France, nous adressent à Antibes à un Commissaire qui devra nous y juger; les autres nous dirigent à Barcelone & à Livourne. ”

(*) Le Commandeur Beresdon de Ransijat, Secrétaire du Trésor; le Commandeur de Bardonenche, Commandeur de l'artillerie; le Commandeur servant Touzard, ingénieur de la place; le Chevalier De Fay, commissaire des fortifications; Le Donat Doubiet, secrétaire du commandeur Rosier pour France; le Sieur Poussielque, capitaine du port; les prêtres Brouvard, Annibale, Beaufort, & beaucoup d'autres de St. Jean, des Barons, des jurats, adjudans, avocats, notaires, &c. &c. tous placés en ce moment.



GRANDE BRETAGNE.

EFFETS DE LA VICTOIRE DE L' AMIRAL
NELSON.

“ LES François naissent armés comme au tems
 “ des prodiges; les nouvelles de leurs triom-
 “ phes sont transmises *au-dessus de nos têtes*
 “ avec la rapidité de l'éclair....L'Océan, éton-
 “ né de voir une association guerrière & sava-
 “ te, portant l'affranchissement & la lumière
 “ sur cette terre antique que le Nil arrose de
 “ ses eaux fécondes , l'étendart tricolor arboré
 “ sur les murs d'Alexandrie , & poursuivant par
 “ des *routes nouvelles* le despote des mers, jus-
 “ ques *dans le centre* de sa domination , & de
 “ sa force—ces images *fidèles & consolantes* doi-
 “ vent adoucir les cœurs aigris.”

C'est dans ce galimathias pindarique que s'ex-
 primoit, le 20 Septembre, un Bourgeois de Paris
 nommé *Treilhard*, Président du Directoire Exécu-
 tif, au moment où la France apprenoit que l'O-
 céan étonné, c'est-à-dire, en langue vulgaire, la
Méditerranée, venoit d'ensevelir, ou de livrer au

despote des mers 10 mille Concitoyens de l'auguste Président, onze vaisseaux de ligne, deux Amiraux, les derniers restes de la marine de Toulon, le mobile de l'expédition d'Egypte, le refuge de *Buonaparte*, & cet échafaudage de sottises gigantesque sur lequel devoient porter l'*affranchissement* & la lumière de l'Afrique.

Rien n'est en effet plus consolant que ces images, comme l'observe le Citoyen *Treilhard*; rien de plus réjouissant pour la Nation Française que cette catastrophe, auprès de laquelle les actions de la Hogue, & du 12 Avril 1792, furent des échecs. Un Gouvernement si gaimérite qu'on partage son allégresse, & qu'on en développe tous les motifs.

Lorsque le Directoire expédia sur le Delta ses 40 mille *libérateurs*, il plaça l'assurance de leur impunité dans le fol espoir que l'Angleterre seroit hors d'état de faite suivre l'escadre Française, & que la Porte Ottomane dévoreroit en silence les persiflages orientaux de *Buonaparte*. L'audace heureuse ne connoît point de bornes à ses témérités; mais lorsqu'elle surmonte les obstacles, ce n'est par sans les avoir prévus: l'on doit la distinguer de cette présomption étourdie qui fonde sa confiance sur le mépris aveugle des probabilités & de l'ennemi.

En

En trente-six heures Lord *Nelson* a donc fait crouler les deux fondemens de l'entreprise.

Non-seulement il à réduit la conquête de l'Egypte, & les projets subséquens qui s'y trouvoient liés, à une descente sans retraite, à un début sans fruit, & à une aventure de casse-cous; mais, de toutes les manières, de toutes les époques où il pouvoit atteindre les ennemis, celle de leur défaite est pour eux la plus funeste.

Dans un combat en pleine mer, un plus grand nombre de vaisseaux avoient des chances de salut: les vents pourroient contrarier l'assaillant; les François, moins confians dans la force de leur position, eussent ou évité l'attaque, ou affoiblis ses résultats en divisant l'attention de l'escadre Angloise, obligée de se diviser elle-même dans la poursuite. Le convoi, qui avoit précédé la flotte, n'en eût pas moins gagné Alexandrie.

Un combat indécis, ou un avantage partiel, n'eussent vraisemblablement pas encore déterminé le Grand Seigneur: l'incertitude sur la destination des François auroit subsisté, si l'action eût précédé leur débarquement; le Divan, non éclairé par l'événement, se seroit vu obséder des hypocrites témoignages par lesquels les Agens du Directoire auroient travaillé à prolonger

ger ses doutes ; les partisans de la France à Constantinople , les Ministres d'Espagne & de Hollande , eussent fait *chorus* & rassuré Sa Hautesse.—Le Directoire comptoit tellement sur l'effet de ces manœuvres , qu'il en proclamoit le succès par anticipation.

Dans ses messages insensés , il attribue aux *complots* de la Russie & aux *perfidies* de l'Angleterre , la rupture de la Porte ; car ces usurpateurs dont l'Europe & la France ne prononcent le nom qu'avec horreur , considèrent & traitent toujours les Puissances légitimes , comme des Chouans traduits devant leur Tribunal , pour crime de lèze-révolution.

Ils eussent trouvé philosophique & judicieux , que les Ottomans souffrissent qu'une armée de François , conduite par des *savans* , vînt faire la police dans leurs états , & s'emparer de leurs domaines ; il leur paroissoit juste qu'au moment où ils violent envers le Grand Seigneur les Traités , le Droit des Gens , la foi publique , on continuât de les observer à leur égard : tout Etat qui se défend aujourd'hui contre les invasions de la République Française , est déclaré par elle en état de *rebellion*. J'ignore si la Porte Ottomane est du nombre de ces Souverains

auxquels le Citoyen *Chénier* avoit permis d'exister ; (2) mais il est évident qu'elle n'avoit besoin des yeux de personne , pour découvrir l'infidélité, les mensonges du Gouvernement François, ses vaisseaux, ses soldats & ses manifestes sur les bords du Nil. Les faits ont justifié toutes les lumières qu'elle avoit pu recevoir de la Russie & de l'Angleterre : le véritable auteur de son alliance nécessaire avec ces deux Puissances , c'est le Directoire.

Au service positif que l'escadre Britannique a rendu à la Porte, en déterminant une résolution commandée par l'honneur & le salut de l'Empire , & en mettant un frein subit aux grandes pensées de *Buonaparte*, on doit ajouter celui d'avoir sauvé la Grèce. Si l'ennemi eût conservé une flotte dans la Méditerranée, s'il se fût affermi sur ses premières invasions , l'Archipel étoit embrasé & subverti. Même pendant le séjour de *Buonaparte* en Italie, le projet de cette révolution fut arrêté : tous les Consuls François dans les Echelles avoient l'instruction d'y

(2) *Quel est le Roi las de régner ? Nous avons conservé des trônes dont les destinées étoient entre nos mains . Adresse de Chénier au Peuple François Séance du Conseil des 500 du 29 Septembre .*

travailler : une foule d'émissaires y souffloient la sédition ; les Isles Vénitiennes , ensuite Malte , servoient d'entrepôt aux combustibles . Des pamphlets , des poèmes , des hymnes , des chansons en Grec ancien & moderne , des gazettes artificieuses , circuloient depuis deux ans dans la Macédoine , dans la Morée , dans les principales isles de l'Archipel . (3) Nombre de Grecs gagnés entretenoient les communications , dont on déguisoit l'objet sous le voile du commerce . C'est ainsi que la France fraternisoit avec son *cher allié* du Bosphore . Que la Porte eût persisté dans la paix , qu'elle eût refusé les secours de la Russie , que le pavillon Anglois eût disparu , ou seulement balancé celui de l'ennemi , la Grèce devenoit une Colonie Révolutionnaire , & sous la direction de sa métropole , l'arsenal des fléaux à verser sur l'Asie .

Onze vaisseaux perdus par la Marine Britannique y feroient un vide peu important , & seroient aussitôt remplacés ; mais le tiers des for-

(3) J'ai vu & lu l'année dernière un de ces Poèmes *patriotiques* dans le genre de l'hymne des Marseillois , & fait pour être chanté . Une des Cours Orientales de l'Europe découvrit & fit saisir l'édition entière de cet ouvrage lyrique , au moment où il alloit être envoyé à Céphalonie .

ces navales de l'ennemi, mais d'énormes préparatifs, mais un effort qui fût resté imparfait sans les dépouilles de Venise, mais l'élite des officiers & des matelots d'un pays qui a coupé les nerfs de son ancienne marine en détruisant son commerce maritime, engloutis dans une seule action, ne se reproduisent ni par des rapports boursoufflés à la Tribune, ni par des décrets de l'an 7.

Le Directoire, souvent plus digne de siéger dans un hôpital de fous qu'à la tête d'un Empire, a beau certifier à son Peuple éclairé, que ses 10 mille gens de mer, anéantis à Aboukir, étoient 300 Spartiates; que *Nelson* ressemble à *Xercès*, & que l'élément perfide a été témoin de la gloire Française: il a beau promettre à ces troupeaux de serfs qu'il appelle de fiers *Républicains*, que l'Angleterre ne peut plus détourner le coup qui va lui être porté au cœur dans les deux mondes, & que le Canon de la Tour de Londres sera le tocsin de la ruine du commerce Anglois; toutes ces inepties d'un hydrophobe dans le transport, ne changent rien à la nature des choses.

Il est bien clair que le Directoire ne perce pas le cœur de l'Angleterre, en perdant la seule escadre sur laquelle il pût appuyer quelques

espérances; que le canon de la Tour de Londres n'est pas le tocsin de la ruine du commerce Anglois, puisque 22 vaisseaux chargés des richesses de l'Inde, & 150 navires apportant celles des Antilles, viennent demouiller au pié de cette Tour, & qu'incessamment les flottes du Levant s'uniront à celles de l'Océan oriental, du Nouveau Monde & du Nord. Il est sensible que, pour attaquer une Isle, il faut y débarquer; & que, lorsque d'une marine de 37 vaisseaux de ligne, on voit confisquer les onze meilleurs, on réserve à un autre siècle l'invasion de l'Angleterre. Ainsi l'ajournement forcé de tous projets de descente, est un autre résultat de la *trahison* de l'Amiral Nelson envers les *Citoyens* du Luxembourg. Lorsqu'ils reparleront aujourd'hui de leurs *foudres anciennes & nouvelles*, de l'*océan glorieux* de les porter, de l'*affranchissement* de l'Irlande, & du siège de la Tour de Londres, les petits garçons leur riront au nez.

Depuis quatre siècles la France dominoit dans la politique du Levant; elle en absorboit le commerce; ses Provinces méridionales y trouvoient le débouché de leurs fabriques, des retours qui faisoient fleurir la Provence, un trafic de 30 millions tournois : elle pouvoit se flatter qu'une

éternelle inimitié entre la Russie & la Porte la rendroient éternellement nécessaire à celle-ci , & qu'à cette alliance indissoluble seroient attachés la durée & l'extension des privilèges , dont elle étoit favorisée . L'Escadre Angloise , conjurée avec le Directoire de Paris , a renversé cet édifice de prospérité . Il étoit l'ouvrage de la France monarchique ; la France républicaine a jugé superbe d'en jouer le maintien & les avantages contre des leçons de désintéressement à inculquer aux Beys d'Egypte , & des leçons de philosophie Parisienne à distribuer aux Arabes du Désert : elle a mis son habileté & sa puissance à compromettre tous ses rapports avec la Turquie ; l'Amiral *Nelson* a pourvu à ce que cette école fût sans remèdes .

Aucune preuve de sens & de probité ne pouvoit honorer la politique moderne , mieux que ne le fait l'union inattendue entre deux Empires que l'Europe se plaît à regarder comme à peine civilisés , & qui lui donnent ce mémorable exemple , de subordonner d'anciennes rivalités à la nécessité d'une défense commune contre un danger immédiat . Ce que la prévoyance & le génie ont sollicité si vainement depuis sept ans , de la plupart des Puissances , la Russie & la Porte l'exécutent . Tandis que l'*Insti-*

tut National & les sages de Paris qualifient cette nouveauté de *monstrueuse* & de *dénaturée*, un esprit juste ne voit de *dénaturé* que la perfidie d'un Gouvernement qui soulève les sujets de son allié, & s'empare d'une de ses Provinces en lui donnant le baiser de paix; il ne voit de *monstrueux* que deux ans d'attentats & de brigandages, qui, en détruisant la sécurité universelle, ont enfin éclairé les Républiques & les Monarchies sur le moyen de la ressusciter: mais, pour que ce changement de système dans le Levant acquît sans délai sa consistance & son effet, il falloit faire disparaître cet armement incendiaire qui pouvoit laisser des craintes, & inspirer des temporisations. Quel spectacle romanesque, qu'une flotte Russe traversant le canal de Constantinople aux acclamations de cinq cents mille Musulmans, le cri de guerre porté du Serrail à tous les Pachaliks; les Ministres, les Agens, les Citoyens de cette *Grande Nation*, dont l'ambitieuse vanité s'adjugeoit déjà le Sceptre de l'Univers, enlevés & enfermés sur toutes les parties de l'Empire; & ces humiliations coïncidant avec celle qui flétrissoit aux bouches du Nil leur pavillon brisé!

Que le rencontre des deux escadres eût précédé le débarquement de l'armée Française,

cent

cent issues lui restoient ouvertes , soit pour regagner Malte & la Mer Adriatique , soit pour atteindre des points de réunion : l'expédition échouoit , mais le Général , mais cet invincible *Buonaparte* , mais la fleur de cette armée d'Italie , le meilleur Etat Major , ne se trouvoient pas emprisonnés entre la mer interceptée & les déserts , entre les Arabes & les Ottomans , au milieu de privations mortelles , de l'intempérie & de la peste , sans communications avec leur patrie , avec aucune assistance . Cet éclat de gloire , cette ostentation gigantesque , cette opinion fanatique , & propagée par la peur que , par-tout où se présenteroit *Buonaparte* , la victoire l'y suivroit , conservoient leur illusion . Enfin , on ne comptera pas entre les moindres avantages , celui d'avoir rendu témoins de cette défaite le Peuple même , dans le sein duquel 16 ou 18,000 François se trouvent égarés , les Arabes enhardis , les Beys que *Buonaparte* a eu la mal-adresse d'aliéner par son ridicule manifeste .

La Providence semble avoir choisi le bras de la Marine Angloise , pour punir les forfaits commis sur l'Italie & sur la Suisse . C'est par cette intervention qu'elle apprend à l'Europe incer-

taine, & à la France corrompue, qu'il n'est pas vrai que le crime soit toujours heureux.

Quant à l'influence de la victoire du 1 Août sur les opinions, la politique, & le sort du Continent, il devient plus aisé d'en reconnoître la certitude, que d'en mesurer l'étendue.

Le ressort de la haine contre la République Françoisse, comprimé par la crainte, sembloit attendre cette occasion pour se détendre. Partout la joie a éclaté sans ménagement : les courriers ont couvert les chemins pour multiplier cette nouvelle ; les papiers publics la reproduisent en cent relations ; elle a envahi l'attention universelle.

Cette explosion d'allégresse manifeste le sentiment public des Gouvernemens & des Peuples, envers cette République oppressive qu'ils froissent & les insulte, qui a comblé la mesure de ses iniquités, & semé autour d'elle la détestation & l'effroi.

Les François avouent que l'annonce de cet événement a failli renouveler en Sicile & à Naples ces Vêpres mémorables, vengeance abominable d'une tyrannie plus abominable encore. Le phlegmatique Autrichien a éclaté comme le sulfureux Napolitain. Dans les villes d'Italie,

au milieu des garnisons Françaises, on n'a déguisé ni ses transports, ni ses espérances; l'habitant infortuné des Alpes Helvétiques a été consolé. Personne n'est resté indifférent. En plusieurs lieux, le bruit de ce revers a failli développer des insurrections: toutes les lettres d'Italie en annoncent une très-grave à Malte, dans la cité vieille & les campagnes, où plusieurs détachemens François ont été massacrés, & les troupes du Directoire forcées de se réfugier aux forts St. Elme & la Vallette. Cette conquête sera probablement reperdue plus vite qu'elle n'a été préparée; il n'en restera que la honte & la dépense corruptrice au *Conquérant*.

Maintenant, chaque Cabinet timide ou irrésolu voit le point d'appui de sa résistance. Six cents mille soldats, & 160 vaisseaux de ligne, lui présentent leur alliance. A l'isolation passée succède un lien, dont la nature, les motifs, & la force, doivent rassurer les défiances & les courages. La République Française & le monde sont dans la balance; l'un ou l'autre étonnera les siècles par sa chute. L'Europe pouvoit traîner encore deux ans, dans le dépérissement, l'égoïsme & les angoisses: la catastrophe d'Egy-

pte , le concours de trois puissantes Monarchies ; lui rendent les moyens & l'espoir de se relever avec honneur.

Lorsqu'on approfondit la situation comparative de la France , & celle de ses ennemis déclarés ou cachés ; lorsqu'on découvre que les instrumens d'une guerre révolutionnaire se sont usés , par une expérience dont les peuples avoient besoin ; que le Directoire compte autant d'opprimés impatiens & ulcérés , que des nations converties à ses doctrines par le fer & par la flamme ; qu'aujourd'hui c'est à ces fondateurs du cahos à redouter les révoltes , le désespoir , & la raison , on peut entrevoir le terme des calamités publiques.

Quelque circonspection que s'impose encore la Cour de Vienne , à quels motifs qu'on veuille attribuer les ménagemens qu'elle conserve pour le Directoire , laissera-t-elle la Porte & la Russie seules engagées dans une guerre aussi sacrée ? Signera-t-elle , dans la nouvelle position où cet événement la place , une paix qu'elle a disputée au milieu de ses plus grands dangers , & une neutralité qui laisseroit l'Europe sur la pente de l'abîme ? Si nous sommes destinés à ce malheur , on ne reprochera point à l'Escadre

Britannique de n'avoir pas opéré ce qui fut nécessaire pour le prévenir.

A la suite de si vastes résultats, ajouterons-nous le complément de tranquillité que cette victoire assure aux établissemens Asiatiques de la Grande Bretagne, l'opinion de sa puissance confirmée, l'accroissement d'émulation sur ses flottes, & de la confiance dans ce boulevard? Ajouterons-nous l'effet d'une telle époque sur le crédit public, sur les subsides à lever, sur la force du Gouvernement, le patriotisme de la nation, & l'autorité, si importante à maintenir, du principe d'orgueil & de sécurité qui s'est soutenu au travers de périls accumulés? Quel pas immense, ont fait la sureté & la fortune de l'Angleterre depuis six mois!

L'Etranger n'apprendra pas, sans surprise, qu'en quinze jours le produit d'une souscription de bienfaisance, ouverte à la Bourse en faveur des femmes & enfans des matelots tués ou blessés dans la journée du 1^{er} Août, a passé douze mille livres sterling, & qu'elle s'élèvera beaucoup plus haut. Peu de semaines auparavant une souscription analogue avoit été formée de même, par des négocians, pour secourir les familles des soldats employés contre les Irlandois

rebelles. Ces actes de libéralité se multiplient à tout instant, nonobstant le fardeau des taxes, & l'état de *misère* & de *banqueroute* où les opulens François s'égaient à représenter l'Angleterre.

Quelques avis, dépourvus d'authenticité, ont annoncé la destruction de la majorité des bâtimens de transport, réfugiés dans le vieux port d'Alexandrie. Cette nouvelle plausible est encore prématurée, mais il est permis de croire qu'elle ne le sera pas long-tems. Avec cette flottille, s'anéantiront les derniers restes de la formidable *Armada* qui devoit subjuguier le *Gange*.

Pendant que le Directoire emportoit dans ses messages la *Tour de Westminster* (comme par le le Représentant *Talot*, l'un des plus puissans géographes du Conseil des 500), *Sir John Borlase Warren* le débarrassoit encore d'une escadre, sortie de Brest, vers le fin de Septembre, avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement. Cet armement, composé du vaisseau le *Hoche* de 80 canons, & de huit frégates, la plupart de 44 canons, portoit en Irlande, outre les troupes, des cargaisons d'armes, & de munitions de guerre. La vigilance des

croiseurs Anglois ne l'avoit pas perdue de vue; pour leur échapper, elle avoit fait faussé route, mais dans le dessein probable de gagner la Baie de Donégall, au nord-ouest de l'Irlande, station indiquée dans les mémoires d'un des conspirateurs *Unis* détenus à Dublin.

Découverte le 11 de ce mois par l'Escadre de *Sir John Borlase Warren*, forte de quatre vaisseaux de ligne & de deux frégates, elle a été poursuivie, attaquée le 12 à la hauteur des Isles de Ross, & à cinq lieues de la côte. Après un engagement de quatre heures le *Hoché* a amené son pavillon; quatre des frégates chargées de troupes & de munitions se sont rendues; on étoit à la poursuite du reste. Voilà encore une *image consolante & fidèle*, dont le Citoyen *Treillard* pourra orner ses périodes, & entretenir ses auditeurs.

Il est à croire que le Directoire se lassera aujourd'hui d'envoyer ses Généraux, ses soldats, & ses navires, terminer leurs campagnes dans les prisons & dans les ports d'Angleterre, pour ranimer une rebellion éteinte, secourir des conjurés dont il a si sottement trahi les intérêts, & faire la fortune de *Napper Tandy* & de *Hamilton Rowan*.

Paris & la France sont la portion de l'Europe où la ruine de l'expédition Egyptienne a fait la moindre impression, surtout ce qui ne tient pas au Gouvernement. La clôture de l'Opéra, tombé de misère, absorboit les Parisiens insoucians, blasés sur les revers comme sur les succès, & satisfaits de tout, pourvu qu'on ne les assassine pas dans leurs chaînes.

M E R C U R E B R I T A N N I Q U E.

N.^o VI.

10 NOVEMBRE, 1798.

F R A N C E.

*De la Politique extérieure du Directoire en
1798.*

Nous avons parcouru, jusqu'ici, les principaux Etats de l'Europe qui se trouvent le plus immédiatement placés dans la sphère des usurpations, des hostilités, ou des méditations léonines du Gouvernement de Paris. Ce sera compléter cette introduction historique, que de considérer ce Gouvernement lui-même, au milieu des replis dans lesquels il enveloppe ses poignards, & de confronter ce qu'il a opéré depuis neuf mois, avec ce qu'il projette d'opérer encore. S'il a pris soin de découvrir son but à

tous les yeux , le Public n'observe pas la même évidence dans ses motifs & dans ses circonvo-
lutions .

Ce ramas de folliculaires , de sophistes , de législateurs , de légistes , d'histrions ampoulés , qui font aujourd'hui la gloire de Paris , se comparent aux Romains , depuis qu'ils ont envahi une ou deux des vingt provinces que les Romains ajoutèrent à leur empire dans les deux derniers siècles de la République . Ils ne saisissent que la moitié de la comparaison .

Bien d'autres , avant eux , avoient imité & surpassé les Romains dans l'art de ravager la terre , & d'asservir les nations ; il n'y a pas de quoi se vanter d'avoir ressuscité ces tems de barbarie . Le véritable trait de ressemblance entre la République Française & ses modèles imparfaits , est celui-ci : ces incursions spoliatrices que les déclamateurs du Directoire nomment des conquêtes , coïncident , ainsi qu'à Rome , avec les *lumières* & avec la dissolution des principes de gouvernement & de morale ; mais la République Romaine s'éteignoit dans ces flots de sang versé par les factions & les généraux ; au lieu que c'est le berceau même de la République Française qui trempe dans la fange des vices , & qu'elle commence par où finirent tou-

tes les grandes Républiques , par les crimes hardis , & par les guerres extérieures .

“ On ne conçoit pas , ” a dit un écrivain célèbre , “ comment un peuple , chez qui tout “ étoit à l’enchère , & dont la moitié égorgéoit “ l’autre , pût être dans ces tems-là même le “ vainqueur de tous les Rois . ” C’est durant cette horrible confusion , qui se prolongea depuis les massacres de *Marius* jusqu’à la bataille d’*Actium* , que les Romains conquièrent l’Espagne , l’Egypte , les Gaules , la Syrie , la Grèce , & l’Asie Mineure .

La France actuelle nous a reproduit un moment ce phénomène , d’une nation livrée à des oppresseurs , & allant porter ailleurs sa propre servitude sous le nom d’indépendance . Il existe encore moins de liberté publique à Paris qu’il n’en restoit à Rome sous les *Sylla* , les *Cras-*
sus , les *César* , les *Marc-Antoine* ; mais la puissance subsiste quelque tems dans une anarchie méthodique , & l’habitant de la rue St. Honoré , comme autrefois celui du Janicule , va se faire tuer hors de sa patrie , pour servir les passions de quelques usurpateurs .

Et quels usurpateurs ! Jamais Rome ne présenta un semblable avilissement . Du moins la soumission du peuple y étoit honorée par l’il-

lustration de ses tyrans ; du moins sex généraux , chargés des dépouilles de Pergame & de Corinthe , n'étoient pas réduits à ramper devant un Conseil d'aventuriers , ou d'être déplacés arbitrairement , disgraciés , déportés , fusillés , six mois après leurs triomphes.

Puisque nous sommes témoins depuis 1793 d'un pareil excès de honte , de folie , & de fureur , il y a peu de raison de croire qu'il soit à son terme. Nul enthousiasme , politique ou religieux , ne se mêle aujourd'hui aux sentimens qui inspirent les armées du Directoire . La misère & l'espoir du pillage , la nécessité & la fausse gloire qui , de tout tems , accompagna l'impétuosité Françoisé , les conduisent contre les nations qu'on leur ordonne d'aller subjuguier. Leur Gouvernement ne s'inquiète pas de leurs murmures passagers , parce qu'il connoît leur esprit , & qu'il place dans leur composition & dans leur éloignement sa confiance en leur fidélité.

Mais leur démence perdrait ses mobiles ; mais leur caractère actuel changeroit , si la paix venoit les réduire aux fonctions sédentaires des garnisons dans l'intérieur . Il n'appartient qu'aux Puissances légitimes & affermies , de maintenir , sans guerre , de grandes armées permanentes : dans une République à qui des révolutions sont

nécessaires tous les six mois, les soldats ne serviront jamais qu'à renverser l'autorité, ou qu'à lui vendre la liberté publique. Des esprits chimeriques ont fondé quelquefois l'espérance du retour de l'ordre sur cette milice, employée à le subvertir chez l'étranger: le Directoire ne redoute guères un pareil miracle; mais il prévoit que, licenciés ou non, ces *soldats citoyens* mettroient la France à l'encan, & qu'il lui seroit aussi difficile de récompenser leurs services que de s'en passer.

Je ne fais, néanmoins, s'il ne s'exagère pas ce danger, s'il ne retrouveroit pas dans cette armée revenue sur ses foyers, la servilité dont jusqu'ici elle nous a donné l'exemple, & dont les romanciers spéculatifs ont cherché l'explication, dans le beau zèle qui lui faisoit combattre les ennemis de la France.

Quoi qu'il en soit; il est manifeste que cette Révolution introduite par les fautes & les abus, gouvernée par des intrigues & ensuite par des scélérats, destinée au bonheur du Peuple, c'est-à-dire à l'impunité des voleurs, des charlatans, & des assassins, aboutit maintenant à une oligarchie militaire, dont la Faction conventionnelle, présidée par le Directoire, a usurpé la puissance, & dirige les impulsions.

Un établissement de cette nature , qui convertit tout habitant viril en soldat , dans une population si nombreuse , & dont le premier dogme est d'étendre universellement l'autorité de ses principes , conduiroit nécessairement à une guerre éternelle avec les autres nations . Qu'est-ce de plus , lorsque la force militaire se trouvant séparée du pouvoir politique , & les Généraux assujettis à des chefs civils , institués par des factions , on est contraint de pousser les armées à l'extérieur , afin qu'elles ne troublent pas un Gouvernement toujours chancelant ?

L'état de paix est absolument incompatible avec un tel ordre de choses : ceux qui le nient sont dépourvus de toute connoissance des hommes , des révolutions , des républiques , & des factions populaires . Eussent-ils les inclinations les plus paisibles , les conducteurs d'un tel Etat auroient perdu la raison , le jour où ils cesseroient d'occuper au loin l'activité bouillonnante de quatre cent mille démocrates en uniforme .

A cette cause fondamentale d'insociabilité dans le Gouvernement François , quel ressort n'ajoute pas le caractère des individus qui le composent , élevés sur des ruines , & forcés d'en abattre de nouvelles pour s'y soutenir ; devant à leurs premières habitudes des mœurs sans dé-

licatesse, à leurs principes l'oubli des scrupules & le mépris de tous les devoirs, à la nature de leur élévation, un mélange de passions basses & féroces; toujours agités dans un élément en fermentation; condamnés par théorie, par besoin & par goût, à faire le mal; dévorés d'inquiétudes au sein d'une apparente prospérité, & frappés de terreur à la pensée que les sentimens peuvent être aussi implacables que les remords!

Ont-ils renversé une Puissance? ils redoutent celle qui la touche: de proche en proche, leur fureur soupçonneuse envelopperoit les deux mondes. Eux qui n'ont rien pardonné, concevroient-ils qu'on leur pardonnât des attentats qu'ils éternisent? La politique ne peut leur rendre des amis que parmi leurs semblables:—il faut donc généraliser les crimes & les criminels, & s'entourer d'une ceinture, non de Républiques, mais d'usurpateurs, & réduire la police de l'Europe à celle de la Révolution Française.

Ils ont dit juste dans leur arrêt mille fois répété: leur Gouvernement, ou la société civile; doivent se dissoudre. Cette sentence repose sur le bureau du Luxembourg; c'est l'étoile polaire de ses délibérations. Il n'y a pas plus de génie

& de système aujourd'hui à suivre cette impulsion nécessaire , qu'à glisser sur un plan incliné.

Un homme de sens auroit-il la simplicité d'imaginer que le Directoire prétend sérieusement, & croit à la neutralité bienveillante des Empereurs & des Rois , des Sénats, des Princes & des propriétaires ? Non , sans doute. Et supposera-t-on qu'assuré de leur aversion & la redoutant , il en attendra les effets sans les prévenir ?

Les illusions de quelques Cabinets, & les subtilités dont on les autorise , ne résistent ni à l'expérience ni au jugement.

Le fanatisme *philosophique* qui a remplacé celui de religion , sans être susceptible des mêmes contrepoids , est un autre agent très-actif de la désorganisation générale.—On se forme dans l'étranger une idée incomplète de l'influence qu'ont sur les invasions du Republicanisme , cette nuée de maîtres d'école , de précepteurs des nations , de disciples de *Diderot* & de *Condorcet* , d'illuminés , politiques , de législateurs enthousiastes , joignant l'intolérance monastique à la rage de sectaires , réclamant la liberté des opinions tant que leurs opinions ne dominoient pas ; aujourd'hui tyrans des esprits comme des corps , & étendant le genre humain sur

sur leur amphithéâtre de dissection , pour en reformer l'anatomie.

Ils prêtent au Gouvernement toute la force de leurs passions , & en reçoivent l'assistance de l'autorité. Les conditions de cette alliance sont écrites dans l'histoire journalière de Paris . Le Directoire néglige ou persécute les Lettrés dont il redoute le génie & l'indépendance ; il comble de faveurs cette tourbe de savans révolutionnaires , qui lui prodiguent leur zèle , leurs travaux & leurs éloges.—Toute *républicanisation* dans l'Etranger a été ou sollicitée , ou approuvée , & toujours applaudie par ces raisonneurs : c'est l'esprit du *Brissotisme* , greffé sur une tyrannie sophistique & sur la violence armée.

Ajouterons-nous que ces Chefs d'un Empire , autrefois opulent & industrieux , sont parvenus , à force de profusions , de dilapidations , de banqueroutes & de désordres , à convertir la guerre en ressource de maraudeurs ? Imaginez des hordes de Calmoucks qui , ayant mis le feu à leur pays , vont butiner chez leurs voisins de quoi refaire leurs tentes & repeupler leurs troupeaux ; voilà l'image du Directoire .

Il est la première Puissance civilisée qui , dans son registre de recettes , ait compté les

contributions sur l'étranger, parmi les ressources fixes, qui ait imaginé d'hypothéquer ses emprunts sur le territoire & les richesses des Peuples auxquels il a déclaré la guerre.

Comment soutenir sur son propre sol des armées gigantesques & exigeantes? Comment se flatter d'arracher à un Peuple appauvri, sans industrie, sans navigation, sans confiance, près d'un milliard de subsides directs ou indirects? Comment renouveler ce fond immense de confiscations qui fait vivre la République Française depuis huit ans? En subjuguant, chaque année, quelque nation nouvelle, & en dévalisant ses trésors, ses églises, ses monts de piété, ses propriétaires. Depuis deux ans la République eût posé les armées, si elle avoit été réduite à son propre capital.

On a cru trouver dans la chute de ses assignats le terme de ses hostilités; mais c'est précisément parce qu'elle a épuisé cette mine du papier-monnoie, qu'elle est forcée d'en chercher le supplément dans le numéraire & les métaux des autres nations. Il n'y a pas trois manières de suffire aux dépenses publiques; ou la reproduction du revenu industriel & territorial doit fournir le superflu dont se composera le revenu du Gouvernement, ou il faut

acquérir le déficit de ce superflu par le pillage, soit au dedans, soit au dehors.

Ainsi l'économie révolutionnaire prescrit au Directoire de ravir à main armée, ce qu'il ne peut plus obtenir des ressources de l'économie politique.

Et qui sont les hommes sur lesquels pèsent ces divers mobiles de guerre permanente? Des individus passés du néant à l'élévation suprême au milieu de la dissolution publique, qui pensent avoir fait un pacte éternel avec la fortune, qui n'ont connu de la prospérité que son insolence & son abus, qui ont flétri tous les Gouvernemens, menacé toutes les institutions, opprimé leurs alliés, ressuscité les guerres nationales avec les horreurs qu'en avoit banni le consentement public; ajouté le mépris, la férocité du langage, l'absence de tous les égards à ces inimitiés passagères qui autrefois entraînoient des ruptures entre les Souverains, & qui, transformant ces brouilleries accidentelles en haine outrageante & implacable, ont fait de celle-ci un devoir de leur religion politique.

Qu'on réfléchisse à ce que doit oser l'audace d'un Conseil de Révolutionnaires, maîtres des propriétés & des vies de trente millions d'hom-

mes, à ce qu'elle a entrepris ou exécuté, à ce qu'elle est contrainte d'entreprendre encore pour affermir l'impunité de ses injustices? En qui auroient-ils la témérité de prendre confiance? Qui soupçonneront-ils assez insensé pour leur en accorder aucune? De guerre en guerre, & d'invasion en invasion, ils seront dévoués à parcourir tous les degrés de l'ambition, & leur orgueil ne reculera que devant une résistance proportionnée à leurs insultes.

Ce génie & cette politique dérivent, non de l'état républicain en lui-même, mais du caractère insocial de la République Française, de cette fureur expansive qui l'a signalée dès sa naissance, de sa monstrueuse composition, & de l'esprit nécessaire de ceux qui la conduisent.

Quiconque a médité ces causes invincibles de leur divorce avec le genre humain, expliquera facilement leurs entreprises passées, & celles qu'ils projettent; mais, comme tout a ses bornes, l'intelligence du méchant ainsi que sa fortune, le Directoire a combiné la ruse avec la violence pour déguiser sa route, écarter les obstacles, & réduire l'Europe à moins de frais.

Qu'on le suive depuis l'époque où ses Gardes Prétoriennes le délivrèrent d'un Corps Législa-

tif lassé de son despotisme, de ses dissipations & de ses guerres renaissantes jusqu'à l'instant où nous sommes parvenus.

Il avoit demandé & obtenu des Conseils cent millions pour signer la paix, c'est-à-dire pour troubler celle de tous les Etats. A l'heure où il feignoit le désir de rendre le repos à sa patrie & à l'Europe, il disposoit les matériaux d'une nouvelle confusion, fermoit une issue à la tempête pour lui en ouvrir de nouvelles, & organisoit la ruine de l'Italie entière, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Angleterre, & du Levant.

Venise prosternée lui députe un Ambassadeur qu'il reçoit, qu'il complimente, qu'il abuse de protestations, jusqu'au jour où Buonaparte lui envoie les clefs & les cendres de cette République.

Il attend celles de Rome; mais son Général, pressé d'arrêter l'Archiduc *Charles* dans le Frioul, se déclare le protecteur de l'Eglise & du Pape; forcé d'abandonner sa proie, il en détache quelques lambeaux, dont il fait hommage à la philosophie, & l'épargne par religion.

Le Directoire fait emballer la rançon, les statues & les tableaux du Vatican, jure au Pon-

tife une éternelle amitié, & daigne lui restituer le rang de Puissance souveraine.

Rome respire, Naples espère ; le Chevalier Azzara, semblable à l'arc-en-ciel, montre le firmament au travers d'un horizon plombé. Le torrent se détourne, se précipite sur les Etats héréditaires de l'Empereur ; l'Italie s'en croit délivrée.

Pour en achever la subversion, pour isoler l'Angleterre, pour éloigner l'Empereur des Cercles contigus au Rhin, le Directoire travailloit à désarmer ce Monarque, d'abord par des offres spoliatrices, ensuite par des victoires. Le Général *Clarke* avoit été chargé des séductions, & *Buonaparte* des combats.

Aussitôt que ce dernier a signé les préliminaires de Léoben, il se rejette sur l'Italie. Il vient de promettre à l'Empereur le respect de la tranquillité & de l'indépendance des Etats voisins ; trois semaines après il attaque Venise sur les prétextes les plus honteux, la dissout & la pille.—A mesure que le Directoire aggrandit ses usurpations en France ; lorsqu'il n'a plus à craindre les contradictions & la bonne foi des Représentans du Peuple, sa politique reprend son premier essor :—la transaction de

Léoben devient problématique ; il en interprète les clauses pour en éluder les engagements, & le traité définitif se plie de même au gré de ses passions & de ses plans.

Cependant il étoit au comble des succès : il disposoit de l'Empire & de l'Italie ; trente Souverains briguoient la faveur de ses traités : la Russie ne pouvoit arrêter ce débordement d'humiliations ; l'Angleterre , étonnée de la défection de ses alliés , envoyoit en France un négociateur : nulle Puissance n'avoit joui d'un moment plus propice pour affermir sa grandeur par la modération , pour faire oublier ses violences , pour fonder avec gloire une paix sincère sur l'équité. Et lorsqu'on observe que cette équité consistoit à se contenter de la Savoie , du Comté de Nice , des Isles Vénitiennes , des Pays-Bas jusqu'au Rhin , de la rive gauche de ce fleuve dans son intégrité , de dominer en Hollande & dans l'Italie citérieure ; d'avoir impunément imposé sa sauvage anarchie à plus de huit millions d'étrangers , & bouleversé l'ancien système , dans la balance duquel l'Europe avoit , depuis deux siècles , placé le principe de son repos ; on ne peut expliquer que par le fanatisme de l'orgueil & de la rage révolutionnaires l'inflexible achar-

nement du Directoire à perpétuer les différends, les usurpations, & les terreurs.

Lorsqu'il a dupé à Campo-Formio les Ministres de l'Empereur, lorsqu'il leur a fait signer le démembrement des plus belles Provinces de la Monarchie, & recevoir le présent funeste d'une République renversée & saccagée par ses soldats, comme ayant été trop favorable aux intérêts de l'Autriche, il met à profit ce brigandage pour diviser les Souverains. Après avoir détaché l'Empereur de ses alliés, il le rend l'objet de la méfiance de l'Empire & de l'Europe; il répand, il accrédite la rumeur d'indemnités secrètement promises; des agens artificieux interprètent les articles réservés du traité de Campo-Formio. Un jour ce sont Salzbourg & Passau, le lendemain c'est la moitié de la Bavière, ensuite c'est la Suisse, qui doivent composer ces dédommagemens additionnels.

Tandis qu'on éblouit à Vienne des esprits crédules par des chimères, on les présente aux autres Cours comme des sujets d'alarme & des motifs de désunion.—Tandis qu'on feint le desir de renouer les anciens nœuds entre l'Autriche & la France, & que des hommes aveuglés par la prépondérance de celle-ci prêchent

la nécessité de s'y associer, l'Empire est inondé d'insinuations contre les vues de son Chef. Ces fraudes machiavéliques parcourent tous les Cabinets; l'incertitude & la crainte préparent au Directoire de nouveaux triomphes dans les négociations.

Sous ces auspices s'ouvre le Congrès de Rastadt, presque entouré de troupes Françaises. Obéissant à la lettre des traités, l'Empereur fait retirer les siennes, & abandonne la Souabe & le Haut Rhin. Mayence tombe; le fort du Rhin devant Manheim est enlevé sans formalités; le Directoire a atteint son but, de priver l'Empire de l'assistance de l'Empereur, de remporter les avantages de l'armistice, sans en respecter les conditions. Plus de soldats qui le gênent sur les deux rives du fleuve, il y maintient les siens au mépris des réclamations; plus d'espoir ni de ressources pour l'Allemagne antérieure dans aucune force militaire: toute confiance est perdue; le Congrès va disputer ses intérêts contre la France qui l'interdit, & dans l'opinion adroitement propagée, qu'il aura de même à les disputer contre l'Autriche.

Au travers de ses variations apparentes, le Gouvernement François conservoit ses vues inal-

térables , de séduire la Cour de Vienne par des espérances , ou de l'intimider par des hauteurs ; de brouiller le Corps Germanique par des jalousies , de dominer dans cette confusion , d'avancer la subversion de l'Allemagne , & durant la guerre des protocoles & des notes , de consommer l'asservissement de la Suisse , le sac de Rome , & les infortunes du Roi de Sardaigne .

Que les Conseils de S. M. Impériale aient vu sans s'émouvoir , sans hasarder une menace ou une remontrance , le Directoire trahir la foi publique , les droits des Nations , ceux d'un Traité signé & ratifié depuis 24 heures , en dénaturant la condition de la Suisse & de l'Etat Ecclésiastique ; que les conséquences de ces attentats aient échappé à leur prévoyance ; que l'Empire assemblé ait redoublé de complaisances & de respects pour la Puissance qui traitoit ainsi des Etats indépendans , l'histoire du tems nous dispense de l'étonnement .

Mais , qu'à la suite de ces brigandages , il soit resté une pensée de paix possible dans aucune tête , un négociateur à son poste , une armée immobile , une illusion sur l'avenir , il faut chercher l'explication de ce phénomène dans l'effet d'une terreur sans bornes , & des poisons qui circuloient de Cour en Cour .

En exécutant, les armes à la main, ces scandaleuses usurpations, le Directoire s'en ménageroit de nouvelles, par l'anarchie & l'isolation où il se flattoit de précipiter l'Empire.

Fascinoit-il la Cour de Vienne par une perspective d'aggrandissement? Il avertissoit celle de Berlin de ces projets, en les représentant comme le fruit de l'ambition Autrichienne. Offroit-il à celle-ci des extensions de territoire en Bavière? il promettoit sa protection au Duc des Deux Ponts, contre ce démembrement de son héritage. Le Cabinet Impérial appercevoit-il ces fourberies, & opposoit-il de la résistance? c'est à la Députation d'Empire qu'on adressoit les séductions. On gagnoit les Princes séculiers par l'attrait des sécularisations; on amusoit le Margrave de Baden, le Duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse Darmstadt, ou plutôt leurs étranges conseillers, par des assurances d'indemnités & de donations aux dépens de leurs voisins.

Allumant ainsi la convoitise, & par conséquent la discorde des Princes temporels, égarés dans ce dédale de duplicité, & y voyant, par les yeux de Ministres sans jugement, le phantôme de leur sureté future, les Caméléons de Paris berçoient quelques Cours Ecclésiastiques de promesses de ménagement: la question du

salut de l'Allemagne se trouvoit réduite à celle des avantages particuliers, que remporteroient pour huit jours quelques Souverains, de l'opprobre & du bouleversement de l'Union Germanique.

La fourberie d'une part, la crédulité de l'autre, allèrent au point qu'on vit le Ministre du premier Electeur Ecolésiastique désertir la cause des Electeurs & des Prélats sacrifiés, sur la foi des Plénipotentiaires cauteleux qui garantissoient à son Souverain une adjudication dans cet encan de Principautés. En même tems qu'on assignoit à quelques dupes couronnées la possession de certaines villes Impériales, on flattoit ce troisième Ordre de l'Empire d'une protection éclatante de son indépendance.

A tous les membres de ce vaste corps en dissolution, on montrait l'irrésistible ascendant de la Révolution, la nécessité de transiger avec ses dangers, & les avantages qui attendoient les premiers Gouvernemens assez sages pour donner l'exemple des sacrifices. Lorsque ces amphigouris de la mauvaise foi eurent fait impression, & que chacun ne considéra plus que son salut personnel, il fut aisé de présenter à tous leurs divisions, comme une cause d'impuissance sans remède, & de motif impérieux de souscrire à la fatalité des circonstances.

Par ce feu croisé de simulations opposées, & d'engagemens fictifs, le Directoire brouilloit tous les intérêts, soulevoit toutes les passions, & désarmoit le patriotisme même & le courage. Cette audace des *Treilhard* & des *Bonnier* à intimider à la Députation d'Empire, la loi d'indemniser les Princes lésés par l'accession de la rive gauche du Rhin, cette injonction de chercher dans les sécularisations le principe de ces dédommagemens, ce droit d'arbitrage que se réservait la République Française dans ce revirement de Souverainetés, tendoient à faire de l'Allemagne une table de joueurs infidèles, où la France jetant les dés, mettoit l'audience aux prises, & dispoit des enjeux pendant les débats.

A la faveur de cette anarchie, le Directoire eut poursuivi & poursuivoit le plan d'atténuer tous les droits en les rendant tous incertains. Par cet appât d'échanges & de spoliations, il préparoit une guerre civile dans l'Empire, affoiblissoit l'obéissance & l'attachement des peuples pour leurs chefs, & remplaçoit chacun dans l'état de nature. Ce travail consommé, on eût accompli le dessein prémédité de convertir les Cercles de Souabe, du Haut Rhin, & de Franconie, en République *Trans-Rhénane* : tandis

qu'au nord, les villes Anséatiques, le Holstein, & l'Electorat d'Hanovre, eussent composé une République Septentrionale.

C'est dans ce but que, sous les yeux même du Congrès, l'hiver & le printems derniers, la rive droite du Rhin fut inondée de libelles & d'exhortations incendiaires; que, sans retenue, des émissaires turbulens parcouroient la Souabe & les Principautés du Rhin; qu'on préparoit des révoltes, qu'on faisoit célébrer le Republicanisme par des écrivains d'Universités, sans que l'Empire assemblé eût la force de punir, & à peine celle de se plaindre d'un semblable excès de déloyauté. Ce que les brochuriers, les gazetiers & les agens insurrectionnels tentoient au midi de l'Allemagne, *Léonard Bourdon* & d'autres agens devoient l'essayer dans le Nord.

De l'enveloppe mystérieuse & hypocrite sous laquelle le Directoire a caché ces desseins, on ne doit pas en conclure leur abandon. Nulle erreur plus journalière que celle de lui supposer des changemens de vues, lorsqu'il se borne à changer de moyens. Ce n'est pas volontairement qu'il a sursis à la subversion immédiate de l'Empire.

Tant qu'il fut exalté par sa prospérité, tant qu'il vit la terreur de ses armes & de ses en-

treprises intimider ou soumettre le Continent; aussi long tems que ses complots obscurs lui promirent des complices, & qu'il obtint par ses tracasseries de désunir l'Empire, de même qu'il l'épouvantoit par ses insultes & ses menaces, ses prétentions furent des commandemens: il se flattoit d'avoir coupé les racines de toute résistance; il espéroit avoir à jamais séparé l'Autriche & la Prusse, forcé l'une ou l'autre à se rapprocher de lui, & neutralisé ces deux Puissances sur les intérêts du Corps Germanique & de l'Europe entière. Ses conspirations en Irlande, ses armemens, l'absurdité risible de sa confiance dans l'effet que produiroient en Angleterre ses exécutions & cet appareil, sur le parti de la paix, sur le peuple, sur le crédit, sur le courage national, sur le Gouvernement, l'enivrèrent de présomption: son despotisme ne conçut plus d'obstacles, ni son arrogance de mesure.

Les Députés d'Empire devinrent ses Greffiers, le Congrès sa Cour/ d'enregistrement; son exigence croissoit avec les concessions: de la rive gauche du Rhin, il s'élançoit à la droite, fouloit aux pieds tout respect humain, & vantoit sa *modération*. Certes, si cette vertu eût pu entrer dans des ames pétries de fiel & de fu-

reur, si leur hypocrisie plus déliée eût dissimulé six mois encore, s'ils n'eussent pris soin eux-mêmes de couper la tête de Méduse, la moitié de l'Allemagne ressembleroit à l'Italie actuelle.

En proposant la paix avec domination, le Directoire en attendoit l'un de ces deux résultats, ou que les refus de l'Empire autoriseroient une nouvelle invasion révolutionnaire, ou que des conditions onéreuses faciliteroient à la France les moyens de troubler à son gré, & de républicaniser sans combattre, les Cercles antérieurs. — Pourvu qu'on n'eût à lui reprocher aucune agression armée propre à réchauffer les cendres de la Coalition, il se croyoit certain de réduire les grandes Puissances à la défensive, pendant que, jour à jour, il dissoudroit les Etats environnans. — Maître de la rive gauche & de ses forteresses, il n'avoit même pas besoin d'empiéter sur la rive droite, pour atteindre à ce but; mais son ambition impérieuse & impatiente lui dicta de requérir des postes au-delà du Rhin: — il aigrit la Cour de Vienne, sans satisfaire celle de Berlin; il alarma l'Europe entière, désabusa ses dupes, refroidit ses partisans, & força le Continent de se reconnoître.

Aux premiers signes de ce changement, sa politique altière s'assouplit. — Un pas de plus, & il réunissoit les intérêts qu'il avoit divisés, il armoit l'Empereur mécontent, il le rejetoit dans les bras de l'Angleterre & de la Russie, il déterminoit la Prusse indécise à reprendre ses anciens liens. Son armée d'Italie étoit énermée par l'armement d'Egypte; celle de Suisse absorboit trente mille hommes; il en comptoit à peine soixante & dix mille de Basle à la Hollande; toute hostilité subite le replongeoit peut-être dans une guerre qu'il lui importoit de ne pas accélérer.

Alors nous l'avons vu abaisser son langage, & chercher dans l'intrigue des antidotes aux effets de sa précédente impétuosité. C'est dans ce nouveau mode que, pardonnant à l'Empereur le châtimement infligé par le Peuple de Vienne à la Légation Française, il abandonna son Ambassadeur, au lieu de le maintenir, de le venger, ou de le remplacer; — l'affront avoit été éclatant, la réparation fut obscure. Dans la vue d'assoupir la défiance, & de renouveler les tentations, on ouvrit à Seltz ces conférences, où le Directoire, retenant le fruit de ses violences & de ses infractions, en promettoit le

terme , mais non le redressement ; où les séductions infructueuses furent empressées , & les ressentimens circonspectés ; où , sous le nom de *conciliation* , devoient s'échaffauder de nouvelles mutations , & qui , ouvertes pour terminer toute querelle , n'en terminèrent aucune , mais se rompirent sans hostilités.

Lorsque les semences d'un rapprochement entre l'Autriche & la Prusse se manifestèrent ; lorsque le Conseil du Luxembourg ne put plus douter que la Russie s'ébranloit , & que , médiatrice des ombrages & des différends entre les principales Cours , le premier coup de canon amèneroit ses armées en Allemagne , on reproduisit les amorces , on retravailla les divisions ; le ton doux & presque modeste , succéda aux phrases furibondes & aux forfanteries ; mais , en couchant ainsi sur des lits de roses les Puissances qu'il importoit d'endormir , on filoit le cordon qui devoit les étrangler. On clovoit la Suisse au poteau d'une alliance infamante , & , à l'Ouest comme au Midi , on étendoit le cercle révolutionnaire aux confins de la Monarchie Autrichienne ; on s'introduisoit dans la citadelle de Turin , on formoit , on dirigeoit un conventicule Polonois ; on se lioit à tous les

mouvemens; on prenoit à ses gages tous les boutefeux; on enlevait Malte; on alloit soulever l'Archipel.

Ce double jeu de temporisations hypocrites envers les forts, & d'injustices hardies envers les foibles, forme aujourd'hui la politique centrale du Directoire, & sert de supplément à sa puissance. Il n'y a rien de neuf ni de mystérieux dans ces évolutions diverses: c'est la fable de tous les usurpateurs. Probablement les auteurs de l'expédition d'Egypte se confioient dans le succès de ces manœuvres, lorsqu'ils envoyèrent l'élite de leurs soldats & de leurs Généraux, établir au Caire un séminaire de raison & de liberté; mais leur pénétration se trouvant cruellement trompée, il a fallu rétrograder, recourir à la ressource des revers, à la défensive, & préparer d'autres circonstances: c'est le tigre qui tourne autour du voyageur, avant de l'attaquer de front.

Tant d'arrogance suivie d'une souplesse aussi prompte, tant de dissimulation après tant de menaces, ce passage d'un Gouvernement qui ne parloit à l'Europe que la foudre à la main, aux ménagemens de la crainte & aux stratagèmes de l'obliquité, n'étonnera que le vulgaire. Le fanatisme & la grandeur d'ame sont iné-

branlables dans l'adversité; mais il n'y a ni fanatisme ni grandeur d'ame chez des dictateurs de hasard, qui, accoutumés aux triomphes faciles de la terreur, s'aperçoivent qu'ils en ont usé la magie, & que leur puissance accidentelle repose essentiellement sur des prestiges.

Ainsi, après avoir fatigué de pirateries, de prétentions & d'outrages les Américains, ces superbes dominateurs sont venus mendier les libéralités de cette nation dont ils insultoient l'indépendance. On a vu les dispensateurs annuels de 12 à 15 cent millions tournois, offrir de vendre, au prix d'une gratification personnelle, la foi des traités & le respect des droits publics. Si la honte d'un pareil agiotage peut être surpassée par une honte pire encore, elle l'a été par les mépris des Américains pour cette vénale bienveillance, par la publicité qu'ils y ont donné, par le courage de leurs délibérations, & par le phlègme avec lequel le Directoire a dévoré cet affront, sans oser armer une chaloupe ni hasarder une parole d'outrage.

Ainsi encore, nous l'observons depuis les approches d'une nouvelle Coalition, serpenter entre les défilés de la fausseté, & les masquer

de palmés pacifiques : ainsi, depuis sa catastrophe en Afrique, & les événemens qu'elle à engendrés, il replie son audace, & redouble d'intrigues.

Déjà ce Congrès, qui dispute des pieds de mouche à l'hydre à laquelle il à livré ses défenses, a pu se retrancher dans quelques négatives & hasarder quelques refus, sans que le Directoire entreprît de dompter cette *révolte*, & de soutenir les articles dont on s'étoit le plus effarouché. Si cette verbeuse assemblée ne profite pas mieux des conjonctures ; si la paix qu'elle va conclurre ne lui rend pas une partie des avantages qu'elle a sacrifiés, elle aura mal jugé le tempérament actuel du Directoire ; elle aura méconnu ce qu'elle pouvoit attendre de la nouvelle face des affaires générales, & de l'impression que ce changement a fait sur le Luxembourg.

En même tems qu'il assouplissoit sa *civique* exigence envers ces Députés d'Empire qu'il traitoit autrefois comme des vassaux, il sollicitoit l'alliance de la Prusse, auquel il ne pardonnera pas de l'avoir repoussée avec noblesse & fermeté.

Cette espérance, long-tems entretenue, & à laquelle peut-être des personnages qui mesu-

roient peu leur insignifiance accorderoient leur appui , s'étant évanouie , on a remis en activité les anciens ressorts auprès du Cabinet de Vienne. Que le Directoire ait encore éprouvé la candeur de cette Cour , qu'il ait tenté de l'éloigner d'une accession à de nouvelles alliances , & de lui faire perdre dans l'inaction l'époque de salut que lui réservoir la Providence , on est autorisé à n'en pas douter.

Que , prolongeant l'irrésolution de l'Autriche , qu'alarmé du secours imposant qu'elle est maîtresse d'ajouter à ses forces propres , il s'étudie à l'amuser par des promesses , & à la désarmer par des concessions ; qu'après s'être montré inflexible , il y a un an , sur la restitution de Mantoue , il propose de céder cette forteresse qui ne lui appartient plus , & dont il à garanti la possession à la République Cisalpine ; que , bouleversant sa primitive répartition de la Haute Italie , il offre de reporter au Mincio ces limites Impériales qu'il avoit irrévocablement fixées à l'Adige ; que , dans son accès de désintéressement , il se désiste du Ferrarois comme du Mantouan ; qu'il dispose d'une partie des Grisons , de même qu'il dispose du territoire *un & indivisible* de ses alliés de Lombardie ; la vraisemblance justifie cette conjecture , &

des notions positives fortifient la vraisemblance. Je ne remarquerai pas ce que l'inconstance intéressée de ce Gouvernement déprédateur prépare de troubles & de calamités, par ces mutations fantasques & circonstantielles. Il seroit oiseux de s'appesantir sur ce système d'infidélité qui trahit les sermens, les alliances, les garanties, & qui joint l'inconséquence à la perfidie. Je ne demanderai pas quel genre de confiance peuvent prendre dans une Puissance aussi mobile, ces prétendues démocraties représentatives, qu'il dote & mutile, auxquelles il reprend aujourd'hui ce qu'il leur donna hier, & dont il pétrit les dimensions, à l'exemple de ces sauvages qui alongent ou équarissent la tête molle de leurs enfans.

Que *l'immuable* sagesse de quelques brouillons de Paris renverse en 1799. ce qu'elle institua malgré la nature & les peuples en 1797; que ces œuvres immortelles de son génie se trouvent subordonnées au premier accident, au premier embarras qui inquiétera leur ambition; qu'ils imaginent un nouveau partage de l'Italie; qu'ils promettent au Roi de Naples Ponte-Corvo & Bénévent; qu'après avoir sacrifié cent mille hommes à l'expulsion des Allemands, ils en fassent maintenant la puissance prépondé-

rante dans cette contrée, & qu'ils accomplissent cet ouvrage où les Gibelins échouèrent autrefois; aucun homme de sens rassis ne croira à la sincérité de si monstrueuses variations: tous y verront, & surement le Cabinet de Vienne ainsi que le Public, le dessein évident de se délivrer des craintes du moment, & de recommencer une autre carte politique de l'Italie, aussitôt que l'Empereur, sans alliés, aura excité les défiances, & sacrifié l'Europe à un aggrandissement de quelques lieues carrées.

Cependant le Directoire, supérieur aux *Alberoni*, aux *Saint Pierre*, & autres alchymistes de la politique Européenne, n'exagère pas sa confiance dans la flexibilité de l'Empereur. Il sait, il est vrai, le pouvoir que conserve, non sur ce Monarque, non sur les Archiducs ses frères, ou sur le principal Ministre, l'influence d'une classe de Grands & de gens en place, séparés du Peuple par leurs sentimens encore plus que par leur rang, & recevant de lui, sans l'imiter, l'exemple du courage d'esprit & du dévouement; effrayés de la guerre & des charges qu'elle entraîne; qui, depuis 1792, n'ont cessé de réclamer la paix, à l'instant même où toute paix étoit impossible; qui

l'eussent

l'eussent préférée désastreuse & avilissante , à tout effort pour soutenir l'honneur & l'intégrité de la Monarchie; qui, après avoir invoqué l'abandon des Pays-Bas, ont invoqué le passage du Rhin; ensuite, la retraite dans les Etats héréditaires; souscrivant à tous les démembrements, se consolant des défaites, pourvu qu'il en résultât des traités; affectant de prédire l'éternité de la République Française & de ses triomphes; sollicitant des négociations plutôt que des victoires; colorant d'une animosité patriotique envers la Prusse, leur désir de renouer des connexions avec la France; & immolant à ce désir l'engagement des alliances, les leçons de l'expérience, les devoirs, les intérêts de tout propriétaire en dignité & ce successeur du Prince de Kaunitz, qui n'ayant point hérité de sa naissance, a fait tant d'ingrats & de jaloux.

Non; ces passions, ces directions irréfléchies, ne réussiront pas à précipiter l'Empereur dans les pièges du Gouvernement François. Non, ce Monarque ne fera point servir 60 mille Russes, les victoires de l'Angleterre, les efforts de la Porte Ottomane, à arracher quelques lambeaux de l'Italie des serres de ses ravisseurs, & à ex-

poser encore une fois les nations qui gardent les remparts de l'Ordre social.

Nulle rumeur, néanmoins, n'est plus accréditée en ce moment, que celle de négociations secrètes entre l'Autriche & le Directoire. Celui-ci ayant un intérêt sensible à la répandre, il est possible qu'elle prenne son origine dans quelques particularités susceptibles d'une interprétation différente. De ce genre sont les délais du Cabinet de Vienne à accéder à la triple alliance qui va unir la Russie, l'Angleterre & la Porte Ottomane; la suspension inopinée de l'itinéraire des troupes Russes auxiliaires; les dispositions respectives aux frontières des Grisons, & dont l'appareil stationnaire paroît à certains yeux l'effet d'une convention plus que de la surveillance. Nous rapportons ces indices sans les fortifier, ni les détruire, laissant au tems à en révéler le vrai caractère.

On observe qu'en même tems les préparatifs militaires, les nominations de généraux, les distributions d'armées, ne se ralentissent ni de part ni d'autre. Des corps de troupes Françaises remontent le Rhin, gagnent la Suisse, accablée de 30 mille de ces étrangers, ou traversent les Alpes.—Il règne une aigreur inusi-

tée, ou plutôt une dignité plus ferme dans les communications & les écrits des Plénipotentiaires Impériaux à Rastadt. Ce retour de résistance annonce que la crainte a diminué sur le Continent; mais cet éclair de résolution & de raison, principalement dû aux événemens d'Égypte, est-il l'avant-coureur d'un renouvellement d'hostilités, ou un moyen de les prévenir par une contenance, qui promette qu'on ne se laissera ni insulter ni trop endommager impunément? Est-ce à conserver une défensive mutuelle ou à s'attaquer dans le moment propice, qu'aspirent l'Empereur & les Régicides?

Quelques Ministres en Europe pénètrent, sans doute, la solution de ce problème, sur lequel le public ne peut former que des conjectures ou des romans.

Mais, tout indique que le Directoire ne précipitera pas une agression à laquelle il n'est pas assez préparé, & dont les terribles conséquences ne lui échappent point.—Il a besoin, auparavant, de repeupler cette armée d'Italie, dont l'élite & le Chef font aujourd'hui au Caire, des descriptions poétiques de ce tombeau où leur *chère Patrie* les a ensevelis.—De la Hollande à Basle il n'a pas au-delà de 120 mille hommes: par-tout des forteresses frontières à gar-

nir , des conquêtes fragiles ; des Républicains involontaires à contenir. Ces 125 millions que la générosité Législative a ordonné au Secrétaire des Conseils d'accorder par décret au Pouvoir Exécutif , ne valent pas encore un louis d'or effectif. On pourra , il est vrai , revendre des biens nationaux déjà vendus , mettre à l'enchère des forêts dégradées & sans acheteurs , se procurer quelques millions de confiscations , s'emparer du produit de la nouvelle taxe sur les chaussées , suspendre des paiemens sacrés , & vivre d'escamotages ; mais on ne pourroit à aucun besoin subit , sans crédit ou sans mines d'or.

Il en est des deux cent mille réquisitionnaires , comme des 125 millions , comme des cent vaisseaux de ligne qu'en 1797 on devoit avoir à la fin de 1798.—Nul doute que le Gouvernement ne recrute ses armées avec plus ou moins de ces guerriers volontaires , de ces Républicains brûlans d'ardeur , qu'il fait poursuivre par ses gens-d'armes comme des bêtes fauves , & qu'il enrôle à coups de fusil. — Cette presse de *Citoyens* , qui enveloppe toutes les conditions & tous les états , rendra plus ou moins de soldats avec le tems ; mais , le secret de *Cadmus* est mort avec lui ; & quoique ces troupeaux de bétail que les Bergers du Luxembourg nomment

des *François*, n'osent plus leur refuser leurs vies; ce n'est pas en un mois, ni dans quatre mois, qu'on extrait deux cent mille jeunes gens d'une population où les sacrifices de sang humain se répètent sans intervalles.

De ces considérations, de la perte de la Méditerranée, & de la crainte de décider l'Empereur à la guerre, est née cette courtoisie imprévue envers le Roi de Naples, objet jusqu'ici des persécutions & des outrages, des menaces & des commandemens, & que les écrivains de la Chancellerie Directoriale nommoient un Roi *licencié*.

Au moment où cette Cour reprenoit une contenance digne d'elle, où l'Amiral *Nelson* entroit dans ses ports aux acclamations du Gouvernement & des Peuples, où la reconnoissance & la joie s'épanchoient avec effusion, le Directoire, dissimulant sa fureur, a reparu tendre & amical. Son Ambassadeur, *Lacombe St. Michel*, qui attendoit à Rome l'instant marqué pour détrôner le frère du Roi d'Espagne, est venu le 3 Octobre dernier, assurer ce Souverain de la loyauté de la République Française; il lui a parlé d'attitude pacifique & amicale, de la main qui présentait la branche d'olivier, de liens utiles d'un effet bienfaisant.—Il lui a garanti, qu'il

pouvoit compter sur des sentimens de paix & d'amitié aussi sincères que constans. Quelle sincérité ! quel orateur !

C'est dans le même esprit, qu'à la nouvelle des déclarations de la Porte Ottomane, les plus civiles attentions de ce Gouvernement qui chasse, qui enferme, qui maltraite les Ambassadeurs, ont eu pour objet celui du Grand Seigneur. On a feint de l'étonnement sur les erreurs du Divan ; on a répondu à ses manifestes par des dissertations hypocrites sur ses vrais intérêts, par des exclamations sur la sollicitude du Directoire à protéger la puissance, l'autorité & le trésor de Sa Hautesse ; enfin, traitant ses nouvelles alliances, ses procédés, sa rupture & ses affronts, comme un caprice passager, on lui a dépêché un nouveau séducteur politique, pour redresser son entendement. Pas une parole de colère ou de menace.

La Russie & l'Angleterre échappent seules encore aux embrassemens des loups déguisés en renards.—La première de ces Puissances étant inattaquable, le Directoire se borne à faire insulter périodiquement l'Empereur, à exciter la jalousie des Etats du Nord, à insinuer, autant que le permet une police très-vigilante, des libelles & des émissaires dans cette vaste Monar-

chie, & à chercher dans son voisinage l'emplacement de quelque volcan révolutionnaire. Ne désespérons pas de voir proposer à l'Institut National, cette question difficile qui a épuisé la sagacité des Jacobins, depuis que l'Orient de l'Europe leur est fermé.

Quant à l'Angleterre ; la conduite du Gouvernement François envers cette isle demeurera aussi inaltérable que ses passions. La prospérité & la gloire des Anglois sont le vautour qui ronge les Prométhées de la Révolution. — Cette rage inextinguible se compose de plusieurs élémens. Autrefois la politesse, les rapports personnels, les voyages, la modération naturelle des sentimens, la décence des formes monarchiques, les liaisons civiles & la raison, tempéroient la longue habitude des rivalités nationales.

Aujourd'hui, il s'y joint une haine brutale & populacière, propre à un Gouvernement d'hommes sans éducation, sans retenue, subjugués depuis neuf ans par des inclinations farouches ; il s'y joint, je ne dirai pas, de la jalousie, mais une convoitise âpre & désordonnée des avantages dont brille l'Angleterre, au milieu de la désolation où les *amans de la liberté* ont plongé la France ; il s'y joint les irritations de l'orgueil, & d'un orgueil de nouveaux riches,

offensés de n'être pas entourés de mendiants, de tributaires & de valets; il s'y joint le désespoir de voir encore debout, à côté de cinq codes républicains qui ont successivement métamorphosé l'état politique de la France, cette admirable alliance d'un Roi puissant & vénéré, d'un Peuple libre & fier, d'un Parlement qui, dépositaire des prérogatives nationales, fait défendre son indépendance sans passer les bornes de son autorité. — Du jour où les réformateurs François ont cru atteindre le sommet de la philosophie & de la perfection, en transformant une Monarchie éternelle en Club de Démocrates babillards & voraces, sans contrepoids, sans modifications, leur seconde pensée a été de renverser ce monument de législation, qui accusait en Angleterre leur ignorance & leur impéritie.

Sujets des Rois de France, toute cette population de Patriotes républicains que la Révolution a fait sortir des musées, des librairies, des ateliers, du barreau & de la boue, admiroient à outrance la Constitution Angloise. Aussitôt qu'ils eurent tiré de la poussière du *Contrat Social*, de *Selden*, de *Marchmont Needham*, & des pamphlets des *Levellers*, la doctrine de la Souveraineté du Peuple & de l'Egalité des Droits, ils déclarèrent les Anglois en état de servitude.

de. Si l'épouvantable épreuve de leurs absurdités a désabusé leur fanatisme, elle a échoué contre une vanité qui n'avoue aucun repentir, contre l'insolence dominatrice qui caractérise des dogmatiseurs, contre le besoin de détruire qui agite des coupables puissans, inventant des théories pour leurs crimes, des crimes pour le succès de leurs théories, & malheureux tant qu'ils n'ont pas aboli la conscience du genre humain.

Ils enseveliroient l'Angleterre sous les eaux, pour prouver la supériorité de leurs constitutions, & pour effacer la honte de la confrontation.

*Excindere cives
Funditus, & nomen gentis delere laborat.*

Quiconque n'a pas étudié cette ligue de méchans & d'enthousiastes raisonneurs, ne conçoit qu'imparfaitement l'intensité de leur antipathie, & l'influence qu'à le tourment des comparaisons sur leur frénésie envers l'Angleterre.

Ils ont horreur de tout Gouvernement qui admet des distinctions, de toute liberté politique fondée sur la propriété, de tout contrepoids dans la distribution des pouvoirs. Les Républicains systématiques détestent la Constitution Britannique, comme fondée sur la triple auto-

rité d'un Roi, d'un Corps de Nobles, & d'une représentation de Propriétaires. Le Directoire & sa Cour la détestent comme modèle des limitations à la puissance Exécutive, & d'une puissance exécutive Monarchique ; ils la détestent comme obstacle à des révolutions populaires, & à la tyrannie démagogique, comme une source de patriotisme, de force & de stabilité.

Ce Gouvernement lui-même déclara l'année dernière, que le pillage de Londres serviroit à acquitter ses emprunts & à récompenser ses milices : tous les coups qu'il étoit en son pouvoir de porter aux fabriques & au commerce de la Grande Bretagne, il les a tentés ou médités ; tous les moyens d'y introduire des divisions, & d'armer le Parlement contre le Ministère, le Peuple contre le Parlement, la multitude d'Irlande contre la multitude d'Angleterre, il les a multipliés.

Mais, du moins, il n'a dissimulé ni ses complots, ni ses anathêmes ; ses emportemens sincères sont moins dangereux que ses cajoleries. Dieu en soit loué, il a déployé sa haine exterminatrice pour les Anglois avec une telle bonne foi, que personne n'a pu se méprendre sur ses desseins. De grands revers, l'épuisement & la nécessité l'y feront seuls renoncer ; mais, com-

me le système de ses artifices en ce moment , a pour objet de diviser encore l'Europe , & de lui rendre sa léthargie , seroit-il totalement invraisemblable que , même auprès de l'Angleterre , il hasardât quelques ouvertures ? Le seroit-il , que l'Irlande rattachée à la métropole , & les essais pour en rallumer l'embrasement terminés par le desastre des escadres ennemies , ce Directoire renonçât à se croire bientôt installé dans le Palais de St. James ? Quoiqu'il en soit , en rapprochant ses oscillations actuelles de leurs motifs , & le caractère fondamental de sa politique , des circonstances qui l'obligent à en contourner la direction , on expliquera sans peine ces déviations accidentelles , & le but inaltérable qu'elles servent à couvrir momentanément .

Lorsque ce Gouvernement commencera à respecter en France les loix de l'ordre , de la justice , & de la morale ; lorsqu'il aura abjuré sa tyrannie & sa rapacité ; lorsqu'il souscira à laisser relever en Europe un équilibre , sans lequel les nations seront toujours en danger ; lorsque les *droits de l'homme* ne seront plus en conjuration contre les *droits des hommes & des sociétés* ; quand les Peuples asservis par les préfets & les légions de la République Française recouvreront leur indépendance , & qu'au lieu

de ces négociations clandestines & perfides, pour briser le faisceau Européen par des paix partielles & passagères, le Directoire proposera un Congrès & un accord général; alors on pourra croire à sa *branche d'olivier*.

Ce mélange de tortuosités & de despotisme qui, dans les actes diplomatiques de la Régence de Paris, a succédé depuis quelques mois à sa première virulence, est-il l'effet de l'empire absolu qu'elle a usurpé dans la République, & qui la dégage des écarts de la fougue populaire? Il semble résulter davantage du caractère du Ministre chargé du département de l'Etranger, le plus méprisable sans exception des Révolutionnaires, des Nobles & des Prêtres; mais aussi l'un des plus déliés, des plus susceptibles de toutes les formes, & qui à l'astuce d'un moine joint l'immoralité d'un mondain, & le sang-froid d'un égoïste. L'introduction de *Merlin* & de *Treilhard* dans le Directoire où ils prévalent, a concouru encore avec les événemens, à entortiller le style hautain de leur secrétairerie. Tous deux élevés dans le galimatias de la mauvaise jurisprudence, ont cette habitude de duplicité que donne l'usage des formalités & des arguties: lorsqu'ils daignent ne pas condamner les Rois, ils plaident avec eux.

Aucune observation n'est mieux faite pour éclairer l'Europe sur l'avenir, que le tableau des limites où sept ans de guerre révolutionnaire laissent encore ces conquérans, qui ont immolé la génération & la France à l'ambition d'abolir les Monarchies & de républicaniser le monde.

En jetant dans le gouffre de cette entreprise un million de soldats, tués ou morts de maladie, deux cent mille familles proscrites ou égorgées, quarante milliards de papier-monnoie, plus d'un tiers du numéraire disparu de la circulation ou exporté, les capitaux & les bras de l'industrie, la fortune des ports de mer, le commerce, les colonies, tout ce qui illustroit & enrichissoit l'ancienne France, les protecteurs des Républiques contre les despotes sont parvenus, à exiler de la Hollande le Chef dépendant, modéré, & nécessaire de sept Provinces libres, aujourd'hui gouvernées par d'obscurs tribuns, qui en vendent, pièce à pièce, le territoire, les places, les richesses, & les ressources à leurs Suzerains de Paris; ils sont parvenus à renverser les Républiques anciennes & florissantes de Venise, de Gênes, de Genève, & de la Suisse; les villes libres d'Aix-la-Chapelle & de Cologne; à dépouiller des Princes de *Nassau*,

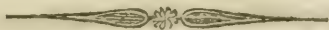
de *Salm*, de *Linanges*, de *Lowenstein*, des Electeurs de Trèves, de Cologne & de Mayence, tous impuissans, tous incapables d'opposer jamais le moindre obstacle aux desseins de la *Grande Nation*; ils sont parvenus à détrôner un Duc de Modène, un Evêque de Liège, un Abbé de St. Hubert: ils ont englouti dix provinces des Pays-Bas, les ont incorporées après les avoir pillées, les ruinent & les dépeuplent après leur incorporation.

Mais les colosses sont intacts à côté des miniatures renversées; mais les *despotes* règnent à côté des républiques bouleversées: ce tonnerre, qui devoit frapper les cèdres, a écrasé des mouchérons. C'est en face des *Tytans* de Londres, de Pétersbourg, de Vienne, de Berlin & de Constantinople, que se trouvent aujourd'hui, comme auparavant, ces *Gengis-Khans* de tribune, ces avocats triomphateurs qui ne comptoient plus dans le monde qu'une nation, & qui avoient pris pour devise,

Parcere subjectis, & debellare superbos.

En formant le siège de l'Europe, ils ont, il est vrai, emporté quelques redoutes mal gardées; il est vrai que, si la Grande Bretagne

ne fût pas restée inébranlable sur ses ancrés ; elle entraînoit dans son naufrage les quatre parties de notre univers ; mais cette catastrophe se trouvant ajournée , il s'agit de prévoir si le Directoire prétend ou non en poursuivre l'accomplissement . Maintenant commence le grand œuvre de la Révolution : maintenant ses administrateurs ont à choisir de l'introduire par la sappe ou par la force dans les Monarchies subsistantes , ou de l'exposer aux conséquences de leur conservation .



*Du Droit des Gens observé par le Directoire
Français .*

Il manqueroit un trait à l'examen qu'on vient de lire , si nous en séparions celui des procédés substitués par les Régens de la France , à ceux que la loi commune & les progrès de la civilisation avoient introduits , dans les usages reçus envers les représentans des Souverains .

Il ne s'agit ici de rappeler ni de discuter des principes : la République Française n'en reconnoissant d'autre que celui du pistolet , c'est de

ses coutumes, non de son code, qu'on peut s'occuper.

Voici le relevé des preuves de respect que ces barbares ont donné à la souveraineté des autres Etats, depuis qu'ils ont déclaré leur schisme avec le monde policé. Voici le tableau des récompenses qu'ils ont infligées aux Gouvernemens, qui les ayant considérés comme une Puissance civile, leur ont député des Ambassadeurs ou des Envoyés. Autrefois, au moment d'une rupture, ces Ministres *prenoient congé*; aujourd'hui c'est le Directoire qui les chasse, & qui les chasse arbitrairement.

Chevalier de *Revel*, Ministre Plénipotentiaire du Roi de Sardaigne, expulsé comme émigré Nicard, mais dans le fait, comme ayant trop d'esprit, de courage & de prévoyance.

Comte *Carletti* de Toscane, nonobstant son premier engouement révolutionnaire, son admiration, ses assiduités chez Madame *Tallien* & ailleurs; mais coupable d'avoir cherché à rendre ses hommages à Madame Royale avant son départ, & de quelques propos *liberticides*.

L'Abbé *Pierrarchi*, Envoyé du Pape, admis comme négociateur, banni comme contradicteur des décisions du Directoire envers S. S.

M. *Reybaz*,

M. *Reybaz*, Ministre de Genève, cassé & banni pour avoir pénétré les vues *amicales* du Gouvernement François envers sa République, & averti ses commettans de leur danger.

M. *Cabarrus*, toléré un moment dans Paris comme Espagnol, & non reçu à titre de Ministre comme François d'origine. S'il eût été un révolutionnaire franc, point de doute qu'on n'eût passé sur cette fin de non recevoir.

Baron de *Staël*, un moment suspendu, & traité comme Ministre *virtuel*.

Le Sénateur *Quirini*, Ambassadeur de Venise, arrêté, puis chassé, attendu la confiscation de sa République par *Buonaparte*.

Le Comte *Rivarola*, Envoyé de Gênes, chassé comme conspirateur complice de *Dumolard*, de *Pastoret*, de *Clichy*, & de tous les *Liberticides* qui n'approuvoient pas le révolutionnement universel.

Le Marquis *Massimi*, Ministre du Pape, arrêté, ensuite banni, parce que son Souverain n'avoit pas livré sa tiare, sa capitale & ses états, à une troupe de gueux stipendiés par l'Ambassadeur de France, & soutenus par son Général pour s'emparer de Rome au nom de la *volonté générale* & du *pacte social*.

MM. *Tillier & Moutach*, Députés de Berne, chassés pour n'avoir pas apporté des excuses suffisantes, & comme des témoins importuns de la conjuration tramée au Luxembourg contre la Suisse.

Le Chevalier d'*Araújo*, Envoyé de Portugal, expulsé d'abord comme négociateur, puis rappelé, puis signataire d'un traité de paix payé six millions tournois, & chassé une seconde fois au moment où l'on à eu touché cette somme, & déclaré le traité *non avenu*.

Le même, aguerri à tous les affronts, compromettant une troisième fois la dignité de sa Souveraine & de sa Nation, & venant de nouveau solliciter la paix, & offrir son or, mais avec une indiscretion qui le fait enfermer au Temple.

Les deux missions de Lord *Malmesbury* complètent cette liste, dans laquelle on n'à pas fait entrer des agens accrédités de villes ou de Princes, & dont l'obscurité dispense d'en faire mention.

Douze Ministres étrangers *déportés* dans le cours de trois années ! Cela promet. Encore quelques paix semblables à celles qui ont autorisé ce traitement, & le Corps diplomatique de

l'Europe sera composé de personnages réformés par le Directoire.

On sait que *Tibère* rendit un Edit qui défendoit de violer les sépultures, au moment où il remplissoit Rome de meurtres juridiques. C'est par une magnanimité analogue à l'humanité de *Tibère*, que ses imitateurs de Paris ont excepté l'Ambassadeur Ottoman du bannissement & de la captivité.

Un Etat qui, à l'exemple de la Porte, ne connoît pas l'usage des Ambassadeurs ordinaires & permanens, peut ne pas se croire lié aux devoirs de la réciprocité: lorsqu'elle arrête le Ministre d'une Puissance qui lui a déclaré la guerre, elle offense les droits de l'hospitalité, & non le Droit des Gens, ni même le Droit naturel; mais un Gouvernement qui peuple l'Europe de ses Envoyés, & qui, abusant de la foiblesse des Souverains assez imprudens pour les admettre, assez intimidés pour respecter leur inviolabilité tandis que leurs commettans en rejettent le principe, ne craint pas de traiter les Ministres résidant auprès de lui, comme des espions sans lettres de créance, ce Gouvernement-là fait aux nations un outrage nouveau, lorsque l'insulte n'est pas uniforme, & qu'il choisit au gré de son caprice ou de son

intérêt, les Ambassadeurs qu'il doit flétrir ou ménager.

Pour ne rien perdre cependant; à l'instant où il complimentoit l'Envoyé de la Porte, qui venoit de lui déclarer la guerre, il expédioit un ordre de partir à un nouveau Plénipotentiaire Portugais qui venoit lui demander la paix.

Cette apparente bizarrerie est dans la nature même des choses. Le Directoire apprend, malgré lui, à considérer les Puissances qui lui parlent les armes à la main; il est sans pitié comme sans égard envers celles qui l'abordent avec des supplications.

On pourra s'étonner que la Cour de Lisbonne, à la suite de rebuts répétés, de la connoissance qu'ont ses meilleurs Ministres du caractère de la politique Directoriale, & des motifs qui la dirigent, ait récidivé; que dans une position, dans des conjonctures, au milieu d'événemens qui doivent dissiper ses craintes, elle renouvelle des instances, dont le pire malheur pour le Portugal seroit peut-être qu'elles fussent agréées; qu'enfin ce Cabinet ait pu se méprendre sur les intolérables conditions auxquelles il achèteroit la paix.

C'est au Chevalier d'Azzara qu'il doit cette nouvelle humiliation. C'est ce Ministre dont

les talens, le zèle, les intrigues, la philosophie, sont voués aux meurtriers de la Maison de Bourbon, & aux ennemis de l'Europe; qui à engagé cette mission, qui a fait partir de Madrid M. de Norunha, a trompé sa crédulité, ou a été trompé lui-même par ses amis les Directeurs.

Aussitôt après l'arrivée de cet Envoyé Portugais, ces derniers lui ont déclaré qu'il s'agissoit non de remontrer, de débattre, ou de négocier; mais de payer & d'obéir. — Voici les termes modestes de la capitulation que ces Citoyens généreux ont imposé au Portugal: cession de territoire aux frontières du Bresil & de la Guyane, pour introduire dans la première de ces deux colonies la contrebande Française & la Révolution; réduction du nombre de vaisseaux Anglois qui, par le premier traité, pouvoient entrer dans les ports du Portugal; libre introduction des draps de France dans ce royaume; enfin, & par-dessus tout, des portugaises & des moydors, c'est-à-dire, suivant les propres expressions des demandeurs, *une augmentation de contributions pour les fraix de la guerre*.

Une Puissance qui auroit gagné dix batailles, & emporté les forteresses d'une autre Puissan-

ce , pourroit se croire en droit de tenir un pareil langage. Ses armées fussent-elles aux portes de Lisbonne, le Gouvernement François ne seroit pas plus vaste dans ses prétentions. *Arlequin*, Empereur de la Lune, peut en hasarder de cette nature; mais quelle opinion se forme-t-on en France des Cours de l'Europe, si l'on y porte l'audace jusqu'à attendre leur consentement à de telles propositions?

M. de *Norunha* a reçu son passeport forcé, est reparti pour Madrid, & le Portugal conserve son argent. Ce n'est pas ce Royaume qui fait un mauvais marché.



ALLEMAGNE.

IL est une classe de visionnaires nombreux, qui depuis neuf ans ont la tête dans les nues, qui ne voient aujourd'hui sur la carte de l'univers que celle de leur province, à qui l'adversité ne fait tenir nul compte des moyens qui restent aux autres d'y échapper, qui condamnoient l'Europe à un bouleversement inévitable

tant qu'elle se défendoit mal , & qui lui démon-
 trent géométriquement qu'elle est perdue , de-
 puis qu'elle se défend mieux. Tant que leurs
 intérêts restent froissés , & la France en despo-
 tisme révolutionnaire , ils n'imaginent pas qu'il
 y ait aucun mérite à gagner des victoires sur
 elle , ni que le sort de cent millions d'hom-
 mes & de deux millions de lieues quarrées
 puisse s'améliorer , aussitôt qu'on n'aura pas
 culbuté la République Françoisse dans la Seine.

Il est trop évident qu'aucun repos ni aucune
 sureté ne se rétabliront en Europe , pendant la
 durée de ce monstrueux régime , qui en paix
 comme en guerre gravitera avec une pression
 plus ou moins accablante sur toutes les insti-
 tutions conservatrices.

Mais après ce désespoir pusillanime qui ad-
 juge la terre à la Révolution Françoisse , parce
 que ses armes ont reculé ses limites , en détrui-
 sant par l'expérience les préjugés & l'opinion
 qui les favorisoient , cet autre désespoir qui re-
 garde avec mépris les barrières devant lesquel-
 les elle est forcée de s'arrêter , est certainement
 le plus irréfléchi.

Quoi qu'en disent les mécontents , il n'est point
 indifférent que Lord *Nelson* batte ou soit bat-
 tu ; que le Directoire perde ou non des esca-

dres & des armées, que l'Europe s'apprête à lui résister ou à se rendre. Tout homme public, tout propriétaire, tout citoyen d'une patrie sagement gouvernée, invoquera le terme de ce brigandage politique qu'on a nommé *Révolution*, & l'extinction de ce foyer de crimes & de misères qui s'est appelé *République Française*; mais rien ne se fait par sauts, ni par prodiges, excepté dans les poèmes; & pour atteindre les usurpateurs d'un empire qui compte cinq cent mille soldats, il faut commencer, je crois, par leur couper le chemin de nouvelles invasions, & par se raffermir contre la terreur.

Or, c'est à ce plan que revient le Continent: le changement est visible; il est consolant d'en appercevoir les premiers symptômes, & en particulier en Allemagne.

Qu'on se reporte au tableau moral & politique qu'elle offroit encore au mois de Juin, & qu'on le compare au moment présent.

D'abord, on y découvre un amendement très-marqué dans l'opinion publique: les classes dont l'opiniâtre aveuglement considéroit avec indifférence, ou même avec satisfaction, les conquêtes de la Révolution, ont enfin plus ou moins cédé à l'évidence de ses irruptions spoliatrices,

& à

& à la certitude historique qu'elle est la plus cruelle tromperie , dont l'imposture & l'avarice aient abusé la crédulité humaine. — Si l'on manque de l'énergie nécessaire pour s'en défendre , du moins peu de gens lui tendront les bras ; elle est dépopularisée. — Jusqu'à des Gens de Lettres ont été convertis ; les *philosophes* , qu'on ne convertit jamais , sont contenus par le cri de l'opinion , & s'ils conservent leur rage dogmatique , leur audace a diminué.

C'est à la journée du 18 Fructidor , à ce 4 Septembre de l'année dernière qui montra les Chefs de la *Liberté* universelle proscrivant ses Représentans & ses défenseurs , c'est aux malheurs de la Suisse , qu'on doit cette amélioration. C'est à l'exemple de l'Angleterre , à l'impression de ses victoires , & à l'impuissance humiliée de ses ennemis , qu'on doit le retour de quelques sentimens de courage , quelques préparatifs de résistance , & l'opinion que cette invincible République , au nom de laquelle tous les visages pâlissoient , peut être vaincue , & contredite impunément.

Celui qui , au mois d'Avril , auroit annoncé , qu'au mois de Septembre 60 mille Russes arriveroient aux frontières de l'Allemagne , que sur terre & sur mer leur Souverain offriroit le

boulevard de sa puissance aux Etats menacés par le Directoire , & que la Porte Ottomane s'uniroit à le Russie afin de réprimer ce déluge d'invasions, eût passé pour un fou. — Ces deux événemens donnent une nouvelle face à la situation de l'Europe, presque désespérée il y a six mois.

Si l'Allemagne n'a pas cessé de désirer la paix, si elle méconnoît encore les conséquences de toute paix contrainte & désastreuse avec un ennemi dont la crainte n'enchaînera pas l'infidélité, elle redoute moins la guerre; & si celle-ci recommence, il se présente en sa faveur plus de chances qu'il n'en exista depuis 1793; plus de chances, si non de recouvrer toutes ses pertes, du moins de garantir son indépendance & sa future tranquillité.

Il est possible que cette rupture soit ajournée; mais il est probable qu'on ne la prévientra par aucune concession ultérieure: au printemps dernier, on auroit sacrifié la moitié de l'Empire pour sauver l'autre, qu'on n'eût pas sauvé.

Quant aux présomptions relatives à la paix ou à la guerre entre l'Empereur & le Directoire, elles continuent à se balancer, quoique la majorité des opinions de poids penchent en-

core en faveur d'un prolongement d'indécision. Les apparences sont guerrières, mais elles le furent il y a un an, & le traité de Campo-Formio les fit disparaître.

Ainsi que nous l'avons dit, des corps nombreux de troupes Françaises remontent par échelle du Rhin en Suisse, s'y cantonnent en partie, & en partie traversent les Alpes.—La frontière occidentale des Grisons en est bordée, & séparée par le Rhin. De cette frontière à l'extrémité de la Turgovie, par St. Gall, cette armée a avancé sa position jusqu'au territoire de Constance à l'ouest.

La Régence de l'Autriche antérieure, qui siège dans cette ville, a reçu ordre de se tenir prête à partir avec les caisses & les archives; on en a éloigné les officiers François qui suivirent Dumourier, & que pensionne l'Empereur: les réfugiés de la même nation, qui sont au nombre de 3000, se dispersent & se retirent journellement:—16,000 Autrichiens sont réunis dans le Comté de Bregenz, à l'extrême frontière septentrionale des Grisons; cette contrée a organisé sa propre défense contre les François, dont la première hostilité déterminera celle des Impériaux; mais si nulle attaque n'a été tentée jusqu'au moment où nous écri-

vons , la chute des neiges fera ajourner les entreprises au printemps prochain.

Au moment où la paix paroïssoit à la veille d'être conclue à Rastadt, deux incidens l'ont reculée momentanément : nonobstant leur importance , on eût à peine osé , au commencement de l'été , en faire une question.

En exigeant du Congrès la démolition d'Ehrenbreinstein , le Directoire , sans égard pour l'armistice , a resserré le blocus de cette forteresse , dans l'espoir sans doute que la famine la feroit tomber entre ses mains avant la signature de la paix . C'est à lui qu'on eût été forcé , alors , de demander la démolition ; mais , ou il eût gardé la place & conservé ses remparts ; ou , en consentant à la raser , il eût attaché ce consentement au prix d'une compensation , & l'on sait avec quelle équité il détermine les équivalens . Le Congrès a vu le piège ; les Commissaires Impériaux , & les Ministres de Prusse , ont vivement réclamé contre le blocus , qui dure encore .

La seconde contestation a pour objet la détermination du *Thalweg* , ou chemin de navigation qui , sur le Rhin , doit servir de limite à l'Empire & à la France . Par l'interprétation extensive du Directoire , cette barrière englou-

tiroit la branche du fleuve qui prend le nom de Waal, & l'isle de Buderich, située vis-à-vis de Wesel, entre le Waal & l'ancien cours du Rhin, & propriété Prussienne. La Cour de Berlin s'est roidie sur cette concession; les débats aigres se sont envenimés; l'Autriche a appuyé la résistance de la Prusse. Nous avons des raisons de croire que le Directoire fléchira, ou que le différend restera interminable.

Rien d'ailleurs ne semble plus indifférent dans la balance des affaires générales, que ces tracasseries de Rastadt & leur conclusion. Elles ont un intérêt passager & de circonstance pour les petits Princes, & pour les Etats secondaires qui tremblent d'être engloutis au premier retour d'hostilités, si la paix ne peut s'effectuer; mais quelle qu'elle soit, elle aura pour effet une neutralité de l'Empire que les François violeront sans scrupules, le jour où ils rompront avec les Autrichiens, & qui, par conséquent, ne sera ni avantageuse aux Princes pacifiés, ni fort onéreuse à l'Empereur belligérant.

T R A D U C T I O N

D U M A N I F E S T E

*Que la Porte Ottomane a fait remettre à toute les Ministres
des Cours étrangères résidens a Constantinople.*

Toutes les Cours de l'Europe savent , que l'union & la bonne intelligence qui de tems immémorial régnoient entre la Sublime Porte & la Cour de France , n'avoient jamais été interrompues par aucune rupture ni inimitié , qu'elles n'avoient éprouvé jusqu'à ce moment aucune altération , & que la Sublime Porte n'à jamais cessé de remplir exactement toutes les conditions des traités , de donner à la France des témoignages de son amitié & de son attachement , & de se montrer dans toutes les occasions son amie sincère & véritable . Il y a six ans , au commencement de la révolution Française , la plupart des Cours de l'Europe se lièrent entre elles par des traités , & formèrent une alliance contre la France ; & quoique la conduite de ceux qui s'étoient emparés en France des rênes du gouvernement , fût très-indécente , cependant la Sublime Porte , uniquement en faveur de l'ancienne amitié qui existoit entre elle & la nation Française , adopta le système de la neutralité . Plusieurs fois elle fut invitée par les Cours alliées d'accéder à leur alliance , & de rompre ses liaisons avec la France . Les circonstances de la France inspiroient de jour en jour plus d'horreur ; l'approche des armées des Puissances alliées , la conquête par les armées de l'Empereur des places très-fortes de Valenciennes , de Condé & du Quesnoi , que l'on peut regarder comme la clef de la France du côté du

Nord, la prise de possession par les Anglois du port de Toulon, & des vaisseaux de guerre qui se trouvoient alors dans cet unique arsenal de la France sur la Méditerranée ; les rassemblemens considérables des Royalistes dans les provinces, rendoient certainement l'état de la France très-foible, & la réduisoient sous tous les rapports à une détresse très-sensible. Quoique la Sublime Porte eût pu s'allier avec les autres Puissances, ne consultant cependant que sa droiture & son équité, qui sont connues de toutes les nations, elle ne s'est jamais permis de s'écarter de son système de neutralité. Et si, dans le tems que la France étoit resserrée par terre & par mer, & éprouvoit les horreurs d'une disette générale, la Sublime Porte eût rompu tout-à-fait les liaisons qu'elle avoit avec elle, il est certain que son état de détresse auroit tellement augmenté, qu'il seroit parvenu au point de porter la nation Française aux plus grands désordres & au désespoir. La Sublime Porte non-seulement n'a pas rompu alors ses liaisons avec la France, mais tout le monde sait qu'elle l'a comblée même de faveurs signalées, qui ont donné lieu aux plaintes des autres Cours. Il ne faut jeter qu'un léger coup-d'œil sur les événemens de la guerre, & sur les circonstances qui les ont accompagnées, pour voir combien la France a retiré d'avantages de la neutralité, à laquelle la Sublime Porte s'est tenue pendant la guerre.

La France sans doute, pour répondre à toutes les marques qu'elle recevoit de la générosité de la Sublime Porte, auroit dû persévérer toujours dans son amitié pour cette Cour ; mais à la faveur du feu de la révolte, qui embrasoit depuis quelques années la France, les personnes qui avoient usurpé l'autorité & vouloient la retenir entre leurs mains, se procuroient par-tout des agens intermédiaires, qui servoient leurs vues ; ils sacrifioient l'intérêt public à leurs intérêts particuliers, & ne balançoient pas, pour consolider leur pouvoir, de porter dans les Etats policés les mêmes désordres & les mêmes troubles qui régnoient en France, de détruire toutes les religions, de

dévaster les villes & les Etats, de piller tous les biens de leurs habitans ; & dans l'intention de séduire & de tromper par le phantôme d'une prétendue liberté les gens simples & bornés , & en réduisant par le fait l'espèce humaine à l'état des bêtes féroces , ils employent tous les moyens pour ébranler & révolter indistinctement les sujets de toutes les Puissances voisines ou éloignées , amies ou ennemies , & pour les exciter à se soulever contre leurs Souverains légitimes .

D'un côté, les Ambassadeurs de France résidant près la Sublime Porte , employant auprès d'elle la même ruse & la même astuce qu'ils ont montrées par-tout , lui donnoient des marques d'amitié , & cherchoient par toutes sortes de moyens trompeurs à la séduire , & à l'engager à se déclarer contre les autres Cours amies ; d'un autre côté, les commandans & généraux des troupes Françaises en Italie , dans l'intention perfide de corrompre les sujets de Sa Hautesse , ne cessoient d'envoyer dans la Romélie , en Morée & dans les isles de l'Archipel des émissaires , connus par leur caractère de fausseté & de perfidie , & de répandre par-tout des écrits incendiaires , qui excitoient à la révolte .

Tout le monde connoît la lettre que Buonaparte a écrite aux Mainottes , & les autres écrits que son génie fourbe & trompeur a répandus par-tout . Toutes les fois que la Sublime Porte s'est plainte au Directoire François de la conduite de ses généraux : il à toujours répondu , qu'il désapprouvoit hautement leurs procédés contraires à l'amitié , qu'il les réprimeroit désormais , & que son intention étoit de fortifier de plus en plus les liens de l'ancienne amitié qui unissent la France avec la Sublime Porte .

D'après ces réponses officielles , la Porte auroit dû s'attendre que les Généraux François se fussent désistés de tout procédé perfide ; mais on a eu des preuves qu'ils n'ont absolument pas changé de conduite , & qu'ils sont devenus plus téméraires & plus séditionnaires qu'auparavant . Et quoique la Sublime Porte ait compris alors , que les réponses du Directoire étoient
marquées

marquées au coin de la fausseté & de la duplicité , & que les procédés criminels de ses employés étoient conformes aux instructions dont ils étoient porteurs ; & que d'après cela , les plaintes qu'elle pourroit adresser désormais au Directoire seroient inutiles , cependant , dans l'espoir que le Directoire changeroit de système , & qu'il renonceroit à sa vile passion de troubler l'ordre & l'harmonie du monde entier , ou que les François ne pouvant souffrir plus long-tems les maux insupportables dont les accabloient depuis le commencement de la Révolution l'ambition & l'intérêt de quelques individus intrigans , feroient changer la face des affaires en France , la Sublime Porte , pour éviter que les inimitiés secrètes ne dégénérassent en hostilités ouvertes , n'avoit pas voulu altérer sa conduite envers la France , & elle avoit préféré le parti du silence & de la modération .

Le Directoire François , dans le commencement de ses guerres avec les autres Cours , avoit déclaré qu'il n'étoit pas dans l'intention d'étendre ses possessions , & qu'il rendroit , à la paix , les pays qui pourroient entrer sous sa domination ; mais non-seulement il ne s'est pas contenté de joindre à la France de vastes pays qu'il a su arracher aux Puissances avec lesquelles ils étoit en guerre , mais en mettant la més-intelligence parmi les Puissances alliées , il a su profiter des changemens de dispositions survenus entre elles , & écartant toute considération , il a mis en évidence ses projets secrets ; il a , sans prétexte & dans la seule vue de faire le mal , envahi des Républiques & d'autres Etats libres & indépendans , qui avoient , comme la Sublime Porte , adopté le système de la neutralité ; il a attaqué les pays qu'il a trouvés dépourvus de moyens de défense , & après les avoir soumis par force à ses volontés , ne rencontrant plus aucun obstacle , il a déchiré le voile de l'honneur & de la honte ; & pour faire connoître à toutes les nations qu'il ne reconnoissoit plus ni foi publique , ni traités , & qu'il ne faisoit aucune différence de l'amitié & de l'inimitié , il a fait envahir inopinément , & prendre à force armée ,

comme auroient fait des corsaires , (au mépris du droit des nations & par une conduite contraire à toutes les loix respectées par tous les peuples , & de laquelle il n'y a pas eu jusqu'à présent d'exemple) l'Egypte , province la plus précieuse de l'Empire Ottoman, dont la France n'a reçu jusqu'à présent que des témoignages d'amitié .

Au premier avis que la Sublime Porte a eu de l'intention de la France d'attaquer l'Egypte , le Chargé d'Affaires François près la S. P. , Ruffin , a été aussitôt appelé à une conférence . Il a été questionné officiellement sur cet objet ; il a répondu qu'il n'avoit absolument aucune connoissance des projets du Directoire , & que son opinion particulière étoit que si la France entreprenoit réellement cette guerre , ce ne seroit probablement que pour se venger des Beys , & pour porter préjudice au commerce des Anglois dans l'Inde . Il lui a été répondu , que si les François attaquoient l'Egypte , sous quelque prétexte & par quelque motif que ce fut , la S. P. regarderoit cette démarche comme une déclaration de guerre : que la paix & l'amitié qui existoient depuis long-tems entre les deux Etats , seroient légalement & politiquement changés en inimitié & hostilité ; & que , comme la S. P. ne pourroit jamais se désister d'un pouce de terrain de la province d'Egypte , la Nation Musulmane se leveroit toute entière pour délivrer ces saints lieux : Que si les Beys d'Egypte méritoient quelque punition , elle devoit leur être infligée par la S. P. dont ils dépendent ; & que toute immission de la France dans cette affaire étoit tout-à-fait contraire aux droits des nations : Que la Cour d'Angleterre étant l'amie intime de la S. P. , elle ne pouvoit nullement consentir que les armées Françaises passassent par ses Etats pour porter préjudice au commerce Anglois ; qu'en conséquence , quand même la marche des François en Egypte n'auroit pour but que ce projet , encore seroit-elle regardée comme une déclaration de guerre ; qu'il devoit en être bien persuadé , & s'empresser d'en informer le Directoire .

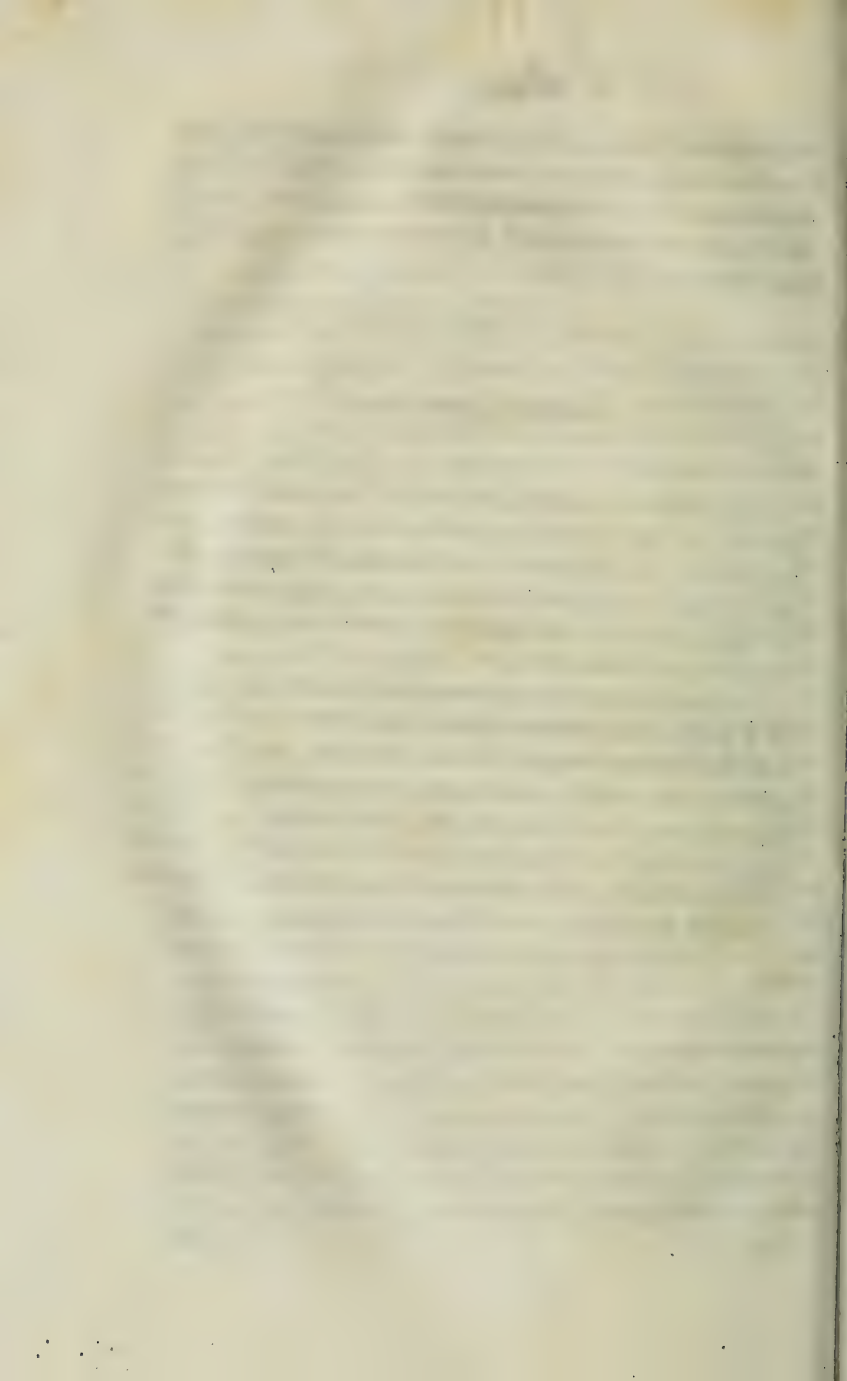
La Sublime Porte, non contente de cette explication avec le susdit Chargé d'Affaires, avoit expédié à Ali-Effendi, son Ambassadeur à Paris, des dépêches conçues dans le même sens; & elle lui avoit ordonné de demander à ce sujet une réponse officielle.

(*La suite l'ordinaire prochain.*)



P. S.---Suivant quelques avis arrivés hier 9 du Continent, les François ont pénétré, vers la fin du mois dernier, dans les Grisons, par Mayenfeld. Les Gazettes d'Allemagne ajoutent que cette attaque a été repoussée, & que les Autrichiens ont secouru les habitans; mais cette nouvelle est encore sans détails & sans authenticité.

Un autre incident non moins sérieux, & constaté, s'est élevé à Naples. Un vaisseau Maltois étant entré dans le port avec pavillon Napolitain, l'Envoyé François, *La Combe St. Michel*, l'a réclamé, en déclarant que le Directoire ne toléreroit pas cette nouvelle insulte. Le Gouvernement a répondu que, Suzerain de Malte, le Roi de Naples en regardoit & en protégeroit les habitans comme ses propres sujets. Le vaisseau n'a point été rendu.



M E R C U R E B R I T A N N I Q U E .

N.^o VII.

26 NOVEMBRE, 1798.

F R A N C E .

*Supplément au tableau de la conduite du Directoire
en vers les Etats étrangers .*

EN retraçant, il y a quinze jours, cette alternative de violences & de stratagèmes qui compose la politique extérieure du Gouvernement François (si toutefois on peut appeler *politique* un système de faussetés grossières & d'audace usurpatrice), nous fîmes observer l'immutabilité de ses vues fondamentales .

On en découvre une nouvelle preuve dans sa persévérance à insulter les Souverains , par le choix des indignes Délégués qu'il envoie représenter en Europe la patrie de l'Hôpital , de Sully, de Turenne, de Montesquieu , d'Henri IV, & de Louis XVI.

Paris renferme nombre de sujets qui ont embrassé la révolution & la république, un *Bourgoing*, un *Maret*, un *Caillard*, & plusieurs autres, élevés dans l'habitude des négociations ou dans celle de la politesse, des ménagemens & des préceptes du droit des gens. Le Directoire affecte de les retenir dans l'obscurité, pour les remplacer par des forcenés, avec lesquels un homme délicat refuseroit de s'asseoir à table. La rustique insolence de ces Agens, leur mépris étudié des convenances, les invectives dont ils ont accablé les Rois à la tribune conventionnelle, &, par-dessus tout, leur caractère de régicides, sont les titres qui déterminent en leur faveur la préférence de leurs associés, assis aux premières places de la République.

J'accorde, que tout Citoyen doué de vrais talens, civil dans ses manières, retenu dans ses discours, & modéré dans ses démarches, est à juste raison un objet de méfiance & de rebut pour une autorité farouche, que ses crimes ont condamnée à n'aimer & à n'employer que ses pareils: je sais que la mésestime publique donne un droit tout-puissant à la confiance & aux faveurs de cette autorité, mais, dans ses nominations d'Ambassadeurs, il entre de plus une intention d'outrage & de provocation. Qui pour-

roit y méconnoître l'état de guerre permanent dans lequel le Directoire à la volonté de rester avec toutes les Puissances ?

A la nomenclature de ses procédés envers le Corps Diplomatique résidant à Paris , ajoutons ici celle des Envoyés dont il à l'impudeur de forcer la présence auprès des autres Souverains.

Sieyes, à Berlin , n'exige aucune notice. Il à remplacé *Caillard* , sous la Monarchie Secrétaire de Légation à la Haye , & ayant conservé les mœurs, les manières, & l'instruction d'autrefois.

Ruffin , Chargé d'Affaires à Constantinople depuis la mort d'une espèce de matamore révolutionnaire , échappé de la seconde Législature , & nommé *Aubert Dubayet*. *Ruffin* étoit , avant 1789 , & jusqu'à la mort de Louis XVI, employé à la Bibliothèque du Roi & aux affaires étrangères, en qualité d'Interprète des Langues Orientales ; savant , versé dans la connoissance du Levant , où il a résidé plusieurs années , & nullement révolutionnaire avant l'établissement de la République .

La Marque , Ambassadeur nommé pour Stockholm , mais refusé par le Roi de Suède ; Jacobin fanatique , connu par sa détention en Moravie , Député Gascon à la Convention , & l'un

des plus furieux promoteurs de la journée du 4 Septembre 1797.

Guillemardet, Ambassadeur en Espagne, de la même trempe que *La Marque*, conventionnel comme lui, & ayant de même voté la mort de LOUIS XVI.

Grouvelle, Ministre en Dannemarck; Poète léger avant la Révolution, & Secrétaire des Commandemens de M. le Prince de Condé. Il passa du Palais Bourbon aux Clubs Démocratiques, devint Publiciste par inspiration, Secrétaire du Conseil Exécutif au moment de l'assassinat de LOUIS XVI, auquel il lut son arrêt de mort.

La Combe St. Michel, Ambassadeur à Naples, Jacobin de la force de *La Marque*, l'un des discoureurs les plus violens contre les Rois, ayant voté la mort de LOUIS XVI.

Le Directoire lui a donné pour adjoint *Mangourit*, ci-devant employé en Valais, & que nous avons dépeint dans l'*Essai sur la Destruction de la Ligue & de la Liberté Helvétiques*, p. 139. Le Roi de Naples a refusé de recevoir ce misérable, échappé à la corde avant la Révolution.

Bonnier & Jean Debry, Plénipotentiaires à *Rastadt*.—Le premier, secrétaire confidentiel de *Rewbell*, né Gentilhomme & Magistrat sous

l'ancien régime , par conséquent de la classe de Révolutionnaires républicains , la plus intrépide dans les excès ; ayant adopté la grossièreté du sans-culottisme , Conventionnel du parti régicide . Son collègue ; Brissotin & révolutionnaire fanatique , harangueur enthousiaste , qui dans presque tous ses discours a insulté avec outrage & menacé les Gouvernemens étrangers : à donné sa voix au meurtre de Louis XVI.

Florent-Guyot , Résident auprès des Liges Grises , Conventionnel montagnard , du parti régicide , prêt à tout entreprendre pour le service de la Révolution .

Trouvé , Ministre à Stutgard , jeune gazetier inconnu , attaché à la rédaction du *Moniteur* , & récompensé par des Légations du dévouement illimité qu'il a professé envers la Faction dominante & la Révolution .

Depuis que la fortune a cessé de sourire au Directoire , & que l'approche des dangers lui a inspiré quelque flexibilité , il a subitement épuré , pour un instant , son scrutin diplomatique . Au milieu de cette foule d'Agens blanchis dans les sanguinaires travaux de la Révolution , il a placé deux hommes qui ne méritoient pas de figurer sur cette liste .

L'un est un ancien Constituant, nommé *Alquier*, Constitutionnel jusqu'au moment où il passa en 1792 à la Convention républicaine, étranger aux horreurs de cette Assemblée, plus politique que révolutionnaire, sans influence dans les factions du jour, & depuis trois mois Ministre à Munich.

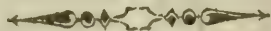
Le Citoyen *Ginguené*, Ministre à Turin, ayant jugé cette dignité au-dessous de ses talens, a demandé son rappel, & à pour substitut le Chevalier d'*Eymar*, ancien Constituant du côté gauche modéré, esprit doux & sage, mais sans force. Cette dernière nomination est un indice sûr que le Directoire accorde un sursis au Roi de Sardaigne.

Nous ne faisons aucune mention des Employés qui servent la France auprès de ses tributaires de Hollande, de Suisse, & d'Italie; ce sont des Commissaires exécutifs plutôt que des Ministres, des Proconsuls chargés de gouverner, de châtier, & de diriger ces colonies anarchiques.

La misère seule ou une puérile vanité peut déterminer de tels Ambassadeurs à aller braver dans les Cours étrangères la solitude & le mépris où ils sont délaissés. Pour les dédommager de ces humiliations, leurs Souverains du Lu-

xembourg sont venus à leur secours , par un message du 29 Octobre au Conseil des Cinq Cents , & dont l'objet est d'inviter cette auguste Assemblée à prendre en considération la pauvreté des Ambassadeurs . “ Gardons-nous , “ est-il dit dans ce Message , de les placer entre la pénurie & la séduction . Faudra-t-il renoncer à employer au dehors le mérite pauvre , & ne pouvoir offrir de missions extérieures qu'à la fortune ignorante , immorale , & incivique ? ”

On ne savoit pas jusqu'ici qu'il fallut être gueux , pour former un bon Ambassadeur . Le Directoire , néanmoins , ne prend pas confiance entière dans ce nouvel axiome ; car il exhorte son Conseil à aider les Envoyés de la *Grande Nation* dans leurs achats de verres , de linge , & de faïence , afin de les mettre ainsi à l'abri de la corruption .



On vient d'observer dans le tableau précédent , que deux des Ministres appointés par le Directoire , n'ont pu faire admettre leurs lettres de créance à Stockholm & à Naples .

Des incidens de ce genre étoient depuis long-tems étrangers aux annales diplomatiques de l'Europe. Il y à un an que les irascibles & violens conducteurs de la République Françoisè eussent parlé d'ouvrir le chemin à ses Envoyés par des bataillons de grenadiers.

Cette mortification a été suivie à Naples de toutes celles qui peuvent armer le ressentiment; mais *La Combe St. Michel* en à inutilement présenté la description à ses commettans ; ils ne lui ont pas permis de prendre congé : point de déclaration hostile , par-tout des temporisations.

On à de même étouffé , pour quelques momens , la fureur qu'à excité à Paris , l'entrée des Autrichiens dans les Grisons le 18 du mois dernier. Le 30, le Général *Schawenbourg* étoit encore tranquille dans ses quartiers ; rien n'annonçoit , comme on le verra dans l'article suivant, qu'il eût ordre & dessein d'entreprendre des hostilités immédiates.

L'opinion générale à Paris le 12 de ce mois, étoit que cet épisode n'entraîneroit pas de rupture ; qu'en dépêçant une partie de l'Italie pour enrichir de ces fragmens l'Empereur & le Roi de Naples , on les retiendrait dans la neutralité , & qu'on s'assureroit celle de la Prusse par quelques sacrifices.

Il est probable, du moins, que le Directoire ne se pressera pas d'ordonner des hostilités, & qu'il les fera précéder de tous les expédiens machiavéliques, propres à replonger l'Europe dans l'étourdissement & dans la désunion.

Aux motifs de cette marche, tels que nous les avons développés dans le N^o antérieur, s'en joignent trois, nés des circonstances du moment.

1^o, La détresse des Finances, abandonnées dans les recouvrements & les dépenses à des dilapidations irrémédiables pour un Etat sans administration, & où l'esprit de pillage est enraciné par l'exemple du Gouvernement, par l'instabilité des fortunes, & par le régime de désordre qui accompagne toutes les révolutions.

Le Corps Législatif entasse, il est vrai, impôts sur impôts, & ne fait autre chose que de multiplier le déficit: à l'impuissance des contribuables, s'unit l'infidélité dans les perceptions & les versements. Il existe sur la recette de l'année dernière un vide supérieur à 200 millions; on n'a pourvu encore pour les besoins fixes & ordinaires de l'année courante, qu'à 560 millions; il en faut 640. Les voies & moyens pour la dépense extraordinaire sont encore à trouver. On parle de recourir à un second emprunt forcé; nul doute qu'incessamment les

propriétaires de tout ordre ne soient frappés de quelque fléau de cette espèce; mais, cette ressource, ou toute autre analogue, ne promet de rentrées que dans un terme éloigné.

2^o, Comprimés & mécontents, les Jacobins n'espèrent remuer avec succès & reprendre les rênes, qu'à la faveur d'une guerre extérieure qui éloigneroit les armées, qui multiplieroit les embarras & aussi les dangers du Gouvernement, & le perdrait peut-être aux premiers revers. Il lui faut des guerres dont les chances ne soient pas équivoques, & où il n'ait à opposer à la turbulence des Perturbateurs que des bulletins triomphans, des Rois détrônés, des Républiques asservies, & des listes de butin.

3^o, L'insurrection furieuse & générale de la Belgique dicte des délais, soit pour éteindre l'incendie, soit pour arracher les levées d'hommes & d'argent, avant que ces malheureuses Provinces puissent atteindre le secours d'une guerre continentale.

Dans cette situation de choses, on devroit s'étonner, non de la réserve que garde encore le Directoire, mais de la folle témérité qui lui feroit précipiter les hostilités.

Ses Commissaires à Rastadt ont, cependant, répondu le 28 Octobre au *Conclusum* négatif de

la Députation d'Empire , daté du 17 précédent , par deux notes du style le plus sec , le moins mesuré , & le plus significatif. “ La Républi-
 “ que François , disent-ils , ne veut point la
 “ guerre ; mais elle ne la craint point : la Dé-
 “ putation d'Empire ne veut-elle qu'en parler
 “ toujours ? La générosité François est allée
 “ au-delà de toutes les espérances ; on ne doit
 “ pas s'attendre à de nouvelles concessions de
 “ sa part . ”

Nonobstant la fierté de ce ton absolu , les Députés d'Empire ont délibéré leur réponse en six jours , & persisté le 7 de ce mois , dans leur dernier *Conclusum* . Les débats ultérieurs sont donc ajournés , sans que le Directoire mette encore l'épée à la main . L'Empire ou lui doivent reculer , ou le Congrès sera rompu .

Toute sorte de présomptions se réunissent en faveur de l'opinion , que les Régens François aspirent à gagner l'hiver sans rupture , pour employer ce loisir à diviser leurs ennemis , à les éblouir par des propositions , à refroidir quelques ressentimens , & à exécuter la menace officielle qu'ils ont fait à l'Empire & à son Chef de recommencer les trames révolutionnaires , dont l'activité a déjà la Souabe pour objet . Lorsqu'ils seront parvenus à compléter

leurs armées, à garotter leurs réquisitionnaires, & à s'assurer quelques ressources de finances; lorsqu'ils auront terminé, le sabre & la corde à la main, l'organisation armée des Lombards, des Romains, des Génois, & des Suisses, l'Europe apprendra la sincérité de leur retenue provisionnelle, & quelle espèce de pacification ils lui destinent.

Tout s'oppose néanmoins à ce que leur politique, aujourd'hui stationnaire, rétrograde sensiblement, ou embrasse un cercle de tolérance & de justice, tel que l'exigeroient les conjonctures, si le Directoire avoit aucun dessein sérieux de paix générale & durable. Ses excès précédens ne lui ont laissé que deux places, celles du mépris ou de la haine; il bravera l'une, & redoutera toujours l'autre qui affoiblirait l'opinion de terreur à laquelle il doit son existence au dedans, & ses progrès au dehors. Ainsi, la mesure de ses sacrifices se proportionnera à cette raison d'Etat, & à ses passions bien plus indomptables que ses armées.

L'ordonnance plus qu'Orientale, par laquelle il s'est fait livrer deux cent mille réquisitionnaires d'un trait de plume, dans un moment où, avec une ombre d'équité, de bonne foi, & de sagesse, il eût désarmé l'Europe, est un

coup de tocsin. — Les réglemens qui ont pourvu à l'exécution subite de cette levée, en décèlent le besoin, & l'emploi très-prochain. Le 18 Octobre il a été arrêté, que les réquisitionnaires, & même tous les Citoyens enrôlés dans la conscription générale, qui déserteroient la France, seront inscrits sur la liste des Emigrés, leurs biens meubles & immeubles séquestrés, ainsi que ceux de leurs pères & mères & autres ascendans.

Autrefois, la philosophie & l'humanité tonnoient contre la rigueur des châtimens infligés aux déserteurs; mais, depuis que la raison Françoisè a perfectionné la *liberté*, ce n'est plus la classe limitée des soldats réguliers dont l'évasion est punie de mort, c'est une *génération entière*. Le dernier supplice ne suffit même pas à ces Législateurs philanthropiques; ils y ajoutent la confiscation, ils dépouillent les pères pour les fautes des enfans, & rendent jusqu'aux femmes, solidaires d'un délit militaire & personnel. Tel est l'admirable calcul du Directoire, qu'en perdant un homme il s'empare du patrimoine d'une famille, & qu'en versant le sang d'un Citoyen il gagne l'occasion d'en ruiner six.

Voilà les *Républicains* dont des fous & des fripons ont osé préconiser les succès & célébrer les principes. C'est ainsi qu'à la fin du 18^e siècle on gouverne les nations *libres* !

Un édit de cette nature nous éclaire sur celle de l'obéissance publique. Le Directoire ne pouvoit promulguer plus énergiquement la servitude des François, leur horreur pour l'enrôlement, & l'opinion universelle que ce service, nommé par la tyrannie le *service de l'Etat*, n'est autre chose que le service d'un gouvernement détesté. La violence armée est venue au secours de la violence législative. D'un bout de la République à l'autre, les Janissaries du Directoire font des battues de réquisitionnaires, les arrachent de la maison paternelle, les poursuivent dans leurs retraites, les tuent s'ils résistent, ou les traînent enchaînés dans les lieux de dépôts. Deux cent mille familles sont au désespoir; cinq cent mille tremblent; mais la douleur se consume en gémissemens inutiles, ou en mouvemens isolés & infructueux.

Que les amateurs de Révolutions se pénètrent de ce tableau de deuil; qu'ils considèrent que c'est à la suite d'une révolution triomphante, à côté d'un monceau de loix dictées par des

Représentans du Peuple, & à la septième année d'une guerre qui à enseveli un million de François sous des conquêtes, que se reproduisent ces impôts de sang humain, dont des avocats revêtus de la toge consulaire frappent leurs compatriotes.

Qu'ils observent ces campagnes de la Belgique, où la fraternité Française a versé toutes les calamités. Nul peuple ne fut plus doux, plus sensible aux avantages d'un gouvernement paternel, plus aisé à conduire par la justice. Opiniâtement attaché à ses privilèges, il fut aussi difficile de lui en faire supporter l'infraction, que de l'entraîner dans les nouveautés. Son histoire est pleine des preuves de sa soumission sous une autorité modérée, & de ses révoltes pour la défense de ses libertés.

Au premier rang de celles-ci, il plaça, de tout tems, la conservation du Culte Catholique; cette religion étoit pour lui la plus chère des propriétés. Qu'on l'accuse de superstition, qu'on improuve l'opulence de son clergé, & le dérèglement de sa dévotion, j'y consens. Mais, depuis quand les opinions & les usages religieux d'une nation sont-ils comptables au tribunal d'une autre nation? Depuis quand une autorité étrangère est-elle l'arbitre despotique

des sentimens & des cérémonies qu'il plaît aux peuples d'adopter? Que signifient ces nouvelles missions de fusiliers & de bourreaux, qui au nom de *Spinosa* & de *Diderot* vont briser les autels, tourmenter les consciences, immoler les Pasteurs & les disciples à la rage du prosélytisme philosophique?

Au mépris de la volonté universelle des Belges, la République Françoisse, abusant jusqu'au sacrilège de son impie intolérance, à poursuivi avec le fer & le feu l'extirpation de toute religion dans les Pays Bas. Plus conséquent, moins absurde & moins féroce, du moins le Duc d'*Albe* se bernoit à faire triompher le culte dominant de l'invasion des Réformés; il n'arrachoit pas à la pluralité des habitans leurs temples & leurs prêtres; il ne contraignoit pas les opprimés à abjurer DIEU & JESUS-CHRIST, sous peine de déportation.

A ses attentats sur la libre croyance des Belges, le Directoire à ajouté tous les genres de souffrance: les objets de leur vénération il les a tous profanés; les confidens, les consolateurs apostoliques de leurs misères, il les a enterrés dans les prisons, ou chassés sans pain & sans vêtemens. Ces contrées qui, il y à dix ans, entrèrent en rebellion contre leur Souverain,

rain, pour la réforme de quelques monastères; ont été contraintes à voir dépouiller en silence & clorre leurs Eglises, à voir mettre à l'en-chère leurs hôpitaux, leurs autels, toutes les richesses qu'un zèle peu éclairé, mais libre & soutenu, avoit consacrées au service du culte & à ses ministres.

Plus de trois cent millions ont été ravis, à main armée, sur ces provinces désolées; pas un propriétaire dont la fortune n'ait été ou enlevée, ou séquestrée, ou ruineusement endommagée, par les contributions, par la grêle de taxes qui leur ont succédé, par les vols mobilières, par la banqueroute dont la France a frappé les créances sur l'Empereur & les Etats, & par les confiscations. Toute l'économie civile du pays est bouleversée de fond en comble. Cinquante ans de prospérité ne rachèteront pas le mal dont la France républicaine l'a accablé dans le cours de quatre années.

Il est un terme à la patience des hommes les plus soumis; les oppresseurs de Paris l'éprouvent & l'éprouveront. Lorsque la loi de la conscription militaire, & celle de la réquisition immédiate, ont été publiées dans les Pays-Bas, elles ont fait déborder le calice des amer-

tunies, & soulevé tous les esprits. Le désespoir contenu sembloit attendre cette occasion pour éclater. D'abord, on à résisté à l'enlèvement des jeunes réquisitionnaires; ce premier mouvement est devenu électrique; le peuple accouru aux armes, les pères pour défendre leurs enfans, les enfans pour défendre leur liberté, tous pour se venger enfin de leurs tyrans.

Le pays de Waës, qui embrasse cette belle partie du Brabant, intermédiaire entre l'Escaut & le canal de Bruxelles à Anvers, a été le foyer de l'éruption. Elle a gagné incessamment la Seigneurie de Malines, le territoire de Louvain jusqu'à Tirlemont, & les environs de Bruxelles même. Le Général *Beguinot*, Commandant de cette ville, est accouru avec toutes les troupes du voisinage: il à combattu, dispersé un moment les rebelles, est rentré dans Malines, qu'ils avoient occupée, qu'ils ont reprise & reperdue.

Au milieu de ces engagements, & nonobstant les pertes des Insurgens, la révolte s'est étendue à Diest & dans la Campine; Anvers, mis en état de siège, manifestoit de la fermentation: toute communication s'est trouvée coupée entre cette ville & Bruxelles pleine de mécon-

tens qui attendoient l'événement, & déclarée de même en état de siège, ainsi que le département entier.

En peu de jours le Brabant méridional à imité le Nord; l'embrasement à atteint les frontières du Namurais, une partie de la Flandre, le Luxembourg, les Ardennes, les frontières du pays de Liège. Nul plan, nul concert dans les opérations; par-tout des soulèvemens successifs, des rassemblemens tumultueux, un grand courage à se porter sur l'ennemi & à soutenir ses attaques; des défaites, ou plutôt des dispersions, des points perdus ou disputés.

Aux troupes Françoises cantonnées dans les Pays-Bas se sont unies les garnisons de Breda, de Berg-op-Zoom, de Luxembourg, tout ce qu'on a pu mettre en mouvement de la Flandre & du Hainault François, des brigades d'artillerie légère, des proclamations fulminantes, des arrestations & des supplices: les bourreaux marchent à la suite des soldats, & le sang des prisonniers coule dans les villes.

Cent combats ont été livrés, & dans plusieurs au désavantage des François. Leur présence, à la date du 12 de ce mois, étoit nécessaire par-tout, & par-tout insuffisante contre des réunions multipliées & imprévues, animées

par le désespoir, & qui ont écrit sur leurs drapeaux ce mot, aussi énergique que sensé : *Mieux vaut mourir ici qu'ailleurs.*

C'est le Peuple, le Peuple des campagnes qui s'est armé & soulevé contre les Professeurs des *droits de l'homme*. Tous ces bandits qui, sous le nom de Commissaires & d'Administrateurs, dévastent & oppriment la Belgique, ont été poursuivis, tués, blessés, ou mis en fuite. Ces misérables ont cherché à Bruxelles & dans leur patrie, un refuge contre la justice populaire, qui, cette fois, étoit la justice publique. Nombre de ces sbirres de réquisition que la France nomme des Gendarmes, ont eu le sort des administrateurs & des agens civils. On n'a pas plus épargné les Municipaux des Villes, presque tous vendus au Directoire, & instrumens du malheur de leurs concitoyens; les Arbres de la Liberté ont été coupés, les drapeaux tricolors déchirés & livrés aux flammes.

Les insurrections de 1789 & de 1792 à Paris, celles qui dans l'étranger ont pour objet de faire triompher les conspirations du Directoire, sont, dans la langue des François, *saintes & inviolables*; les Gouvernemens qui les répriment sont cités au tribunal de la Raison,

de l'Humanité, & du Droit naturel; mais toute insurrection contre un million de Vautours qui dévorent la France, est un *brigandage*.

En conséquence, les Généraux & les Agens Directoriaux dans la Belgique en traitent les habitans sans pitié. Plusieurs villages & la ville d'Herenthal ont été réduits en cendres; on a massacré jusqu'au dernier homme, un détachement d'insurgens retranchés & réduits dans le château de Dussel, près de Malines: les prisons, les déportations, les échafauds, les pillages, tels sont les bienfaits qu'ajoute cet événement, à ceux qui ont suivi l'incorporation de la Belgique à la France.

Le Directoire n'a pas oublié d'attribuer cette révolte aux instigations de l'*Angleterre & des Capucins*. Les Capucins ont allumé le *fanatisme*, & Birmingham a fourni les carabines. Lorsque *Roberspierre, Barrère, St. Just*, expliquoient d'une manière aussi ingénieuse l'histoire de leur tems, on se demandoit comment de si mauvais plaisans pouvoient se trouver à la tête d'une assemblée politique. Le Directoire, ses Conseils, & ses Généraux, ont hérité de ce talent, mais, comme tout s'use avec le tems, je doute qu'ils aient hérité du succès qu'obtenoient autrefois ces pauvretés extravagantes.

Non ; les véritables *carabines* qui , aux bords de l'Escaut , tirent sur les employés civils & militaires du Directoire , sont celles de la misère , de la piété , de la propriété , de la liberté naturelle , écrasées par d'impitoyables ravisseurs . C'est l'Indépendance , fille de l'Injustice , qui brise des liens de fer . Jamais ce droit , indéracinable dans la nature humaine , & si funeste par ses abus , ce droit de la *résistance à l'oppression* , n'eut d'application plus légitime que dans les Pays Bas .

D'intolérables vexations en ont été le principe ; des malheurs non moins grands en seront le résultat . La preuve que ce soulèvement a pris son origine , non dans des incitations étrangères , mais dans la force du sentiment public , c'est son époque intempestive . Si les Brabançons eussent attendu le renouvellement de la guerre , leur courage secouru assurait leur affranchissement .

On frémit à l'image du sort que leur prépare cette imprudence ; ils seront réduits , exterminés , pillés & proscrits ; leur soumission restera aussi infructueuse que leur résistance , mais leur haine survivra aux vengeances de leurs oppresseurs . Désormais , le Directoire est condamné ou à la comprimer par une armée

permanente, ou à perdre ces Provinces par de nouvelles révoltes: il en a fait l'aveu positif à ses Conseils, en leur demandant des mesures proportionnées à ce danger. Il a beau ensevelir ces malheureux Wallons dans les flammes de leurs villages incendiés: ces exécutions n'ont pas empêché l'explosion de s'étendre jusques dans les Electorats de Trèves & de Cologne. Le jour approche où, en Suisse, en Italie, en Hollande, les victimes de ces charlatans républicains briseront aussi les portes de l'Enfer où ils les ont précipitées.

Et nous touchons à la dixième année de ces horreurs interminables, de ces massacres *républicains*, de cette conspiration spoliatrice & sanguinaire contre le genre humain, de ce cahos d'anarchie & de brigandage dogmatiques, où la violence appelle la violence, où le meurtre siège en permanence dans l'autorité, dans les loix, sur les bancs des législateurs; où cinquante millions d'hommes n'ont d'autre état que d'égorger leurs semblables, ou d'en être égorgés!

Je prie ceux qui se sont hâtés de promettre, & qui promettent encore aujourd'hui de si belles destinées à cette faction d'assassins qui s'intitule *République Française*, je les prie d'obser-

ver l'invariable férocité qui distingue ses décrets, & cette persévérance de méchanceté raisonnée qui, depuis 1789, accompagne tous ses actes publics, & rend sa législation encore plus épouvantable que ses crimes. C'est sans fanatisme, sans égarement; par la seule impulsion du naturel, de l'habitude, & d'une tyrannie calculée, que cette faction rend des loix de sang-froid, telles que des bourreaux ivres n'oseroient pas les imaginer.

Si quelqu'un étoit tenté de m'accuser d'exagération, je l'invite à parcourir le Procès Verbal de la séance du Conseil des 500, le 3 de ce mois.

Peu après la loi qui concerne les *réquisitionnaires* en désertion, cette Assemblée, inspirée par le Directoire, à rendu un décret du même genre contre les *Déportés*. Le plus grand nombre des Représentans nationaux & des individus condamnés le 5 Septembre 1797 à la transportation, sans information, sans procès, sans défenseurs, sans tribunal, s'étant dérobés à leurs proscriptionneurs par leur fuite à l'étranger, ou par leur sépulture dans des retraites ignorées; sept d'entre eux, échappés de la Guyane, étant parvenus à atteindre les établissemens Anglois, le Corps Législatif a décrété le 3, que, les biens
des

des Déportés fugitifs de Cayenne, & de tous ceux qui s'étant soustraits à la déportation, ne viendroient pas se constituer prisonniers pour subir leur châtiment, seroient confisqués au profit de la République, sauf à accorder des secours, *arbitraires & à la discrétion des Conseils*, aux femmes & aux enfans de cette classe de Citoyens.

Qui pourra le croire? il ne s'est trouvé dans l'Assemblée qu'un seul contradicteur à cette mesure, qui eût fait rougir *Mandrin!* Frapper des contumaces non-jugés d'une peine additionnelle, envelopper leurs familles dans leur punition, les placer entre la ruine de leurs enfans & leur supplice personnel, des sentences de telle nature sont des actes de justice révolutionnaire; elles n'ont plus droit de nous surprendre: mais, qu'elles se renouvellent sans interruption, que dix années de fureurs, de barbarie, & de démence, que quatre Constitutions populaires, tant de catéchismes de Liberté & d'ostentation républicaine, aboutissent encore & toujours à de semblables résultats, il est raisonnable d'en conclure qu'ils sont inséparables des principes de la Révolution, & au-dessus de tous les efforts qu'on pourroit tenter

pour la terminer, sans le rétablissement de la Monarchie.

Le Représentant *Rouchon*, qui s'est élevé avec énergie contre cet atroce règlement, est un Député du Vivarais, élu en 1795 : accueilli des clameurs, des injures & des menaces de ses Collègues ; trente fois ils l'ont interrompu par des gesticulations & des invectives ; personne ne le soutenoit ; isolé au milieu de deux cents bêtes féroces, son langage sembloit appartenir à un autre pays & à une autre race d'hommes. Dans le nombre des vérités qu'il a osé leur adresser, il en est une qui devoit les frapper, si tout empire de la raison & de l'expérience n'étoit pas anéanti.

“ Si vous confisquez les biens des déportés, leur a dit *Rouchon*, bientôt on confisquera ceux des Fédéralistes, des Royalistes, des Jacobins, & des suspects. ”—Il faisoit ainsi l'histoire de la Révolution passée, présente, & future.

L'éloquence intrépide de ce Député n'a servi qu'à prouver la solitude & le danger où se trouve, dans le Corps Législatif, tout défenseur de quelque principe de justice, d'humanité, & de liberté. Pas une voix de modération nes'est

mêlée à la sienne : il avoit cédé à l'impulsion de l'amitié, de l'honneur, de l'indignation ; aujourd'hui on n'a point de parti à Paris avec de semblables sentimens.

Il est remarquable que le Gouvernement qui fait un crime à ses victimes de se réfugier en Angletterre, les à poursuivies avec acharnement dans les Etats neutres, & qu'il les accuse d'embrasser le seul asyle que ses persécutions, la guerre, & la magnanimité Britannique leur aient conservé, le seul du moins où leur sûreté ne puisse être compromise par les réclamations de leurs oppresseurs.

Et quels sont les citoyens que la férocité du Directoire & de son Sénat poursuit au milieu de leurs infortunes ? Des hommes honorés de l'estime publique dans leur patrie & dans l'Europe entière, un Général couvert de gloire & de l'illustration bien supérieure de la modestie, de la modération, du désintéressement & du patriotisme ; le seul Ambassadeur qui ait su faire pardonner aux étrangers les services qu'il rendoit à la France révolutionnaire ; des pères de famille respectables, des orateurs, des militaires, des Députés de leur Nation, aussi recommandables par leurs mœurs que par leurs talens. C'est après leur avoir fait subir le trai-

tement réservé aux plus vils malfaiteurs , après les avoir relégués sous la ligne dévoués à l'influence d'un climat pestilentiel , confinés aux rives du Sinamary dans des cases à nègres , & nourris à la ration de matelots ; c'est après avoir vu périr , en moins de dix mois , la moitié de ces infortunés par le chagrin , par l'abstinence , par le défaut de tout secours , qu'une Législature sans remords vient combler la désolation de leurs familles , & leur arracher la subsistance pour les punir d'avoir conservé la vie.

Que les savans s'appliquent maintenant à compter les différences qui distinguent le régime *constitutionnel* du régime de *Robespierre* : qu'ils mesurent au compas le degré du terrorisme passé & du terrorisme actuel . C'est aux tristes habitans de la France à apprécier ces analyses sophistiques , & à y répondre .

Jamais l'effroi ne fut plus grand ; jamais une tyrannie plus recherchée & plus accablante ne le justifia mieux . Une seule pensée occupe les François , celle de dérober leur existence , de renoncer à toutes leurs affections , d'oublier amis & parens , & d'attendre en silence la griffe du confiscateur , ou la charrette

de déportation. Les frivoles espérances de modération sont éteintes dans tous les cœurs : les émigrations recommencent ; & tel qui à pu supporter le fer sanglant de la Convention, n'a plus le courage de braver le despotisme dominant.

Les délations & les emprisonnemens arbitraires, les arrêtés du Directoire, & les décrets des Conseils, cette coalition d'autorités & de factions, usant tour à tour, avec art & étude, de la puissance militaire, politique, & révolutionnaire, ne permettent à aucun citoyen deux jours de sécurité sur leur état, leur fortune, leur liberté, & leur vie.

Des tribunaux de proscription sont répandus dans toute la France, sous le nom de Commissions militaires. Juges des cas d'émigration, de suspicion, d'atteintes à la sureté & à la tranquillité publiques, ces Cours étoilées envahissent une compétence à laquelle le plus irréprochable des hommes ne peut échapper, dès qu'il existe un intérêt de le poursuivre & de le perdre. Récemment un ancien Magistrat, M. Chaumont de Millièrre, objet de la considération universelle, & qui n'a pas abandonné la France un seul jour depuis 1789, a été arrêté,

jagé, condamné à la déportation comme *Emigré*.

On nous mande de Besançon le 15 Octobre, que peu de jours auparavant la Commission militaire avoit absous trois parricides; le lendemain, elle avoit à juger un prétendu émigré; elle le fit fusiller.

Telles sont les mœurs, les loix, la justice, les Magistrats de cette République, où une fureur réfléchie & méthodique a succédé aux abominations de la rage populaire, & de laquelle tant de fous absurdes ou désespérés sollicitoient leur grace il y à un an.



S U I S S E.

Principales Particularités de la Délivrance des Grisons, & ses suites.

CE fut le 18 Octobre qu'un Corps Autrichien de 12000 hommes pénétra dans les Grisons, sur la réquisition de cette République, & presque à la vue des François interdits de cet évé-

nement. Aucune attaque de leur part ne l'avoit provoqué; mais toute incertitude, tout délai ultérieurs dans l'arrivée de ce secours, leur eussent fait accomplir une invasion méditée, & annoncée de leur part depuis trois mois.

Après avoir asservi les Cantons Helvétiques, le Directoire ne doutoit pas que les intrigues de ses agens & des Jacobins des Grisons ne lui gagnassent ces montagnes. En les incorporant à la nouvelle République Helvétique, il les maîtrisoit ainsi que le reste de la Suisse: il ouvroit à ses troupes une nouvelle & importante communication avec la Lombardie; il s'emparoit des passages du Tirol, des clefs de la Monarchie Autrichienne, de celles de la Suisse à l'Orient.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France républicaine a travaillé aux malheurs de cette contrée, dont le régime démocratique facilitoit les attentats de la Métropole révolutionnaire sur sa tranquillité & son indépendance.

En 1790, un Club de Jacobins Grisons, étroitement lié aux Républicains de Paris, présenta, le 2 Avril, une adresse congratulatoire à l'Assemblée Nationale, qui l'accueillit fraternellement, & qui félicita ses auteurs d'être des modèles de Démocratie pure.

En 1794, cette même réunion, encouragée & stipendiée par des émissaires François, renversa les autorités légales, & substitua à la Diète des Liges Grises une Convention Nationale. Marchant aussitôt sur les pas de leurs modèles, ils attaquèrent les propriétaires & les propriétés; sous les prétextes les plus odieux, ils extorquèrent des amendes exorbitantes, mirent en fuite les Citoyens les plus distingués, entr'autres, MM. de *Salis-Marschlins*, & séquestrèrent leurs possessions.

Ayant ainsi discrédité, banni, ruiné les familles riches, & peuplé les magistratures de gens de leur espèce, ils se mirent sous la clientèle & la direction du Gouvernement de Paris.

Lorsqu'il eut conquis le Milanès, il imagina d'y ajouter quelques dépouilles des Grisons, & de leur enlever la Valtelline avec le Comté de Chiavenne, pour en doter le Transalpine, & pour inquiéter les Provinces Autrichiennes du midi.

Aussitôt un avocat intrigant & brouillon, nommé *Comeyras*, fut envoyé à Coire en qualité de Ministre Résident, au mois de Juillet 1796. Il débuta par des protestations d'amitié & de bienveillance de la part du Directoire; mais il employa son argent & ses menées à soulever

soulever la Valtelline contre son Souverain. Un Chef de Jacobins Grisons, le Vicaire *Gaudence Planta*, & un Révolutionnaire Valtelin, nommé *Paribelli*, furent les deux principaux agens de ce complot, voilé par les assurances hypocrites & par les mensonges qui servoient de réponse aux plaintes des Grisons.

Buonaparte, à l'issue de la campagne, s'étant installé & jouant l'*Alexandre* à Montebello, les Révolutionnaires Grisons & Valtelins accoururent auprès de lui. Ils en furent accueillis avec tendresse, & en reçurent la sentence suivante : *que, si les sujets des Grisons vouloient être libres, ils en étoient fort les maîtres; la liberté étant le premier droit de l'homme, on ne pouvoit le refuser à ceux qui le réclamoient.*

Couvrant ainsi une révolte pratiquée par lui-même, du masque d'une insurrection spontanée & généreuse, ce Général, dupant à la fois les Grisons & leurs sujets, confisqua la Valtelline & le comté de Chiavenne au profit de la République Cisalpine.

Depuis 1512 ces deux Provinces fertiles & peuplées appartenoient aux trois Lignes Grises; leurs traités avec l'Espagne, avec la Maison d'Autriche, & celui de Westphalie avoient entériné cette donation des *Visconti*.

Elle devoit être plus sacrée pour la France que pour toute autre Puissance, puisque *Henri II* avoit garanti, en 1549, la restitution qu'en fit aux Grisons *François I*, après la bataille de Marignan; puisque *Charles IX* en 1564, *Henri III* en 1584, *Henri IV* en 1602, *Louis XIII* en 1621, avoient confirmé cette garantie dans leurs alliances avec les Lignes Grises; puisqu'enfin, en 1626, la France & arma & combattit pour conserver à son allié la Valtelline soulevée par les Espagnols.

Cette usurpation, préparée par le Directoire & Buonaparte avec la plus vile perfidie, & consommée avec leur impudeur accoutumée, ouvrit les yeux du Peuple dans les Grisons, & fit baisser sa confiance dans les nouveaux Chefs qui l'avoient subornée. L'invasion & le pillage de la Suisse fortifièrent ces dispositions; le crédit des vrais Patriotes se releva, les Communes s'émurent; on attendit son salut de la Cour de Vienne.

A la vue de ce changement, les démagogues ébranlés députèrent trois d'entr'eux à Buonaparte alors à Rastadt, & ensuite au Directoire, pour solliciter son intervention, & lui faire hommage de leur patrie, aussitôt qu'on y auroit raffermi leur autorité. On fit comprendre

à ces Plénipotentiaires, que les Liges Grises devoient entrer dans la suzeraineté de la France, aux mêmes conditions que le reste de la Suisse, & perdre leur indépendance pour aggrandir l'Association Helvétique *une & indivisible*.

Autant eût valu proposer aux habitans de Naples, de faire descendre le Vésuve dans la rue de Tolède. Les Grisons épouvantés résistèrent à cette incorporation. En vain leurs Révolutionnaires secondèrent-ils les mouvemens, les corruptions, les promesses, les emportemens du Résident François, ce même *Florent Guyot* que nous avons dépeint antérieurement. Les communautés consultées demeurèrent inébranlables, & rejetèrent leur réunion à la République Helvétique.

Cette délibération aggrava leur péril : les troupes ennemies les environnèrent ; l'agent *Guyot* redoubla ses fourberies & ses menaces. On alloit répéter sur elles le saccagement & les massacres exécutés dans l'Underwalden par les François, qui, maîtres des petits Cantons, étendoient au midi le siège des Grisons, déjà formé à l'Ouest & au Nord.

Cependant la Diète générale, éclairée par les événemens, & organe de tous les bons Cito-

yens, n'hésita pas à chasser du Gouvernement les Jacobins qui l'avoient usurpé, & à rétablir l'ancienne forme de Régence. Les Familles expatriées furent rappelées & consultées; on prévint la Cour de Vienne de la nécessité prochaine où l'on seroit de réclamer les alliances.

Mais, quoique les Ministres de l'Empereur veillassent sur les dangers de cette contrée, & qu'un corps de troupes se fût avancé dans le Voralberg, & jusqu'aux frontières des Grisons, ce détachement immobile se bornoit à observer, jusqu'au moment où une réquisition formelle des Ligues Grises légitimerait son introduction.

L'incertitude publique sur leur assistance, les doutes artificieux qu'on disséminoit à ce sujet parmi le peuple, l'effroi que répandoient les menaces de *Florent Guyot*, les séductions corruptrices de ses émissaires, l'activité des Jacobins nationaux, l'exemple affreux des petits Cantons si cruellement punis de leur résistance, retardoient une décision nécessaire. Lorsqu'on songe que ces fluctuations avoient pour théâtre une aggrégation de 63 Démocraties fédérées, & une Assemblée de Députés limités dans leurs instructions, on doit regarder comme miraculeux le salut de cette contrée, si

importante aujourd'hui dans la balance des affaires publiques.

Les moindres incidens, & le cours inévitable des choses, servent souvent les Etats mieux que les combinaisons de la politique. Lorsque le Peuple des Grisons vit revenir les familles les plus exposées à la vengeance des Révolutionnaires & des François, il se persuada du secours prochain des Impériaux; le courage se ranima; le parti de la vigueur gagna, vers la fin de Septembre, une grande majorité. La Diète décréta un armement défensif, dont on confia la direction au Baron de *Salis Marschlins*, Lieutenant-général au service du Roi de Naples, dont autrefois il organisa les troupes, Inspecteur-général & Colonel d'un Régiment Suisse de son nom au service de France avant la Révolution. Ce choix étoit fait pour inspirer & inspira la confiance publique. Toutes les pratiques des corrupteurs directoriaux, & les listes de proscription qu'ils firent circuler, échouèrent contre elle.

Mais les ennemis intérieurs n'étoient ni réprimés ni expulsés; quinze à vingt mille François n'étoient séparés des Grisons que par le Rhin sans défense; les communications, les ma-

nœuvres & les complots avoient encore leur libre cours.

Enfin , le 5 Octobre , la conspiration parut avoir atteint sa maturité : des Officiers supérieurs François vinrent s'entretenir à Mayenfeld , avec leurs complices , & reconnoître les postes gardés par les Grisons. Dans la nuit suivante les révolutionnaires se réunirent & s'armèrent secrettement à Mayenfeld & à Malans. Heureusement l'imprudence d'une de leurs patrouilles les décela. Les Communes voisines se portèrent au lieu de rassemblement, désarmèrent les Jacobins ; tous leurs chefs furent arrêtés ; & au son du tocsin, dix mille paysans armés & résolus se portèrent à tous les passages.

Si les conjurés eussent réussi à ouvrir le pays à l'Ennemi, le Directoire eût proclamé, selon l'usage, que le *vœu du Peuple* avoit appelé ses armées, & que la Nation avoit mis sa liberté sous sa protection. Tous les Journalistes de France, d'Italie, de Suisse, & d'Allemagne, eussent absous cette infâme tricherie, & répété ce mot d'ordre inventé en 1789, le *vœu du peuple*.

Dans son désappointement, le Résident François adressa une note aux Régens des Lignes

Grisès, en demandant réparation des outrages faits aux François & à leurs adhérens , & l'élargissement de ces derniers. A l'insolence de cette réquisition , il joignit la menace d'une guerre immédiate , si les Grisons n'admettoient pas sans délai la Constitution Helvétique ; il donna sa *parole de honneur* (quel honneur !) qu'on comptoit vainement sur l'appui de l'Empereur. Sur la réponse très-ferme des Régens , il se présenta à Coire cinq jours après , & au langage impératif il fit succéder celui de l'hypocrisie . Il garantit le respect du Directoire pour la Constitution de la contrée , & sa tendresse pour les Grisons.—On ne tint pas plus de cas de son imposture que de ses menaces ; & le 14 il fit ses adieux à cette République qu'il n'avoit pu subvertir, par une lettre d'injures & de forfanteries, telle que doit l'écrire un employé du Directoire. Cette correspondance a été imprimée : c'est un nouveau témoignage de la duplicité qui caractérise la Chancellerie diplomatique des Régénérateurs du genre humain.

Le jour même du départ de *Florent Guyot*, le Baron de *Cronthal*, Ministre Impérial , notifia à la Régence des Liges , une lettre du Baron de *Thugut* , qui assuroit la République,

qu'à sa première demande les troupes Impériales se porteroient à son secours. Cette dépêche fut suivie, le lendemain 15, de l'arrivée à Coïre du Comte de *Bellegarde*, Feld-Maréchal Lieutenant des Armées Impériales, & du Baron d'*Auffenberg*, Général Major. Le 17, on signa une convention, simple & courte, où les anciens traités sont rappelés, & par laquelle les Grisons en requièrent l'exécution de S. M. l'Empereur, en promettant de remettre à ses troupes tous les postes & passages qui peuvent assurer la défense du pays. De leur côté les Généraux Autrichiens s'engagent, au nom de leur Souverain, de protéger, contre toute attaque, cet ancien Allié, de respecter ses libertés, franchises & indépendance, de n'intervenir en rien dans le gouvernement intérieur, & de faire observer une exacte discipline.

Le 18, trois bataillons de *Bréchainville* infanterie, un bataillon de Valaques, & un escadron des Dragons de l'Archiduc *Jean*, occupèrent les principaux passages; d'autres corps les ont suivis postérieurement jusqu'aux sources du Rhin, & aux frontières de l'Italie; on a garni les défilés aujourd'hui impénétrables de cette cittadelle naturelle. Un corps de 3000 Chasseurs Grisons fait le service en commun avec les Impériaux.

Impériaux. La fermeté , la prudence , le hasard , ont consommé cette délivrance ; la droiture & la fidélité l'ont consolidée.

Ces montagnes gigantesques , dont le Rhin baigne les vallées inférieures , sont le réservoir de ce fleuve , de l'Adda , de l'Inn , & versent leurs eaux dans la Méditerranée & dans l'Océan. C'est en désigner l'importance militaire . Elles surmontent les passes du Tirol , & les derrières du Milanais , par le pays de Côme & Bailliages Suisses d'Italie. Quiconque veut porter la guerre en Lombardie , a dans les Grisons , la Valtelline & le Comté de Chiavenne , les vallées & les sommets dominateurs. Leur occupation fournit aux Suisses opprimés un refuge , un point de réunion , une espérance , elle augmente les difficultés qu'auront les François à prolonger leur joug dans une contrée , où leur nom sera abhorré jusqu'à la dernière postérité.

Mais l'Empereur profitera-t-il de ces avantages ? Mais , autorisé par le Traité d'Union héréditaire de 1518 avec les Grisons , par le Capitulat de Milan de 1639 , par celui de *Charles VI* en 1726 , à faire rentrer sous la domination de leurs légitimes Souverains , la Valtelline & le comté de Chiavenne , qu'il importe à la sûreté de ses Etats de détacher de la République

Cisalpine, étendra-t-il jusqu'à ces deux Provinces le secours de sa protection? Enfin, se bornera-t-il à avoir assuré son voisinage immédiat, sans disputer aux François la Suisse ajoutée au nombre de leurs Départemens?

C'est une question; & l'on peut craindre qu'elle ne le soit long-tems encore, où, très-probablement pour le cours de l'hiver, à moins que la guerre ne s'allume en Italie; autre problème aussi peu résolu que le précédent.

Le Directoire a trompé l'attente du vulgaire & même du Public, en dévorant l'occupation des Grisons par les troupes Impériales. Aucune hostilité, aucune apparence d'hostilités de sa part, n'ont suivi cet événement. Son Général *Schawzenbourg*, qui probablement expiera bientôt son inadvertence, a fait mettre à l'ordre de l'armée le 24 Octobre, que la démarche des Autrichiens ne devoit troubler en rien l'harmonie entre l'Empereur & la France. L'opinion universelle du Continent repoussoit encore le 15 de ce mois, l'idée que cet incident entraîneroit une rupture.

Cette dissimulation du Directoire atteste sa prudence, & correspond à ses desseins futurs. Avant d'éclater, il a besoin de renforcer son armée en Suisse, de faire lever le contingent de

24,000 hommes que lui à promis ce rassemblement de ses créatures qui siègent, en son nom, dans la Convention & le Directoire Helvétiques; il à beaucoup d'avantages à différer la guerre; enfin, il est à croire qu'il n'à point perdu l'espoir de duper la Cour de Vienne par des concessions en Italie, ni celui de la retenir dans l'inaction en suspendant toute attaque.

Dans l'intervalle, & au milieu de ses embûches, il ne néglige rien. Ses troupes se sont emparées de Basle, de Schaffouse, des arsenaux de la Suisse entière, dont il avoit juré & proclamé la restitution : il hérissera cette contrée de retranchemens; il en habituera les habitans à l'incrédulité sur aucun secours, à la patience dans leurs misères; ses brigades faciliteront à ses Commis, les Administrateurs & Législateurs qui siègent à Lucerne, les levées d'hommes & d'argent, dont ils ont fait une ordonnance à la fin du mois dernier.

Cette disposition, il est vrai, a ranimé le désespoir, & rouvert toutes les plaies; une émigration soutenue de jeunes gens en a été le fruit : la résistance aux contributions ne sera pas moins générale : mais on se lassera de résister sans fruit; les propriétaires, plus timi-

des, donneront l'exemple de la soumission , & les Peuples finiront par l'imiter.

Tels seront les infailibles résultats de la paix, ou seulement de la guerre différée.

Je le répète, la Suisse ne croit point à celle-ci; & tant qu'elle n'y croira pas, rien d'utile à en espérer. Jusques dans l'armée Autrichienne on partage cette incrédulité. Point de doute que le Directoire ne travaille à la justifier par des négociations successives, & par son attention à prévenir des sujets de rupture immédiate.

Les autorités révolutionnaires auxquelles il a confié la Vice-Régence de la Suisse, continuent à donner les plus méprisables témoignages de servilité & de stupidité. On a déclamé, & avec raison, contre les bassesses des Courtisans dans les Monarchies; mais l'avilissement des Républicains modernes offre un caractère d'abjection, qu'on chercheroit vainement dans les Etats despotiques.

Trois Directeurs, une vingtaine de Députés, dévoués à la Suprématie Françoise, & la plupart Vaudois, Valaisans, ou Italiens, c'est-à-dire étrangers à l'ancienne Helvétie, disposent du Gouvernement. La majorité des Représentans

ou ne prend aucune part aux délibérations, ou se garde de les contredire. Désenchantée sur la Révolution par la plus horrible expérience, cette majorité muette signe les malheurs de sa patrie, sans oser ni les approuver ni leur résister, ni rétrograder. Voilà où arrivent des hommes bornés, imprudens, & honnêtes, qu'en esprit faux l'amour-propre & les passions précipitent dans les confréries révolutionnaires : la terreur ou la honte, la lâcheté ou la crainte des ressentimens, vous empêchent de désertir une cause reconnue abominable, &, d'auxiliaires actifs des premiers désordres, vous forcent de rester les instrumens passifs, ou les témoins inutiles de leurs effets.

Facilis descensus Averni.

Tel est l'invincible ascendant de toute révolution faite par la France, ou sur la base des doctrines adoptées par ses démagogues, qu'il est impossible d'arrêter nulle part le cours d'injustices, de violences & de tyrannie dont la Monarchie Française a été le théâtre. Ou il faut se garder d'aspirer à aucune révolution, ou se persuader qu'elle prendra le caractère hideux de la révolution de Paris.—La Suisse répète cette preuve.

Au mépris des sentimens religieux, généralement enracinés dans cette contrée, ses législateurs ont délibéré s'ils invoqueroient ou non la Divinité à l'ouverture de leurs délibérations; décidé que DIEU seroit banni de cette enceinte. La discussion a été pire que le décret.

La spoliation des propriétés ecclésiastiques & féodales, sans remplacement, à pris son cours, & a été déterminée par des opinans sans propriétés.

Depuis le milieu du 16^e siècle la Suisse a été préservée de toute guerre étrangère. Le premier fruit de sa révolution est de lui rendre nécessaire cette calamité, en l'attachant au tourbillon de la République Française. Tous les livres Helvétiques, de 20 à 25 ans, sont en réquisition, & le sont par les ordres des Représentans du Peuple. Pour appaiser la fermentation & arrêter les émigrations qui ont suivi cette mesure, il a fallu user d'hypocrisie, tromper le peuple sur la destination de cet armement, & après avoir vendu, *par traité*, son sang au Directoire de Paris, proclamer que cette levée dans l'arrière-saison ne doit servir qu'à des *jeux militaires*.

Les contributions directes étoient inconnues dans les 13 Cantons, sous le règne de la ty-

rannie. Sous celui de la *liberté* on taxe, non la dépense, non le revenu, mais le capital de chaque propriétaire.

Autrefois, le moindre dommage supporté par l'un des membres de l'Union Helvétique, de la part d'une Puissance étrangère, armoit les réclamations & l'appui de l'Union entière. Aujourd'hui, les Chefs, les mandataires de la Suisse, célèbrent par décret, avec la pompe d'une solennité & l'allégresse d'un jour de fête, le massacre du Canton d'Unterwalden, l'asservissement des Cantons voisins, & la gloire des massacreurs. Il les ont remerciés d'avoir extirpé la *rebellion*. Le seul regret qu'on apperçoive dans cette délibération fratricide, est celui qu'ont le Directoire & la Législature, de n'avoir pas concouru eux-mêmes à l'extermination de leurs compatriotes.

Trois cents traîtres mercenaires des Grisons, n'ayant pu livrer leur patrie aux François, & échappés par la fuite à la juste sévérité des loix, les Autorités Helvétiques ont recueilli ces *Frères malheureux*: le Peuple ayant accablé de mépris & d'insultes ces coupables transfuges, les représentans du Peuple ont menacé le Peuple de châtimens, & ordonné le respect pour ces victimes de la tyrannie.

Le Directoire, s'emparant des arsenaux, des villes, des forteresses de la Suisse, la traite, non en pays allié, mais en pays de conquête; ses Régens souffrent, approuvent, concourent à tout.

Le mécontentement, les résistances, les malédictions étant, dans le Peuple & le Public, les résultats d'un tel régime, les Régisseurs sont forcés de sacrifier la liberté publique à leur sûreté personnelle. Ils ont décrété le 9 de ce mois, " de prendre les mesures les plus rigoureuses & les plus promptes contre les Emissaires de l'Aristocratie, contre ceux qui débitent des nouvelles fausses & alarmantes, " & contre les Gazettes. " On croit entendre *Roberspierre*, *Danton*, ou *Merlin*.

En deux mots; en Suisse comme en Hollande, en Hollande comme à Milan, à Gênes comme à Rome, & par-tout comme à Paris, la révolution trace le même cercle; des insurrections, des violences, des harangues, des pamphlets, & des crimes pour renverser l'autorité légitime; des massacres, des proscriptions, des soldats, des confiscations, des impôts, des déportations, la liberté de la presse & de la parole étouffées, pour conserver l'autorité usurpée. Depuis 1789, tel est le résumé de l'histoire

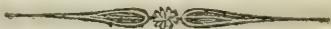
histoire de France & de ses imitateurs : tels sont les prodiges du républicanisme, & du perfectionnement à la fin du 18^{me} siècle.

L'armée Française est presque toute entière cantonnée aux frontières orientales de la Suisse, depuis Schaffouse jusqu'au Canton d'Uri, & borde la Turgovie, le pays de St. Gall, & le Rhinthal. Elle a des garnisons à Basle, à Schaffouse, à Zurich, &c. On la suppose forte de trente mille hommes.

Le Corps Autrichien qui défend les Grisons, forme l'avant-garde de l'Armée Impériale en Bavière, dont le quartier général étoit encore le 12 de ce mois à Friedberg, petite ville sur le Lech entre Augsbourg & Munich. — L'Archiduc *Charles*, Chef de cette armée, y est arrivé dans les premiers jours de ce mois. Elle ne s'élevoit pas alors au-dessus de 40 à 50 mille hommes, dont, d'un trait de plume, les gazetiers font 70 mille hommes effectifs; mais il est vrai que différens corps de la Bohême étoient alors en marche pour s'y réunir. Vraisemblablement, ces derniers seront remplacés par les Russes, dont les premières colonnes approchoient de la Moravie vers la fin d'Octobre. Les troupes Bavaeroises ont été remplacées à Strau-

bing & à Ingolstadt, par des garnisons Autrichiennes.

Tous ces mouvemens militaires, souvent si trompeurs, fortifient les préjugés publics sur la proximité d'une rupture, & sont du moins des indices non équivoques de l'état d'observation auquel sont condamnées deux Puissances, réconciliées il y à un an par un traité, maintenant aussi caduc que les Capitulaires de Charlemagne.



GRANDE BRETAGNE.

APRÈS une vacance de cinq mois, le Parlement à repris ses travaux le 20. S. M. à fait l'ouverture de la session par un discours non moins mémorable que les événemens & les conjonctures qui en ont formé le texte. Peu de Monarques se trouvèrent jamais en position de parler comme l'à fait le Roi d'Angleterre, & de présenter à leur nation un tableau plus véridique de sa gloire, de sa prospérité, & de son patriotisme.

Voici la traduction de ce discours.

LES événemens qui ont eu lieu dans le cours de cette année, & les succès signalés dont la bénédiction de la Providence a favorisé mes Armes, ont amené les plus heureuses conséquences, & essentiellement accru la prospérité & la gloire de notre Patrie.

La succession sans exemple de nos triomphes maritimes à reçu une nouvelle splendeur, de l'Action aussi mémorable que décisive dans laquelle un détachement de ma Flotte, sous les ordres du Contre-Amiral Lord Nelson, à attaqué & presque entièrement détruit les forces supérieures de l'Ennemi, fortifié par tous les avantages de sa position.

Par cette grande & éclatante victoire, une entreprise, dont l'injustice, la perfidie & l'extravagance occupoient l'attention de l'Univers, & dont le but se trouvoit particulièrement dirigé contre les plus précieux intérêts de l'Empire Britannique, à tourné, dès le premier pas, à la confusion de ses Auteurs. Ce coup, porté au pouvoir & à l'influence de la France, à fait naître des circonstances, dont l'avantage développé par des efforts convenables de la part des autres Puissances, pourra conduire à la délivrance générale de l'Europe.

La sagesse & la magnanimité qu'à déployé si éminemment, dans cette conjoncture, l'Empereur de Russie; la décision & la vigueur de la Porte Ottomane, ont montré que ces Puissances sont pénétrées de l'importance de la crise actuelle; & leur exemple, ajouté aux dispositions presque généralement manifestées dans les Contrées qui se débattent sous la tyrannie de la France, doit servir aux autres Etats d'encouragement décisif, à adopter cette ligne énergique de conduite, que l'expérience a prouvé être seule compatible avec la sûreté ou l'honneur.

L'étendue de nos préparatifs intérieurs, les démonstrations de zèle & de courage dans toutes les classes de mes sujets,

ont détourné l'Ennemi d'essayer l'exécution de sa vaine menace d'invasion sur les côtes de ce Royaume .

La Rebellion d'Irlande qu'il avoit fomentée , à été réprimée & abattue ; le corps de troupes qu'il avoit débarqué pour la soutenir , à été contraint de mettre bas les armes ; & depuis , par la vigilance & l'activité de mes Escadres , les armemens qu'il destinoit au même but , ont été pris ou dispersés . Les desseins & les principes de ceux qui , de concert avec notre ennemi invétéré , méditoient dès long-tems la ruine de notre Constitution , ont été pleinement découverts , mis au jour , & leur trahison rendue manifeste à tous les yeux .

Ceux qu'ils avoient égarés ou séduits doivent maintenant se pénétrer de leurs devoirs ; & la profonde impression des misères & des horreurs qu'ont enfanté ces perfides complots , gravera dans l'esprit de tous mes fidèles sujets , la nécessité de persévérer à repousser avec fermeté , toute attaque faite aux Loix & au Gouvernement légal de leur Patrie .

Messieurs de la Chambre des Communes ,

Sous le poids inévitable d'une guerre prolongée , c'est pour moi une grande satisfaction d'observer , que le produit du Revenu Public à pleinement balancé l'accroissement de nos dépenses permanentes ; que le Crédit National s'est soutenu & augmenté ; que le Commerce & l'Industrie de mes Sujets à continué à s'étendre & à fleurir dans une proportion encore inouïe .

La situation dans laquelle nous sommes , rend malheureusement indispensable à la Sureté Publique la prolongation du fardeau des dépenses ; mais l'état de nos ressources , le bon jugement & l'esprit public qui dominant dans toutes les parties de mon Royaume , vous mettront , je l'espère , en état de pourvoir aux subsides nécessaires sans inconvénient sensible pour mon Peuple , & avec aussi peu d'augmentation que pos-

sible aux charges permanentes de l'Etat. Vos derniers progrès vers ce système, résultant des mesures prises dans la Session précédente, & l'appui donné au Crédit Public par l'adoption du plan pour le rachat de la taxe des terres, ont eu les effets les plus avantageux : vous ne laisserez échapper, je me le persuade, aucune occasion de les maintenir & de les étendre.

Milords & Messieurs,

Je me repose avec confiance sur la durée de vos efforts, pour m'assurer les moyens d'amener enfin la grande lutte dans laquelle nous sommes engagés, à une salubre & honorable conclusion.

Nous avons surmonté de nombreuses & grandes difficultés : notre persévérance dans une cause juste a été récompensée par des succès éclatans : notre situation présente, comparée avec celle des autres Etats, prouve évidemment à quel point, dans cette époque de danger & de calamité générale, la sûreté & le bonheur de la Nation Britannique ont dépendu (avec la protection de la Providence) de sa constance, de son énergie, & de ses vertus.

Il n'entre pas dans la nature du *Mercur*e Britannique, de transcrire le journal des séances parlementaires ; & il seroit peu conforme au respect qu'un Etranger doit à cette Assemblée, de se permettre un jugement sur ses débats. Nous nous renfermerons dans l'analyse sommaire des principaux objets & de l'esprit des séances les plus importantes.

La motion d'une adresse à S. M. faite dans la Chambre Haute par Lord *Darnley*, & dans les Communes par Lord *Granville Leveson Gower*, passa sans opposition de suffrages, mais non pas sans observations.

Dans la Chambre des Pairs, le Marquis de *Lansdown* peignit à grands traits le Gouvernement de France, la nécessité d'en arrêter les progrès, l'imperfection & les vices des Conférences continentales, les obstacles qui s'opposent à leur efficacité. " Les ravages continuels
 " des François, dit l'orateur, leur détestable
 " tyrannie, sans principes & sans freins, leur
 " perversité & leur bassesse, n'inspirent à tout
 " ami de la liberté & de l'humanité, d'autre
 " pensée que celle de fermer la carrière des
 " horribles calamités auxquelles ils ont dévoué
 " l'univers. Hautement, je fais profession de
 " ce sentiment : les François l'ont provoqué par
 " leur rapacité, par leur perfidie, par les hor-
 " reurs dont ils s'entourent. Je me félicite de
 " voir que cette opinion soit devenue unani-
 " me. "

Ces expressions d'abondance sont d'autant plus remarquables, que les révolutionnaires François, habitués à confondre les contradicteurs du Ministère avec les approbateurs de leur conduite,

se sont prévalus plus d'une fois, par l'inexpérience qui les caractérise, de quelques phrases mal interprétées des discours antérieurs de S. S. Nul doute que cette description énergique & complète de leur politique, ne mérite à son auteur la disgrâce des Républicains modernes, comme elle lui assure le suffrage de tous les hommes éclairés.

Les reproches dont S. S. a frappé les Coalitions en général, les doutes qu'il a manifesté touchant le succès de ces alliances que des intérêts complexes mènent ordinairement à leur dissolution, les applications particulières qu'il a ajoutées à ses remarques, ne l'ont point empêché de reconnoître la nécessité, & d'exprimer le desir d'une Union générale, fondée sur l'évidence du danger commun, sur le désintéressement & la justice, mais dont le silence de S. M. lui laissoit concevoir de foibles espérances.

De ces prémisses déduites avec l'expérience d'un homme d'état & le talent d'un orateur, le Marquis de Lansdown a tiré une conclusion qui a remporté moins de suffrages.

Revenant à la question de la paix, à quelques observations mesurées sur les premières ouvertures & sur leur issue, il a considéré le

retour de la tranquillité comme la meilleure conséquence des victoires, & celles-ci comme l'utile époque de nouvelles tentatives pacifiques, ou du moins d'une déclaration qu'on étoit prêt à les renouveler.

Entre les passages de ce discours si digne d'attention, il en est un que le Gouvernement de Paris ne sauroit trop méditer. “ Toute op-
 “ position à disparu, à dit Sa Seigneurie : quel-
 “ ques-uns veulent qu'elle soit morte, enseve-
 “ lie, & qu'elle n'existe plus *comme parti*. J'en
 “ parle sans connoissance personnelle, car je
 “ n'ai jamais été homme de parti. Quoi qu'il
 “ en soit, elle est anéantie; en s'assurant de
 “ l'opinion populaire, la Couronne empêchera
 “ tout esprit de parti de repousser. ”

Lord *Holland* a dépassé de beaucoup le Marquis de *Lansdown*, dans ses objections contre les alliances continentales, dans ses accusations très-vives contre quelques Puissances, dans ses regrets de n'appercevoir aucune annonce pacifique dans le discours du Trône, & au sein du Parlement qu'une disposition guerrière.

Lord *Mulgrave* a réfuté le préopinant; & après lui Lord *Grenville* à examiné & traité, avec l'avantage que lui donne sa place, & avec une grande supériorité de raison, les ob-
 servations

servations des deux premiers orateurs. Il à rétabli l'honneur, la convenance, l'impérieuse nécessité des alliances continentales en ce moment ; il à montré les différences existantes entre ces connexions étrangères & celles que l'on combattit autrefois : enfin, il à prouvé qu'en ceci l'expérience devoit déterminer le jugement. “ A
 “ quelle cause, à dit Sa Seigneurie, attribuer
 “ la détresse, les dangers, les humiliations de
 “ quelques Puissances du Continent, si c'en est
 “ à l'erreur des paix partielles, illusoires, &
 “ perfides ? Elles ont pris leur source dans la
 “ désunion, & n'ont abouti qu'à accélérer la
 “ ruine des Etats assez aveugles pour s'y sou-
 “ mettre. Qu'ont produit l'isolation & l'égoïs-
 “ me auxquels on voudroit nous entraîner ? Les
 “ succès de la France à diviser la force de
 “ ceux qu'elle redoutoit : ils lui ont facilité la
 “ conquête des contrées assez imprudentes pour
 “ écouter des propositions fallacieuses d'accom-
 “ modement & de neutralité. Que la France
 “ parvienne à se rendre maîtresse du Conti-
 “ nent, nous sera-t-il jamais possible d'obtenir
 “ une paix *sûre & honorable* ?

Entre les discours prononcés à la Chambre des Communes, celui de Lord *Granville Leveson Gower*, jeune encore, a captivé l'atten-

tion par la force, la justesse & l'élévation des idées.

Le 21, les deux Chambres ont voté des remerciemens unanimes à Lord *Nelson*, à Sir *John Borlase Warren*, aux Officiers & aux équipages. Sur la motion de M. *Dundas*, une adresse sera présentée à Sa Majesté pour la prier d'ordonner dans l'Eglise de St. Paul, l'érection d'un monument à la mémoire du Cap. *Westcote*, tué à la journée du 1 Août. Sur la demande contenue dans un Message du Roi, les Communes ont voté, en faveur de Lord *Nelson*, une pension de deux mille livres sterling, reversible à ses deux héritiers mâles. Le sentiment qui a accompagné ces différentes délibérations, & l'épanchement universel d'esprit public qui les a caractérisées, sont pour la Marine Britannique une récompense bien supérieure aux décorations & aux rétributions pécuniaires,

Dans les sujets de réflexion que le sens de l'opinion publique, la puissance pécuniaire, & le patriotisme de ce pays-ci, peuvent fournir à la République Française, dans le nombre des exemples que l'Angleterre donne aux autres peuples, il en est peu d'aussi éclatans que celui de la délibération *unanime*, prise le 21 à

l'Hôtel du Lord Maire, par une Assemblée de 1460 Négocians, Banquiers, & Marchands de Londres.

L'objet de cette réunion étoit de déclarer le
 “ sentiment du Commerce, & sa confiance
 “ dans les ressources de la Grande-Bretagne,
 “ pour maintenir l'honneur & l'indépendance
 “ de l'Etat; de témoigner l'empressement gé-
 “ néral à soutenir avec énergie telles mesures
 “ que la Législature jugera les plus adaptées
 “ au développement de ces ressources, le plus
 “ actif & le plus égal; enfin, de s'en remettre
 “ à sa sagesse pour le choix des moyens d'op-
 “ poser une ultérieure & vigoureuse résistance
 “ aux forces & aux prétentions de l'Ennemi, &
 “ à parvenir à une paix stable & glorieuse.”

Il y a loin d'une semblable Convocation & de ses résolutions, à un Comité Directorial d'une trentaine d'agioteurs apostés & de négocians sous la terreur, qui offroient *par ordre*, il y a un an, au Gouvernement François, un misérable prêt *imaginaire*, hypothéqué sur le sac-cagement de l'Angleterre.

Les mesures auxquelles fait allusion la délibération citée, seront exposées incessamment par M. Pitt. Elles consistent, suivant l'opinion générale, non à sur-taxer la dépense des con-

tribuables, comme on le fit l'année dernière; mais à imposer le revenu; conversion qui, à l'avantage de l'équité & de l'égalité proportionnelle de l'imposition, unit celui de la rendre infiniment plus productive & plus simple.

Archiebald Wolfe Tone, principal auteur de l'Association des Irlandois Unis, & de leur organisation, passé en France, & l'organe des Rebelles auprès du directoire, avoit été pris sur le vaisseau *Le Hoche*, sous le nom de Général *Smith*, reconnu, & mis en jugement. Durant un débat de compétence qui s'étoit élevé entre la Cour Martiale nantie du procès de ce Chef, & celle du Banc du Roi qui le revendiquoit comme sujet Irlandois, en vertu de l'*Habeas Corpus*, il s'est coupé la gorge dans sa prison, & est mort des suites de sa blessure.

D'après la lecture attentive des pièces annexées au Rapport du Comité des Communes d'Irlande, touchant la Rebellion, j'ose affirmer que *Wolfe Tone* & ses camarades surpassoient autant en profondeur, en combinaisons, en connoissance des hommes, & en génie révolutionnaire, les étourdis factieux de 1789, leurs successeurs les *Brissot*, les *Guadet*, les *Danton*, les *Robespierre*, les *Tallien*, les *Barras*, que

Cromwell surpassoit *Mazaniello*. Ce recueil publié par le Parlement d'Irlande, doit servir de bréviaire à tous les Gouvernemens: ils y verront l'intérieur de la mécanique révolutionnaire, & frémiront du péril auquel les nations sont exposées depuis la découverte de ce fléau sorti des fanges de Paris, que promène sur l'univers une autorité collective aussi puissante que *Louis XIV*, avec le génie de *César Borgia* & d'*Alexandre VI*.



Rapporter les inventions & les conjectures circulantes sur l'Egypte, ce seroit abuser de la crédulité publique. *Buonaparte* est intact contre les Arabes qui le harcelent, & les Mamloucks confinés en Syrie & aux frontières de l'Abyssinie. Les Arabes paroissent regarder son armée & ses bagages comme une caravane, à épier & à voler; mais non comme un ennemi auquel ils se hasardent de faire tête. Les naturels désarmés, lâches & abrutis par huit cents ans de servitude, ne valent pas, dans leur population entière, une compagnie d'infanterie Russe. Il faudra d'autres moyens pour réduire ces nouveaux croisés; la nature, le cli-

mat, la peste, & la fièvre, ne les ménageront pas plus que les anciens. Leur déperdition journalière est inévitable ; mais son effet sera lent, tant qu'elle ne sera pas secondée par des armemens convenables.

Il paroît que *Buonaparte* à occupé le Delta & Damiette, mais sans évacuer le Caire : il est probable qu'il resserrera ses forces sur cette péninsule, qui offre à l'art de grands moyens de défense. Quant à ceux qui l'envoient en Syrie, de la Syrie en Perse, & de l'Euphrate aux Grandes Indes, nous ne demandons qu'un châ-timent pour ces romanciers, c'est qu'ils soient du voyage.

Même incertitude sur les Escadres Russe & Ottomane sorties des Dardanelles. Pas un mot, dans le fatras des nouvelles publiques, qui éclaire le jugement, même sur leur destination. Lorsqu'on voit les plus grandes forces de la Porte Ottomane échouer & se replier devant un rebelle, réduit à une mauvaise forteresse & à vingt mille hommes, on à peine à espérer que la punition de *Buonaparte* vienne de ce côté-là.

Quoi qu'on ait dit & affirmé, le Roi de Naples n'a point déclaré la guerre au Directoire, ni n'est sorti de ses frontières. On lui donne

une armée de cent mille hommes : si ce dénombrement est admissible , il affoiblit l'opinion d'une guerre offensive & immédiate ; car je doute qu'on se hasarde à entrer en campagne , contre un ennemi qu'une victoire rendroit maître de Naples , avec 60 mille hommes de nouvelles levées .

Le 29 Octobre le Directoire avoit publié un nouveau titre de son Code de Loi Commune , répandu avec profusion , & communiqué avec fierté aux Ministres Etrangers résidant à Paris . Par cet arrêté , il assujettissoit à son glaive , & frappoit de mort , comme pirate , tout individu originaire des Etats Neutres , alliés ou amis de la France , qui seroit reconnu parmi l'équipage d'un vaisseau ennemi . Depuis qu'il existe des guerres maritimes , aucune Puissance , je le crois , n'osa se permettre un pareil attentat . On sait assez qu'il ne pourroit recevoir de légalité que d'une convention générale entre les Etats . Le droit des nations ne seroit plus qu'un vain mot , si chacune d'elles usurpoit le jugement des cas où il lui devient licite de s'en écarter .

C'est dans la colère où l'ont jeté les victoires Britanniques , que le Directoire a rendu cette décision . Elle est un outrage à toutes les Puis-

sances, autant qu'à l'Angleterre même; elle est une preuve nouvelle que la France actuelle n'appartient plus au système social.

Jusqu'ici le Gouvernement Anglois avoit négligé avec mépris ces décrets de sauvages dans l'ivresse, par lesquels la République Française ordonna le massacre des prisonniers de guerre. Il n'y a qu'une Régence semblable à celle de Paris, qui, à l'instant où elle envoyoit cinq mille de ses soldats, se faire saisir en Irlande, auroit eu l'absurdité barbare d'ordonner le meurtre de tout Anglois pris au débarquement sur les côtes de France.

Pour mettre fin à cette frénésie, Sa Majesté Britannique a fait signifier, il y a quinze jours, au nommé *Niou*, ancien Conventionnel, aujourd'hui Commissaire des prisonniers Français en Angleterre, la résolution d'user de représailles sur ces prisonniers, si le dernier arrêté du Directoire étoit mis à exécution. C'est un *Gouvernement*, cependant, ce sont les Chefs d'une *République*, qui, de gaieté de cœur, exposent ainsi trente mille Français captifs à expier la démence de quatre Avocats & d'un Capitaine d'Infanterie, ressuscitant *Caligula* au Luxembourg.

Des avis certains ne nous laissent aucun doute sur la perplexité où se trouve leur politique.

que. *Merlin* avouoit dernièrement à l'un de ses confidens, qu'ils avoient commis une faute irréparable, d'avoir entrepris une lutte maritime avec l'Angleterre, avant d'avoir achevé de révolutionner le Continent. Ils ont délibéré, s'ils n'employeroient pas au service de terre les derniers secours qu'ils ont obtenus du Corps Législatif pour la Marine. Leur orgueil personnel, la vanité nationale, la crainte des clameurs des villes maritimes, ont suspendu cette résolution. Telle est la cause essentielle de leur indécision à l'égard du Roi de Naples, de l'Empereur, & de l'Empire mais le Continent peut en conclure que son danger est bien plus certain que celui de l'Angleterre, puisque sa ruine est le but définitif de la République Française, soit qu'elle poursuive l'extermination de la Grande Bretagne, soit qu'elle fasse diversion à ce projet, pour réunir ses forces dans une guerre de terre.

S U I T E

D U M A N I F E S T E

Que la Porte Ottomane a fait remettre à tous les Ministres des Cours étrangères résidens à Constantinople.

Avant que les lettres de Ruffin au Directoire & celles de la Sublime Porte à son Ambassadeur eussent pu parvenir à Paris, le dit Chargé d'Affaires reçut des lettres d'une date ancienne , dans lesquelles , à ce qu'il dit , le Directoire lui écrivoit , qu'il étoit vrai que Buonaparte avoit ordre de se rendre en Egypte , mais que cette expédition avoit (soidisant) pour objet de punir les Beys d'Egypte , de procurer à la France des avantages commerciaux ; & de nuire à la Cour d'Angleterre ; qu'on se proposoit d'envoyer un Ambassadeur pour venir ici arranger cette affaire , & représenter à la Sublime Porte les différens rapports avantageux que cette expédition offroit pour ses intérêts ; & que si la Porte osoit , pour cette affaire , déclarer la guerre à la République Française , elle se verroit aussitôt attaquée par les deux Cours Impériales : le susdit Chargé d'Affaires remit copie de ces lettres insignifiantes & pleines de futilités .

L'Ambassadeur de la Sublime Porte Aly-Effendi , d'après les ordres qu'il reçut , vit le Ministre des Relations Extérieures , Talleyrand Périgord , lui fit connoître le précis des lettres qu'il venoit de recevoir de la Sublime Porte , & le pria de lui donner sur leur contenu une réponse officielle & catégorique . Aly-Effendi , dans sa réponse , informa la Sublime Porte que le dit personnage , empruntant le langage de la fourberie & de la dissimulation , oubliant sans doute ce qu'il avoit déjà écrit à Ruffin , nia si absolument l'expédition des François pour l'Egypte , qu'il n'eut pas honte de lui dire , que la mission de Buonaparte n'avoit pour objet que la conquête

de Malte : que la destruction de l'Ordre de Malte étoit un événement avantageux pour tous les Musulmans , & qu'il devoit exciter la reconnoissance de la Sublime Porte : enfin qu'on n'avoit pas d'autre intention , que de conserver & de fortifier de plus en plus l'amitié qui depuis long-tems unissoit la France avec la Sublime Porte .

Cette réponse du Ministre étant tout-à-fait contradictoire avec les informations que le susdit Chargé d'Affaires a données à la Sublime Porte , il est évident que l'intention perfide & astucieuse du Directoire a été de séduire & tromper la Sublime Porte , & que n'ayant pu , à cette époque , être informé du sort de l'expédition en Egypte , il a voulu gagner du tems , jusqu'à ce qu'il pût en recevoir des nouvelles certaines . Cette conduite extraordinaire du Directoire François n'est-elle pas une preuve évidente , qu'aveuglé par son orgueil & sa vanité , il a oublié tous les principes reconnus & respectés par toutes les Cours , & qu'on ne peut ajouter foi à aucune de ses paroles ?

D'après ce qu'on a vu jusqu'à présent des procédés arbitraires & prépotens du Directoire , il n'a d'autre intention que celle de troubler l'ordre & l'harmonie du monde entier , & de détruire les liens qui unissent entre eux tous les peuples & toutes les nations : suivant sa convenance , tantôt il employe des machinations secrètes , il fait jouer des ressorts cachés , & tantôt en employant ouvertement le fer & le feu , il renverse les constitutions des Etats , il établit , comme il à fait en Italie , beaucoup de petites Républiques , dont la France veut être la République mère . Par-tout il veut s'arroger le droit de régler à son gré les affaires publiques .

L'Egypte étant la porte des deux villes sacrées de Médine & la Mecque , l'invasion de cette province est une affaire de la plus grande importance pour tous les Musulmans . En conséquence & suivant la déclaration que la Sublime Porte a déjà faite à ce sujet , comme il a été dit ci-dessus , tant au Chargé d'Affaires susdit , qu'au Directoire , par le canal de

son Ambassadeur Aly-Effendi , l'attaque injuste & inopinée & les hostilités de la France devant être suivant les loix de la justice repoussées par la force , pleins de confiance dans la miséricorde & l'assistance du Très-Haut , nous avons pris tous les moyens nécessaires pour repousser par terre & par mer les hostilités , pour vaincre & écraser nos ennemis ; & il a été décidé qu'il est du devoir religieux de tout Musulman d'aller à la guerre contre la France .

D'après ces dispositions , le dit Chargé d'Affaires & les autres employés de la mission Française ont été envoyés aux Sept Tours , où ils resteront en ôtage jusqu'au retour ici d' Aly-Effendi & de ceux qui sont avec lui à Paris ; & tous les Consuls & Négocians François établis à Constantinople & dans les autres Echelles du Levant , ainsi que leurs marchandises , ont été pareillement arrêtés & séquestrés , pour répondre du sort qu'auront eu en Egypte les marchands dépendans de la Sublime Porte , qui y sont détenus sans avoir pu être faits prisonniers de guerre , & jusqu'à ce qu'ils soient mis en liberté , & qu'ils aient obtenu la restitution de leurs marchandises , de leurs bâtimens , & qu'on ait relâché les vaisseaux de guerre de la Sublime Porte & les équipages qui se trouvent à bord .

Il est certain que la sureté & le repos de ses Etats ne fait pas un devoir seulement à la Sublime Porte de s'armer contre ceux qui ont élevé en France l'étendard de la sédition & de la révolte ; toutes les Puissances Européennes y ont le même intérêt ; & elle espère que dans cette circonstance toutes les Cours amies s'intéresseront à la Sublime Porte , formeront des vœux pour elle , & s'occuperont à lui donner directement & indirectement des marques de leur amitié & disposition à la secourir .

Le 1 Rebyul Egire , 1213 (10 Septembre , 1798) .

M E R C U R E
B R I T A N N I Q U E.

N.º VIII.

10 DECEMBRE, 1798.

Réponse à une Question proposée à l'Auteur.

VOUS m'apprenez que vous êtes occupé de rédiger dans votre langue une *Histoire de la Révolution de France*; & vous me demandez mon sentiment sur ceux qui vous ont précédé dans cette carrière.

Un annaliste peut recueillir le récit d'un événement; mais ce n'est qu'au bout d'un siècle qu'on écrit l'histoire d'une époque. Lorsqu'on est un *Clarendon*, un *Cardinal de Retz*, un *Guichardin*, lorsqu'on a été soi-même acteur, & acteur important dans les affaires publiques, on est autorisé à en faire connoître les particularités, & le public les reçoit avec confiance.

Les contemporains peuvent transmettre à la postérité des mémoires de leurs tems : l'historien vient à leur suite, compare, éclaircit, & cherche la vérité dans ces matériaux, en écartant ce que les passions, l'esprit de parti & les préjugés ont dicté d'inexactitudes & d'infidélités.

Mais devancer ces mémoires particuliers, ces recherches indispensables de la critique, cette maturité que les années donnent à la juste connaissance des hommes & des faits, c'est écrire pour la curiosité & non pour la raison, c'est tracer un paysage au milieu des brouillards d'automne.

Mille faits intéressans de l'histoire ordinaire sont encore obscurs & douteux ; ils ont épuisé la sagacité des savans, ou échappé à celle des hommes publics. Savons-nous quel fut le degré de la complicité de *César* dans la conjuration de *Catilina* ? On a élevé des doutes plausibles sur la réalité du complot formé contre Venise par le Marquis de *Bedemar* : la mort de *Charles XII* a fait naître vingt conjectures ou relations diverses ; on ne sait encore si elle fut l'ouvrage d'un assassin, ou du canon de *Frédéricshall*.

Vous serez effrayé, à la moindre réflexion, de la tâche que vous vous préparez. Il a fallu

près de deux siècles pour produire une histoire supportable de la Ligue ; & où sont vos *Dé Thou*, vos *Sully*, vos *Péréfixe*, pour éclairer votre carrière ?

Il ne s'agit ici ni d'un règne, ni d'un ministère, ni d'une guerre civile, ni de quelques hommes à la tête des armées ou d'un gouvernement. Qui vous guidera au milieu d'une confusion de sectes & de partis, dont l'origine, le but & le caractère embarrassent encore les gens instruits & les témoins ?

Les annales du monde nous ont conservé le souvenir de plusieurs de ces ères climatiques, où le vertige de la déraison, combiné avec les passions humaines, s'emparoit de la société, pour en détruire l'harmonie & punir les générations. Ce fléau s'est développé à époques périodiques, comme ceux de la petite vérole & de la fièvre tierce ; mais, chacune de ces époques eut sa force motrice & sa nature propres. Tout se ressemble dans les élémens ; tout se diversifie dans les développemens : il faut distinguer ces différences & ces rapports ; ce discernement n'est pas l'ouvrage d'un jour, ni de dix ans.

Vous entendez répéter que la Révolution de France est inouïe & épouvantable. Il n'y a

rien d'inouï dans le monde, pas même l'étonnement des sots. Quant à l'épouvante; hélas! étoit-il plus doux d'être à Paris un Royaliste loyal, lorsque *Charles le Mauvais* assassinait le Maréchal de *Champagne* dans les bras même de son Souverain? Etoit-il plus doux d'être l'Amiral de *Coligni* en 1572, que le Prince de *Condé* en 1798? Etoit-il plus doux d'être le petit-fils d'*Aurengzeb* ou de *Michel Paléologue*, que le petit-fils de *Louis XIV*?

Toutes choses sont uniques pour les contemporains des événemens. Cependant, l'histoire ne nous offre que des horreurs perpétuelles & dissemblables. Le jugement de ces dissemblances honore l'écrivain; le récit des similitudes n'exige que la science d'un érudit.

Ce qui sert à faire de la Révolution de France un tableau sans exemple, ce ne sont ni ses doctrines, ni ses crimes, ni ses origines, ni ses malheurs; c'est le caractère particulier de ses auteurs & de ses victimes; c'est ce mélange de méchanceté usurpatrice & de fanatisme scolastique, entés sur la vanité nationale; c'est cet enchaînement de crimes rendus nécessaires par d'autres crimes, dans ces transitions graduelles de l'esprit d'indépendance au besoin d'un despotisme régulier, c'est cette inconstance

des opinions après la fièvre del'énousiasme ; c'est cette union de génie des sectes à celui des conquérans , qui attaque à la fois les territoires & les institutions , les religions , les usages , les mœurs , les propriétés , & les sentimens publics ; c'est ce concours de l'hypocrisie avec la férocité , du langage , des lumières avec la bassesse de l'ignorance , des sophismes avec les forfaits , & d'une corruption perfectionnée avec la brutalité des tems de barbarie ; c'est , enfin , ce contraste éternel entre les principes & les actions , entre l'empire des idées & celui des intérêts , entre la force des hommes & celle des événemens ; contraste qui , après avoir enfanté une suite de vicissitudes , les à perpétuées , & qu'on n'explique ni par des déclamations , ni par des fables apocalyptiques sur les *causes secrètes*.

Si vous n'appercevez dans ce prodigieux mouvement qu'un trône renversé , des nobles proscrits , des prélats spoliés , & une République instituée , vous restez au milieu de votre route , & vous prendrez les moyens pour les résultats .

Ne pensez pas de porter la lumière dans un dédale si compliqué , aussi facilement que l'imaginent ceux qui , sous le nom d'histoire ,

écrivent des *factums* pour leur parti, des compilations pour les libraires, & des contes tragiques pour les désœuvrés.

A chaque pas, vous serez arrêté, par des doutes, ou par des incertitudes : vous le serez dans l'examen des causes, dans l'analyse des progrès & des variations, dans le jugement des personnes.

Défiez-vous des narrateurs qui rencontrent à point nommé les racines de la Révolution ; qui, après avoir construit leur système d'origines, l'établissent par des récits défigurés ou fabuleux ; qui vous donnent pour des preuves ce qui est en question, & font l'histoire pour leur hypothèse, au lieu de bâtir l'hypothèse sur l'histoire.

Comment distinguerez-vous les causes essentielles des causes occasionnelles, ce qui fut prévu ou imprévu, les conspirations des événemens fortuits ? Comment ferez-vous la part des actions spontanées ou réfléchies, & celle du hasard ou des conjonctures qui concoururent à leur détermination ?

Une révolte peut être l'ouvrage d'un quart-d'heure ; les Révolutions sont celui des siècles. Aucune n'eut sa source dans un principe inopiné ; mais en s'unissant à une ou plusieurs

causes accidentelles , leurs mobiles préparatoires & antécédens les développent . La poudre à canon éclate à l'approche d'une étincelle ; ce n'est pas l'étincelle qui compose la poudre à canon .

Vous lirez par-tout ou que l'excès du pouvoir absolu , ou que les ravages de la philosophie , ont renversé la Monarchie Française . L'un vous dira que le joug de l'Eglise & de la Noblesse étoient insupportables ; l'autre vous assurera que sans les académies , les banquiers , & les livres , le peuple eût aimé ses supérieurs avec tendresse . Vous entendrez tous les Ordres s'accuser ; la Cour se plaindre des Parlemens , les Parlemens des Ministres ; la Noblesse provinciale des Courtisans & des Dignitaires ; les Gens de Guerre des Gens de Loi ; le Commerce , des uns & des autres ; le Clergé , de l'Irréligion publique ; le Public , des richesses & de l'influence du Clergé . Cent cabales ont nuancé les factions ; vingt partis se sont croisés & combattus ; aucun n'a pu acquiescer ou conserver de consistance . On est submergé dans un déluge d'apologies & d'imputations . Tel a défendu en 1788 ce qu'il a réfuté en 1790 . La légitimité des opinions & de la conduite se mesure par les dates : la révolution , à ses ap-

proches, ressembloit à un festin où chaque convive cherchoit son plat de préférence. Lorsqu'on s'est apperçu que le repas étoit empoisonné, on s'est jeté les assiettes à la tête, & les cuisiniers sont restés maîtres du champ de bataille.

Ceux qui récusent l'influence des causes antérieures, morales & politiques, s'en prennent aux personnes, & avec cinq ou six noms expliquent les mystères de la catastrophe.

Elle s'est formée de cent mille élémens. Malheur au visionnaire qui monte sur un seul ressort cette roue sanglante, dont les machinistes, les conducteurs, les réparateurs, ont éprouvé le tranchant, & qui brise ses véhicules comme ses obstacles.

Vous démêlerez les principes divers de la Révolution; vous les dénombrerez, à l'exemple de quelques écrivains; mais vous n'apprendrez rien de nouveau au Public par cette description, si vous ne désignez juste le degré d'influence, la place, l'activité précise de chacun de ces mobiles, & leur corrélation d'où à résulté leur concours. Tout le monde, en se promenant dans un bois, peut compter les arbres qui l'ombragent; mais il est réservé au naturaliste de discerner les espèces.

Si vous vous bornez à dire que la Révolution est arrivée parce qu'elle devoit arriver , tous les docteurs & les beaux esprits vous riront au nez ; mais vous en aurez plus dit en deux mots qu'eux dans leurs nomenclatures & leurs définitions , & votre livre aura le premier des mérites, celui d'être très-court.

Un ancêtre de *Louis XVI* disoit un jour à ses confidens : “ Cette Monarchie a 1400 ans “ de durée ; elle est bien vieille ; cela n'ira pas “ long-tems . ” Losqu'un Roi est contraint , ainsi que le fut ce généreux & bienfaisant *Louis XVI*, d'appeler lui-même une révolution , on peut la juger irrésistible. Il est possible que d'autres plans , ou d'autres Ministres , que le hasard ou la prévoyance , en eussent modifié la nature : mais si ses chances furent subordonnées , sa nécessité ne l'étoit pas. Jusqu'aux fautes qui l'ont aggravée ; entroient dans l'ordre prédestiné de cette tragédie ; ces fautes même furent autant d'effets des causes invincibles qui lui donnoient l'existence , & s'en trouvoient inséparables.

En remontant ainsi à l'échelle primitive de ces causes , vous serez accusé d'esprit philosophique ; vous aurez presque autant d'ennemis que de lecteurs , & vous ennuyerez la foule

qui exige que vous parliez à ses passions , ou que vous lui montriez la lanterne magique.

Attribuez la chute de la Monarchie Française à l'Ordre des Templiers & à ses successeurs , aux rêveries inintelligibles de quelques pédans d'Allemagne , que vous ne comprenez pas vous-même ; faites d'un Prince efféminé , sans courage d'esprit , sans moyens , sans talens ,—faites de ce Duc d'Orléans , instrument aveugle de cent bandits entreprenans , & tellement absurde dans ses crimes que chacun d'eux le pousoit à l'échafaud , faites-en un *Cromwell* , & remettez-lui le sceptre de la révolution. Montrez-nous que , dans son ensemble & ses détails , elle fut préméditée , organisée , & déployée , comme un automate dans les mains de Vaucanson . Qu'il n'y ait pour vous rien d'obscur ni de douteux . Soyez tranchant dans vos interprétations & vos jugemens ; copiez des sottises de parti , & des bruits de société ; écrivez l'histoire comme l'almanach boiteux , vous aurez des prôneurs & une pension de votre libraire.

Mais si les scrupules vous arrêtent , ils vous arrêteront jusqu'en 1860.

Nulle époque n'a fourni à l'historiographe une telle immensité de matériaux & de publications . Tentez de faire l'extrait de cette bi-

bliothèque ; & si , avec un esprit juste & une tête calme , vous en tirez cinquante pages de vérité , votre patience sera largement récompensée .

En entrant dans un magasin de livres , un sceptique judicieux s'écrioit : “ Je parie qu'à l'ouverture de chaque volume je trouve une erreur ou une fausseté . ” J'en dis de même , sans hésiter , du magasin révolutionnaire ou contre-révolutionnaire . C'est justement cette multiplicité d'écrits , de gazettes , de plaidoyers , qui fait la disette de l'historien . — Comment se reconnoître au milieu de tant de récits , de mensonges , & de contradictions ? — Comment découvrir dans cet océan d'erreurs *authentiques* , la trace de la justice & de la vérité ?

Il faudra un demi-siècle pour débrouiller ces annales de la fureur & de l'imposture humaines . Tout est procès ; chacun est juge & partie . — Point de nuances ni de modifications . Ici *Bailly* est un *scélérat* , là *Petion* est un homme *vertueux* . *M. Necker* est un conspirateur affreux , ou le modèle des Ministres . — L'art surtout consiste , non à raconter & à juger les actions évidentes , mais à interpréter les intentions , à deviner les motifs , & à trouver toujours la vraisemblance dans la noirceur .

Nous avons quelques ouvrages dignes d'être consultés : graces aux travaux de M. *Mounier* sur la journée du 5 Octobre, de M. le Marquis de *Bouillé*, *Bertrand de Molleville* , & de M. *Necker* , plusieurs faits sont éclaircis ; ces lumières rendent plus sensibles les immenses lacunes des annales du jour , & qui les remplira ? Le tems , qui amènera les révélations , qui rendra la France à l'état civilisé , & qui rouvrira la source des recherches .

Il n'y à ni recherches , ni critique , ni bonne foi , ni bon sens , dans les compilations déclamatoires dont nous sommes inondés . Chaque parti a eu ses avocats & ses menteurs . — Qui est en état de devenir leur arbitre ?

Quant à ceux qui , ayant abandonné la France en 1789 ou en 1792 , vous donnent avec précision l'état moral , civil , politique , financier & révolutionnaire de la République en 1798 ; qui adressent aux Ministres des Cours de l'Europe des mémoires instructifs sur l'opinion & les opinions , sur les Généraux & les Directeurs , sur la nature des partis en France , où il n'y à plus de partis ; qui ont des intelligences dans tous les Départemens , & qui savent à point nommé quand & comment doit s'opérer

la Contre-Révolution ; Dieu vous préserve de tomber entre leurs mains !

Les Façons écrasées sont babillardes dès qu'elles ont passé la frontière ; mais il y a peu à recueillir dans leurs récits, le plus souvent personnels, & où trois ou quatre faits connus de tout le monde sont noyés dans des raisonnemens, des apostrophes, & des avis. *Il ne faut jamais croire aux rapports des proscrits*, a dit *Machiavel* : maxime très-sensée, que négligent trop souvent les Ministres & les Historiens.

Les Partis dans l'intérieur succombent ou triomphent : abattus, ils gardent le silence ; triomphans, ils étouffent la vérité. Tous ces mensonges de circonstance, ces portraits tracés par la vengeance, ces narrations fidelles qu'ont multiplié les infidèles Brissotins, les Dantonistes, les assassins & les amis de *Robespierre*, les Thermidoriens & les Terroristes, méritent la même confiance que les relations de *Buonaparte* ou de *Barrère*.—C'est non la vérité que chacun d'eux vouloit faire connoître, mais la portion de vérité qui pouvoit servir le mieux à noircir leurs antagonistes.

Des manufacturiers littéraires ont entrepris & publié en France, trois Histoires complètes de la Révolution. Ce sont des résumés de gazet-

tes, & de gazettes partiales, car chacun de ces compilateurs a eu soin de puiser dans les sources les plus favorables à ses sentimens : une histoire de la Révolution publiée à Paris, est, d'ailleurs, une solécisme.

Beaucoup de gens écrivent leurs *Mémoires*, pour faire l'histoire personnelle de leurs talens, de leur mérite, & de leur conduite. Dans les tems de troubles & de factions, ces écrits intéressés doivent être très-suspects. J'aurois plus de confiance dans les *Mémoires* de *Dumourier*, si à chaque page je n'y lisois l'éloge de ses démarches, de ses avis, de ses variations, de sa politique, & la condamnation de tous ceux qui lui refusèrent confiance. En lisant les *Mémoires* de M^{de} *Rolland*, on apperçoit l'actrice qui travaille pour la scène, & qui noie dans une foule de puérités, l'apologie de ses amis & la satire de ses ennemis : toutes les figures y sont peintes en buste, & le plus souvent par le pinceau des passions. J'ai connu personnellement cette femme, dont la mort héroïque a expié l'égarement, dont l'ame ardente & la tête ambitieuse eussent mérité un cloître ou une principauté, dont l'esprit fin & turbulent étoit aussi propre à diriger des intrigues, qu'incapable d'écrire avec fidélité les scènes d'hor-

reur où elle n'avoit pas craint de jouer un rôle.

Quant aux faiseurs de dictionnaires , de brochures historiques , & de *Notices des principaux personnages* , qui , dans l'étranger , recueillent les sottises imprimées en France , qui vous citent le *Moniteur* comme on citeroit *Hume* ou *Tite Live* , & qui , dans des vues de parti , copient des ouvrages de parti , on ne sait ce qu'on doit admirer le plus , de leur hardiesse ou de la crédulité de leurs lecteurs.

J'ouvre , par exemple , un Recueil en deux volumes , publié à Londres par *R. Philips* , pour l'instruction de l'Angleterre , sous le titre de *Biographical Anecdotes of the Founders of the French Republic , and of other eminent Characters* , &c. L'auteur certifie dans sa préface , qu'il écrit sur les meilleures informations , & qu'il est parfaitement instruit de tout ce qu'il va conter au public.— Ces *informations particulières & parfaites* consistent à transcrire les éloges que se sont donnés à eux-mêmes , ou qu'ont reçu de leurs complices les principaux acteurs de la Révolution.

Le rédacteur gémit sur la perte de ces héros , & sur les flots de sang qu'a coûté l'acqui-

sition de la *liberté* ; mais il s'en console en songeant que cette dépense d'hommes sera *amplement compensée par le bonheur d'une innombrable posterité*.—C'est ainsi que M. *Philips* ou son biographe expriment leur tendresse pour leurs contemporains.

On lit par exemple dans ces *anecdotes* alphabétiques , que l'Abbé de *Lille* fut enfermé sous *Roberspierre* , & que son neveu a composé l'Hymne des Marseillois. — L'Abbé de *Lille* n'à jamais été enfermé , & n'à point de neveu.

Que M. de *Buffon* fut l'ami & le précepteur de *Condorcet* , l'homme de France que M. de *Buffon* détestoit le plus , qu'il avoit jugé le mieux , & qu'il s'efforça d'écarter de l'Académie Française.

Que M. *Turgot* appela ce même *Condorcet* auprès de lui , pour l'assister dans les opérations politiques qui exigeoient la connoissance des mathématiques.—M. *Turgot* donna à *Condorcet* un beau logement à l'Hôtel des Monnoies , & une pension exorbitante , avec le titre , sans fonctions , d'*Inspecteur des Monnoies* ; pension & logement que M. *Necker* supprima ; ce qui valut à ce dernier vingt libelles du Philosophe.

Son biographe admire la beauté de son discours aux Jacobins après la journée du 20 Juin 1792, & sur-tout cette phrase : “ Le peuple a offert au Roi le bonnet rouge ; *Marc-Aurèle* ne l’eût pas dédaigné. ” — *Marc-Aurèle* eût probablement jeté l’orateur & l’audience dans une basse fosse , pour le bien du Peuple & de l’Etat. — Observez que c’est ce *bonnet rouge* qui affama *Condorcet*, vagabond & sans pain dans les souterrains de Clamart, & qui le réduisit à s’empoisonner dans le cachot où ses frères & amis l’avoient jeté. — Le compilateur affirme que ce *Condorcet* vota pour le bannissement du Roi. Personne n’ignore qu’il vota pour la peine la plus sévère après celle de mort, c’est-à-dire pour celle qui eût chargé de fers pendant 40 ans ce Monarque dont il avoit été le pensionnaire.

Le même auteur apprend au public que je suis Abbé, que le Gouvernement Impérial m’a chassé de Bruxelles, & que je vis en Hollande où je n’ai jamais été.

Mais, en revanche, il traite magnifiquement *Collot d’Herbois*; il prédit que ce galant homme sera inscrit au *Temple de l’Histoire*, & que sa mémoire sera honorée & révérée comme celle

d'un des illustres fondateurs de la République Française.

Puis, songez à composer des histoires générales ou des histoires particulières ; puis comptez sur les livres , & sur les jugemens des contemporains.





A N T I D O T E
AU CONGRÈS DE RASTADT;
OU

PLAN D'UN NOUVEL ÉQUILIBRE POLITIQUE
EN EUROPE.

(Brochure de 312 pages, imprimée en Allemagne, sous le
nom de Londres. 1798.)

APRÈS tant d'ouvrages inutiles ou dangereux, tant d'avertissemens aux Puissances sur leur conduite par des gens qui ne savent pas se conduire eux-mêmes, tant de manifestes déclamatoires pour ou contre la révolution; dans ce flot d'imprimés politiques, où l'on traite tout excepté la question, de mémoires où tout est résolu, prévu, & arrangé, de dissertations où chacun fixe la boussole des événemens & de l'univers au clocher de son village, à la fin nous avons un Ecrit où l'on ne répète point ce que d'autres avoient déjà répété, & qu'on peut lire sans regretter la perte de son tems.

Cette brochure a paru dernièrement en Allemagne, sans nom d'imprimeur & de libraire; omission dont il faut conclure que l'auteur n'a

trouvé sur le continent ni un Gouvernement , ni une ville , ni un marchand de livres , assez hardis pour autoriser cette publication .

Lorsqu'à sa lecture on aura vu qu'elle a toute entière pour objet , l'examen & la défense des premiers intérêts de l'Europe , le tableau de ses dangers & de ses ressources , & celui des effets qui doivent résulter de la puissance actuelle de la France , on aura la juste mesure des dispositions pusillanimes qui dominent encore sur le Continent .

L'auteur énonce dans sa Préface une vérité frappante , en rappelant les outrages dont le Directoire & ses agens fatiguent par-tout & impunément les Princes . “ Il faut enfin , dit-il ,
 “ prendre un parti , & choisir entre n'avoir
 “ pas des Rois , ou en avoir de véritables . Il
 “ vaut mieux mille fois s'en passer , que de
 “ voir dans leurs personnes couvrir la royauté
 “ d'insultes , restées toujours sans vengeance .”

Personne n'a mieux déduit que l'écrivain , en moins de mots , & avec une sagacité aussi juste , l'état des questions du jour . Il résume d'abord dans un chapitre , tracé à grands traits , les caractères de cette révolution qui a produit tant de méprises , de mauvais juges & de mauvais peintres , & qui , à tous ses fléaux , a a-

jouté celui des empiriques qui promettent d'en guérir le genre humain, pourvu qu'on prenne de leur drogue, & sur-tout qu'on la paye.

Tout ce qu'on peut dire de profond, d'évident, & de sommaire sur ce sujet, se trouve dans les trente premières pages de cette brochure, écrite avec autant de force que de clarté.

Nombre de François expatriés, les Entrangers qui les copient, les Ministres qui leur accordent confiance, n'apperçoivent dans la subversion de la France que leur histoire personnelle, & dans la révolution qu'une émeute prolongée par des scélérats. Nombre d'hommes en place & de raisonneurs au dehors en sont encore à croire qu'on peut transiger avec ce volcan, & l'éteindre en le laissant brûler. J'invite les uns & les autres à méditer les observations que présente l'auteur sur l'*universalité*, sur la *mobilité*, la *rapidité*, l'*incompatibilité* de la révolution, avec tout ce qui existe encore, hors de la ligue de ses domaines. “ Par le fait de la
 “ révolution, dit-il, l'Europe est constituée en
 “ état de démolition dans toutes ses parties ;
 “ religion, mœurs, langage, démarcations des
 “ Etats, forme de gouvernement, classement
 “ des hommes entr'eux, base des propriétés ,

“ tout est effacé, tout est refondu. La révolu-
 “ tion brise d’abord les empires; elle en jette
 “ ensuite les morceaux dans ses creusets: déjà
 “ six nouvelles Républiques en sont sorties.
 “ Telle a été, telle est, telle sera toujours la
 “ révolution. C’est un corps de destruction com-
 “ plettement organisé pour cette fin, parfaite-
 “ ment homogène, adhérent dans toutes ses
 “ parties, qui dans sa course doit tout écraser
 “ ou être écrasé lui-même. La révolution ne
 “ s’en défend pas, elle déchire à plaisir le voi-
 “ le sur l’avenir comme sur le passé.

“ Elle a résisté aux changemens des Chefs,
 “ aux chocs des factions, aux attaques des en-
 “ nemis armés, aux embûches des ennemis se-
 “ crets: quiconque en a saisi les rênes, les a
 “ tenus d’une main également ferme; elle sem-
 “ ble avoir déposé son double esprit sur tous
 “ ceux qui l’ont dirigée. ”

A la vue de ce qu’on a tenté jusqu’ici pour
 combattre cette ouvrière de destruction, on
 partage le sentiment qu’exprime l’auteur, lorsqu’
 il ajoute: “ N’est-il pas plaisant de voir la
 “ plupart des Gouvernemens, s’évertuer à don-
 “ ner un démenti à la révolution sur sa propre
 “ nature, & lui soutenir, en dépit des faits,
 “ malgré ses avertissemens réitérés, qu’elle n’est

“ pas ce qu'elle dit être; car c'est le sens véritable de toute leur conduite. ”

Les révolutions combinées d'opinion & de politique sont les seules qui changent la face du monde; c'est cette combinaison que perdent sans cesse de vue les routiniers diplomatiques, & la classe encore plus absurde des gens de guerre, qui, lorsqu'ils ont tracé de belles évolutions sur le papier, assiégé quelques places, ou remué quelques bataillons, imaginent avoir détrôné un empire devant lequel les généraux, les armées & les forteresses, sont venus tomber en poussière.

“ Si Mahomet, observe très-bien l'anonyme; n'eût voulu qu'un royaume, peut-être fût-il resté conducteur de chameaux; mais il est révolutionnaire en religion, en législation, en morale: les esprits s'enflamment, les dogmes s'étendent avec l'empire, le roi disparaît, mais le prophète législateur regne encore sur la plus grande partie du monde. ”

Rien ne manqueroit à la Révolution Française, pour réunir au degré le plus éminent, les attributs & les dangers de ces doubles révolutions, si ses opinions étoient susceptibles d'un fanatisme aussi opiniâtre que celui de systèmes religieux. Encore a-t-elle suppléé à cet

enthousiasme par le zèle de l'impiété & par le fanatisme d'égalité, d'autant plus contagieux qu'il frappe les sens autant que l'imagination. D'ailleurs les révolutions de ce genre commencent par l'enthousiasme, se consolident par leur extension, & se maintiennent ensuite par la nécessité.

Quelque mobile que soit, & que puisse être le système François dans ses métamorphoses & ses modifications, son principe demeure fixe & immuable; c'est dans son principe seul qu'il faut la chercher. Or, son essence la rend incompatible avec ce qui n'est pas elle, avec tout ce qui a existé avant elle, avec tout ce qui existe autour d'elle. " Il vous conviendra d'examiner, " si la République Française peut coexister avec l'Angleterre, " a dit *Monge* au Directoire.—Voilà qui est parler conséquemment & clair, & qui n'est pas dit pour l'Angleterre seule.—" Voilà la question devant laquelle tomboient toutes celles de jalousie, " de rivalité, de haine, en un mot, toutes ces " misérables querelles, que six années de malheur commun ont, quoi qu'on en dise, à " peine épuisées. "

Pourquoi la Suisse pacifique a-t-elle été attaquée, & son gouvernement détruit? A cause de leur incompatibilité avec la révolution qui,
de

le gré ou de force , les a fait entrer dans ses noules . C'est au même titre que le Pape a été détruit : il y avoit trop de simplicité de croire qu'une révolution d'athéisme toléreroit à sa porte , sous les attributs de la souveraineté , le Chef d'une religion qu'elle poursuit par-tout .

On observe dans les hommes qui servent la révolution , la même incompatibilité que dans ses principes . “ Leur cœur , fermé aux affections ordinaires , ne s'ouvre qu'à celles de la révolution : leurs yeux suivent d'autres règles d'optique , leur esprit conçoit & produit , leur cœur bat différemment de celui des autres hommes . Si quelques-uns tombent ou s'égarent dans cette dure carrière , ils sont remplacés à l'instant par de nouveaux candidats , dont la succession rapide fait régner sur cette Révolution le feu d'une éternelle jeunesse . ”

“ On a remarqué que l'époque Augustale a compris un espace de 160 ans pour 70 Empereurs , c'est-à-dire un peu plus de deux ans pour chacun ; tandis que la France n'a compté que 66 Rois pendant 1400 ans . Les huit annés de la Révolution ont donné à la France plus de Chefs que la troisième race n'a donné de Rois pendant 70 ans . ”

En comparant, ensuite, les forces de l'Europe avec celles de la Révolution, l'auteur n'hésite pas à faire pencher la balance en faveur de celle-ci : il établit cette opinion sur l'anéantissement des bases qui avoient fixé l'état politique de l'Europe, par les traités d'Oliva, de Westphalie & d'Utrecht; sur l'infériorité relative des agens réciproques, sur les principes d'union qui existent entre toutes les branches de la Révolution, sans exister chez ses adversaires; enfin, sur les principes de conservation qu'elle s'est ménagés.

Dans cette déduction, qui auroit un poids décisif si l'auteur l'eût moins généralisée, il remarque ce que la France & le Continent n'ont que trop prouvé, c'est-à-dire, qu'à la suprématie du crime les Révolutionnaires ont uni celle de l'activité, de l'intelligence, de l'énergie & des talens. Leurs succès ont dégradé la plupart des anciennes réputations.

Le côté le plus foible de la partie de l'Europe non révolutionnée est la désunion, l'égoïsme & l'isolation. Entre mille exemples, celui de la Suisse, du Pape, & de l'Angleterre, délaissés par les autres Puissances, suffit à l'auteur, qui n'a pas de peine à démontrer les

conséquences de cet abandon. Voilà, cependant, jusqu'au milieu de l'été dernier, ce que l'Europe opposoit à cette chaîne de " Directoires, de Corps Législatifs, en alliance permanente, fraternisant à Paris sur l'autel de la liberté, & s'appuyant sur des bases communes d'intérêt & d'institutions civiles & religieuses. Certes, c'est là une formidable Coalition, & telle qu'il falloit les flancs de la révolution pour la concevoir, & pour l'enfanter. "

Dans les Chapitres suivans on décrit les imperfections de l'ancien équilibre politique, & sa subversion absolue à laquelle le Congrès de Rastadt a mis le sceau, par la cession de la rive gauche du Rhin.—Il est évident que ce Congrès, dont le ridicule a presque fait oublier les débats assommans & la perplexité, n'a fait que tourner dans un cercle vicieux, sans jamais entendre ou poser la véritable question. Avant d'écrire une seule note, l'Empire avoit sanctionné sa ruine, en reconnoissant l'aggrandissement colossal d'une Puissance à laquelle il lui devenoit désormais impossible d'opposer autre chose que des dissertations de droit public. Qu'avoit-il à dire à ceux qu'il laissoit maîtres des Pays Bas, de la Hollande, de la Suisse,

de l'Entre-Meuse & du Rhin? Que signifient ces contestations sur une aliquote de territoire, lorsqu'on a abandonné tout le reste? Ou il falloit disputer en totalité cette aliénation, ou demeurer convaincu qu'on disputeroit en vain sur les concessions ultérieures. Tout ce déplorable Congrès roule sur cette méprise, & c'est toujours la même qui règne depuis l'origine, de négliger toujours les principes de la Révolution, pour ne s'attacher qu'à ses accessoires & à ses moindres conséquences. La perpétuité de ce contresens confond la raison. Est-il un seul homme grave qui puisse contester deux minutes sur cet axiome de fait, présenté par tous les bons esprits & par l'auteur de l'*Antidote*. “ Qu'à ses anciennes possessions & à celles qu' “ elle s'est incorporées, la France joigne encore “ l'accession des Républiques dont elle s'est en- “ tourée & dont elle dispose, & l'on verra que “ la France n'est plus un membre de l'Euro- “ pe, mais son vrai Suzerain. ”

De ces lugubres vérités, l'écrivain passe à la démonstration de la nécessité d'un nouvel équilibre, plus solide que l'ancien, & plus propre à contre-balancer le pouvoir de la France, qui, deux fois dans un siècle, a exposé l'Europe à la perte de sa balance politique.

Son plan consiste à réunir à la Hollande, les Pays-Bas, le Duché de Juliers, & la partie de l'Evêché de Liège à la gauche de la Meuse, sous un seul Gouvernement attribué à la Maison d'Orange, avec un titre royal.—Au midi, il distribue au Roi de Sardaigne le Milanais, le Duché de Modène, le Bressan, & la République de Gênes. L'Empereur conserve l'acquisition de Venise; on y ajoute Mantoue & le Mantouan jusqu'à Crémone. Le Duc de Parme est doté de la Sardaigne & de la Corse, Naples de Benevent, l'Electeur Palatin du Duché de Luxembourg: le reste de l'Europe demeure à sa première place. Il faut lire dans l'ouvrage même les développemens de ce grand drame, ses convenances, & ses effets.

Pour l'exécution de son projet, l'auteur resuscite l'Europe, avec des organes suffisans pour resaisir ce qu'elle a perdu, & recouvrer sa première sureté. Comment cette transition imprévue se concilie-t-elle avec les considérations antérieures sur la force relative des Puissances & de la Révolution? Loin de lever cette contradiction, l'écrivain s'en appuie, pour démontrer que cette inégalité de poids dérive toute entière de la fausse position où l'Europe s'est

placée, & non point de son épuisement ou de sa foiblesse absolue.

D'ailleurs, il n'y a plus de choix; ou il faut se résoudre aux conséquences de sa situation présente, & périr; ou il faut remonter l'équilibre, en poursuivant, les armes à la main, un plan quelconque analogue au système développé dans l'*Antidote*.

C'est un jeu de mots que de parler de paix au milieu d'un état de choses où toutes les conditions, tous les attributs de paix ont disparu. L'auteur combat avec la supériorité de la dialectique, de l'expérience & du jugement, cette vaine subtilité, dictée par l'incertitude & par la crainte, qui fait distinguer de l'état de guerre, celui de désordre, d'humiliation, de crise & de terreur, où l'on se trouve en ce moment.

“ Qui osera nier que la France ne soit en
 “ état d'hostilité & de conjuration permanente
 “ envers l'Europe entière, & par conséquent
 “ en guerre avec elle, sous ce double rap-
 “ port?—Si l'on éprouve sous le nom de la
 “ paix, tous les dommages de la guerre, on
 “ est en guerre, quoi qu'on en dise, & non
 “ pas en paix. Toutes les escobarderies, tous

“ les sophismes finissent là ; ces questions doivent se décider par l'histoire , & non par les livres de droit . Ici les gazettes sont des guides des plus sûrs que les publicistes . ”

On s'étonnera sans doute , non que l'auteur propose la guerre générale , comme le seul préservatif , ou du moins comme un jeu qui offre quelques chances , tandis que la dissolution graduelle & pacifique du Continent les exclut à-peu-près toutes , & le livre infalliblement aux invasions militaires ou insurrectionnelles de la révolution ; mais de l'entendre ranimer le courage & flatter les espérances , par un tableau des ressources aussi complet que l'a été celui des dangers .—La position relative des Puissances lui paroît meilleure qu'à l'époque de la Coalition . Au premier regard cette proposition a l'air d'un paradoxe ; au second elle inspire encore des doutes ; après un examen plus réfléchi , elle acquiert de la plausibilité ,

Les preuves de cette opinion , l'auteur les puise , 1^o, dans les changemens survenus depuis 1792 , qui ont diminué les motifs de désunion , & qui ont assuré aux Puissances principales , la Russie , l'Angleterre , l'Autriche & la Prusse , un accroissement matériel de force ;

2^o, sur l'amélioration sensible des dispositions publiques , soit dans les pays révolutionnés , soit dans ceux que le Directoire destine à l'être parmi le peuple , les négocians , & même parmi les gens de lettres. Par-tout le nombre des novateurs & des révolutionnaires est comprimé par une immense majorité, tout autant que par les Gouvernemens. Cela suffit.

L'auteur ajoute à ces remarques, une observation neuve & très-juste , sur le caractère de fidélité & de constance qu'ont soutenu les armées de la Coalition. " Si les François, dit-il, " avoient eu à lutter contre la persévérance " du malheur qui a poursuivi l'armée Autrichienne , peut-être n'eussent-ils pas gardé " quatre bataillons ensemble. " Tout ce qu'il ajoute sur les vraies causes de leurs succès , sur les exagérations & les jérémiades qu'on entend à ce sujet , sur le mauvais emploi qui a été fait des armées alliées , & sur-tout de cette admirable armée Impériale dont on ne pourra jamais assez célébrer la patience & le devouement, ne sera désavoué ni par un Homme d'Etat , ni par un Général qui sait autre chose que de faire marcher des troupes.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans son énumération des forces militaires respectives ,

ni dans ses apperçus sur leurs ressources de finance ; mais il nous semble qu'il a trop flatté le Continent sur le premier article. Les calculs comparatifs de population, de soldats disponibles, de revenus, sont des bases très-abusives de pronostics ; l'expérience ne l'a que trop prouvé. Evaluer, par exemple, à 110,000 hommes le contingent actif de l'Empire, outre les forces de l'Autriche & de la Prusse, est un mécompte de plus de moitié. Jamais l'Empire n'a pu fournir son contingent complet : ce sera bien pire si la guerre recommence.

Dans l'esquisse du plan de guerre & d'opérations que propose l'écrivain, il met à ses ordres 500,000 hommes, dont 50,000 Napolitains ; le reste, Autrichiens, Prussiens & Allemands : la Russie est exclue, & l'Angleterre confinée à la guerre maritime—Ni l'exposé de ce plan, ni les objections formidables dont il est susceptible, ne peuvent entrer dans cette analyse ; mais nous ne passerons pas sous silence l'abrégé des observations préliminaires qui le précèdent. Ce sont des vérités si palpables & si obstinément négligées jusqu'ici, qu'il est essentiel de les reproduire ; car toutes les armées, tous les généraux, tous les faiseurs possibles de mémoires n'empêcheront pas qu'on n'expie

une seconde fois , & pour toujours , le mépris de ces préceptes.

“ Si l'on fait encore la guerre à la France ,
 “ qu'on la fasse bien : si on la fait mal , ce se-
 “ ra un poison mortel. Il vaut mille fois mieux
 “ ne pas l'entreprendre , que de la recommen-
 “ cer telle qu'elle a déjà eu lieu. Tout écri-
 “ vain qui à étudié le génie de la Révolution ,
 “ seroit criminel de le taire. *La première gran-*
 “ *de guerre qu'on fera à la France , sera aussi*
 “ *la dernière .* ”

Parmi les causes des revers passés , il faut compter en première ligne , l'opposition constante dans “ laquelle la plupart des Cabinets
 “ se sont tenus avec les circonstances ; de ma-
 “ nière que n'appliquant jamais leurs efforts à
 “ des tems ou à des lieux opportuns , les plus
 “ belles armées se sont évanouies en fumée &
 “ devoient finir ainsi. La guerre étant faite au
 “ compte de Puissances très-différentes par les
 “ localités , il faut un centre commun de déli-
 “ bération , à portée du théâtre principal de la
 “ guerre.—L'Ennemi est UN ; toutes les auto-
 “ rités sont concentrées dans le même lieu. La
 “ dispersion des Conseils est une des choses
 “ qui a porté le plus de langueur dans la guer-
 “ re de la Coalition. ”

Une déclaration solennelle des intentions invariables des Puissances devrait précéder les hostilités, pour effacer les défiances où l'aberration des intérêts particuliers ont jeté par-tout Peuples & Gouvernemens. L'ordre public, le crédit public, la propriété publique, la sureté générale, sont des biens communs à tous les Etats, à toutes les nations. Jamais on ne popularisera la guerre, jamais on ne préviendra les divisions, jamais on n'atteindra la Révolution; avec d'autres principes de résistance & d'attaque.

“ Dans tout le cours de la Révolution, les
 “ Cabinets ont été mal informés, les Généraux
 “ encore plus mal. Les Hommes d'Etat, con-
 “ damnés, par la multitude des affaires, à ne
 “ pouvoir lire, entendre & comparer tout, se-
 “ ront toujours égarés par la classe d'hommes
 “ auxquels ils avoient confié le soin de les ins-
 “ truire; ” classe composée généralement ou de
 martyrs ou de complaisans de la Révolution;
 les uns toujours présomptueux, & ne doutant
 de rien; les autres toujours intimidés, ou fei-
 gnant de l'être, & dont le microscope grossit
 les dangers, comme le talisman des crédules
 contre-révolutionnaires les dissipe. En tems or-
 dinaire, on n'a besoin que d'espions; aujourd'hui,

on ne peut se passer d'observateurs. Malheur à ceux qui les confondent, car ils auront ou de détestables espions, ou de détestables observateurs.

Plaignons sur-tout les Gouvernemens qui, dans une crise où tout faux-pas vous mène au précipice, accordent aucune confiance à quiconque n'ayant rien à perdre & tout à recouvrer, commence sa mission comme le Maître de trictrac dans la Comédie Française du *Joueur*, par demander l'avance de ses peines.

L'auteur n'est pas moins fondé à accuser la négligence avec laquelle on a lu & étudié les papiers publics de Paris. " Ils ont tout dit, " tout annoncé d'avance; personne n'a voulu " ni les entendre, ni les croire, & l'expérience n'a corrigé ni les rieurs ni les incrédules."

Il y a un an que le *Rédacteur* a tracé tout ce qui se passe à Rastadt. La chute du Pape, l'invasion de la Suisse, l'expédition d'Egypte, faisoient la fable de Paris, l'entretien de tous les bureaux, & le texte des gazettes, bien longtemps avant l'événement. Le Directoire emploie trois ou quatre plumes à des annonces justificatives des crimes commis, & à des annonces anticipées des crimes médités. Ce sont des signaux certains, toujours reconnus par ceux qui

savent lire les papiers de France, c'est-à-dire y voir ce qui y est, & non ce qui n'y est pas.—Ces intelligences-là sont plus sûres, & sur-tout moins chères que celle des escrocs, qui vendent pour argent comptant aux gens en place, les prétendus secrets du Directoire.

Nous regrettons de ne pouvoir transcrire le dernier chapitre de l'*Antidote*, écrit avec une vigueur de raison, & une précision de vérité, qu'il est peu aisé de rendre dans un extrait.—L'auteur y examine & y bat en ruines le système défensif, adopté par les Puissances au moment où il écrivoit, & auquel il n'est pas certain qu'elles veuillent renoncer. Il démêle très-bien leurs intentions, les intrigues, le but, les folles illusions qui les ont occupées dans l'origine, & depuis le *Traité de Campo Formio*.

Offensif ou défensif, le système de l'Europe n'est plus en son pouvoir. Au point où elle a laissé venir les choses, c'est le Directoire, en sa qualité de Chef de la Révolution Française, qui décide de la destinée publique. “ Vous
 “ aurez, dit-il, la paix ou la guerre suivant
 “ notre convenance, suivant le calme ou l'agi-
 “ tation qui domineront dans l'intérieur, sui-
 “ vant l'obéissance de nos armées ou le vide
 “ de nos trésors, suivant le besoin que nous

“ aurons de distraire un peuple vain & léger ;
 “ en l’occupant par des triomphes qui servi-
 “ roient également à l’asservir, & à l’effra-
 “ yer. ”

Enfin, l’Europe aura beau être en paix avec le Gouvernement, elle ne le sera jamais avec l’esprit révolutionnaire, bien plus indépendant de l’autorité que l’autorité ne l’est de lui. Si le Peuple de Vienne eût répondu à l’appel révolutionnaire de *Bernadotte*, pense-t-on que le Directoire eût eu l’intention ou le pouvoir de s’y opposer ?

Quant à cet amas de lieux communs sur l’instabilité de la révolution, sur sa fin prochaine, sur le changement de l’opinion, sur la lassitude des armées, sur l’appui de quelques généraux, sur la détresse des finances, j’exhorte les dupes opiniâtres de ces chimères rebattues, à méditer l’examen qu’en fait l’auteur.

Je partage l’intégralité de ses opinions à cet égard.

1.^o Peu importe aujourd’hui quelles loix régissent la France, ou quelles loix la régiront demain. Il n’y a plus de Constitution, il n’y a qu’un Gouvernement, qui plane sur la ruine des institutions, des droits, des factions, & de l’esprit public. Le Directoire sait très-bien

qu'on ne gouverne pas contre la majorité dans un Conseil représentatif; aussi s'en est-il assuré: s'il soigne l'entrée des députés, il soigne aussi leur expulsion; à deux reprises, & dans le cours de six mois, il a brisé le scrutin des deux factions opposées, sans que cet événement fût suivi d'un coup d'épingle.

2.^o Il n'y a plus de partis. L'immense majorité de gens qui désirent un Roi ou qui détestent le régime actuel, forme une série d'unités sans plan, sans chefs, sans centre, sans moyens de direction, sans ombre de pouvoir ou d'influence. La terreur l'a réduite à servir le Gouvernement contre les Jacobins, comme les Jacobins servent le Gouvernement contre les Royalistes.—Ces Jacobins, abhorrés de la multitude, ont des chefs, des plans, mais peu de bras; de manière que l'on peut dire que les uns sont des partisans sans parti, & les autres un parti sans partisans.

3.^o Le Peuple nul & dégradé n'est plus que le marchepied de ses maîtres. Il les déteste, & les méprise; mais la soumission & l'obéissance surpassent encore le mépris & la haine. Le Directoire a résolu un grand problème, au moins pour un tems quelconque, celui de gouverner contre les gouvernés.—Ce sont les Mamloucks,

& le Peuple François est celui d'Égypte.—Il n'y a dans son sein pas plus d'éléments de guerre civile, qu'il n'y en avoit à Rome pendant les querelles d'Othon & de Vitellius. “ Rober-
 “ spierre, dit fort bien l'auteur, règne encore
 “ du fond de son tombeau. ” L'éclat du Gouver-
 vnement à l'extérieur, ses conquêtes, l'asser-
 vissement où il a réduit tant de Puissances é-
 trangères, contribuent encore à cette soumis-
 sion publique.

4.° “ Il n'y a pas de finances en France de-
 “ puis 1789; car, il n'y pas de finance dans
 “ un pays où la recette n'équivaut pas au 5^{ème}
 “ de la dépense. Avec une dépense qui, cha-
 “ que année, a passé un milliard, la recette ne
 “ s'est jamais élevée au-dessus de 150 mil-
 “ lions. ”

Tout le monde connoît les moyens qui ont
 suppléé à ce *deficit*: moyens d'exaction ou mo-
 yens de crédit. Ce crédit se compose d'intérêts
 correspondans à ceux du Gouvernement dans l'in-
 térieur de la France, & de la patience du
 Peuple François. Voilà la mine inépuisable.
 “ Cinquante milliards d'assignats, trois milliards
 “ de mandats, des milliards de rescriptions,
 “ de bons, de paperasses de toute espèce, se
 “ sont succédés, se sont chassés, sont tombés
 “ les

“ les uns sur les autres, & le tout en vain.
 “ On compte plus de dix grandes banquerou-
 “ tes publiques depuis six ans: y a-t-il eu le
 “ moindre mouvement, ou la moindre secous-
 “ se ? Les rentiers ont fait le désespoir de
 “ l'ancien Gouvernement, & dans Paris 300
 “ mille rentiers meurent de faim depuis six
 “ ans, sans demander autre chose à leurs spo-
 “ liateurs, QUE L'AÛMONE.

“ M. d'Ivernois avoit raison d'assigner un
 “ terme prochain à la chute des assignats; il
 “ avoit tort d'en conclure celle de la Républi-
 “ que; car elle n'a pas péri, car elle devoit
 “ faire quelque chose de plus fort que les as-
 “ signats, c'est de s'en passer. M. de Calonne
 “ avoit raison de considérer la chute du pa-
 “ pier comme étrangère à l'existence de la Ré-
 “ publique; il avoit tort de croire à la restau-
 “ ration de ses finances, dont elle ne s'occu-
 “ poit nullement; car elle a encore plus fait,
 “ elle a su s'en passer. ”

Il y a interversion de sens dans ce mot si ré-
 pété, “ la puissance révolutionnaire périra avec
 la finance qui la soutient. ” C'est, au contrai-
 re, la finance qui périra aussitôt que la puis-
 sance disparaîtra; elles sont inséparables.

L'auteur se moque, avec non moins d'esprit que de justesse, de toutes ces spéculations étrangères, entretenues par des intrigans, & bâties sur l'indocilité des armées ou sur l'indépendance de leurs Chefs. — Que n'ont pas fait ces armées dans l'ordre de l'obéissance & de la soumission? On les promène de contrée en contrée, de Brest à Strasbourg, de Strasbourg à Rome, de Rome en Egypte; on les laisse manquer de tout; pas une défection, pas une émeute. — Quant aux Généraux, lorsqu'on a vu le sort de *La Fayette*, de *Dumourier*, de *Pichegru*, & *Moreau* dénonçant ce même *Pichegru*; lorsqu'on observe tant de surveillance dans l'autorité, tant d'indifférence dans les soldats sur le choix de leurs Commandans, cette uniformité de subordination, de servilité, quel que soit l'individu qui la prescrit ou la dirige, enfin, cette rotation continuelle d'emplois qui enlève toute consistance à celui qui en est revêtu, on ne croit pas plus aux révoltes des armées, & aux entreprises des Généraux mécontents, qu'aux insurrections du Peuple.

Le levier qui pourroit mettre en mouvement ces divers élémens de restauration, n'existe pas : une guerre générale & heureuse en fourniroit

la matière; mais il restera sans force, si cette guerre n'est pas dirigée sur des principes diamétralement opposés à ceux qui ont prévalu jusqu'à présent.

Le sujet de cet opuscule, les questions qu'on y traite, que le génie de l'auteur à rajeunies, & qui ne seront pas épuisées de si tôt, nous a entraînés hors des bornes de cette analyse. Terminons-la par quelques remarques critiques.

L'Europe a pris, sinon une nouvelle face, du moins une nouvelle inclinaison depuis quatre mois. L'*Antidote* composé au commencement de l'été, se rapporte à cette époque, & n'est pas toujours en harmonie avec celle qui lui a succédé. La Russie, la Porte Ottomane, n'entroient pour rien dans son plan, & l'Angleterre trop faiblement.

Il rejette le système des subsides par des motifs qu'appuie l'expérience; car on ne citeroit pas une guerre où celui qui les donne, & celui qui les reçoit, n'aient pas fini par se brouiller; mais la distribution des pouvoirs militaires & pécuniaires en Europe les a rendus aujourd'hui tellement distincts, que ce pis-aller est devenu un mal nécessaire. Telle Cour auroit eu assez de soldats pour entreprendre trois campa-

gues, sans être en état de les solder par les voies extraordinaires que proposa l'auteur. Il faut des secours plus prompts & moins exposés aux contrariétés. Peu de gens connoissent mieux que lui la France, l'esprit de l'Europe, la crise générale, les torts des médecins, & la nature des remèdes; mais ses notions sur l'Angleterre participent des erreurs trop répandues sur le Continent: il a été trompé sur des points essentiels, & sur-tout dans son chapitre sur les Colonies.

Dans son plan d'opérations militaires, il oublie la Suisse, contiguë à la seule frontière de France qui soit ouverte. C'est aussi là une limite où l'événement a fait sentir la foiblesse des contrepoids, & qui, plus que jamais, auroit besoin de recevoir une addition naturelle, par la réunion des enclaves renfermées entre les Alpes & le Jura, depuis le mont Cénis jusqu'au Rhin.

Il évalue à deux millions d'hommes les pertes que la France a éprouvées pendant la guerre: il assure qu'elle n'eut jamais au-delà de 700,000 hommes sous les armes. Des administrateurs dignes de crédit, & entre les mains desquels avoient passé, il y a un an, les relevés des bureaux de la guerre, m'ont certifié

que le *maximum* des levées en 1794, & jusqu'au milieu de 1795, avoit atteint 900,000 hommes, dont 650,000 ont péri par les combats, dans les hôpitaux, & par la désertion.

Il ne donne que 12 millions d'habitans à l'Italie; elle en a 16 & demi. Il pense que la possession du Milanois, uni au Piémont & à l'Etat de Gênes, fourniroit au Roi de Sardaigne une armée de 100,000 hommes. L'Empereur n'a jamais tiré de ses Etats de Lombardie, sur une population de 1,300,000 habitans, au-delà de deux régimens, *Belgiojoso* & *Caprara*, formant 6000 hommes. Sur une population de 460,000 ames, dont une partie considérable est consacrée à la navigation, la République de Gênes fourniroit à peine un corps permanent de 3000 hommes: la Sardaigne, presque aussi peuplée, ne donnoit qu'un régiment de 1200 hommes.

Mais ces inexactitudes, mais quelques pensées plus hardies que solides, diminuent foiblement le mérite de cet ouvrage, où l'auteur pénètre dans l'intérieur même du sujet, en écartant les superficies qui absorbent les observateurs médiocres. Au-dessus des préjugés de nation, de condition, & de parti, il paroît unir

à la vigueur de caractère celle d'un esprit étendu, & cette capacité si rare qui s'applique heureusement aux différentes branches de l'intelligence humaine.



GRANDE BRETAGNE.

C'EST le 3 de ce mois que M. Pitt a présenté aux Communes, formées en Comité de Subsidés, le tableau de dépense & de recette nécessaires dont se composeroit, l'année prochaine, l'établissement public, ainsi que des moyens qui devoient servir à égaler la seconde à la première.

Depuis qu'il existe des assemblées délibératives, je doute qu'aucune ait jamais entendu un développement de cette nature, également étonnant par son étendue, par sa précision, & par les talens de son auteur.

Ce n'est pas un discours qu'a prononcé le Ministre; c'est un cours complet d'économie publique, un ouvrage, & l'un des plus beaux ouvrages de finance positive & spéculative, qui

aient distingué la plume d'un philosophe & d'un homme d'état.

On pourra ajouter cette déduction aux savantes recherches des *Adam Smith*, des *Arthur Young*, des *Stuart*, que le Ministre a honoré de ses citations. Assez belle réponse aux Vandales modernes, qui, parce qu'une secte de sophistes enragés s'est mêlée, en France, de gouverner l'Univers, voudroient jeter au feu les bibliothèques, la science, les savans, & ramener l'Europe à la condition des Huns & des Francs.

Il n'entre aucune adulation dans ce jugement; cette adulation seroit gratuite. Je n'ai pas, Dieu merci, la réputation d'un flatteur; mais j'ose dire qu'Anglois ou étranger, adversaire ou ami de *M. Pitt*, tous s'accorderont dans leur opinion sur ce grand travail.

Il ne renferme pas un mot de superflu: il seroit plus aisé de le traduire que de l'extraire. Il repose sur une classe d'idées, de faits, & de calculs, qui, graces à la clarté & à l'ordre de l'orateur, & nonobstant leur complication, peuvent cependant être résumés avec exactitude. C'est à ce résumé seul que nous devons prétendre, en sollicitant l'indulgence pour ses imperfections.

Le Ministre a commencé par énumérer en ces termes, les subsides nécessaires.

Dépenses pour la Marine.

	<i>Liv. Sterl.</i>
120,000 matelots	10,920,000
Dépense ordinaire	693,000
Extraordinaire	729,000
Service des transports	1,300,000
Total	13,642,000
Dépenses de l'Armée	8,840,000
Vote de crédit de l'année dernière à pourvoir	} 1,000,000
Extraordinaire de l'armée pour 1799	
Artillerie	1,570,000
Services divers	600,000
Somme additionnelle au million annuel d'amortissement	} 200,000
Intérêts dûs à la Banque pour les billets d'échiquier & de trésorerie	
Escompte sur les prompts payemens de l'emprunt	} 210,000
Intérêts des billets de l'échiquier	
Déficit sur la taxe de la drèche	300,000
Total général	29,227,180
	Dans

Dans le nombre des taxes dont le produit est appliqué à cette dépense générale, se trouvent les droits imposés l'année dernière sur les exportations & les importations : on en avoit estimé le revenu à 1,200,000 liv. sterl. Le Ministre a déclaré qu'il s'eleveroit beaucoup plus haut. " Maintenant, a-t-il dit, que le commerce des Indes Occidentales a, presque en entier, passé dans les mains de la Grande Bretagne, il devient possible de réduire la restitution de droits, accordée sous le nom de *drawbacks* aux exportations de nos denrées coloniales à l'étranger. Cette réduction permet d'évaluer le produit de la taxe sur les importations & les exportations pour l'année prochaine, à 1,700,000 liv. sterl. " C'est un revenu supérieur à tous ceux du Roi de Naples ou de l'Electeur de Saxe.

Les différentes recettes déjà affectées au subside précédent, se composent donc des articles suivans.

Droits sur le sucre, le tabac & la drêche	2,750,000
Produit de la loterie	200,000
Fonds consolidés	1,500,000
Droits sur les exportations & les importations	1,700,000
	<hr/>
	6,150,000

Pour balancer le montant des subsides , il reste donc à pourvoir à la somme de 23,000,000 liv. sterl. “ Deux principes, a dit M. Pitt, furent “ adoptés dans la session dernière, comme au- “ tant de règles pour l'établissement des subsi- “ des de l'année : le premier , de réduire au- “ tant que possible la somme à lever par em- “ prunt ; le second, de pourvoir au rembourse- “ ment de cet emprunt par une taxe tem- “ poraire, ou par la progression du fond d'a- “ mortissement.”

C'est à l'accomplissement de ces vues que furent consacrés l'année dernière le triplement des *assessed taxes* & les contributions volontaires : celles-ci ont surpassé deux millions sterl. ; le produit de celles-là s'élèvera à quatre millions. Il avoit été estimé à 4,500,000 liv. st. : le déficit a résulté essentiellement des modifications qu'a subi cette imposition, des difficultés de sa perception, & des fraudes par lesquelles plusieurs contribuables l'ont éludée.

Pour prévenir ces abus, il est nécessaire de recourir à une taxe plus égale, plus productive, plus proportionnelle au véritable revenu des individus, & dans ce but, d'imposer les branches principales de ce revenu lui-même.

Le Ministre n'a point dissimulé l'impossibilité d'en obtenir l'estimation la plus exacte, & de prévenir toutes les évasions. Tout ce que l'on peut attendre de l'expérience déjà acquise, c'est de s'éloigner le moins de la perfection que peuvent admettre les circonstances.

La recherche qui doit constater la valeur du revenu individuel, impose le choix de Commissaires, dont les qualités correspondent à de telles fonctions, & capables de remplir la confiance de l'Etat, sans porter atteinte à celle des contribuables.

Ces Commissaires doivent être choisis parmi la classe des citoyens placés dans une situation honorable, indépendans de l'influence de la Couronne, &, par leurs habitudes ou leurs emplois, habiles à remplir les fonctions dont ils seront chargés.

Nul ne pourra exercer cet office, sans posséder un revenu annuel de 300 liv. sterl.—Les deux derniers Grands Jurés de chaque Comté en recevront la liste, & choisiront le nombre nécessaire pour chaque division, & un plus petit nombre; en qualité de Commissaires d'appels pour chaque Comté. L'opération dans les cités & les grandes villes de commerce se réglera sur les mêmes principes.

Chaque individu sera appelé par les Commissaires à déclarer la somme à laquelle il fixe sa contribution; mais elle ne pourra rester inférieure au *dixième de revenu*.

Le détail des réglemens dont se composera le mode de cette investigation, la liberté, laissée aux contribuables, des déclarations volontaires, ou par serment en cas de contestation, sauf à encourir la peine du parjure; le droit d'examen & de révision conservé aux inspecteurs du revenu public, sur l'état des déclarations remises aux Commissaires, sans aucune faculté de déterminer la cotisation; l'attribution réservée aux Commissaires de l'enquête à faire sur la plainte des inspecteurs, sur la spécification du revenu taxable, le recours aux Commissaires d'appel, seuls juges définitifs des contestations; le secret imposé aux Commissaires sur toutes les notions relatives aux fortunes des contribuables, l'inhibition de ne jamais fouiller leurs registres, leurs livres de compte, ni d'interroger leurs serviteurs ou agens, ont pour objet de concilier l'intérêt du Fisc avec l'équité & avec la liberté individuelle.

C'est à ces précautions législatives qu'on reconnoît un Gouvernement qui administre une

Nation libre. C'est par de semblables caractères que l'autorité publique se distingue de la tyrannie avare & coucussionnaire, & que les droits des sujets balancent les sacrifices qu'en exige la patrie.

Quelle opinion se former du produit de ce dixième du revenu général? Le Ministre a résolu cette question conjecturale, par l'analyse de chaque branche du revenu imposable, & par les autorités qui donnent à cette évaluation approximative le plus haut degré de vraisemblance.

Et d'abord, il examine la valeur du *Revenu territorial*. En 1664, le Chevalier *Petty* l'estimoit à 8 millions sterl. *Davenant*, sous la Reine *Anne*, le porta à 14. *Adam Smith* & *M. Arthur Young* l'évaluoient à 20 millions, en 1774. — L'Angleterre seule renferme quarante millions d'acres en culture, dont le rapport moyen à 12 & demi schellings chacune, donneroit 25 millions. Mais tout propriétaire d'une rente inférieure à 60 liv. sterl. devant être exempté de la taxe, il faut déduire un cinquième du revenu total imposable, & le réduire à 22 millions sterl.

Le revenu des Fermiers pourroit être calculé aux trois quarts de celui des propriétaires; ce

qui formeroit 19 millions; mais en défalquant les deux tiers de cette somme, pour ceux que l'infériorité de leur revenu soustraira à l'imposition du dixième, on ne comptera que sur six millions.

Suivant les recherches de M. *Arthur Young*, confirmées par les recherches les plus exactes, le produit des *dîmes* séculières ou ecclésiastiques s'élève à cinq millions : retranchons-en un cinquième; restera quatre millions à imposer.

Le revenu des mines, des canaux de navigation, des bois en coupe pour la charpente, ne peut être fixé au-dessous de trois millions.

On compte dans le Royaume 700,000 maisons, dont 200,000 supportent la taxe ordinaire. Ce n'est pas forcer leur produit que de l'estimer de six millions, dont cinq seulement seront soumis au dixième.

Plusieurs professions sont de nature à y être assujetties, & leurs profits divers sont au moins de deux millions, puisque dans le dernier siècle on attribuoit un million & demi de bénéfices à la classe seule des gens de loi.

Ces branches réunies donnent un revenu général de 40 millions pour l'Angleterre. Quant

à l'Ecosse , en considérant son revenu comme équivalant à un 8^{me} de celui de l'Angleterre , cette proportion fournit *cinq millions* à imposer.

La contribution doit embrasser , de plus , les revenus provenant de possessions en Irlande ou dans les Indes Occidentales. Les premiers sont généralement évalués à un million , & les seconds à sept. Après les déductions indispensables , il restera sur les uns & les autres un produit libre de *cinq millions*.

Les annuités provenant des capitaux placés dans les fonds publics ne pourroient , sans injustice , être exceptées d'une imposition applicable à tous les autres genres de revenus.—Ce n'est point ici une taxe particulière & révoltante sur les créanciers de l'Etat , exclusivement.—Qu'ils eussent disposé de leurs fonds en terres , ou dans le commerce , ils auroient de même été atteints par la contribution. Le capitaliste n'est pas traité différemment du propriétaire terrien , du manufacturier , du négociant ; mais il doit être traité comme eux. Déduction faite des annuités dont la taxe a été rachetée par la nation , cette masse d'intérêts équivalant à 15,000,000 de revenu , dont le cin-

quième étant soustrait par les modifications de justice proportionnelle, il restera à taxer *douze millions*.

Quant aux produits du Commerce, soit extérieur, soit domestique, la base d'évaluation pour le premier est renfermée dans les états d'exportation, & encore mieux certifiée par les assurances, qui s'élèvent à 60 millions, quoique tous les négocians ne fassent pas assurer. Quinze millions de bénéfice résultent de ce capital, dont *douze millions* seront sujets à la taxe.

L'appréciation du Commerce domestique est plus hypothétique; mais, en supposant, comme toute sorte de raisons y autorisent, que la consommation intérieure soit quadruple de l'exportation, elle donneroit un capital de 120 millions, dont le bénéfice, porté de meme à 15 pour cent, donneroit *dix-huit millions* à imposer.

Ce sera calculer très-bas, que d'estimer à *dix millions* seulement, le bénéfice des brasseries, des distilleries, & d'autres branches non-comprises dans l'état précédent.

En récapitulant les articles de ce vaste bilan de la fortune publique, on a sous les yeux le

tableau suivant, dont la première colonne indique le revenu effectif, évalué sur un calcul modéré, & la seconde la quotité de ce revenu qui sera imposé d'un dixième.

	Millions.	Millions.
Revenu des terres pour le Propriétaire	25	20
Revenu des Fermiers	25	6
Dîmes	5	5
Mines, Navigation, & Bois	3	3
Maisons	6	5
Professions	3	2
Revenu de l'Ecosse	8	4
Possessions au-delà des mers	5	5
Annuités publiques	15	12
Commerce extérieur	12	12
Commerce intérieur	18	18
Autres branches de commerce	10	10
Total	<u>135</u>	<u>102</u>

La perception de ce 10^{ème} ne devant commencer qu'au 5 Avril, celle des *assessed taxes* triplées finira à cette date, au lieu d'expirer au 1^{er} Février, terme annuel de leur créa-

tion . Cet excédent de deux mois produira 700,000 liv. st. à ajouter, pour 1799, aux 10 millions que rendra la taxe du 10^{ème}, prolongé jusqu'au 5 Avril 1800.

De cette somme de 10,700,000 liv. sterl. il faudra déduire le montant des intérêts du dernier emprunt de 8 millions, au remboursement duquel la triple taxe fut affectée, ainsi que l'intérêt de l'emprunt qui s'ouvrira cette année. Ces réductions faites, il restera une balance de 9,200,000 liv. sterl. applicable au service de l'année courante.—Cette somme, jointe aux 6,150,000 liv. qui composent le revenu public déjà fixé, ne laisse plus à pourvoir par un emprunt, qu'à 14 millions, pour compléter les voies & moyens équivalens aux subsides de l'année;—mais comme 4 millions & demi de cet emprunt devront être éteints par le produit du fond d'amortissement, la dette nationale ne sera réellement accrue que de 9 millions & demi.

Après avoir démontré la supériorité du système qui consiste à lever dans l'année la plus grande partie des subsides, sur l'ancien usage qui faisoit recourir à d'énormes emprunts, le Ministre a dit :

“ L'expérience a mieux prouvé que tous les
 “ raisonnemens , l'excellence de ce principe ,
 “ adopté & soutenu avec vigueur par le Par-
 “ lement l'année dernière. En nous aidant à
 “ porter le fardeau de nos dépenses, il a cir-
 “ conscrit les espérances de l'ennemi ; il lui a
 “ prouvé que nous étions invulnérables dans
 “ cette partie sur laquelle il dirigeoit ses prin-
 “ cipales attaques, & où il se flattoit de nous
 “ porter des coups mortels. Nos embarras de
 “ finance élevoient ses prétentions, & aggra-
 “ voient parmi nous les craintes des gens ti-
 “ mides : maintenant il est démontré que , quel-
 “ que exorbitans que puissent être l'arrogance
 “ & les moyens de l'ennemi, nous surmontons
 “ tous ses efforts.

“ Après six ans d'une guerre plus accablan-
 “ te & plus sévère qu'aucune autre, nous a-
 “ vons vu essayer de nouvelles ressources, a-
 “ dopter de nouveaux plans qui, par le secours
 “ de l'énergie nationale, ont renversé l'espoir
 “ de l'ennemi, ranimé le crédit public, chan-
 “ gé nos craintes en confiance, réduit au si-
 “ lence le découragement, & réalisé toutes nos
 “ conjectures.

“ L'éclat & les succès de nos armées nava-
 “ les ont rehaussé, s'il est possible, la gloire

“ ordinaire de notre marine.—Sans doute nos
 “ flottes ont amélioré la face de l'Europe ; sans
 “ doute leurs victoires sont dues au jugement,
 “ à l'expérience, à l'énergie de nos officiers,
 “ dont l'habileté, le courage & la persévérance
 “ ont été secondés par le zèle, la discipline,
 “ ne, la valeur invincible des matelots Anglois.
 “ Sans doute la dernière de ces victoires
 “ a détourné l'orage amoncelé qui alloit fondre
 “ sur le Continent. Elle a sauvé nos possessions
 “ Orientales, sauvé plusieurs Etats du
 “ Continent, assuré à tous des moyens de salut,
 “ s'ils veulent s'en saisir.

“ Mais cette Chambre doit se rappeler quel
 “ pouvoir a donné l'énergie à cette force.
 “ Nous n'oublierons pas le ressort qui nous a
 “ mis en état d'expédier des flottes dans des
 “ parages, auxquels elles furent presque toujours
 “ étrangères. Cette Chambre ne perdra
 “ pas de vue que l'ame de ces entreprises,
 “ que l'esprit vital qui les anime, sont dus à
 “ la permanence de nos ressources. Et d'où
 “ dérivent ces ressources ? De la profonde sagesse,
 “ de l'inébranlable fermeté, & de la
 “ constance inflexible du Parlement qui avec
 “ un zèle obstiné, avec un magnanime désintéressement,
 “ & cet esprit public qui cara-

“ Etérise la Nation Britannique , ne s’est pas
 “ contenté de nous sauver nous-mêmes , mais
 “ qui a fourni encore au reste du monde l’
 “ occasion de venger son honneur outragé ,
 “ & de remonter au rang d’où il est descen-
 “ du.

“ Abandonnés de l’Univers , nous avons pour-
 “ suivi la guerre avec plus de vigueur & de
 “ succès que jamais. Si des avantages si éclatans & si profitables nous ont obligés à quelques sacrifices temporaires , si nous les avons achetés par la privation de quelques jouissances , quelqu’un de nous en aura-t-il regret , en considérant que nos intérêts ont coïncidé avec nos devoirs , & nos avantages personnels avec nos triomphes publics ? ”

On pourra juger par ces fragmens , de l’esprit , des mouvemens , de la profusion de connaissances qui règnent dans ce discours : il est l’ouvrage d’une tête aussi vaste que son plan ; mais , pour le concevoir , il faut avoir à parler à une Nation aussi éclairée qu’opulente , généreuse par calcul autant que par patriotisme , & qui a la conscience de ses véritables intérêts.

Les ennemis de l’Angleterre , les Puissances qui n’osent encore devenir ses alliés , peuvent

maintenant mesurer la vanité de leurs préjugés. Que *Thomas Payne* écrive aujourd'hui de beaux pamphlets arithmétiques, sous la dictée du Directoire , pour démontrer la ruine de l'Angleterre & sa *très-prochaine impuissance*.

Le discours de *M. Pitt* fait naître deux rapprochemens assez curieux. Voilà au bout de six ans de guerre à mort, à la suite du fardeau des taxes ordinaires, dix millions sterling, prélevés sur le revenu général, pour la défense de la propriété nationale, contre des spoliateurs incendiaires.

En 1789, en pleine paix, à l'instant où la France entière prétendoit marcher à la liberté, les représentans de la Nation débutèrent par imposer sur elle, non pas un dixième, mais un quart du revenu, sous le nom imposant de contribution patriotique. Et ce quart du revenu, qui devoit assurer la *régénération*, n'à servi que de prélude à 40 milliards d'assignats évaporés, à l'engloutissement de l'immense capital du revenu du clergé, des villes, des corporations, des hôpitaux, des domaines royaux, des appanages, des collèges, des mandats, des bons, du pillage des magasins particuliers sous la loi du *maximum*; de la confiscation du pa-

trimoine de 200 mille grands propriétaires, de l'argenterie des églises, des citoyens, des diamans de la couronne, des meubles précieux, des métaux travaillés, des chefs-d'œuvres innombrables que l'industrie & la prospérité des siècles avoient accumulés dans les palais & les hôtels; de la spoliation des compagnies de finances, de trois emprunts *forcés*, des réquisitions sans mesure & de toute nature pour le service des armées & de la Convention; d'énormes & interminables contributions, rançons, vols de tout genre, sur les ennemis, les neutres, & même les amis; de la dévastation de la Belgique, de la Hollande, de l'Italie, de la Suisse, de la Souabe, de la Franconie; de dix banqueroutes publiques, de la retenue des intérêts dus à 500 mille rentiers nationaux ou étrangers, & des secours qu'attendent les prisonniers, les enfans trouvés, les malades, les orphelins, les indigens, &c. &c. Si c'est-là une belle & sainte Révolution, il faut convenir, du moins, qu'elle ne se fait pas à bon marché.

Qu'avant l'ouverture des Etats-généraux, le Clergé eût sacrifié les 400 millions dont il offrit le don trop tardif à ses assassins;—que la Noblesse l'eût imité; que la banque, le com-

merce, les fermiers, les manufacturiers, les colons, au lieu de se jeter, avec une étourderie orgueilleuse & une déraison sans exemple, dans la gueule du crocodile qui les caressoit, eussent secouru le Gouvernement; têtes, bourses, honneur, magasins, propriétés, tout étoit sauvé.

Heureuses les Nations averties par ce terrible mémorial!

Les meilleurs écrivains de l'économie politique, & après eux, M. *Lavoisier*, le mieux instruit de tous, estimoit en 1790 le revenu général de la France à *deux milliards sept cents millions tournois*.—Suivant les calculs de M. *Pitt*, le revenu général de l'Angleterre égaleroit *trois milliards deux cents quarante millions* de la même monnaie. Et M. *Lavoisier* parloit de l'ancienne France.—Un écrivain exact & judicieux, M. *d'Ivernois*, a fait le relevé approximatif des diminutions de capitaux, de travaux & de revenus, qu'a éprouvés la France de *Rewbell* & de *Merlin*, la France des Assemblées nationales, des Conventions, des Comités de salut public, des Directoires, des insurrections, des orateurs, des patriotes, des *Gracchus*, des *Brutus*, des *Aristides*, des *Alexandres*.

Les résolutions proposées par M. *Pitt* pour la révocation des taxes triplées l'année dernière,
& pour

& pour y substituer un autre mode de taxation sur la propriété, ont été approuvées & renvoyées à l'examen des comités. Au premier jour, elles seront débattues: on ne peut élever de doute que le projet du Ministre ne soit adopté dans son principe; mais il pourra recevoir des modifications dans sa partie réglementaire, & dans son assiette relative.

Le Ministre s'est borné, pour le moment, à un emprunt de trois millions sterl. qui ne coûte au Gouvernement qu'un peu plus de 5 & demi pour cent.—Il y a eu concurrence de prêteurs, dont les offres se sont élevées au-dessus de cinquante millions sterl. La modicité de l'emprunt a excité les murmures des souscripteurs: dès le lendemain, il gagnoit un & demi pour cent sur la place.



Différens avis, confirmés par les derniers papiers de Paris, ont accrédité la nouvelle du débarquement à Minorque du Général *Stuart* avec les troupes Angloises sous ses ordres, parties de Lisbonne dans le mois d'Octobre. Le fort Saint Philippe & les autres fortifications de Port Mahon ayant été démolis après la paix

de 1782 qui rendit cette isle à l'Espagne, il paroît que le Général Anglois s'en est rendu maître sans opposition. Les gazettes du Directoire attribuent cet événement à la *trahison*, & au concours des Emigrés François que la Cour d'Espagne a confinés à Minorque. Personne n'ignore que Majorque est le dépôt de ces Réfugiés; mais tout s'arrange dans les romans François.

Vers la fin de Novembre dernier, l'insurrection de la Belgique se soutenoit avec acharnement, au milieu d'engagemens très-meurtriers. Le pays qu'on nomme la Campine, les villes de Turnhout, de Mérode, d'Herenthals, de Diest, a été le théâtre de ces combats: il le fut de même, en 1788, des succès des Insurgens Brabançons contre les troupes Autrichiennes. A la suite d'une action très-disputée, les François battus ont été forcés d'abandonner la ville de Diest, dont les insurgens se sont rendus maîtres, & qu'ils ont ensuite évacuée, à l'approche des nombreux renforts arrivés au secours de leurs oppresseurs. Réfugiés dans les bois & les marais, ils y ont été attaqués, & se sont défendus avec courage. On les repousse, on les disperse un moment, ils changent de

position , reviennent à la charge , & occupent sans relâche leurs ennemis . Voilà le sens dans lequel il faut interpréter ces relations exterminatrices , ces victoires décisives qui remplissent les feuilles Françoises . Nonobstant un échec essuyé après leur sortie de Diest , les insurgens étoient toujours en force dans la Campine , le 25 Novembre , & si peu détruits , si peu découragés , qu'ils avoient poussé le 22 des partis jusqu'à Terweren , à deux lieues de Bruxelles , & pris poste dans la forêt de Soignes . Plus de 3000 hommes ont été tués ou blessés de part & d'autre , dans les derniers combats . Pas une ville dont il ne faille contenir les mécontentemens . A Bruxelles même , on s'est vu obligé de congédier & désarmer la garde nationale ; les places publiques y sont couvertes de canons .

Dans le Pays de Liège , le Duché de Luxembourg , l'Electorat de Trèves , le soulèvement continuoit à la même date , & même avec quelque avantage ; l'Electorat & la ville de Cologne menaçoient des mêmes mouvemens . Afin de séparer cette insurrection de celle de Brabant , les François ont établi un gros corps à Henri Chapelle , très-bonne position militaire entre Liège & Aix-la-Chapelle , qui domine le Limbourg .

Le Général *Béguinot*, chargé par le Directoire de réduire cette *rebellion*, est le fils du chirurgien de St. Sulpice à Paris: il est aidé par un Général *Jardon*, qui a été défait à Diest, & fils d'un boucher de Lille. Je ne sais quel *Collaud* est le troisième exterminateur en chef de ces contrées.

A la vue de cette insurrection purement villageoise, sans plan, sans chefs, sans arsenaux, sans places fortes, sans autre but que de se délivrer d'une insupportable oppression, on est déchiré de l'abandon où est laissé un mouvement si ferme & si généreux. La présence de vingt mille Prussiens l'eût affermi, & soulevoit la Hollande entière. La Zélande est dégarnie de troupes Françaises, & pourroit donner lieu à une diversion; enfin, si la guerre n'étoit pas toujours un problème à Vienne & les armées Impériales immobiles, la Belgique auroit pu concevoir quelques espérances.

Nous regrettons de n'avoir reçu qu'au moment de terminer ce Numéro les particularités & les notions que nous ont apporté les lettres arrivées du Continent.—Tous les indices concourent à prolonger les doutes sur le renouvellement de la guerre générale.

Le Directoire redouble d'essais, de propositions, de ménagemens, de condescendance, pour l'éloigner. Ce n'est pas de lui qu'elle arrivera; nous en avons dit les motifs, nous en développerons de nouveaux dans quinze jours.

Le parti de la paix seconde les efforts du Gouvernement François à Vienne & à Florence. C'est par l'intermédiaire du Grand Duc de Toscane que passent à l'Empereur les ouvertures du Directoire: le Conseil du Grand Duc en a témoigné à celui-ci les remerciemens les plus affectueux. L'Espagne & le Chevalier d'Azara multiplient leurs intrigues auxiliaires à Paris, à Vienne & à Constantinople.—Le Congrès de Rastadt triomphe d'avoir emporté un ou deux points de ses misérables contestations, & se félicite d'approcher d'un Traité de paix. La France vient de lui céder encore sur l'article des dettes de la rive gauche du Rhin: elle ne se roidira pas sur l'isle de Buderich.

Il n'est nullement vrai que les Autrichiens se soient emparés de la Valtelline & du comté de Chiavenne. Ces districts avoient été formellement exclus dans la spécification du territoire de la République Cisalpine, fixée par l'Article VIII du Traité de Campo-Formio. Ce si-

lence, & l'alliance de la Maison d'Autriche avec les Grisons, le Capitulat de Milan, tout autorisoit l'Empereur à rendre la Valtelline à ses alliés. Ce sont les François, au contraire, qui ont fait avancer 3000 hommes dans cette province, en s'emparant même d'une position importante, envahie sur le territoire des Grisons.

L'armée Autrichienne n'a point passé le Lech : son quartier-général est toujours à Friedberg.

FIN DU PREMIER VOLUME.









94
95

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

